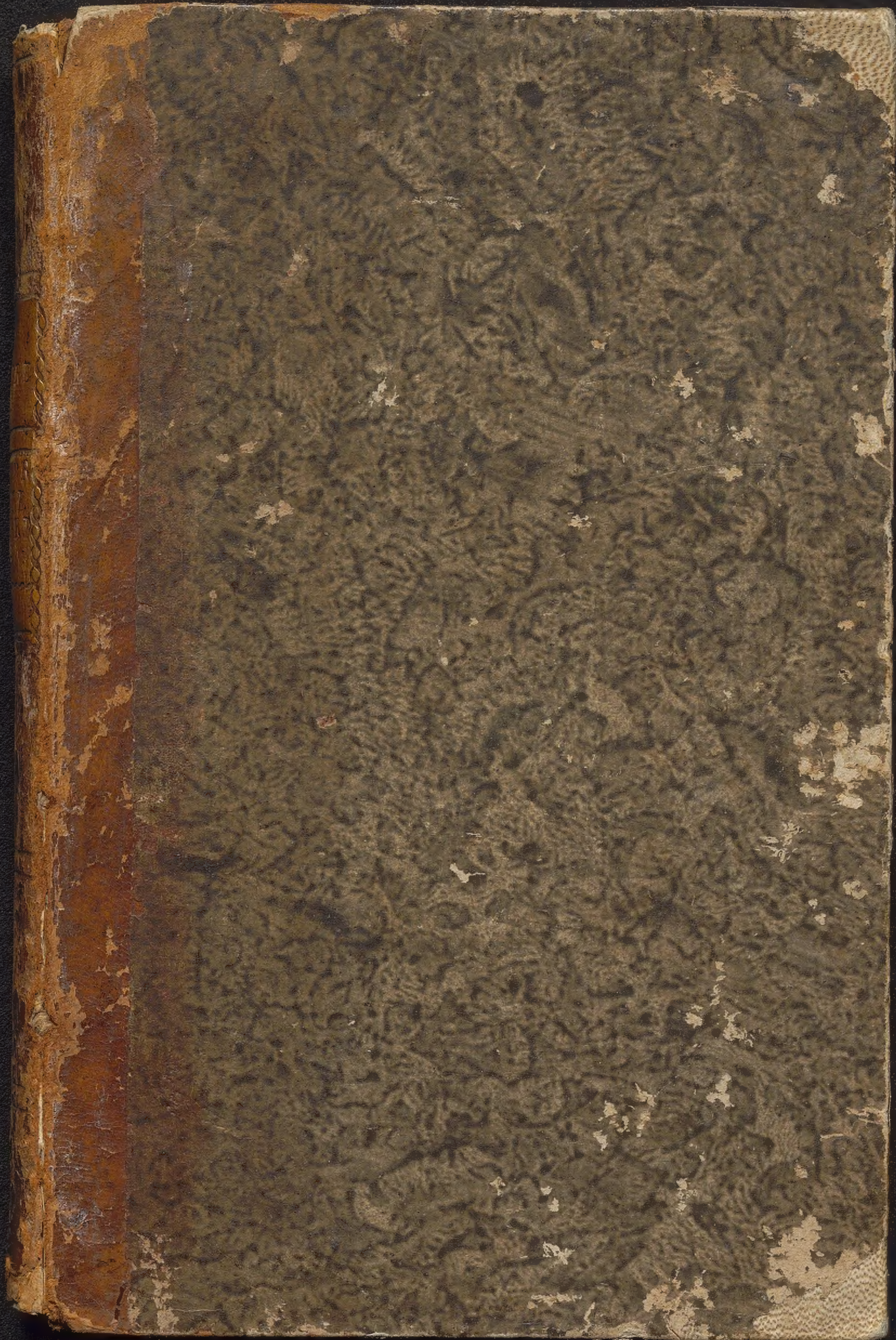
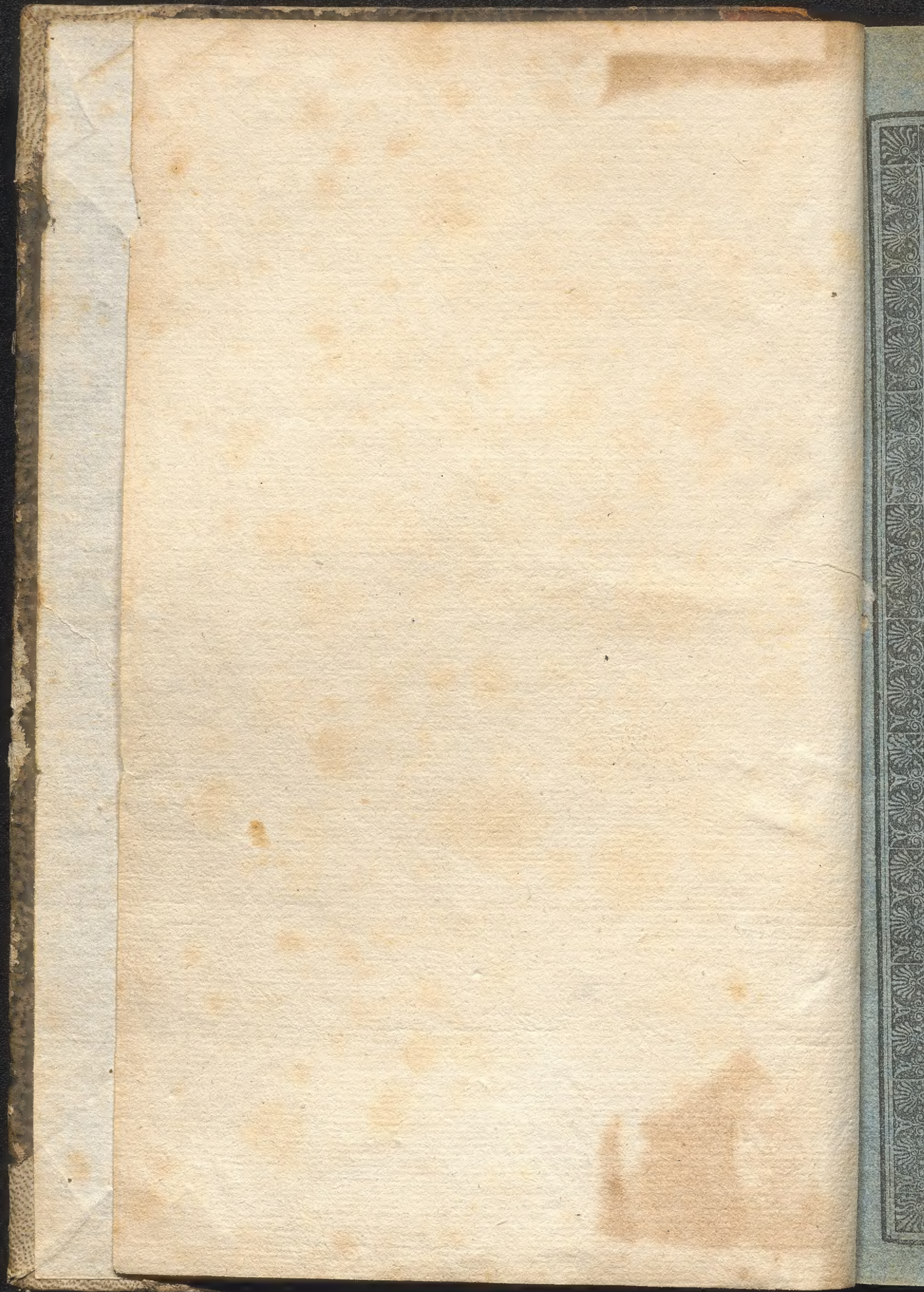




Opinion Publique.

La Foudre.

Journal

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DU MONDE ET D'HOMMES DE LETTRES.

Le laurier seul préserve de la Foudre.

TROISIÈME ANNÉE.

5 Octobre 1823. (Ier No du t. X.)

Ce Journal paraît tous les cinq jours.

On s'abonne au Bureau de *la Foudre*, rue St-Thomas-du-Louvre, no 42, et chez tous les libraires, cabinets littéraires et directeurs des postes, de Paris, des départemens et de l'étranger.

Le prix de l'Abonnement est de 15 fr. pour trois mois, 16 fr. pour les départemens, et 18 fr. pour l'étranger.

De l'Imprimerie de GUIRAUDET, rue Saint-Honoré, no 315.



N° 19. — 5 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

L'éducation publique, les Frères Ignorantins plus savans que les docteurs révolutionnaires. — L'Art de se faire aimer de sa femme, les Compères babillards. — Description de l'Espagne. — Discours des royalistes aux ministres français. — Les Libéraux récitant la prière des agonisans. — Le procès des dindes aux truffes. — Riégo buvant du Malaga. — Les Cortès tenant la foire à Cadix. — Vers gascons.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

(Premier article.)

Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup de l'éducation publique : je me trompe, on s'occupe beaucoup de l'*université*, ce qui n'est pas la même chose. Le public remarque avec peine qu'il entre dans ces débats plus de

scandale que d'éloquence, plus d'amertume que de charité, plus de déclamations que de raison.

Mais, dans ces discours, dont les uns se moquent, dont les autres gémissent, voit-on briller quelques-unes de ces pensées fécondes qui puissent jeter sur un sujet si noble et si délicat des clartés vives et soudaines? Hélas! il faut l'avouer, depuis long-temps, en France, on ne sait que gourmander au lieu d'instruire. Le mouvement révolutionnaire a imprimé à nos mœurs une certaine violence, à nos discours une certaine âpreté, qui nous rendent incapables de conserver à la vérité le caractère touchant et noble auquel tous les peuples la reconnaissent. Nous n'avons perfectionné que le mal; et quant au bien, si nos yeux l'aperçoivent encore quelquefois, nos mains sont devenues inhabiles à l'opérer.

Les soins de l'éducation sont un tribut que les générations se payent sans cesse les unes aux autres: c'est par l'éducation que la chaîne des vérités se continue, que la civilisation peut se perfectionner; c'est par elle, enfin, que l'homme se prépare, avec plus ou moins de force, à gravir le sommet aride de la vie. Et, si nous négligeons de remplir cette obligation, à l'accomplissement de laquelle la nature a attaché le premier perfectionnement de l'homme, comment ne sentons-nous pas que nous nous jouons de l'avenir, et que nous jetons au vent cette semence précieuse que l'auteur de la vie nous avait confiée?

Je conviens que jamais il n'a été plus difficile que de nos jours de faire un bon système d'éducation: car les difficultés de l'éducation sont toujours proportionnées à la situation de gêne dans lequel se trouve l'état social; l'éducation se complique à mesure que la société est plus complexe. Lorsqu'au lieu de croyances il n'y a plus que des chocs d'opinions diverses, lorsque la démoralisation est arrivée à ce point que la civilisation offre encore comme

une parure brillante qui décore les débris de l'ordre social, comment alors saura-t-on sûrement discerner l'aliment moral qu'il convient de donner à ces jeunes générations qui entrent ardemment dans la vie? A peine elles ont quitté le berceau, que leurs habitudes, qui cherchent un modèle, se façonnent sur les habitudes vicieuses de leurs parens. Entrés dans les colléges, les jeunes gens rencontrent des précepteurs ignorans qui croient avoir achevé leur tâche quand ils ont appris à leurs élèves quelques phrases de grec et de latin; mais ils ne se doutent pas qu'il est essentiel, afin de ne pas les jeter désarmés dans la vie, de leur faire contracter des habitudes en rapport avec ce qui reste de bon dans une société qui se déprave. Croyez-vous que ce soit en prêchant des doctrines intolérantes que vous inculquerez la foi à ces jeunes êtres, qui, nés dans un siècle frivole, ont en quelque sorte sucé le doute avec le lait? Il y a aussi dans leur cœur une fibre religieuse: insensés! vous ne savez pas la faire résonner. Descendez, le plus avant que vous le pourrez, vers ces qualités instinctives que la société même la plus corrompue ne peut jamais enlever à l'homme; neutralisez les penchans pervers par l'action de ces qualités mêmes; observez dans votre élève ce qui est l'effet d'une croyance spontanée, et ramenez à ce premier foyer toutes les vérités accessoires: commencez la chaîne par le premier anneau, si vous ne voulez pas qu'elle reste brisée dans vos mains. Mais gardez-vous d'offrir aux yeux de votre élève ces airs pompeux, ces habitudes mondaines, qui lui font croire que vous n'êtes auprès de lui que pour remplir une tâche, et que les jours de son éducation ne sont que des jours d'exil dont il lui dure de s'affranchir. Pourquoi ne vous citerais-je pas ici, comme des modèles que votre orgueil refusera d'avouer, ces frères des écoles chrétiennes, d'autant plus vertueux qu'ils sont plus pauvres; d'autant plus estimables que, violant l'asile de leur

obscurité, des hommes pédans et superbes ont fait de leur nom un objet de scandale. Non, ils ne sont pas destinés à prémunir contre les erreurs de la société ceux qui doivent en occuper le sommet; mais, pauvres eux-mêmes, ils sont préposés à l'éducation du pauvre. Comme ils sont simples, pieux et résignés! quelle abnégation évangélique! Ils vivent au milieu du monde, et ils ne sont pas du monde; et quand, à la tête de leur jeune troupeau qu'ils conduisent au pied des autels, ils traversent la foule bruyante, on dirait des anachorètes mêlés au tumulte des cités. Puissent leurs paroles tomber avec fruit dans ces jeunes âmes, soit qu'à la vue du tombeau du pauvre ils leur prêchent la fragilité de la vie, soit qu'à la vue d'un être souffrant ils accoutument à la pitié, à la compassion, des cœurs que rien encore n'a desséchés! Et si le hasard fait que cette innocente caravane vienne à cheminer entre un convoi funèbre et le mendiant qui envie en secret peut-être le sort de celui qui n'a plus besoin de pain, que ce spectacle sera touchant! Et je ne sais même pas s'il est besoin des paroles pour ajouter à l'éloquence naturelle de ce tableau. Mais, parmi les mêmes circonstances, placez les processions pompeuses de l'Académie: sans doute un esprit exercé comprendra la moralité qui résulte de ces grands contrastes; mais ce spectacle aura perdu ce qu'il avait de si facilement instructif lorsqu'il s'y mêlait moins de vanité humaine.

Ce n'est donc pas seulement avec des sentences de l'Evangile, que l'on accole à des paroles bruyantes et amères, avec des plaintes auxquelles on s'efforce de donner, on ne sait par quel motif, tout l'éclat et toute la pompe ironique du scandale, que l'on doit espérer de réformer parmi nous l'éducation publique. Ceux qui s'obstinent à vouloir seuls régenter le siècle ne connaissent peut-être pas assez le siècle: ils ne savent qu'opposer des déclamations aux déclamations, des arguties à d'autres arguties. Je ne sais où

ils ont établi la chaire du haut de laquelle ils prétendent instruire les peuples; mais il me semble qu'on devrait continuer à la placer, selon l'esprit de l'Eglise, entre un autel et un tombeau.

C. D**.

LITTÉRATURE.

L'Art de se faire aimer de son Mari. (1)

Dépêchez-vous, amateurs de scandale, vous qui ne voyez dans les querelles conjugales, dans les procès matrimoniaux, que d'amusantes distractions; jouissez vite, car bientôt, en dépit de la chanson, *tous les ménages* seront comme *des jours sans nuages*. Chaque jour voit éclore un titre qui nous apprend les moyens de rendre inséparables l'hymen et le bonheur : il faudrait ne pas avoir trois francs dans sa poche pour se priver de traités aussi éminemment utiles. Voici *M. Eugène de Pradel, membre de plusieurs académies*, qui publie, à l'usage des demoiselles à marier, *l'Art de se faire aimer de son Mari*. Déjà Mme la vicomtesse de *** avait écrit sur le même sujet, et son sexe donnait peut-être plus de poids à à ses leçons. Dans une pareille matière, M. de Pradel n'a pas craint la concurrence : il s'agit de savoir si le succès a justifié son audace.

Est-ce d'abord une chose fort prudente que de censurer dans sa préface un ouvrage intitulé : *l'Art de se faire aimer de sa Femme?* M. de Pradel est-il bien sûr que la comparaison lui soit favorable? A-t-il plus fait pour les dames que son prédécesseur n'avait fait pour les messieurs? *L'Art de se faire aimer de sa Femme* n'était pas

---

(1) A Paris, chez Bailleul, libraire, rue Thibotaudé, n° 8.

une merveille ; mais c'était une drôlerie assez amusante, on n'y trouvait pas de quoi s'instruire, mais on y trouvait de quoi rire. *L'Art de se faire aimer de son Mari* est beaucoup plus grave, mais ne me paraît pas beaucoup meilleur. Mettons, au reste, le public à même de juger, en lui faisant connaître les principes et les systèmes de l'auteur que nous annonçons.

Et d'abord, n'allez pas vous figurer qu'il suffise, pour être heureux en ménage, de lire, quinze jours avant la noce, le volume de M. de Pradel : pour que ce livre soit utile à une jeune mariée, il faut qu'elle ait reçu une éducation conforme aux systèmes de l'auteur. Ainsi, après la lecture et l'écriture, la première chose qu'elle a dû apprendre, c'est *la Théorie de l'Homme*. Vous vous récriez déjà : voilà comme vous êtes. Toutes les innovations vous effraient : témoin la vaccine, que vous avez eue pendant long-temps en horreur. Eh bien ! M. de Pradel ne se rebute pas, lui : il soutient que, pour être en état de résister aux séductions, une demoiselle doit *avoir observé le cœur humain, comme ses faiblesses, ses égaremens.* En vain vous répondrez que la jeunesse suppose toujours qu'on lui grossit les dangers de l'amour pour lui en ravir les plaisirs, que l'expérience seule peut convaincre, et qu'on n'a pas besoin de livres pour s'instruire à ses dépens ; le membre de plusieurs académies vous répétera sans cesse : Hors *la Théorie de l'Homme*, point de salut pour les demoiselles.

Après cette instruction préliminaire, qui embrasse déjà un assez bon nombre de connaissances, la recette à suivre est fort simple : Qu'est-ce qui rend malheureux en ménage ? la jalousie, la coquetterie, la colère, la bouderie. Eh bien ! mesdames, ne soyez ni jalouses, ni coquettes, ni emportées, ni boudeuses. Quant au babil, vous pouvez vous en donner à votre aise ; M. de Pradel n'entend pas que l'on vous chicane là-dessus : le Ciel vous a créées pour

babiller, et vous ne pouvez manquer à votre vocation. Nous autres, nous avons *les filamens de la glotte trop grossiers, trop difficiles à ébranler*, et nous prétendrions en vain *à la netteté des sons, à la vivacité des roulemens* et *à la légèreté du rossignolage*. C'est d'ailleurs la féconde causerie des dames qui a rendu quelques hommes éloquens; et, ce dont je ne me serais jamais douté,

Grâce à ce babil éternel,
Qui peut d'un vulgaire mortel
Fatiguer l'oreille commune,
Foi, Benjamin et Manuel
Sont l'honneur de notre tribune.

Si ces vers-là venaient d'un royaliste, je croirais qu'on accuse les trois honorables d'être de véritables *commères;* mais les intentions de M. de Pradel ne peuvent être suspectes, et sans doute il a voulu dire que MM. Foi, Benjamin et Manuel étaient, en fait d'éloquence, de fameux *compères :* on ne peut pas disputer des goûts.

Il paraît que *l'Art de se faire aimer de son Mari* n'est destiné qu'à certains arrondissemens de la ville de Paris, car les dames du faubourg Saint-Germain sont fort maltraitées par l'auteur : suivant lui on trouve dans ce quartier des *virago cuirassées, qui prient Dieu le matin, médisent le soir*, font des vœux *pour la sainte inquisition, et maudissent les libéraux, qui seront damnés infailliblement*. Maudire les libéraux! qui est-ce qui a de pareilles idées? Ce sont des gens si aimables et si polis avec les dames. Les libéraux damnés! Cela pourrait bien être pour quelques-uns; mais un bon nombre peut compter sur le royaume des Cieux, en lisant ce verset de l'Ecriture : *Beati pauperes spiritu.* Non, les dames du faubourg Saint-Germain ne sont pas telles que les dépeint M. de Pradel : je suis sûr qu'il en parle sans les connaître, et

parce qu'il est encore tout ébloui par les vertus de la rue du Montblanc et les innocences de la rue de la Clef.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. de Pradel renferme de très-bons conseils au beau sexe; et la première fois que ma femme sera méchante, je la condamnerai à en lire trente pages : je suis sûr d'amener ainsi le calme le plus parfait, le sommeil, par exemple. Il me semble que l'auteur avait publié jadis un recueil d'*Etincelles;* je suis fâché qu'il n'en ait pas mis quelques-uns en réserve pour l'avenir : cela aurait animé un peu ses traités de morale. Les demoiselles aiment assez ce qui brille, et *l'Art de se faire aimer de son Mari* ne les servira pas à leur goût. Il ne faut cependant pas décourager un moraliste à ses débuts : il fera peut-être mieux par la suite. Je le désire fort; et si jamais je vois paraître *l'Art de faire de bons ouvrages de Mœurs,* je promets d'envoyer le premier exemplaire à M. Eugène de Pradel.

Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne ; par M. Ch. Du Rozoir. (1)

Les ouvrages du genre de celui-ci ne sont ordinairement que des compilations ; mais lorsqu'il s'agit de l'Espagne, le compilateur a beaucoup à faire. L'histoire de ce beau pays, sa géographie et ses productions, surtout ses lois et ses mœurs, sont peu connus du reste de l'Europe. Il y a quarante ans environ que Florian mit en tête d'un roman intitulé *Gonsalve de Cordoue*, un essai sur l'invasion et le séjour des Maures en Espagne. Il faut l'avouer, à la honte de notre siècle, cet opuscule est le seul

---

(1) A Paris, chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

ouvrage de notre langue où l'on trouve l'histoire de cette occupation des Maures, qui dura près de huit siècles. Aucun écrivain ne s'est présenté encore pour raconter des événemens que Florian n'a fait qu'indiquer. Depuis quelques années, cependant, on a composé en France beaucoup de livres sur l'Espagne, mais presque tous sont relatifs aux opérations militaires qui eurent lieu dans la Péninsule depuis 1808 jusqu'à 1814; et peut-être est-il vrai de dire que le redressement de quelques erreurs géographiques est le seul avantage qu'on ait retiré de tous ces modernes écrits. Après les avoir lus on connaît un peu mieux la surface de l'Espagne, on sait que pendant six ans elle fut, sans aucun fruit, arrosée du sang français, mais on n'a rien appris de plus.

Dans les nombreux récits qu'on a faits de la lutte sanglante que les Espagnols soutinrent pour leur indépendance, il faut distinguer deux parties : savoir, la guerre contre les peuples de la Péninsule, et celle que se firent sourdement entre eux les lieutenans de Buonaparte. A cette époque chaque maréchal eut son historiographe, chaque corps d'armée son Xénophon; toutes les relations qui en sont provenues se trouvent empreintes de cet esprit de rivalité qui alors éclata parmi les généraux Français; et, comme on s'en doute bien, chacun s'attribue le mérite des actions d'éclat qui eurent lieu, et rejette sur ses compétiteurs les fautes qui furent commises. Nous pourrions citer tel aide de camp qui a fait imprimer un gros volume, dans lequel ne se trouve même pas le nom d'une ville près de laquelle son général éprouva une défaite mémorable, ce qui n'empêche pas qu'on ne nous vante journellement l'exactitude et l'impartialité de l'auteur; car l'esprit de parti est venu servir d'auxiliaire à l'orgueil blessé. On conçoit combien la recherche de la vérité est difficile dans de pareils documens.

M. Du Rozoir, entièrement étranger aux discordes qui

éclatèrent jadis dans le camp d'Agramant, qu'aucun intérêt personnel ne porte à sacrifier Feragus à Sacripant, cet écrivain, disons-nous, n'appartient à aucune de ces coteries militaires nées de la guerre de 1808 : aussi, dans la partie historique de son livre qui se rattache à cet événement, il fait preuve de justice et d'impartialité.

Aujourd'hui que nous soutenons dans la Péninsule une guerre à laquelle on peut s'intéresser sans rougir, et que les gazettes renferment journellement des noms de villes, de provinces et de fleuves que nos troupes traversent, les personnes qui suivent les événemens ont besoin d'un guide sûr, d'un *cicérone* véridique. Nous conseillons à ces personnes de se procurer le livre de M. Du Rozoir; cet auteur, dans la description qu'il donne de chaque lieu, retrace les souvenirs militaires et politiques qui s'y rattachent, soit que ces souvenirs appartiennent à la guerre de Buonaparte, soit qu'ils rappellent le grand événement qui plaça la maison de Bourbon sur le trône d'Espagne : aussi les noms des Vendôme, des Berwik, des Crillon, se trouvent-ils mêlés dans son livre à ceux des Victor, des Moncey, des Suchet, etc.; tous rappellent de mémorables faits d'armes.

Mais l'auteur n'a pas borné les détails historiques qu'il retrace aux seuls événemens des temps modernes : il a puisé aussi dans l'antiquité et dans l'histoire du moyen âge. Les lieux que les Romains, les Goths ou les Maures, ont illustré par leurs succès ou leurs défaites, fournissent à M. Du Rozoir de fréquentes occasions de prouver sa profonde érudition.

Bourgoing et son tableau de l'Espagne sont souvent cités par M. Du Rozoir, et nous sommes loin d'en féliciter celui-ci, qui s'est rendu ainsi l'écho de plus d'une erreur : nous n'en citerons qu'un exemple. En parlant de la population de Malaga, qui, du temps des Romains, était de 80,000 âmes, et qui est aujourd'hui de 50,000, notre auteur transcrit la citation suivante : « Ces faits, dit M. Bour-

going, prouvent mieux que toutes les déclamations « philosophiques, le préjudice que l'expulsion des Mau-« res a porté à l'Espagne. »

Sans doute le philosophisme moderne a beaucoup déclamé, a dit beaucoup d'absurdités contre l'intolérance religieuse ; mais c'est se rendre son complice, c'est s'associer au ridicule dont il s'est couvert, que de blâmer les Espagnols d'avoir expulsé de leur territoire les sectaires de Mahomet. Ne voyons-nous pas, par l'exemple de la Grèce et de l'Asie-Mineure, la décadence où sont tombés les pays qu'habitent les Musulmans ? Dix siècles ont suffisamment démontré que les arts et l'islamisme sont incompatibles. D'ailleurs, croit-on que les Maures subjugués par les Espagnols eussent consenti à subir la loi des vainqueurs, même avec la liberté d'exercer leur culte ? Non, car on ne voit en aucun lieu du monde des Mahométans s'établir où leur religion n'est pas dominante. Aujourd'hui même la philosophie prêche une croisade contre les Turcs, et demande leur expulsion de l'Europe. Pourquoi donc a-t-on fait un crime aux Espagnols d'avoir agi, à la prise de Grenade et de Malaga, comme feraient les Grecs modernes, aux applaudissemens de la philosophie, s'ils venaient à s'emparer de Constantinople ? L'exclamation de M. Bourgoin est au moins ridicule, et c'est pour cela que nous blâmons M. Du Rozoir de l'avoir copié.

Puisque nous voilà au chapitre de la critique, nous exprimerons nos regrets de n'avoir pas trouvé en tête de la *Description géographique et historique de l'Espagne*, une meilleure carte de ce royaume : celle qui s'y trouve n'est propre qu'à déparer l'ouvrage. Dans les premières pages de celui-ci on rencontre des *détails généraux*, où M. Du Rozoir a traité du caractère de l'Espagnol, de son sol, de sa religion, de son gouvernement, etc. Cette introduction, trop succincte sans doute, prouve que l'auteur

a fait sur le pays qu'il décrit des recherches et des études peu communes.

En général, le style de l'ouvrage dont nous venons de parler est clair et facile, souvent même élégant. Si l'on y rencontre quelques négligences, du moins on n'y remarque aucune recherche; on n'y trouve pas, surtout, ces sarcasmes surannés que la philosophie moderne ne manqua jamais de prodiguer aux moines et aux prêtres. M. Du Rozoir ne pense pas qu'un peuple soit ridicule et méprisable parce qu'il est pieux: il croit, au contraire, que c'est la piété qui enfanta cet héroïsme que montra le Vendéen en 1793, et que, plus tard, nous avons admiré dans l'Espagnol.

Z.

Fragment d'un écrit trouvé il y a peu de jours dans les rues de Madrid.

. . . . . Eh quoi! la révolution allait triompher, les royalistes allaient succomber, la religion allait disparaître, la royauté allait devenir l'esclave de la souveraineté du peuple, les carbonari étaient sur le point de devenir les maîtres du monde, les comités de salut public allaient lui donner des lois, les autels du Dieu vivant devaient être renversés, les églises converties en *temples de la Raison*: un seul instant a fait évanouir de si flatteuses espérances; et vous ne voulez pas qu'on frémisse!

Ah! oui, frémissez, frères et amis! les chants de triomphe et de victoire dont vos feuilles homicides retentissaient il y a peu de jours encore se sont convertis en lamentations lugubres, et les honnêtes gens, les amis de la religion et du trône respirent de nouveau: la croix domine encore sur nos éternelles basiliques; elle brille sur la

cime de nos montagnes, dans les plaines verdoyantes que le pieux laboureur, que vous cherchez à égarer, arrose de ses sueurs; l'honneur des souverains est encore intact, et il n'y a point encore de pacte avec l'iniquité.

Mais quel pacte, quelle transaction, quel traité peut-il exister entre le mal et le bien? Comment peut-on concevoir l'ombre d'un rapprochement entre deux choses de nature si opposée? Il est de leur essence que l'une cherche à détruire l'autre; et cette lutte doit nécessairement durer tant que le monde existera. Quelle espèce de concession peut faire au crime la vertu? et comment l'un pourra-t-il jamais supporter l'autre? Cela passe les bornes de l'entendement humain, ou, pour parler avec plus d'exactitude, cela est éternellement impossible.

Cependant il s'est trouvé des génies ministériels (et quels autres que des ministériels pouvaient être capables d'une pareille exception!) qui ont imaginé de regarder la révolte comme une puissance, et de lui proposer une négociation. Que, par cette sublime pensée, l'autorité sacrée et la majesté des souverains eussent été avilies, que l'honneur de notre armée eût été outragé, que l'on eût foulé aux pieds les lois les plus saintes, et que l'on eût compromis à jamais le repos et la tranquillité des Etats, tout cela était parfaitement égal : d'aussi faibles intérêts doivent disparaître devant les décisions des cabinets et les profondes combinaisons de la politique. Il nous semblait à nous que les vaillans et fidèles soldats français avaient été envoyés dans la péninsule, guidés par un fils de France, pour poursuivre et attaquer la révolution dans ses derniers retranchemens, pour la détruire à tout jamais, et purger le monde du monstre qui depuis trente ans le dévore. Nous croyions que le choix auguste que le Roi daignait faire pour commander ses armées en Espagne, et les paroles descendues du trône à l'ouverture de la dernière session législative, et la haute assurance don-

née, il y a peu de jours, à l'ambassadeur de la Régence, indiquaient d'une manière assez positive et assez précise l'esprit et le but de l'expédition. Voilà ce que nous croyions, et toute l'Europe avec nous; mais nous nous sommes grossièrement trompés : tout cela ne devait aboutir qu'à une transaction. Ainsi l'ont décidé nos grands politiques, et l'on sait que nos grands politiques sont infaillibles.

Ils ont donc proposé des accommodemens à des hommes qui étaient vaincus, terrassés, enchaînés, pour ainsi dire, et sans ressource aucune : un pas encore, et ils n'étaient plus; leur antre était fermé; Ferdinand remontait sur son trône; les malheureux Espagnols retrouvaient enfin le repos et le bonheur, qui semblent les fuir depuis si long-temps, et l'Europe respirait, parce que ses destinées dépendent maintenant de celle de la Péninsule. C'est là que doit être jugée la grande question. Eh! bien c'est dans de pareilles circontances que l'on a pensé à présenter l'olivier aux féroces geôliers du Bourbon d'Espagne! Etrange aveuglement!

Enfin, qu'en est-il résulté? Que l'on s'est moqué des propositions et de ceux qui les faisaient, et que l'on a été obligé de reprendre le chemin que l'on n'aurait jamais dû abandonner. Ce dénoûment, prévu par les esprits les plus bornés, a échappé à la haute pénétration de quelques hommes d'Etat. Il est vrai que ces messieurs embrassent l'ensemble et ne s'occupent jamais des détails.

Ah! que ne m'est-il permis de pénétrer dans l'enceinte où ces hommes se rassemblent pour balancer les destinées de la France; je leur dirais : « Oh! vous qui tenez en vos mains les rênes du gouvernement, et qui, par cette même raison, devez avoir une plus grande dose d'esprit, de jugement et de raison que les autres hommes, puisque vous êtes chargés du soin de les diriger, comment vous êtes-vous déçus à tel point d'aller composer avec la révolte! Si, malgré

votre profonde instruction, votre vaste érudition, vous avez pu oublier les leçons de l'histoire, ne vous souvient-il plus de ce qui s'est passé en Europe depuis trente ans? Faudra-t-il vous répéter ces vérités qui, à force d'être dites, sont devenues des lieux communs, dont on n'ose plus se servir, parce qu'il n'est plus nécessaire de persuader à personne que la faiblesse des bons fait la force des méchans, et que, par conséquent, la force de la révolution a toujours été en raison inverse de la fermeté des souverains? Faudra-t-il dérouler à vos yeux le sanglant tableau des malheurs que la faiblesse, ou, si vous l'aimez mieux, la *politique* a fait fondre sur la France? Vos pas ne se portent-ils plus sur cette place où se consomma le plus épouvantable de tous les sacrifices? Et si c'était en traversant dans votre char rapide ce terrrain sacré, que vous eussiez conçu la première idée de traiter avec ceux qui ont fait de la douane de Cadix le *temple* de l'Espagne? Vous frémissez!!!... Oui, la supposition est admissible : tel est le pouvoir de l'oubli. Eh! ne le recommandez-vous pas à chaque instant!

« Vous semblez blâmer la Régence; vous la traitez, par ceux qui se disent vos organes, d'intolérante et d'exagérée; et dans le moment où d'une main ferme et courageuse elle s'apprête à saisir le monstre, à seconder les glorieux efforts des défenseurs de la monarchie, vous comprimez son élan, vous l'abandonnez, et vous renouvelez à Andujar l'ordonnance du 5 septembre, de funeste mémoire! Ah! songez bien plutôt à imiter cette Régence espagnole que vous regardez avec tant de dédain. Voyez si elle sait profiter des leçons de l'expérienee, si elle a observé avec attention les maux que la révolution a faits en France; et si enfin elle avait trouvé le remède à ceux que le génie du mal a faits en Espagne. Voyez comme elle rejette toute espèce de politique tortueuse et basculaire, pour marcher ouvertement, hardiment, avec franchise, à

la liberté de son Roi, et à la destruction du jacobinisme.

« La joie que votre conduite erronée avait répandue parmi les libéraux et les amis des Cortès, les complimens que leurs feuilles perfides et incendiaires vous adressaient la dernière semaine, l'audace avec laquelle elles faisaient le panégyrique de la révolte et du régicide, étaient la plus sanglante satire de vos tristes opérations; comme leurs plaintes, leurs invectives, leurs injures et leurs sarcasmes seront toujours le plus bel éloge que vous puissiez mériter. Pour régler votre marche vous n'avez qu'à consulter les journaux de la révolte: s'ils vous louent, vous êtes perdus.

« Dépositaires de l'autorité souveraine! abjurez de funestes erreurs! Renoncez à de vaines et fallacieuses théories! Ne vous laissez plus entraîner par les rêves d'une imagination brillante! Ne vous laissez pas aller aux illusions de votre trompeuse fantaisie. Quittez un peu les hauteurs où vous vous êtes élevés, et voyez le monde tel qu'il est, les révolutionnaires tels qu'ils ont toujours été, et tels qu'ils seront toujours, si vous persistez à *transiger* avec eux. Profitez de la belle chance que vous avez entre les mains. Sauvez l'Espagne, vous le devez, vous le pouvez; consommez ce grand œuvre, et que la révolution soit étouffée par vos mains dans le berceau même qui la vit naître. »

NOUVELLES PRIÈRES DE QUARANTE HEURES.

Il est d'usage, dans la catholicité, quand tout un peuple attend un grand événement, d'adresser au Tout-Puissant, pour lui demander une heureuse issue, des prières qu'on nomme de *quarante heures*, parce qu'elles retentissent dans les lieux saints pendant cet espace de temps. A l'approche de l'imposante catastrophe qui se présente sous les

murs de Cadix, il n'est pas une âme honnête, il n'est pas un vrai Français dont le cœur ne tressaille d'impatience, ne palpite d'espérance, et n'implore le ciel pour le succès de nos armes; c'est-à-dire que la bande *radicale* forme des vœux contraires, et que ses oraisons à *un Être Suprême quelconque* ont un objet diamétralement opposé.

Chacun sait que, dans ce parti, de même qu'il n'y a point conformité de principes, d'opinions, ni de but, de même il n'y a point unité de désirs, point unité de dieux; point unité de culte. Chacun s'y choisit à sa guise une divinité qu'il prie quand cela lui convient. L'indépendance religieuse y est portée à son plus haut degré de perfection; cependant, comme le cas est extrêmement grave, et que la révolution, qui est le *Jupiter* de ce polythéisme, se trouve *in extremis*, le Comité directeur, revêtu du sacerdoce suprême de cette chère idole, a cru pouvoir adresser à tous ceux qui professent le *libéralisme*, sans porter atteinte à la liberté de leurs diverses croyances, une espèce de mandement pour les exhorter à se mettre en supplications pendant deux jours devant leurs autels respectifs, afin d'obtenir chacun de son fétiche, ou démon protecteur, le triomphe de la cause expirante.

La pièce ne laisse pas d'être curieuse.

Très-chers frères,

« Quel effet a produit sur vous cette phrase terrible qui a retenti dans toutes les gazettes : « *Si le Ciel protége*
« *cette entreprise, si les deux bataillons peuvent se for-*
« *mer sur la plage, l'île de Léon est à nous, et Cadix*
« *ne tiendra pas vingt-quatre heures?* » N'avez-vous pas été frappés au cœur? Ne vous semble-t-il pas voir d'ici l'*ennemi*, c'est-à-dire ces enragés de soldats français, se ruer sur les positions *constitutionnelles*, les enlever d'assaut, s'y installer, et de là foudroyer d'innocens patriotes pour

les forcer à mettre les pouces? Quelle affligeante idée! très-chers frères. Quel spectacle à la fois révoltant et funeste! Nous n'y pouvons rien, hélas, de nos personnes: nos vœux seuls parviendront peut-être à écarter le danger.

« Nous savons tous qu'il existe un *Être Suprême*, un de nos prophètes nous a ordonné de le croire. Cet *Être Suprême* doit nécessairement être *libéral*, puisqu'il est né en 1793. Sous quelque forme que nous l'adorions, supplions-le donc, très-chers frères, de protéger nos malheureux amis. Il nous exaucera, sans doute: car il y va, dans la conjoncture, du salut de sa mère et de la nôtre, de l'immortelle révolution actuellement sur le bord de l'abîme. Il y va aussi de sa propre gloire, car n'est-ce pas au nom de *Dieu* que marchent nos *ennemis?* de ce *Dieu* jaloux, de ce *Dieu* tyran, de ce *Dieu* despote qui veut régner seul arbitrairement et détrôner l'*Être Suprême* lui-même? *Deus verbum*, quelques ignorans ont traduit ces mots par *Dieu est le verbe*: un de nos docteurs les a mieux compris, et s'est écrié, dans une occasion mémorable: « *Dieu, c'est un mot!* » Nous nous en tenons à ce sens, qui est le véritable. Mais l'*Être Suprême*, très-chers frères, a droit à nos hommages; rangeons-le parmi les pouvoirs légitimes, parmi les autorités *constitutionnelles;* qu'il soit le chef de la municipalité libérale!

« Or çà, très-chers frères, et ce considérant, il est arrêté par nous, qu'attendu l'imminent péril qui menace le *palladium* révolutionnaire de la Péninsule, et pour n'avoir rien à se reprocher, il sera récité par chaque *fidèle* pendant *quarante heures* une prière *ad libitum*, dans la vue de demander *là-haut* de faire échouer l'attaque de l'*ennemi* contre le *Trocadero*. Ceux qui n'en sauraient aucune sont autorisés à chanter celles des *agonisans*. Nous nous flattons qu'on comprendra nos intentions, et qu'elles ne trouveront point de contradicteurs.

« Sur ce, nous appelons sur vous, très-chers frères, les faveurs de l'*Être Suprême*, et désirons que, quel que soit le résultat de l'événement, vous ne vous laissiez aller ni à une trop décourageante douleur, ni à une joie trop immodérée, et que vous conserviez la dignité qui convient à des *hommes libres*, même lorsqu'ils ont poings et pieds liés !!! »

Prière du Constitutionnel.

Déesse de la Liberté, toi à qui j'offris de si tendres respects dans les antichambres de feu l'*empereur*, toi que j'encensai avec tant d'amour dans les salons de la police, viens à notre aide; monte sur les retranchemens de la constitution; prends à la main ton bonnet de laine ou de coton, et disperse à grands coups les farouches assaillans qui se disposent à les escalader. Je fais vœu, si les satellites du pouvoir absolu échouent, de déposer sur ton autel toutes les chaînes dorées, toutes les clefs de chambellan qui se trouvent dans mes bureaux.

Prière du Courrier Français.

Puissante Irminsule, divinité des vieux *Gaulois*, tu connais ma haine pour les *Francs*, quoique je me sois donné le nom de *Français;* tu connais aussi mon *patriotisme :* c'est lui qui me porte à te prier d'écraser mes compatriotes dans leur inique entreprise; fais, je t'en conjure, qu'il n'en revienne pas un, et que l'île de Léon soit pour eux le défilé de Roncevaux. Je te promets une *couronne de chêne.....* : peut-être sera-t-elle en or, si la souscription donne; mais, à coup sur, il y aura des *glands....* Il y en avait à celle qu'un de tes prêtres a dernièrement reçue de nos mains. Les *patriotes* les aiment beaucoup.

Prière du Journal de Paris.

Déesse Raison! dois-je en avoir le démenti? J'ai prédit que les Français seraient vaincus; je l'ai prédit, parce que je voulais persuader que, sans mon maître, sans mon joli patron, sans mon gentil propriétaire, il n'y avait pas de gouvernement possible en France. Il était si bon, si juste, si dévoué, mon cher petit Duc! Me laisseras-tu dans l'embarras! Ah! non, déesse Raison, tends-moi la main, que je me relève! extermine cette armée d'*ultras* qui se battent pour les *priviléges;* qu'il n'en revienne pas un du *Trocadero :* je passerai pour un prophète; et toi, bonne déesse Raison, je viendrai chaque année, à pareille époque, mettre au pied de ta statue un superbe *hortensia.*

Prière du Pilote.

Ombres de Brutus et de feu M. de Robesp** (qui n'est pas encore jugé, comme chacun sait), ne frémissez-vous pas à la seule pensée de voir tomber les fers d'un Roi? Ah! sortez de vos tombeaux! accourez sur la brèche, le bonnet rouge sur la tête et la pique à la main! Frappez les satellites de la royauté; empêchez ces drapeaux blancs de flotter sur les forts de Cadix; étouffez ces cris de *Vive le Roi!* qui déchirent l'âme de tout vrai patriote! Mort, mort, mort, aux soldats qui combattent sans la cocarde tricolore; victoire aux *Descamisados!* Ombres généreuses! je compte sur votre secours; comptez sur ma reconnaissance. Je jure ici, par la révolution, par le club des Jacobins, et par la Fontana d'Oro, de décorer vos tombes de plus d'un trophée semblable à celui que Paul Mirallès a récemment attaché aux murs de Lerida!!!...

Le *Moniteur* nous apprendra bientôt s'il y a des dieux pour le *Pilote* et ses complices.

ÉCLATS.

L'hiver dernier, plusieurs journaux libéraux, à force de parler d'*ail* et d'*oignon*, à propos d'une ode de M. de Marcellus, avaient contracté l'odeur de ces légumes. On dit que quelques maîtres-d'hôtel, alléchés par cet appât, avaient consenti de s'abonner. On ajoute qu'il avait été convenu que l'abonnement se paierait en nature, c'est-à-dire que les nouveaux abonnés donneraient douze dindes aux truffes, payables en autant de livraisons. Des difficultés sont bientôt survenues entre les caissiers et les cuisiniers. Un procès a éclaté. Des avocats ont été consultés sur la question de savoir si un abonnement de ce genre était valable. Il vient de paraître une consultation, qui décide que la circonstance des *dindes* données en paiement changeait la nature du contrat, et qu'au lieu d'être une convention d'abonnement, ce n'était plus qu'un acte d'échange.

Un acte d'accusation dressé contre le gaz hydrogène, appuyé d'une foule de signatures, et où l'on trouve un rapport circonstancié d'un grand nombre d'accidens occasionés par ce genre d'éclairage, a été inséré dans *la Quotidienne*. On dit qu'une foule de bourgeois du Marais, épouvantées par cette lecture, et par les dangers auxquels la ville de Paris est exposée par la présence du luminaire fulminant, sont allés coucher hier hors des barrières; on ajoute même que quelqnes-uns d'entre eux n'ont pu trouver le sommeil et le calme qu'après la dixième poste. Aussitôt il est parti des bureaux du *Constitutionnel* et du *Courrier* une circulaire pour rassurer les fuyards, dans laquelle on leur prouve très-bien que, lors même que le foyer du gaz viendrait à s'embraser, il est probable qu'il ne périrait pas au delà de la moitié des habitans de Paris, et qu'après tout, il fallait savoir faire quelque sacrifice pour jouir des bienfaits des *lumières*. On voit que les libéraux parlent des bienfaits du gaz comme de ceux des révolutions : les uns et les autres s'achètent au même prix.

On lisait; il y a quelques jours, dans Paris, l'affiche suivante :

« Il a été perdu ces jours derniers un perroquet coiffé d'une huppe « rouge, ayant les yeux gris ; il répond au nom de *Coco*. » Le perroquet ayant été trouvé dans les bureaux d'un journal libéral, où il s'était réfugié, l'administration du susdit journal a demandé à garder le perroquet pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'on en eût trouvé un autre, attendu qu'on ne pouvait s'en passer.

On assure que, le comité directeur ayant envoyé son *ultimatum* à l'un des généraux français qui sont sous les murs de Cadix, avec prière de le faire tenir en main propre au roi Ferdinand, le général Français s'est empressé de l'envoyer aux cortès dans une bombe. L'artilleur chargé de mettre l'*ultimatum* dans la bombe, a écrit au bas : « On ne se plaindra plus que les Français ne se prêtent pas aux accommodemens, car ils ne disent pas cette fois : *Il n'y a pas méche.* »

Chassé de Cadix, Riégo est à Malaga, si célèbre par son bon vin. Les uns disent que Riégo est là pour se sauver : nous sommes sûrs, nous, que c'est pour s'y *fortifier*...... l'estomac.

C'est la garde royale qui doit marcher la première à l'attaque du Trocadero. En vérité, ces pauvres *constitutionnels* ont bien du malheur!!!

Nous tenons de personnes dignes de foi, que Maubreuil, l'assassin de la belle écaillère, a été nommé officier supérieur dans la légion étrangère au service des révolutionnaires espagnols. Un libéral français, à qui l'on a annoncé ce brillant avancement, s'est écrié : *A tout péché miséricorde.*

Dimanche dernier, les paisibles habitans de Meudon ont été privés de plaisir de leur promenade ordinaire. Dans la soirée on a fait courir le bruit qu'un chien enragé parcourait les bois : aussitôt les habitans du village se sont mis à sa poursuite; et après une heure de battue, il n'ont trouvé que M. T....t, assis tranquillement, contre son ordinaire, au pied d'un arbre, et écrivant un article pour le *Pilote*.

« Eh bien, disait-on hier à l'abbé de P**, voilà le *Saint-Siége* « vacant. — Ce n'est pas, répondit l'ex-archevêque, ce *Siége-* « là qui m'occupe : c'est celui de Cadix. »

Les cortès ont beau faire tirer sans cesse tous leurs canons sur nos troupes ; nos troupes ne forceront pas moins les cortès à changer bientôt de *batterie.*

Un voyageur qui arrive de Cadix affirme que la grande foire qui a lieu tous les ans dans le mois d'août, dans cette ville, s'y est encore tenue cette année ; qu'il est vrai que les cortès n'y ont paru qu'en tremblant, mais qu'enfin leur peur n'a pas arrêté la foire.

VERS GASCONS

À l'occasion de la fête de la Saint-Louis.

C'est la fête du Roi ! qué lui dire dé bon?
Jé cherche, moi ! Comment ! tu laisses un Gascon
Dans l'embarras, ô Muse! ô déesse Madone?
Ton feu dé paille est mort? Dé l'eau dé la Garonne,
Une goutte vaut mieux pour chanter un Bourbon,
Qué l'Hippocras des dieux, qué l'air dé l'Hélicon.
Sandis ! j'en conservais une petite fiole,
Jé m'en mouille la langue et jé prends la parole,
Aux cris *Vivé le Roi! vivé la Saint-Louis!*
Vivént tous les Bourbons! les grands et les petits.
Cé cher duc dé Bordeaux, il attendrit mon âme,
Et les larmes aux yeux, dé plaisir jé mé pâme
Quand jé parle dé lui. Ah! lé vaillant garçon!
On né l'appellera qué lé prince Gascon.
Jé lé vois chez lé Turc arrivant en croisade,
Renverser lé Croissant par une gasconnade.
Mes braves Parisiens, né soyez point jaloux
Dé tout cé qué jé dis ; ce n'est pas contre vous ;

Jé vous aime beaucoup, j'ai vu votre allégresse ;
Vous avez pour lé Roi la plus vive tendresse ;
Vous avez dignément célébré lé beau jour
Dé sa fête, et partout éclatait votre amour.
Jé vous ai bien comptés, vous étiez neuf cent mille
Qui véniez dans son cœur tous chercher un asile :
Et vous l'avez trouvé. Soyons dé bonne foi,
Aurions-nous pu jamais avoir un meilleur Roi ?
Tant dé braves Français là-haut montaient si vite,
Qué lé Ciel sé lassa dé récévoir visite ;
Et pour les loger tous, étant dans l'embarras,
Lé bon Dieu renvoya les Bourbons ici-bas
Cé fut une faveur dé la Toute-Puissance.
Mais qu'il faut dé talent pour gouverner la France !
Les hommes d'aujourd'hui sont capables dé tout ;
Il faut bien sé garder dé les pousser à bout :
Ils n'ont plus ni bon sens, ni raison, ni morale ;
Seulement il leur faut un bont dé martingale
Pour régler leurs écarts. Qué d'esprit dé travers !
Qué dé gens entêtés et qué dé cœurs pervers !
On invente dé tout pour éblouir la vue :
Avec le feu du ciel on éclaire la rue,
On allume sa pipe, et l'on n'aperçoit pas
Qué lé gaz quelque nuit mettra Paris en bas.
Soyez plus réfléchis, car, par l'expérience,
Vous êtes mûrs, jé crois, et pleins dé connaissance.
Vous eûtes bien aussi dans lé temps certain goût....
N'en parlons plus : l'oubli, d'ailleurs, efface tout.
Mais, ce qui maintenant déshonore la France,
Sont ces mauvais journaux pleins de fiel, d'impudence,
Et tous ces avocats dé la rébellion,
Qui prêchent à grands cris la révolution.
La Charte nous donna la liberté d'écrire,
Dé parler ; mais, sandis ! dévons-nous donc tout dire ?
N'avons-nous pas aussi la liberté des mains ?
Dévons-nous pour cela dévénir assassins.
Ou, voulant mé servir dé plus douces peintures,
Dévons-nous soufflèter les vilaines figures ?
Mais laissons tout céla ; cé n'est pas lé moment
Dé sé vouloir du mal : il faut être indulgent
Quand on est bon Français, qu'on aime sa patrie,
Et qu'on chérit son Roi tout autant qué la vie.

Par Almanzor Lafosse,

Sociétaire du Cercle du 12 mars de Bordeaux.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



N° 20. — 10 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

De la Souveraineté du Peuple. — Petite Chronique; la Responsabilité des Ministres et des Editeurs de journaux; le Conclave et M. l'abbé de Pradt. — Les Physiciens du Comité directeur; les Avantages du Gaz hydrogène. — Les Libéraux prenant la jaunisse. — Rendez-vous des révolutionnaires à Cadix; plus on est de fous plus on rit.

SUR LA SOUVERAINETÉ DES PEUPLES.

Combien de monde y croit encore,
sans le savoir.

Quand on se met en devoir de réfuter *la souveraineté des peuples*, il en est qui vous disent, avec dérision, *qu'il*

faut avoir du temps à perdre ; que cette souveraineté est d'une telle extravagance qu'elle tombe d'elle-même; que personne n'y a jamais cru sérieusement, et qu'aujourd'hui personne n'y croit plus ; que, pour ceux qui y croient encore, il faut des baïonnettes et non des raisons. Reprenons rapidement ces objections, et pesons-en la juste valeur.

Nous ne demanderons point aux opposans *au nom de qui* l'on a brisé en France la plus superbe de toutes les monarchies, égorgé le meilleur de tous les souverains, assassiné le plus loyal de tous les princes, chassé la plus ancienne de toutes les dynasties, massacré la plus brave de toutes les noblesses, déporté le plus distingué de tous les sacerdoces, abattu les églises, ravagé toutes les propriétés, renversé le trône et les autels..., si ce n'était pas *au nom de la souveraineté des peuples?* On nous répondrait que ce fut un moment de délire de quelques têtes mal organisées.

Un moment de délire !.... Mais *ce délire* a duré trente ans; il a agité toute l'Europe, soulevé tous les peuples, inondé la terre de sang; tous les souverains l'ont trouvé si terrible, qu'ils ont cru devoir se coaliser pour tâcher d'en éteindre le foyer redoutable en France, et ils n'ont pu y réussir.

Un moment de délire !.... Mais, de la France, *ce délire* a passé *à Naples*, *en Sardaigne ;* il a renversé les rois, et produit tant de ravages, que *l'Autriche* a cru devoir y envoyer toutes ses forces pour en arrêter les progrès.

Un moment de délire !.... Mais, de l'Italie, *ce délire* a passé *en Espagne*, détrôné le monarque, brisé la monarchie, abattu les autels, ravagé les propriétés, et commis tant d'excès, que *la France* a cru devoir y porter de nombreuses armées pour se préserver de nouveau des suites inévitables de ce fléau destructeur.

Un moment de délire !.... Mais, d'Espagne, *ce délire* a passé dans le Portugal, dans le Brésil, dans l'Amérique; soulevé les provinces contre leur mère-patrie, proclamé leur indépendance, soufflé partout l'esprit de révolte, toujours *au nom de la souveraineté des peuples.*

On ajoute que *c'est une extravagance.* Et qu'importe que ce soient des fous qui brûlent ma maison : ma maison en sera-t-elle moins brûlée ?.... Qu'importe que ce soient des maniaques qui mettent le feu à l'univers : en est-ce moins un vaste incendie ?.... Lorsque des fous sont dangereux, plus ils sont fous, plus ils sont terribles; et plus ils sont nombreux, plus il est difficile de les contenir : le moyen de faire bâtir assez de petites maisons pour tous ceux qui croient à *la souveraineté des peuples ?....*

C'est une extravagance !... Oui, sans doute, et un ramas d'extravagances plus absurdes les unes que les autres : car si ce sont les peuples qui se sont donné *des souverains*, il faut admettre qu'auparavant les hommes étaient *égaux en droits ;* mais des hommes *égaux en droits* eussent été des hommes *sans pères ni mères*, puisque des pères eussent eu *des droits d'autorité* sur leurs enfans ; et mille autres extravagances dont nous avons donné un léger aperçu dès la préface de notre ouvrage.

Personne, dit-on, *n'y a cru sincèrement !* Cependant les forfaits que l'on a commis *au nom de cette souveraineté* ne sont pas un badinage ; et quand même on n'y croirait pas, les effets sont assez sérieux pour mériter l'attention des gouvernemens et de tout l'univers.

Aujourd'hui, insiste-t-on, *personne n'y croit plus !..* Si l'on n'y croit plus, pourquoi donc fait-on encore partout des révolutions *au nom de la souveraineté des peuples ?* *Personne* ne croit plus *à la souveraineté des peuples !....* Et nous, nous soutenons qu'on y croit encore partout : car, qu'est-ce que croire *à cette souveraineté* ? C'est croire

que ce sont les peuples qui se sont donné des souverains, et conséquemment *qu'ils peuvent s'en donner d'autres* : conséquence inévitable, le principe une fois admis. Or demandez à tous ceux qui ont fait jusqu'ici des révolutions s'ils croient encore *que ce sont les peuples qui se sont donné des souverains* : ils vous répondront qu'ils en sont intimement persuadés. Faites la même demande à tous ceux qui se battent contre eux, ils vous feront la même réponse. Ils combattent les conséquences de cette opinion : ils ne veulent pas qu'on mette le feu à leurs maisons ; mais *le principe reste*.

Mais au moins, dira-t-on, *les gens instruits n'y croient plus!*... Désabusons-nous. Parcourez les productions de *M. Fiévée* et de cent autres écrivains instruits, vous y retrouverez le principe de *la souveraineté des peuples*. Passez en Angleterre, consultez les hommes les plus distingués du pays, presque tous croient *à la souveraineté des peuples*. On crie contre ce système, on le traite d'*extravagant*, on en condamne les effets, on en combat les conséquences ; mais *le principe reste*. On croit toujours presque généralement *que, dans l'origine, ce sont les peuples qui se sont donné des souverains*.

Ce sont, dit-on, *des baïonnettes et non des raisons qu'il nous faut!*... Mais, si presque tout le monde y croit, il faudra donc tuer tout le monde?... il faudra donc vous tuer vous-mêmes si vous y croyez encore ? il eût donc fallu me tuer moi-même avant la révolution, puisque jusque-là j'y croyais machinalement comme les autres ; il faudra donc tout tuer *en Angleterre*, qui nous a fait le funeste présent de ces doctrines meurtrières ; il faudra donc tout tuer *en Europe*, *en Asie*, *en Afrique*, *en Amérique*, et dans tout l'univers, où ces doctrines révolutionnaires ont infecté tous les esprits. Quelle boucherie épouvantable!... N'est-il pas évident qu'un siècle d'erreurs devient nécessairement un siècle de barbarie?....

Que faut-il donc faire ?.... Instruire, réfuter, prouver que ce principe est faux, *que ce ne sont point du tout les peuples qui*, dans l'origine, *se sont donné des souverains.* L'instruction ne tue personne, pas même ceux qui sont dans l'erreur : pourquoi livrer à toutes les fureurs des révolutions des millions d'individus que l'on sauverait, pour ce monde et pour l'autre, si on les faisait instruire....

Ce sont des baïonnettes qu'il nous faut !..: Entendons-nous. Personne ne doute que Dieu n'ait établi sur la terre *deux autorités* parfaitement distinctes, dans leur nature, leurs armes et leurs moyens, toutes deux nécessaires pour le gouvernement des sociétés : les unes *pour les âmes*, les autres *pour les corps*; d'un côté *le glaive spirituel*, et de l'autre *le glaive civil.* Personne n'ignore que, tant qu'il y aura des erreurs dans ce monde, ce sera *au souverain civil* à en réprimer les effets par ses armes civiles.

Dans un état d'exaltation aussi inouïe, nous sommes donc loin de condamner les souverains qui se sont alliés pour marcher contre les révolutionnaires, ni de blâmer les guerriers qui marchent sous leurs drapeaux, à la délivrance de l'univers; et nous ne concevrons jamais comment on a pu délibérer sur la nécessité *d'une intervention armée* dans une pareille circonstance. Tant que le principe révolutionnaire subsistera, pas de doute qu'il faudra *des baïonnettes* pour en arrêter les progrès extérieurs ; mais *l'erreur* est dans les esprits, et nos soldats eux-mêmes savent très-bien que ce n'est pas à coups de canon qu'on réfute des erreurs.

Ce sont des baïonnettes qu'il nous faut !... Oui, sans doute ; mais, depuis trente ans qu'on se bat, a-t-on détruit un seul principe faux ? et, quand on se battrait encore cent ans, pourrait-on en détruire un seul par les armes ?.... En vain répétera-t-on que *la souveraineté des peuples est une extravagance*, cette extravagance est

dans les esprits, et l'instruction elle seule peut y remédier. Le paganisme était aussi une grande extravagance : cependant tout l'univers était païen, et le serait encore si Dieu n'eût envoyé ses apôtres partout l'univers. Ajoutera-t-on que *la politique* n'est pas du ressort de l'église?... Autre subterfuge pitoyable!.. *Qu'est-ce que la politique?* C'est la science des gouvernemens : et *la souveraineté des peuples* renverse de fond en comble tous les gouvernemens, celui de Dieu comme celui des hommes. Et si Dieu a donné le glaive spirituel à l'Eglise, c'est pour détruire les erreurs politiques comme toutes les autres.

De quoi s'agit-il dans la circonstance?... Il s'agit d'apprendre au monde *que ce ne sont pas les peuples qui se sont donné des souverains*. Or comment le saura-t-on si on ne le dit pas? *Quomodo audient sine prædicante* : et comment le croira-t-on si on ne le prouve pas? *Quomodo credent in eo quem non audierunt.*

Maintenant, pour terminer cet article avec fruit, mettons la main sur la conscience, et résumons-nous. Croyons-nous encore que *ce sont les peuples qui se sont donné des souverains*?... Si cela est, princes, souverains, militaires, magistrats, ecclésiastiques, qui que nous soyons, nous pouvons être certains que nous sommes encore dans l'erreur; nous pouvons être intimement convaincus que, malgré nos révolutions, le monde est encore plein de principes faux qui ont été la source féconde de nos malheurs; qu'en préparant de loin les esprits par l'instruction, les armes physiques ne suffisent pas; qu'après avoir dompté les corps, il faudra encore long-temps des livres, long-temps des preuves, des instructions et des réfutations, long-temps des prédicateurs et de bons écrivains pour rétablir l'esprit public. Un siècle d'erreurs peut tout détruire : plusieurs siècles d'instruction ne suffisent pas pour tout réparer, a dit le célèbre *Dumarsais*. Il est de toute fausseté que ce

soient les peuples qui se sont donné des souverains.... *Qui donc* ?... C'est ce que nous verrons dans un autre article.

Par l'auteur de l'ouvrage intitulé de l'Origine des Sociétés.)

PETITE CHRONIQUE.

La semaine a été très-stérile en événemens politiques. Bientôt nous pourrons dire des affaires d'Espagne, que nous n'avons plus de nouvelles parce qu'il n'y a plus de guerre, que nous ne combattons plus parce qu'il n'y a plus rien à combattre. Tous les efforts de l'armée française se dirigent vers Cadix, et les derniers travaux pour le bombardement de cette place sont sans doute achevés en ce moment. Tandis que les Français dressent leurs dernières batteries contre Cadix, les libéraux (qui ne sont pas précisément Français) se retirent, comme les cortès, dans leurs derniers retranchemens, c'est-à-dire dans le silence; leurs langues sont dans une pénurie effrayante de nouvelles. Jugez où en sont réduits ces messieurs, ils ne savent même plus inventer; ils ont épuisé l'art du mensonge; on dirait que *le Pilote* lui-même a sucé sa plume et qu'il *s'est empoisonné*, comme notre journal l'avait douloureusement annoncé.

Cependant, autour de ce grand vide politique, quelques affaires un peu scandaleuses ont retenti par le monde. Aussitôt l'esprit libéral s'est un peu ranimé; le *Journal du Commerce* a souri; sa plume s'est retrempée dans l'encre, et il a retrouvé un peu de verve pour achever son commentaire *de rigueur* sur l'ordonnance d'Andujar.

Autre scandale : M. l'abbé de la Mennais ayant été appelé devant les tribunaux pour avoir dit, dans *le Drapeau blanc*, entre autres choses, que l'université *était le vestibule de l'enfer*, vite tous les coryphées du libéralisme

sont accourus. « Il s'agit de l'enfer, semblaient-ils dire, c'est notre affaire : nous le défendrons à tout jamais. »

Les libéraux ont donc, sous des apparences perfides, pris le parti de l'abbé de la Mennais, et ils ont prétendu que, puisqu'on soutenait que MM. de Villèle, de Châteaubriand, etc., étaient des impies, on devait reconnaître que les libéraux avaient enfin raison : car ils ont toujours prétendu, depuis le temps de *la Minerve* jusqu'à nos jours, que MM. de Villèle, de Châteaubriand et autres n'étaient point orthodoxes. *Belle conclusion, et digne de l'exorde.*

Au milieu de ce bavardage d'*escobarderies*, qui sans doute faisait retentir les échos du *vestibule de l'enfer*, M. le grand-maître a fait entendre sa voix auguste, et il a déclaré solennellement, dans *le Moniteur* (la plus grave des autorités en fait de dates), qu'il continuerait à marcher d'un pas ferme entre ceux qui prétendaient qu'il *faisait trop*, et ceux qui se plaignaient qu'il ne *faisait pas assez*. Cette déclaration a paru satisfaire tout le monde : on s'est tu ; et l'éditeur responsable du *Drapeau Blanc*, condamné par le tribunal, est allé expier en prison les torts d'un article que probablement il n'avait pas lu. En vérité, ces *éditeurs responsables* sont des êtres bien singuliers : ils répondent de ce qu'ils ne font pas, à la différence des ministres, qui ne répondent pas de ce qu'ils font.

Mais voici bien une autre affaire : le gaz hydrogène, qui, comme chacun sait, est un enfant chéri des doctrines libérales, s'est permis, pour prouver sa reconnaissance à ses augustes protectrices, de faire quelques insurrections, et même d'*éclater* en différens lieux(1). Aussitôt un procès verbal est dressé, et un acte d'accusation dans les formes

(1) Tout Paris connaît l'accident arrivé il y a peu de jours au Palais-Royal.

vient d'être lancé contre cet éternel ennemi des huiles de noix, de navets, etc. (1)

Les journaux libéraux gardent le silence sur cette affaire : c'est probablement parce qu'ils n'ont rien à dire. Qu'ils se hâtent, cependant, car la cause du gaz est en ce moment dans un bien mauvais état. Cependant les avantages de l'éclairage par le gaz sont bien considérables : car on obtient par ce moyen une clarté plus intense d'un 8e environ que celle de tout autre luminaire. Il est vrai que la dépense, pour être éclairé par le gaz, est d'un quart plus forte ; il est vrai aussi que les émanations du gaz sont funestes à la santé; qu'il affecte l'organe de la vue, et qu'il peut, dans un période de dix ans, faire que le nombre des aveugles sera à leur nombre actuel, comme 4 est à 1. Mais fait-on attention à ces bagatelles dans le siècle des *lumières* ?

Avec le gaz hydrogène on obtient un grand agrément : c'est que la ville de Paris est avec le gaz ce qu'un vaisseau est avec *sa Sainte-Barbe* : ce qui n'est pas une médiocre considération dans un siècle où les Erostrates ne sont pas plus rares que les Louvels. On aurait ainsi un moyen nouveau de faire marcher une révolution. D'ailleurs il est prouvé que la quantité de gaz actuellement en réserve est plus que suffisante pour faire sauter tout Paris : on a même calculé qu'il y avait un 5e en sus de la quantité suffisante pour cette belle opération.... Et c'est dans un siècle où l'on se croit si savant en chimie et en philanthropie, que l'on combine ainsi la puissance des élémens et le salut des populations !

Si j'en avais la permission, je dirais un mot du *conclave* : car tout le monde, voire même *le Constitutionnel*,

---

(1) Voir les détails de cette affaire dans un subséquent article du présent Numéro.

a parlé du conclave. Dans notre âge, qui est l'ère de la sensibilité, on s'occupe beaucoup moins de pleurer un homme illustre, quand il n'est plus, que des moyens de lui donner un successeur.

La circonstance de la mort du vertueux Pie VII, si douloureuse pour l'Eglise, allumera sans doute quelques ambitions : tout le monde voudra être pape. On dit que M. l'archevêque de Malines se serait mis sur les rangs, s'il savait dire la messe.

LES PHYSICIENS DU COMITÉ DIRECTEUR.

Non-seulement le *Comité directeur* a la prétention de vouloir exploiter exclusivement les illuminations *du siècle*, mais il aspire encore au monopole de l'éclairage des rues et des maisons. C'est ainsi que nous le voyons en même temps tenir ses magasins de lumières dans *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *le Pilote*, et fonder ses gazomètres à la porte de nos demeures.

Quelques explosions survenues coup sur coup dans cette dernière partie de son influence lumineuse ont cependant fait ouvrir les yeux aux grands éclaireurs de l'ordre : un radical peut sauter en l'air comme un autre. Quel malheur si quelqu'un du parti allait, par accident, tomber victime lui-même du nouveau mode de *clarté !* Il est vrai qu'en tout ce qui se rattache à une croyance quelconque, les martyrs n'ont jamais rien gâté, mais pourtant la chose valait bien la peine qu'on y songeât. Dans un moment de défaite, de chute, de défection, comme celui où se trouve la secte libérale, ce n'est pas le cas de prodiguer ses hommes : quand le désarroi se met dans une armée, un général prudent ménage ses soldats.

Or donc le Comité directeur, réveillé de son léthargique abattement par le bruit des deux détonnations produites

récemment par le gaz hydrogène dans des établissemens publics, a de suite tenu conseil et consulté plusieurs physiciens de ses amis pour peser les avantages et les inconvéniens que la cause sacrée de la répartition des lumières peut rencontrer dans la défense et le maintien du procédé *gazique*. Un rapport a de suite été rédigé par des experts. Il est divisé en deux chapitres : *Inconvéniens* et *Avantages*.

Chapitre Ier.

Inconvéniens du gaz, comme éclairage, pour l'exploitation du libéralisme.

1°. La lumière qui jaillit de l'inflammation du gaz est *blanche* : c'est déjà un immense inconvénient, puisqu'elle habitue au *blanc* les yeux du peuple. De là sans doute le plaisir avec lequel il regarde maintenant le drapeau blanc, la cocarde blanche.

2°. Cette lumière est beaucoup trop vive et se répartit beaucoup trop également : ce qui ne ménage pas assez les ombres, si nécessaires en tant d'occasions. Ainsi, par exemple, un honnête homme ne trouve plus un seul petit coin obscur pour soulever à son aise une montre ou un mouchoir, pour afficher un placard incendiaire et tomber à l'improviste sur un soldat de la garde royale ; ainsi, un *patriote*, après avoir commis un grand acte d'*énergie*, ne pourrait plus se sauver sans être aperçu.

3°. Les exhalaisons qui émanent du gaz sont généralement infectes : ce qui fait dire à beaucoup de mauvais plaisans que toutes les intentions *libérales* sont en *mauvaise odeur*.

Chapitre II.

Avantages du gaz, comme agent secondaire des opérations du Comité.

Sa propriété *fulminante* combat victorieusement à elle

seule tous les inconvéniens que présente sa lumière, inconvéniens qui ne peuvent jamais atteindre, d'ailleurs, messieurs les membres du Comité directeur, puisqu'ils n'agissent au dehors dans aucune circonstance.

Cette propriété *fulminante* offre des avantages incalculables. Quoi de plus commode de pouvoir, au moyen des infiltrations gazeuses, renverser à volonté et sans encourir le moindre soupçon, la maison de son voisin, si ce voisin est un royaliste? Cet avantage se présente dans une progression ascendante, s'il s'agit de bouleverser une rue, un quartier tout entier, renommés pour leur *bourbonisme*, le faubourg Saint-Germain, par exemple.

Et puis si quelque jour notre heureuse étoile voulait que le château des Tuileries fût ainsi éclairé, quel résultat inappréciable! quelle merveilleuse découverte!...

Supposons également un cas heureux où, pour assurer le succès d'un mouvement patriotique, il fallût l'écroulement général de Paris : n'avons-nous pas l'énorme *gazomètre* de l'un des faubourgs? On dirait qu'on l'a mis exprès sous notre main.

Passerons-nous sous silence l'usage qu'on peut faire du procédé pour toute espèce d'incendies, de détonnations, d'explosions, etc., etc., etc.?

Ce considérant, nous proposons unanimement au Comité directeur d'employer tout son crédit à maintenir l'usage du gaz.

(*Suivent les signatures du physicien directeur.*)

En conséquence de ce rapport, il est enjoint aux journaux radicaux de consacrer tous les jours une colonne à l'éloge du gaz.

LITTÉRATURE.

Essai sur le Sentiment du Beau et du Sublime, traduit de l'allemand du célèbre Kant, par Veyland, avec des notes du traducteur. (1)

L'illustre philosophe Kant est plus connu en Europe par son nom que par ses écrits. Il vécut obscur ; ses écrits ne se répandirent en Allemagne qu'après sa mort ; la célébrité qu'il avait peu recherchée éclata tout à coup sur sa tombe. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que sa renommée se propagea par l'effet de cet enthousiasme que tout un peuple éprouve souvent pour les merveilles des arts, mais qu'il ne ressent jamais pour les découvertes de l'intelligence.

Kant fut célèbre en Allemagne avant d'avoir été compris ; depuis, et dans ces derniers temps, il a été admiré en France avant d'avoir été lu : ce fut un caprice de sa réputation et de la fortune. Le bruit de ce nom, qui avait déjà grandi au delà du Rhin, retentit pour la première fois parmi nous à cette époque où la société, s'échappant d'un abîme, cherchait à se reconstruire. La philosophie du dix-huitième siècle, sur laquelle pesait l'horrible complicité de nos malheurs, avait perdu tout éclat et toute autorité. D'autre part, la philosophie religieuse des Pascal et des Bossuet, trop long-temps méconnue pendant l'ère licencieuse du dernier siècle, avait été comme mise en oubli : elle n'était en quelque sorte plus qu'un souvenir, mais c'était un souvenir accusateur. Le génie français, ne

(1) A Paris, chez Dentu, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 5.

croyant presque plus à sa puissance, tant il avait éprouvé de mécomptes, était porté davantage à interroger les trésors intellectuels des peuples voisins. Mme de Staël donna le signal de cette investigation métaphysique : et comme elle avait l'heureux don de transmettre à une langue, sous des formes poétiques, les idées qu'elle empruntait d'une autre langue, tout ce qui passait sous sa plume s'embellissait d'une grâce nouvelle; elle popularisait ainsi pour le sentiment ce qui était trop abstrait pour la pensée; elle traduisait dans le langage du cœur les choses de l'intelligence.

On eût de cette manière, sur le philosophe Kant, des idées qui n'étaient pas au-dessus de son mérite, mais qui ne donnaient pas la mesure bien exacte de son talent. On ne pouvait guère, il est vrai, autrement naturaliser en France le nom de Kant : car, si ses doctrines ne s'y étaient montrées qu'au milieu des nuages métaphysiques qui les entourent, je doute fort qu'elles eussent excité beaucoup d'intérêt.

Ma tâche n'est point de chercher à soulever ici le coin du voile mystérieux qui enveloppe presque toujours les systèmes du savant philosophe de Kœnigsberg; je me propose seulement de dire quelques mots d'un de ses ouvrages qui vient d'être traduit en français, intitulé du *Sentiment du Beau et du Sublime*. Parmi ses autres écrits, celui-ci est peut-être le seul où, quoique le sujet parût le comporter moins, il se soit rendu accessible à toutes les intelligences. Mais, à mon avis, cette clarté vient souvent de ce que l'auteur a laissé de côté les profondeurs métaphysiques du sujet, pour n'en cueillir que les fleurs les plus brillantes. Il nous dit bien, il est vrai, les variétés que le sentiment du *beau* et du *sublime* subit dans les différens caractères; il explique avec beaucoup de sagacité les convenances sur lesquelles est fondé le sentiment du *beau* dans les rapports des sexes; mais on lui demande en vain

ce que le *beau* est en lui-même, à quelle partie de notre destinée morale correspond le sentiment du *beau*, ce que c'est que le sentiment du *beau* et du *sublime* dans la littérature, dans la musique, etc. : sur toutes ces questions, l'auteur garde un silence absolu.

Ces observations font naturellement pressentir que la définition donnée par le philosophe allemand, du *sublime* et du *beau*, sera peut-être incomplète. En effet, après avoir présenté en peu de mots le tableau des plaisirs vulgaires, il ajoute : « Il est en nous un sentiment plus délicat, plus noble et plus relevé, et qui mérite ces qualifications, ou parce qu'il nous offre des jouissances plus durables et qui ne nous rassasient pas, ou parce qu'il suppose à notre âme des qualités qui la rendent susceptible d'émotions vertueuses, ou enfin parce qu'il indique des talens et une intelligence supérieure, tandis que les autres sentimens peuvent se rencontrer même chez l'imbécille. »

Cette définition me semble un peu vague : on dirait qu'elle n'indique que les effets secondaires produits par le sentiment du *sublime* et du *beau ;* et le lecteur, même le plus médiocre, éprouvant un certain sentiment d'impatience envers l'auteur, lui demande encore un autre *pourquoi*. Toutefois, ce n'est qu'en tremblant que j'adresse ce reproche à un auteur que protége une célébrité imposante; et je remarque, comme pour m'excuser de mon observation, que l'exigeance du lecteur s'accroît en proportion de la curiosité que le sujet excite. Et certes, si depuis Homère jusqu'à nous, l'esprit humain a produit tant de chefs-d'œuvre dont il est étonné lui-même, n'a-t-il pas quelque raison de maudire sa faiblesse, qui le condamne à ignorer encore la source où il puise le secret de toutes ces merveilles. . . . .

Quand l'homme goûte une jouissance pure, il accomplit toujours un but secret de sa destinée; mais le but devient d'autant plus grand et plus solennel que la jouissance a

été plus noble dans l'ordre de l'intelligence : ne semble-t-il pas dès lors que le sentiment du *sublime* et du *beau*, étant le mode de nos plaisirs le plus élevé dans le développement de nos facultés, doit nous indiquer le but le plus important de notre perfectibilité morale : le sentiment du *sublime* et du *beau* correspondra donc à l'accomplissement de notre destinée religieuse, car ce qu'il y a de plus grand dans l'homme est renfermé dans cette destinée elle-même.

Après avoir offert une définition qui paraîtra plus incomplète que fausse, l'auteur s'abandonne à une foule d'observations de détail, toutes également remarquables par la justesse, le goût et la profondeur ; du reste, il semble s'excuser lui-même d'avoir traité un peu légèrement l'idée principale de son sujet, car, dit-il, « je ferai ces *re-* « *marques* préliminaires plutôt en observateur qu'en phi- « losophe. » Or, s'il fallait prendre au pied de la lettre ce que la modestie a pu seule inspirer à l'auteur, ne pourrait-on pas dire qu'un observateur est à un philosophe ce qu'un amateur est à un artiste.

Toutefois, il est à regretter qu'un esprit de cette force ait usé d'une telle réserve dans un sujet pareil, soit qu'il ait craint de n'être pas compris, soit qu'il ait répugné, par esprit de système, de mêler des opinions religieuses dans une matière qui semble cependant ne pouvoir être parfaitement éclairée que par une lumière céleste.

Tout le système de Kant roule sur deux grandes divisions : l'une comprend le sentiment du *beau*, l'autre le timent du *sublime*. Le *sublime touche*, le *beau nous charme*. Quand nous éprouvons le sentiment du sublime, nous concentrons ce sentiment en nous-mêmes, nous sommes tristes ; quand nous éprouvons le sentiment *du beau*, nous sommes portés à répandre au dehors notre satisfaction intérieure : cette seconde disposition s'exprime par le sourire, souvent par la joie.

Le sublime reçoit plusieurs divisions : il se divise en *sublime effrayant*, en *sublime noble*, en *sublime magnifique*. On sent assez de quelle nature doivent être les exemples du *sublime* qui se rapportent à chacune de ces divisions : je ne puis les rapporter dans une analyse aussi rapide. Il faut toutefois prendre garde que ces divisions ne sont point absolues, et qu'elles se modifient sans cesse, suivant le degré différent de sensibilité des individus.

Le second chapitre traite du *rapport des facultés et des qualités morales de l'homme avec le beau et le sublime*. Ici le philosophe allemand passe en revue les principaux caractères et les tempéramens divers ; et il examine avec la plus grande sagacité de qu'elle manière ils se combinent avec le sentiment du *beau* et du *sublime*. Le sentiment du *beau* domine chez les individus d'un tempérament sanguin ; le sentiment du *sublime* appartient davantage au tempérament mélancolique.

Parmi les qualités morales, la *vertu* seule est sublime ; la *complaisance*, la *compassion*, le désir de *l'estime*, *l'honneur*, étant des modifications de la vertu absolue, modifient également le sentiment du *sublime*.

Le troisième chapitre qui traite du *sublime* et du *beau* considérés dans leurs rapports avec les deux sexes est peut-être la partie la plus brillante de l'ouvrage ; et cela devait être, lors même que l'auteur n'aurait pas mis dans cette partie de son travail plus de talent que dans les autres : car il faut avouer que, si les femmes n'embellissent pas toujours tout ce qu'elles disent, leur influence embellit toujours tout ce qu'on dit d'elles. Elles liront ce chapitre, j'en suis sûr, avec beaucoup d'intérêt, si toutefois il se trouve parmi nous des gens assez hardis pour faire parvenir jusque sur leur boudoir le livre du philosophe allemand : car je crains que, le jugeant sur le titre, elles ne le rejettent

d'avance en disant qu'il est du *sublime effrayant*. Quand elles connaîtront l'auteur, elles le trouveront aimable. Une chose sur laquelle elles auront, je pense, le bon esprit d'être d'accord avec lui, c'est qu'il ne tolère pas la fatuité chez les hommes, ni les prétentions du sexe à des qualités trop mâles : *car il convient tout aussi peu*, dit-il, *que les femmes sentent la poudre à canon, que les hommes le musc ou l'ambre.*

L'espace me manque pour examiner le quatrième chapitre, qui traite des *caractères nationaux, considérés relativement aux différens sentimens du beau et du sublime.* Si la politique nous le permet, nous reviendrons sur ce chapitre et sur l'ensemble de l'ouvrage, auquel nous comparerons les autres écrits les plus célèbres qui ont été publiés sur le même sujet ; nous tâcherons aussi de rendre au traducteur la justice qu'il mérite.

C. Desmarais.

VARIÉTÉS.

Un de nos collaborateurs a reçu d'un de ses amis, officier dans un des régimens qui font le siége de Cadix, une lettre dont nous donnerons l'extrait suivant.

« Tu seras bien surpris d'apprendre que plusieurs nu-
« méros du *Pilote* sont parvenus jusqu'à nous. Nous les
« avons lus avec un sensible plaisir, et tous mes camarades
« sont convenus, en raison de l'intérêt que nous porte
« M. T., rédacteur en chef de cette feuille, d'aller, à
« notre retour à Paris, faire une descente à son bureau
« pour lui payer un abonnement. »

ÉCLATS.

A la prise de Trocadero, un voltigeur français a été tué à côté de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême. Les libéraux ne vont pas manquer de dire que c'était sans doute un voltigeur de Louis XIV; et pour cette fois nous serons de leur avis.

On a chassé dernièrement d'un café du boulevart deux individus qui criaient hautement qu'ils voudraient que l'armée française trouvât son tombeau devant Cadix. Un instant avant, le garçon leur avait donné *le Pilote*.

Retranchés derrière leurs canons, les révolutionnaires du Trocadero se croyaient des *hommes d'affût*. Nos soldats ne les ont chargés qu'à la baïonnette, ce qui n'a pas empêché ces messieurs de n'y voir que du feu.

Voilà Riégo qui fait *empoigner* Zayas et qui veut le faire pendre. Il est doux de voir des frères et amis se donner de pareilles preuves de tendresse et d'estime.

Lors de l'explosion que le gaz hydrogène produisit dernièrement chez le restaurateur Prévost, il n'y avait dans la salle que deux descamisados français; aucun d'eux

n'a été blessé. On a fait le lendemain l'expérience que le gaz enflammé ne brûlait que les animaux venimeux.

La peur donne la jaunisse; la jaunisse fait voir tout en jaune : voilà sans doute pourquoi les libéraux disaient, il y a trois jours, que la fièvre jaune était dans le camp français. En regardant leur visage aujourd'hui, on dirait qu'elle règne à Paris. On croit généralement qu'ils l'ont gagnée en lisant *le Moniteur.*

Robert Wilson, si l'on en croit le *Chronicle*, a renvoyé au comte de Palmella ses insignes portugais. Cela prouve encore un peu de jugement de sa part. La décoration de l'*Epée* ne convient effectivement plus à celui qui s'entend chanter de toute part : *Turlututu rengaîne*.

Rotten, qui joue de son reste dans Barcelonne, s'est emparé de tous les pouvoirs : il en use pour noyer et pour pendre. Nos *constitutionnels*, si on les laissait faire, ne signaleraient pas autrement leur haine pour l'*arbitraire*, Quel dommage qu'on les retienne !!!

L'empereur Cugnet de Montarlot, accompagné de sa cour, s'est rendu dernièrement à Gibraltar pour prendre des bains de mer et calmer ses douleurs. Sa Majesté a fait l'accueil le plus gracieux aux personnes qui l'ont mise à la porte de cette ville.

On assure qu'en apprenant les brillans succès de nos armes et la prise du Trocadero, le nègre T....t a eu une hémorragie qui lui a fait rendre beaucoup de sang. Cela ne nous surprend pas : cet homme a toujours été très-sanguin, ce qui n'est pas synonyme de sanguinaire.

Le gaz hydrogène est au physique ce que le libéralisme est au moral. Si le libéralisme est une lumière, comme le gaz, il dessèche toute végétation placée dans son voisinage; il blesse ceux qui en font usage. Enfin, un *romantique*, à qui l'on demandait une définition du libéralisme, répondit : *C'est le gaz hydrogène de la pensee.*

Les libéraux ne peuvent revenir de la prise du Trocadero : ils prétendent qu'on s'en est rendu maître par le moyen de l'argent. Eh qu'importe ! Messieurs, qu'on vous achéte ou qu'on vous fasse fuir : lâcheté pour lâcheté, celui qui se vend ne vaut pas mieux que celui qui se sauve.

Quelqu'un, en entendant citer certains noms de certains actionnaires de l'établissement du gaz, disait que, laisser à de pareilles gens la clef du magasin fulminant, c'était comme si l'on confiait la garde d'un magasin à poudre à des gens qui porteraient des clous à leurs souliers.

Le Constitutionnel commence ainsi un article dans lequel il insinue que la prise du Trocadero est insigni-

fiante : *Afin de mettre nos lecteurs à portée d'apprécier l'importance de la prise du Trocadero*, etc. Il est évident que *le Constitutionnel* a fait un *barbarisme*, et qu'au lieu de dire l'importance, il devait écrire le peu d'*importance*. Mais cela ne doit pas étonner, car on sait que *le Constitutionnel* est dans l'habitude de faire des fautes *de français*.

Les personnes qui ont le sentiment de la littérature savent que l'esprit ainsi que l'oreille s'habituent, par l'usage, à l'emploi des mots dans un sens faux. En conséquence de cette vérité, il arrivera bientôt que les libéraux, qui, en parlant des constitutionnels espagnols, disent sans cesse les *ennemis*, tandis qu'ils veulent dire nos *amis*, se serviront des locutions suivantes : Bon jour, mon cher *ennemi*, comment vous portez-vous ; ils diront : un excellent ennemi et un ami invincible.

Quand l'armée française passa la Bidassoa, les libéraux disaient : Les Français n'iront pas à Vittoria ; quand nous fûmes à Vittoria ; il disaient : Les Français n'iront pas à Séville ; quand nous fûmes à Séville, nous ne devions pas approcher de Cadix ; aujourd'hui nous avons pris le Trocadero, et sans doute nous n'irons pas à Cadix, selon les libéraux, par la même raison que, lorsque nous étions à Vittoria, nousne devions pas aller à Séville. Il est certain que, si les libéraux continuent encore quelque temps à parler si mal et les Français à se battre si bien, il n'y a pas de raison pour que ces derniers ne fassent le tour du monde en vainqueurs.

Cadix est en ce moment le point central où aboutissent tous les vœux des révolutionnaires : c'est là que tous ces réformateurs du genre humain se réunissent, au moins par la pensée. Voici de quelle manière un chansonnier royaliste a célébré cette réunion, dans une brochure intitulée : *Bulletins en couplets, dédiés à l'armée d'Espagne :*

GUÉRISON EXTRAORDINAIRE.

AIR *du Port-Mahon.*

Quelle heureuse nouvelle !
Ce bon Roi qui perdait la cervelle,
Qu'on mettait en tutelle,
A l'esprit bien rassis,
A Cadix. (*ter.*)

Cadix avec raison
Vaut mieux que Charenton.
Tous les fous de la France,
De Madrid, de Londres, de Florence,
Viendront en diligence
Y chercher leur bon sens ;
Il est temps !!! (*ter.*)

Lunatiques, soudain
Mettez-vous en chemin ;
Insensés de tout âge,
Faites un petit pèlerinage :
Comme le Roi, je gage,
Vous serez tous guéris
A Cadix. (*ter.*)

Air : *Plus on est de fous, plus on rit.*

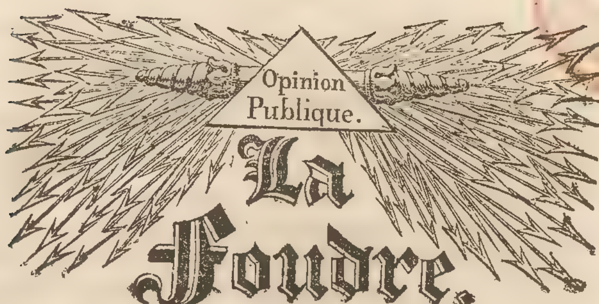
Accourez au séjour magique,
Philanthropiques songe-creux,
Vous qui rêvez la république,
Ou Fanfan Napoléon-Deux.
Amis du drapeau tricolore,
Proscrit sous le règne des lis,
Vous avez besoin d'ellébore :
Prenez le chemin *(bis)* de Cadix.

Radicaux remplis de jactance,
Réformateurs du genre humain,
Apôtres de l'indépendance,
Flatteurs du peuple souverain.,
Quittez cette vieille Angleterre
Où le *spléen* aigrit les esprits;
Faites un trajet salutaire :
Prenez le chemin *(bis)* de Cadix.

O journalistes incurables,
Le tribunal de la raison
En vain par des lois équitables
Prescrit l'amende ou la prison;
Un pilote est mieux votre affaire;
Un courrier vaut aussi son prix;
Voyagez par mer et par terre :
Prenez le chemin *(bis)* de Cadix.

Usurpateurs du vaudeville,
Qui, pour égayer les Français,
Et sur Madrid et sur Séville
Lamentez de tristes couplets;
Politiques en chansonnettes,
Mauvais plaisans en pots-pourris,
Froids auteurs, rimeurs de sornettes,
Prenez le chemin *(bis)* de Cadixf.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



Nº 21. — 15 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

La souveraineté postiche des peuples. — La guerre des sots. — Le sous-préfet du comité directeur en tournée. — Les palinodies libérales. — Mercure, nouveau patron des révolutionnaires. — Mina devenu dey de Maroc, sans changer de rôle. — La prise du Trocadéro. — Le bataillon des quatre. — Les chèvres de M. Ternaux.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 septembre sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

SUR LA SOUVERAINETÉ DES PEUPLES.

(Deuxième article.)

Dans le *spirituel*, pour peu qu'on ait ouvert l'Ecriture, on sait très-bien que c'est Dieu qui a choisi ses apôtres,

lui qui les a constitués et qui leur a donné *des pouvoirs : Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Mais, dans le civil, quand on dit *que les puissances viennent de Dieu*, entend-on que c'est lui qui *a choisi* les premiers souverains ? Non, les uns prétendent que ce sont les peuples ; sans seulement faire attention que l'*universalité* d'un peuple n'a jamais pu s'assembler. D'autres vous disent que ce sont des hommes distingués par leur bravoure, leur mérite et leurs talens, qui se sont mis eux-mêmes à la tête des sociétés, sans réfléchir que toutes ces belles qualités ne sauraient donner à qui que ce soit *un seul grain d'autorité*. D'autres soutiennent que c'est Dieu qui, du haut du Ciel, a conféré *invisiblement* aux élus son autorité divine, sans penser que *ces missions invisibles* sont cent fois plus dangereuses que *la souveraineté des peuples*. Dans tous ces misérables systèmes, où *le choix des personnes* reste à la disposition des hommes, non-seulement Dieu se trouve indignement exclu de l'arrangement matériel des sociétés; mais si ce sont les hommes qui se sont donné leurs premiers souverains, ils peuvent tous les jours s'en donner de nouveaux; et si ce sont eux qui ont arrangé matériellement les sociétés, ils sont les maîtres de les arranger perpétuellement d'une autre manière. De là les terribles révolutions qui ont bouleversé le monde dans tous les temps, et qui ont été plus terribles que jamais de nos jours. C'est *du choix de la personne* que tout dépend : pour que les puissances viennent de Dieu, il faut que ce soit Dieu lui-même *qui ait choisi la personne*.

Or ouvrons l'Écriture, et demandons à Dieu qui a donné *un premier souverain* à chaque peuple ; il nous dit expressément que c'est lui *in unamquamque gentem præposuit rectorem* (eccl. 17); lui qui l'a choisi et placé, de sa propre main, avant l'existence même de ses descendans, *præposuit*; lui qui l'a constitué à la tête de son peuple,

aussi spécialement qu'il a constitué *ses apôtres* dans le spirituel ; mais il nous dit aussi que ce n'est pas par une mission surnaturelle comme eux, mais par le cours seul de la génération et de la nature, *generabit.* Il nous dit que c'est lui qui lui a donné des pouvoirs, comme à ses apôtres ; mais que ce n'est pas, comme à eux, *une autorité divine et surnaturelle*, mais *une autorité naturelle et paternelle*, comme celle qu'il donne à tous les pères de la terre, par le cours seul de la génération et de la nature, *generabit.* Il nous dit que, dans l'ordre surnaturel, il a besoin de parler par ses prophètes, sans quoi on ne l'entendrait pas ; mais que, dans le cours ordinaire de la nature, il n'a pas besoin de se révéler, parce que *l'autorité paternelle* qu'il a attachée au titre *de père* est un fait qui se manifeste à tous les sens. Il nous dit, dans la personne *d'Abraham*, *de Noé* et de tous les grands patriarches, qu'il suffit d'être *père* de plusieurs nations pour avoir autorité sur elles, *eris pater mullarum gentium ;* que *cette autorité universelle et souveraine*, que nous cherchons avec tant d'embarras *dans l'universalité* des sujets, il l'a placée d'un seul coup *dans l'auteur universel* de chaque peuple ; que des rois et des peuples sortiront de leur sein par le cours de la génération seule : *Reges et populi egredientur de lumbis tuis.* Certes ce n'est pas là *une émanation céleste* de l'autorité divine, comme celle que Dieu a conservée aux apôtres ; mais *une émanation très-naturelle* de la substance d'un père, dont se forment toutes les autorités des pères de la terre : *Reges et populi egredientur de lumbis tuis.*

Il est donc évidemment deux ordres différens dont Dieu est également l'auteur et l'ordonnateur suprême, *l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ; deux espèces d'autorités* très-distinguées dans leur nature, *de divines et d'humaines, de naturelles et de surnaturelles*, qui viennent toutes deux de Dieu, mais de diverses manières ; qui sont

toutes deux, chacune dans leur ordre, arrangées de la main de Dieu même, et dont les premiers souverains ont toujours été choisis, constitués et préposés par le grand ordonnateur, *quæ sunt a Deo ordinatæ sunt.*

Et non-seulement Dieu a parfaitement distingué les deux ordres, mais il a parfaitement gradué *les autorités* dont chaque ordre se compose : car, si, dans l'ordre de la nature, *Ismaël* fut le père universel des Ismaélites, chacun de ses douze enfans ne le fut plus que d'un douzième; chacun de ses petits-enfans que d'un soixantième ; dès le troisième degré, *l'autorité paternelle* fut trois cents fois plus petite, etc. Et ce qui se passa chez les Ismaélites, se répéta nécessairement chez tous les peuples de la terre, comme nous l'avons exposé en traitant de la formation des peuples, tome 2, page 4. Or l'esprit le plus prévenu sera forcé de convenir que cette distinction des deux ordres, et cet arrangement admirable des autorités, sont l'ouvrage de Dieu même, et non pas celui des hommes : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

Mais ce que *Dieu* nous dit dans l'Ecriture, *Jésus-Christ* nous le répète dans l'Evangile : partout *le père céleste* et *le père terrestre*, l'ordre *surnaturel* et celui *de la nature*, les puissances qui viennent du Ciel et celles qui naissent sur la terre y sont parfaitement distinguées : *Potestas de cœlo et potestas a terra.* Toutes viennent de Dieu, sans doute; mais toutes ne sont pas *divines* : l'une est une émanation de la puissance céleste, *potestas de cœlo*; l'autre vient de Dieu par le cours des générations humaines, *potestas a terra.* Et ceux qui prétendent que l'opinion *des émanations célestes* a été consacrée par la religion chrétienne, seraient fort embarrassés d'en citer une seule preuve dans l'Evangile.

Mais ce que Dieu nous dit dans l'Ecriture fut la croyance universelle de tous les peuples primitifs : *Ismaélites*, *Assyriens*, *Elamites*, *Cananéens*, tous, sans aucune

exception, savaient parfaitement que *le père commun* dont ils étaient descendus avait *autorité universelle* sur eux tous ; mais que c'était *une autorité naturelle* acquise par le cours de la génération, et non pas une autorité divine, *potestas a terra.* Donc l'existence des pères souverains nous est attestée par tous les peuples de l'univers, aussi hautement que celle de Dieu même.

Mais ce que nous crient tous les peuples nous est confirmé *par Aristote, Platon, Bossuet, Fénélon,* tous les historiens et tous les bons auteurs : ils nous affirment tous, sans aucune exception, que dès l'origine les pères des peuples exerçaient *une autorité souveraine* sur leurs cités ; mais que cette autorité était *une autorité naturelle,* inhérente à leur titre de père, et non pas *une autorité divine* émanée du sein de la divinité même. Donc la distinction des deux autorités nous est confirmée par tous les bons auteurs, aussi hautement que l'existence de Dieu même.

On sait très-bien que Dieu, quand il le veut, peut déroger à l'ordre de la nature ; que *Saül, David* et autres chefs extraordinaires n'étant pas *les pères naturels* de leurs peuples, Dieu leur fit conférer une portion de son autorité divine ; mais c'est une exception qui n'est pas arrivée pour tous les autres souverains. Règle générale : toutes les fois que Dieu sort de l'ordre de la nature, il parle par ses prophètes ; tant qu'il ne parle pas, *c'est l'ordre de la nature* qu'il faut suivre. Et dans l'ordre de la nature, c'est au souverain de chaque peuple que Dieu a donné l'autorité universelle et souveraine sur ses descendans, par la génération seule.

Maintenant, arrêtons-nous un instant, et réfléchissons sur cette importante distinction. Si, dans l'ordre de la nature, Dieu nous dit lui-même que c'est lui qui a donné un premier souverain à chaque peuple, par le cours de la génération seule, pourquoi ne le croyons-nous plus ?.... Si

ce fut là la croyance générale de tous les peuples primitifs, pourquoi n'est-ce plus la nôtre ?.... Serait-ce parce que, depuis que nous sommes confondus sous de grands monarques, nous ne portons plus le nom de *notre père souverain* ?.... Mais, parce que nous n'en portons plus le nom, en sommes-nous moins descendus ?.... Serait-ce parce que le nom de tous ces pères souverains n'est pas dans la Genèse, comme ceux d'Ismaël, d'Edom et des autres chefs primitifs ?.... Mais parce que tous ces pères souverains ne sont pas nommés dans la Genèse, en ont-ils moins existé ? Ai-je besoin d'une révélation divine pour savoir que j'ai un père, et que tous les pères subalternes sont descendus d'un père souverain ? La raison ne me suffit-elle pas, alors ? N'est-il pas de toute évidence que chaque peuple a eu son père commun qui a été son père universel, et qui conséquemment a eu autorité universelle sur lui, en vertu de la génération seule ? Dieu a-t-il dérogé à l'ordre de la uature ? a-t-il constitué sur nous des souverains extraordinaires par ses prophétes ?

Mais s'il nous est démontré que Dieu ne nous a pas donné d'autres souverains naturels et leurs successeurs, que deviennent tous nos systèmes d'égalité, d'association et de pactes sociaux ?... Que deviennent tous ces braves, tous ces grands guerriers, tous ces grands hommes qui se sont constitués par leurs talens ? Que deviennent toutes ces émanations célestes, que personne n'a jamais vues, et que l'on suppose gratuitement après les élections ?.... Qu'a-t-on besoin de tout cela, puisqu'une émanation naturelle suffit, et que les lois de la génération me sont clairement manifestées par la raison seule : *Populi egredientur de lumbis tuis* ?.... A la vue de ce père souverain, constitué par Dieu même à la tête de chaque peuple, par la génération seule, tout tombe, tout disparaît, tout fuit en sa présence, comme ces ombres nocturnes qui se dissipent aux premiers rayons de l'astre du

jour. Adieu toutes nos encyclopédies, toutes nos brochures, toutes nos doctrines révolutionnaires qui ont porté le feu de l'insurrection dans toutes les parties de l'univers, soit au nom des peuples, soit au nom d'un Dieu qui ne parle pas.

Mais si, dans l'ordre de la nature, c'est Dieu lui-même qui a donné un premier souverain à chaque peuple par la génération seule, il faut convenir, malgré soi, que cette doctrine, *que ce sont les peuples qui ont choisi leurs souverains*, est non-seulement la plus fausse de toutes les doctrines, mais la plur impie, puisque c'est mettre les créatures à la place du Créateur; la plus monstrueuse, puisqu'il n'est point d'idole plus énorme que le corps collectif d'un peuple, monstre qui n'a ni tête, ni pieds, ni bras, ni feu, ni lieu; qui est le plus imaginaire de tous les êtres; la plus désastreuse de toutes les doctrines, puisque c'est au nom de ce fantôme imaginaire qu'on tue, qu'on égorge, qu'on inonde la terre de sang, et qu'on fait massacrer individuellement les peuples eux-mêmes, soit au nom de ce fantôme, soit au nom d'un Dieu qui ne parle pas.

Tant que cette opinion subsistera, on aura beau crier *que les souverains viennent de Dieu*, dès que le choix de la personne n'en vient pas, les peuples peuvent en choisir d'autres; on aura beau crier *que Dieu nous a fait sociables :* si ce sont les peuples qui ont arrangé matériellement les sociétés, les peuples auront toujours le droit absurde de les arranger d'une autre manière, et les factieux s'arrogeront toujours le pouvoir terrible de tout briser, de tout égorger et de tout renverser, non-seulement au nom des peuples, mais au nom d'un Dieu qui ne les envoie pas.

Par l'auteur de l'ouvrage intitulé :

De l'Origine des Sociétés.

LITTÉRATURE.

LE SIÉGE DE L'HÉLICON,

OU LA GUERRE DES SOTS;

Poëme héroï-comique en quatre chants. (1)

Apollon, indiscret par caractère, a révélé à tout l'Olympe les amours de Mercure et de Proserpine. La réputation de Mme Pluton est, par conséquent, compromise, et la déesse risque d'être fort mal reçue par son mari lorsqu'elle ira passer l'hiver dans le sombre empire. Mercure, furieux de la conduite indélicate d'Apollon, projette une vengeance terrible. Il recrute tous les sots auteurs reniés par le dieu des vers, et, les rassemblant dans les nacelles de quelques ballons, il marche avec eux au siége de l'Hélicon. On arrive, et l'attaque commence. Les Muses, effrayées, s'enfuient à tire d'ailes. Les sots sont maîtres de la place et détruisent tous les chefs-d'œuvre qui ornaient la retraite sacrée. Mercure, alors, leur donne un grand repas, sur le lieu même de leurs exploits. Cependant, et tandis que les sots célèbrent, par de nombreuses libations, leur facile triomphe, Apollon apprend ce qui vient de se passer; et, revenu bientôt sur l'Hélicon, il frappe de ses traits les sacriléges, et leur donne la forme de certains animaux dont ils avaient depuis long-temps les caractères.

Tel est le sujet du poëme héroï-comique qui vient de paraître, et qui avait été composé en 1799. C'est un homme bien hardi que celui qui ose heurter de front les sots. *Les sots, depuis Adam, sont en majorité*; et, quelques parti-

---

(1) A Paris, chez Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

sans que puisse se faire notre auteur, la partie ne sera jamais égale. Qu'importe : *à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ;* j'aurai le même courage que l'auteur dont j'annonce le livre, et je veux rire, comme lui, aux dépens des *sots*, qui, au reste, comme on sait, *sont ici-bas pour nos menus plaisirs.*

Suivant toute apparence, le siége de l'Hélicon n'a été qu'un prétexte pour mettre en scène et stygmatiser une foule de personnages, sots d'autant plus fâcheux, que certains d'eux nous ont fait payer cher leurs sottises. Dans le nombre se trouvent quelques hommes d'esprit : aussi l'auteur a-t-il eu soin de nous avertir que, dans son ouvrage, *sot* n'était pas le synonyme de *bête*. Il est reconnu que l'on peut avoir de l'esprit, du talent même, et faire un si mauvais usage de ces avantages, qu'après tout on ne soit qu'un sot.

Pour indiquer précisément à quelle époque Mercure vient à Paris enrégimenter les sots, nous allons laisser parler le poëme :

. . . .
L'égalité, pour soutenir nos droits,
Nous a donné cinq directeurs pour rois,
Tout couverts d'or, de pourpre et d'infamie,
A leur caprice asservissant les lois,
Et possédant le grand art de proscrire.
Nos avocats sont de très-grands seigneurs,
Et tels soldats qui ne savaient pas lire,
Sont généraux et même ambassadeurs.
Ne voit-on pas, dans ces jours de délire,
De vils commis, de grossiers fournisseurs,
De nos beautés obtenir les faveurs,
Et de leur joie insulter nos malheurs ?
Le vice rit et la vertu soupire ;
L'affreux divorce empoisonne les mœurs.
. . . .
. . . .

Un petit singe, avorton d'Uranie, (1)
Prêche au public de ne pas croire en Dieu;
Comme Rousseau, Garat a du génie,
Et Rœderer est notre Montesquieu.

Nous ne donnerons pas la liste complète des soldats dont se composait la cohorte recrutée par Mercure. On y rencontre des noms, ou qui n'ont jamais été très-connus, ou qui depuis long-temps son voués à l'oubli : nous avons remarqué seulement *Chénier*, *Volney*, *Ginguené*, *Dupuis*, *Guizot*, *Bignon*. La présence de ces deux derniers nous a surpris; nous les avions crus plus jeunes qu'ils ne le sont. Il y a encore un *Benjamin*, qui n'est sans doute pas celui à qui ses additions constitutionnelles ont donné une si grande célébrité; et une dame appelé *Nekrone*, qui n'a probablement rien de commun avec *l'auteur de Corine*.

M. *Garat* reparaît fort souvent, et notre poëte paraît avoir pour lui une affection particulière. Cela semble injuste : ce n'est certainement pas un sot que l'homme qui, après avoir lu à Louis XVI sa sentence de mort, a eu le talent de conserver, sous le règne de Louis XVIII, une pension considérable. Nous ne connaissons guère à M. *Garat* d'autres talens; mais, enfin, celui-là est bien quelque chose. Beaucoup de gens feignent de s'étonner de ce que l'on reproche sans cesse à M. *Garat* la lecture qu'il a été faire au Temple : c'est, dit-on, une conséquence nécessaire de ses fonctions. Oui, mais se faire le ministre de la Convention, c'était se décider à devenir l'instrument de tous les forfaits.

L'auteur de la *Guerre des Sots* nous est tout-à-fait inconnu; et *M. le comte de Saint-Maur,* son éditeur, n'a pas jugé à propos de nous le faire connaître. Rivarol lui

(1) Lalande.

trouvait de l'esprit, et c'était, à coup sur, un juge compétent. Nous sommes de l'avis de Rivarol. Le petit poëme dont nous venons de rendre compte renferme un bon nombre de traits piquans. On y trouve cependant beaucoup de négligences; et ce défaut est d'autant moins pardonnable, que le siége de l'Hélicon a été composé vingt-trois ans avant d'être publié.

Peut-être pourrait-on aussi relever, par-ci par-là, quelques injustices. *Legouvé*, par exemple, devrait-il être mis au nombre des sots, et fallait-il ne citer que ses mauvais ouvrages?

Le poëme héroï-comique est suivi d'une satire intitulée : *Tableau de Paris* au commencement de l'année 1799. Le tableau est bien noir. La capitale de France y est peinte comme un repaire où l'on ne trouve plus ni mœurs, ni probité, ni bonne foi, ni repos. Nous ne dirons rien de ce morceau de poésie; Paris est si changé depuis 1799! Les mœurs y sont aujourd'hui si pures, les hommes si probes, un accord si parfait règne entre tous, que les citations que nous pourrions faire ne seraient pas comprises par nos lecteurs. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, les Parisiens redeviennent tels que les a peints l'auteur, on pourra leur présenter sa satire comme un miroir : s'ils ne rougissent pas, au moins ils se feront peur.

CONVERSATION

Entre un EMISSAIRE libéral et un FERMIER de la vallée de Montmorency.

L'Agent libéral et le Fermier se rencontrent dans un cabaret de village.

L'AGENT.

Bonjour, Pierre.

LE FERMIER.

Salut, not'bourgeois.... Les autres fois vous me disiez : Bonjour, *maître* Pierre.

L'AGENT.

Tu vois bien que le mot *maître* est du temps de la *féodalité* : il est mort, ce mot-là.

LE FERMIER.

Ah! du temps de la *fidalité*..... Et ben... on dit que ça ne va pas, là-bas...

L'AGENT.

Qui est-ce qui t'a dit ça?

LE FERMIER.

Il y en a quèques-uns qui murmurions dans le pays qui-zavaient pris Cadix....

L'AGENT.

Tu n'as donc pas lu *le Constitutionnel?*

LE FERMIER.

Vous savez ben que je ne sais lire que les grosses lettres....; *le Constitutionnel*, c'est pourtant pas *fin*; eh ben, je ne peux pas le lire.....

L'AGENT.

Imbécille! lis, et tu verras qu'ils sont plus embarrassés depuis qu'ils ont pris le *Trocadero*, qu'auparavant.

LE FERMIER.

Ah! vous dites que c'est les constititionnels qu'ont fait la *Cucade...ro...*?

L'AGENT, *avec humeur.*

Non, te dis-je, les Français ont pris le *Trocadero*, et ils n'en sont pas plus avancés....

LE FERMIER.

Vous dites toujours comme ça.... Tiens, c'est drôle.... c'est donc que tant plus qu'y von zen avant, tant plus zi von en arrière....

L'AGENT.

Tu ne comprends rien, homme servile, pâture féodale!... Rappelez-vous bien que vous ne devez croire que ce que *le Constitutionnel* vous dit.

LE FERMIER.

Mais quand zi ne dit rien? Car je demande quèquefois au colonel, qu'est-ce qui a de nouveau, il me répond toujours que le journal *ne dit rien*. V'là plus de dix mois qui dit comme ça.

L'AGENT.

Eh bien, c'est précisément parce qu'il ne dit rien, qu'il dit encore quelque chose : c'est *l'énergie du silence*.

LE FERMIER.

Eh ben, c'est farce, ça, par exemple. Je vous réponds que not'femme, c'est pas de même : quand zelle parle, c'est ben différent que quand zelle ne parle pas.

L'AGENT.

Vous êtes tous des bêtes brutes... Je ferai mon rapport au comité, et ce canton ne sera pas *organisé*; je vous déclare même que vous n'aurez pas *le gaz hydrogène*.... Vous croyez tout ce que les royalistes vous disent : rappelez-vous donc que, dans ce moment, c'est tout le contraire de ce que vous voyez et de ce qu'on vous dit.

LE FERMIER.

En voilà d'un autre; je ne comprends pas celle-là. Par exemple...., supposition : je vois là devant un champ de froment...; je m'amuse par-là à regarder les épis.... Pour lors, *le Constitutionnel* vient par derrière, et il me dit, en me frappant sur l'épaule : Camarade, c'est pas du froment, ce que tu vois là, c'est des pommes de terre.... Faudrait donc le croire tout de même?

L'AGENT, *haut*.

Mais ce n'est pas cela.... Ah ça, Pierre, *commandes* donc à manger.

LE FERMIER.

Mais vous avez quèque chose dans votre havre-sac.... Oh vous ête un gourmand, vous ne marchez jamais sans vous garnir : je parie que c'est un bon morceau de porc....

L'AGENT.

Non, c'est un morceau de pierre de la constitution; tiens, regarde.....

LE FERMIER (*prenant le morceau de pierre*).

Tenez : votre vilaine pierre m'a coupé... Ces pierres-là sont bien meurtrières : ça fait venir le sang tout de suite. Oh! mais, je vois quèqu'autre chose.... Vous avez chassé en

venant : vous avez sûrement tué un gibier ; je sens le fumet de la bécasse.... Oh ! mais.... qu'est-ce que vous tirez là ?...

L'Agent.

C'est *le Courrier Français*.... Allons dépêche-toi de faire venir quelque chose : je ne peux pas rester long-temps....

Le Fermier.

Pour que vous ne vous en alliez pas, je vais commander le déjeûner.

(En effet, le déjeûner arriva : l'Emissaire libéral mangea très-bien ; le Fermier paya la corvée. Ils se quittèrent enfin très-mécontens, l'un du peu d'effet de son éloquence, l'autre du peu de profit que lui rapporterait son déjeûner.) K.

LES PALINODIES LIBÉRALES.

Mercure, qui, semblable à nos *grands employés*, cumulait un grand nombre de pensions et de places, était encore le dieu des larrons ; il passa ensuite, on ne sait si c'était par l'effet de la seule analogie, patron du commerce, et successivement patron des radicaux (par l'effet de l'analogie). Et comme le matériel du libéralisme se confectionne chaque jour par le moyen des presses à journaux, on a imaginé, pour faire plaisir à l'illustre protecteur, de mettre son nom en tête d'une feuille libérale. Depuis, le culte de Mercure fait fureur dans le parti. Pour mieux lui plaire, chacun s'empresse à imiter le nouveau patron libéral : Les ailes aux talons sont devenues fort à la mode parmi les radicaux, attendu que c'est la parure favorite du dieu ; les ailes composent la partie la plus importante du mobilier

d'un homme libre ; les coryphées de la secte en ont fait, dans ces derniers temps, une énorme consommation. Les Pépé, les Quiroga, les Wilson, et une foule d'autres, étaient tous de petits Mercure ; ils auraient vaincu Atalante à la course.

Le journal consacré à Mercure a donc lancé dans le monde libéral ses premiers numéros. Mais on dit que Mercure, qui, en sa qualité de dieu, penche un peu pour l'aristocratie, n'en a pas été content. Il a donc été ordonné qu'il lui serait fait une expiation, et qu'on lui sacrifierait une hécatombe, non pas de cent bœufs, mais de cent lignes; M. J.. a été chargé de les écrire. Le chapitre est intitulé : *Sur les monumens.* C'est une vraie palinodie libérale de tout le fatras d'éloges que le parti prodigue sans cesse au commerce et à l'industrie mobilière. On y lit des choses fort curieuses, et d'autant plus extraordinaires, qu'elles sont vraies, et qu'elles sortent d'une plume payée pour écrire le contraire.

Il y a long-temps que les royalistes font entendre les mêmes plaintes; mais si les libéraux ne les ont pas écoutées quand elles venaient du côté droit, peut-être les entendront-ils quand elles partiront du côté gauche. Ecoutons : « Chacun peut s'élever par son travail; la richesse créa les « distinctions. C'est probablement à une pareille époque « que le palais de la finance fut construit. — Un tel état « de choses a aussi ses inconvéniens. S'il anime d'abord « l'industrie, s'il favorise les arts, il répand aussi la soif de « l'or; il réveille toutes les cupidités. La finance devient la « première des professions. »

Ah! messieurs du Mercure, quel aveu faites-vous là! Vous ne faites pas attention que tous vos efforts tendent, depuis dix ans, à faire que la finance devienne *la première des professions ;* et nous savons pourquoi : c'est qu'avec de l'argent on achète des opinions, on achète même des révolutions, ce qui ne peut se faire avec les

capitaux immobiles de l'agriculture. *La finance est la première des professions ;* et la preuve, c'est que la finance libérale habite la *Chausée-d'Antin*, et que la Chaussée-d'Antin est le grand *gazomètre* du libéralisme.

L'auteur de l'article expiatoire continue :

« Je ne sais si je me trompe (vous pouvez être tranquille, « vous ne vous trompez pas du tout), mais je crois qu'à « l'époque qui nous occupe, l'honnête devait souvent être « sacrifié à l'utile. » Ajoutez, pour être plus clair, *à l'utile à notre bourse*. Ah! de grâce, M. J..., relisez donc vos deux ou trois mille numéros du *Constitutionnel*, et vous vous écrierez, connaissant bien maintenant la valeur du mot *utile* : « Bon Dieu! que ce journal est *utile !* »

Vous continuez, et vous dites : « Enfin la passion de la « finance, portée à son plus haut point de développement, « a dû nuire aux entreprises utiles, aux travaux de l'in- « dustrie, aux spéculations du commerce, aux améliora- « tions de l'agriculture, comme aux mœurs publiques. » Je vous en prie donc, monsieur le *palinodiste*, ouvrez les procès verbaux de la chambre des députés, vous y verrez que, depuis huit ans, les orateurs du côté droit ne disent pas autre chose, et que les beaux diseurs du côté gauche ne cessent de crier le contraire. Que font les royalistes! ils veulent mettre sans cesse les idées morales en présence des idées du siècle. Que font les libéraux (excepté vous, cependant, qui depuis hier n'êtes sans doute qu'un royaliste déguisé.)? ils mettent aux prises les passions du siècle avec les passions du siècle. Quelle absurdité, de ne savoir combattre les passions que par les passions! Regardez-donc une fois le Ciel, messieurs les homme libres! La salle de votre comité directeur a trente pieds de diamètre; mais la voûte étoilée, au-delà de laquelle habite une autre puissance que la vôtre, n'a pour diamètre que l'infini.

Enfin je ne veux pas être trop indiscret, et je ne rapporterai plus qu'une de vos observations : « L'embonpoint,

« dites vous, est au centre, la maigreur à la circonfé-
« rence. » Ah! je devine maintenant pourquoi vos teints sont si fleuris, vos mines si rubicondes; en voici la raison: c'est que vous avez eu le talent de vous établir *au centre*. Mais tous ceux dont les dépouilles vous ont enrichis, tous ceux que la révolution a ruinés, tous ceux auxquels, après l'interrègne des bourreaux, il n'est plus resté que des larmes et des souvenirs amers, tous ceux-là ont été lancés à la *circonférence*. C'est sur cette *circonférence*, qui tourne sur l'abîme du néant, que vous voulez rejeter sans pitié ces générations sans expérience, auxquelles vous offrez sans cesse la coupe de l'incrédulité, afin qu'elles s'empoisonnent en se désaltérant. Croyez-nous, la doctrine de la responsabilité descend de plus haut que vous ne l'imaginez: cette responsabilité pèse aussi sur les générations coupables, qui se seront efforcées de dérober aux générations qui viennent après elles le flambeau des vérités éternelles. Craignez d'être les ministres que la charte de l'éternité aura rendus responsables.

MINA SOUVERAIN LÉGITIME.

Depuis le jour où Mina, malade d'une courbature que lui avaient valu ses courses forcées, s'est retiré dans Barcelonne pour soigner sa petite santé, nous n'avons plus entendu parler de ce restaurateur de la liberté espagnole, et la renommée n'a plus eu de voix pour redire aux quatre coins du monde les faits et gestes du premier coureur de l'univers. Ce silence était véritablement désolant, et tous les hommes sensibles éprouvaient la plus cruelle inquiétude. Nous ne savions pas, bon Dieu! quelle heureuse trouvaille avait fait notre ami, et dans quel utile travail s'écoulaient ses instans. Voici le fait.

Un guerrier qui se trouve étendu dans son lit ne s'amuse pas beaucoup plus qu'un simple particulier: Mina s'ennuyait donc à

Barcelonne ; mais : par bonheur, l'enseignement mutuel a pénétré en Espagne, et il se trouve que le général des sans-chemises sait lire. Il a donc demandé des livres. Et un ouvrage qui a fait quelque bruit en France, sous le ministère du duc à la belle jambe, lui étant tombé sous la main, il a découvert, dans une note sur les peuples d'Orient, que la mère de Mahomet s'appelait madame *Mina*. Les grands génies comprennent d'un mot les plus vastes combinaisons ; le héros a fait de suite le raisonnement que voici :

« Si la mère de Mahomet s'appelait madame *Mina*, c'est qu'apparemment son mari s'appelait monsieur *Mina*. Mahomet lui-même était donc un *Mina*. Or, s'il était un *Mina*, il devait avoir pour successeur des *Mina* ; et tous ces *Achmet*, ces *Sélim*, etc., etc., qu'on a vus régner dans Constantinople, sont autant d'usurpateurs, dont il est temps d'anéantir la scandaleuse puissance. On n'est jamais prophète dans son pays, dit le proverbe : j'ai cru m'en apercevoir depuis que je me promène dans l'Ibérie. Allons en Turquie. Je suis *Mina*, je suis *Sultan* ; et si, dans la Péninsule, ils me traitent comme un *pauvre Sire*, il faudra bien que là-bas on me prenne pour un *Grand-Seigneur!* »

C'était un soir que l'homme à la courbature raisonnait ainsi. Il allait partir sur-le-champ, si une douleur violente dans les reins ne l'avait engagé à retarder de quelques heures son voyage. La nuit, comme on sait, porte conseil. Le lendemain, le départ fut ajourné. Mina résolut d'envoyer d'abord aux Musulmans une proclamation, pour leur faire connaître ses droits, et au Sultan une lettre fort polie, pour l'engager à descendre du trône, s'il ne voulait pas être mis *à la porte*... de son royaume. Ces deux morceaux, dont nous avons vu les copies certifiées, sont écrits avec l'éloquence la plus persuasive. Le grand homme, qui, aussi-bien que ses amis, change d'opinions du jour au lendemain, lorsque son intérêt l'exige, démontre les avantages de la légitimité aussi fortement qu'il a prôné naguère les douceurs de l'anarchie : on dirait de M. *Benjamin Constant* proscrivant, le 20 mars, les Bourbons qu'il avait flattés la veille.

Mina se propose de donner une constitution aux Turcs, qui jusqu'à présent n'en avaient pas demandé ; il désirerait même, pour ressembler en tout à son aïeul, créer une petite religion à sa mode ; et, pour que tous les sujets puissent connaître fa-

nétré
sait
quel-
nbe,
e sur
dame
astes
que

c'est
omet
evait
s *Sé-*
sont
leuse
pro-
dans
et si,
e, il
ur! »
ainsi.
as les
yage.
épart
s une
ultan
, s'il
deux
écrits
aussi-
nain,
égiti-
le l'a-
le 20

, qui
nême,
ligion
re fa-



Lith. de Villain

Extrait de la Foudre.

Prise du Trocadéro.

cilement l'Evangile du souverain, il compte le graver sur des pierres, comme feue la constitution des cortès, à qui cependant cette méthode n'a pas porté bonheur.

Il y a tout lieu de croire que le Grand-Turc sentira la justice des réclamations de notre héros, et qu'il fera promptement ses paquets. Quant à messieurs les Musulmans, il faudrait qu'ils fussent bien aveugles pour n'être pas séduits par une constitution et des pierres.

Si cependant, et par impossible, il arrivait que tout le monde résistât, M. Mina est très-décidé à réunir les sans-chemises, qui ne savent plus où se fourrer en Espagne, et à conduire cette respectable armée sous les murs de Constantinople. On leur a dit que le pays était très-riche, et tous assurent qu'ils y *voleront* volontiers; mais le général, dans sa proclamation aux Musulmans, n'a, au reste, négligé ni les caresses, ni les menaces; il a promis des *décorations* à ceux qui voudraient le servir, et des *cordons* à ceux qui tenteraient de le combattre.

Nous attendons avec une vive impatience la conclusion de cette importante affaire, et nous rirons bien le jour où l'empereur Mina demandera à faire partie de la Sainte-Alliance.

LITHOGRAPHIE.

PRISE DU TROCADERO.

Au secours! au secours! quels sont ces intrépides démons qui s'élancent dans l'eau, malgré la mitraille, et vont escalader les plus formidables retranchemens? Ciel! ce sont les Français! leur général est à leur tête! Quoi! malgré le danger, malgré la mort qui le menace, il s'avance sans être ému! Sous un tel chef, les soldats vont opérer des prodiges. C'en est fait du *Trocadero!* Et nous qui l'avions dit imprenable! Au secours! au secours! Soudain les cris d'alarmes des révolutionnaires espagnols ont réveillé en sursaut leurs auxiliaires, qui, s'attendant à une attaque, campaient, depuis plusieurs jours, avec armes et bagages, derrière les remparts. Chacun d'eux s'habille à la hâte, comme

pour soutenir le choc; mais dans le tumulte de l'alerte *le Constitutionnel* et *le Pilote* ne retrouvent point leur *culotte*. N'importe, ils n'en sont pas moins sur pied : cette légère omission de costume leur donne, au contraire, ce je ne sais quoi négligé qui sied si bien aux descamisados; et leur bonnet de laine, que d'ailleurs ils n'ont pas quitté, de peur du rhume, rehausse singulièrement leur visage. Le premier, muni d'une collection de ses numéros, en bourre un canon de bois qui se trouve sous sa main, et cherche à produire une détonation à peu près semblable à celles qui proviennent du gaz hydrogène. Le second, que le chiffre de son écusson et sa lanterne signalent assez, s'efforce de lancer des traits empoisonnés sur les assiégeans : il se souvient qu'il a vociféré que, *plus on était Espagnol, plus on était Français*; et il voudrait, dans la fougue de son patriotisme, pouvoir porter au bout de sa pique la tête du dernier de nos braves.

A côté du *Constitutionnel*, on distingue son aide-de-camp *le Courrier* : d'une main il fait claquer son fouet; de l'autre, tenant une de ses bottes fortes, il cherche à soutenir le pan des murailles qui s'écroulent. Vains efforts, les Français ont déjà renversé tous les obstacles et sont maîtres du *Trocadero*. *Le Journal du Commerce*, qui s'en est aperçu, au moyen de ses besicles, voit ainsi tous ses plans de campagne déroutés, toutes ses prédictions démenties. Saisi de honte et d'effroi, il veut un instant faire face à l'orage; mais ses jambes *héroïques* trahissent sa résolution : armé d'une demi-aune, qu'il a empruntée à l'un de ses abonnés, vainement il veut s'arrêter quelques instans pour *mesurer* la position de l'ennemi; ses jambes se tournent sous son corps, et fuient, emportant le héros disloqué.

Si bien donc que le désordre se met dans les rangs de nos quatre champions : sauve qui peut! Pour comble de confusion, on leur envoie du sein des bataillons français une grêle de pierres; ce sont les débris des pierres de la *constitution* : jugez si elles doivent écraser des radicaux. On lit sur plusieurs d'entre elles les mots de *religion* et de *légitimité*, que les Français ont tracés dessus, comme pour les purifier.

Nous apprenons que, depuis la prise du Trocadero, l'armée *des quatre* n'est point encore remise de ses fatigues ni de sa maladie. Le climat de l'Espagne est terrible pour la dyssenterie.

ÉCLATS.

Nous sommes autorisés à publier la lettre suivante :

Paris, le 9 septembre 1823.

Vous entendrez sans doute parler, mon cher chevalier, de l'événement arrivé dimanche au jardin des Tuileries. Un libéral très-connu avait, la veille, puissamment aidé à faire fléchir la rente, en accréditant à la Bourse la nouvelle que le *Trocadero* avait été attaqué; que nos troupes, battues et forcées de s'éloigner, avaient laissé six mille hommes morts sur le champ de bataille. Notre ardent libéral s'abandonnait à cette nouvelle spéculativement répandue. Le lendemain il entre aux Tuileries, et, d'une voix heureuse et élevée, demande *le Moniteur*. La feuille lui est donnée; mais que voit-il à l'article officiel? « *Le Trocadero a été pris d'assaut, le 31 août, à deux heures trois quarts.* » Soudain il tombe évanoui : la foule curieuse court, se presse autour de lui. On s'écrie : *C'est une attaque d'apoplexie foudroyante, vite qu'on fasse couler son sang*. Non, répond un des assistans, qui connaissait l'individu expirant; il étouffe, dit-il, *d'un libéralisme remonté :* je vais le rappeler à la vie. Il demande, il prend deux feuilles du *Pilote*, on lui frotte la plante des pieds; ensuite on lui applique, sur les endroits *révolutionnairement* échauffés, un synapisme, composé ainsi qu'il suit : de quatre feuilles du *Constitutionnel* et de quatre feuilles du *Courrier Français*. Incroyable prodige! A peine six minutes sont écoulées, que le synapisme opère. A la vie notre libéral est rendu, et son premier cri a été : *Je vous supplie, plus de prise de Trocadero, ni de l'île de Léon, ni de Cadix.....*

(*Note du Rédacteur.*) Cet événement nous fait craindre qu'un grand nombre de libéraux ne se trouvent mal quand ils apprendront la nouvelle de la prise de Cadix. Nous les engageons à prendre au plus tôt leurs précautions. On dit qu'un pharmacien, voulant spéculer sur cette circonstance, vient de mettre en vente

un nouveau *spécifique contre la prise de Cadix*. Comme le remède n'est destiné qu'aux libéraux, on ajoute qu'il entre dans sa composition une grande quantité de *vinaigre des quatre voleurs*.

A l'occasion des guérisons miraculeuses du prince allemand, *le Constitutionnel* vient de prévenir, une fois pour toutes, la Providence, qu'il ne croira désormais aux miracles qu'autant qu'ils seront faits en présence de cent mille témoins au moins. Ainsi voilà Dieu bien et dûment averti : s'il ne prend pas ses précautions, et qu'il fasse un miracle *en cachette*, le miracle sera nul; tant pis pour lui, il faudra recommencer. Il est bien drôle, *le Constitutionnel* !

Milans a envoyé son acte de naissance au *Pilote*, et *le Pilote* nous a appris que M. Milans avait soixante-dix ans. M. Milans est encore bien jeune pour la gloire.

Grazès, le commandant du Trocadero, a demandé la permission de se rendre près des cortès. A peine leur a-t-il eu annoncé que les Français s'étaient rendus maîtres de ce fort en *dix minutes*, que tous se sont simultanément écrié : « *Dix minutes !!!* Dépêchons-nous alors de demander le *quart d'heure de grâce*. »

Un journal libéralico-littéraire vient de publier un long article sur le *rien* : comment se fait-il qu'un journal qui a tant d'esprit parle si souvent de lui-même ?

Les défenseurs du Trocadero devaient mourir tous sur la brèche : douze cents d'entre eux se sont laissé faire prisonniers ; mais nous sommes bien sûrs que c'est malgré eux, et que ces braves ne se seraient pas rendus s'ils avaient pu se sauver.

Un officier français désarme un officier révolutionnaire; un instant après il lui rend son épée : celui-ci s'en sert aussitôt pour frapper en traitre son vainqueur. On pourrait faire une lithographie de ce trait, et l'intituler *la Loyauté libérale en action.*

M. Ternaux, qui *patriotiquement* n'a pas voulu exposer au Louvre les produits de son industrie, montré à tout venant dans son hôtel ses chèvres et ses schalls; mais on prétend qu'ainsi isolés ils ne produisent aucun effet, et que ses cachemires, où il n'entre aucune soie des animaux du Thibet, jettent un très-*vilain coton.*

L'épouse d'un des rédacteurs du *Constitutionnel* vient d'accoucher d'un garçon : on attend des *circonstances plus heureuses* pour le baptiser.

Le cheval qui a remporté le prix à la dernière course du Champ-de-Mars, a fait deux fois le tour de cette enceinte en cinq minutes : on peut calculer d'après cela en combien de temps Pépé, Mina, Riégo et Quiroga, qui, comme on sait, courent deux fois plus vite que cette bête, feront faire à la révolution le tour du monde.

La librairie est dans le plus grand état de prospérité possible. On vend, depuis quelques jours la *vie de Mina*, avec une *superbe gravure*, et l'on annonce, pour la semaine prochaine, une nouvelle édition de la vie de *Cartouche* et de *Mandrin*, avec deux *lithographies magnifiques.*

LE SOLDAT DE LA FOI.

Romance guerrière. (1)

Déjà la trompette éclatante
Des combats annonce l'instant.

---

(1) La musique (de l'auteur des paroles) se trouve rue de l'Echiquier, n° 39.

Sèche tes pleurs, ô mon amante!
Je vole où la gloire m'attend.
Obéïr quand l'honneur l'appelle,
D'un bon soldat telle est la loi;
Et si son cœur est à sa belle,
Son bras appartient à son Roi.

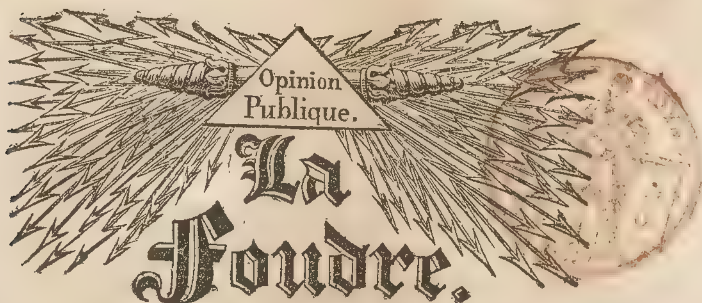
L'ennemi furieux s'avance;
Qu'il succombe devant nos coups!
La victoire est notre espérance :
Un fils d'Henri marche avec nous.
Chacun, brûlant d'un noble zèle,
Veut mériter, ainsi que moi,
Un tendre baiser de sa belle,
Un regard flatteur de son Roi.

Mais si les hasards de la guerre,
Arrêtant l'effort de mon bras,
Terminaient ici ma carrière,
Sur mon destin ne pleure pas.
Du sein de ma gloire immortelle,
Un rayon descendra sur toi
Quand tu diras : J'étais la belle
D'un preux qui mourut pour son Roi.

C'est ainsi que, plein de courage,
D'honneur et de fidélité,
Edmond, à son prince en servage,
Volait rendre la liberté.
Mais la paix bientôt le rappelle;
Il revient, le cœur en émoi,
Recevoir des mains de sa belle
Un laurier donné par son Roi.

PHELIPPES.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



N° 22. — 20 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

Du premier souverain de chaque peuple. — Las-Cases, ou l'historien à genoux; le panache blanc d'Henri IV. — La mort de Socrate. — Les bévues politiques et géographiques. — Revue des théâtres. — Le journal du dimanche, ou la manutention libérale. — Zayas, ou le libéralisme à fond de cale.

SUR LA SOUVERAINETÉ DES PEUPLES.

Du premier souverain de chaque peuple.

(Deuxième article.) *

Si, au contraire, il est démontré que c'est Dieu lui-même qui a choisi physiquement *la personne même* du premier

* (*Note du Rédacteur.*) Le lecteur se rappelle sans doute que dans la première partie du deuxième article l'auteur a prouvé par l'histoire et par l'écriture sainte, que Dieu avait donné lui-même un premier souverain à chaque peuple. Après avoir montré les désordres qui résulteraient d'un système contraire, il expose les avantages de la saine doctrine. Voir au surplus les numéros précédens.

souverain de chaque peuple, si je suis ce premier souverain, c'est *par la grâce* de Dieu que je le suis, et non pas par celle du peuple; *par le choix de Dieu*, et non pas par celui du peuple; *par le fait visible de ma paternité*, et non pas par des missions invisibles. Si l'on me résiste, c'est évidemment à l'arrangement de Dieu que l'on résiste, et non pas à celui du peuple : *qui resistit potestati, ordinationi Dei resistit.* Si c'est Dieu lui-même qui a arrangé matériellement les sociétés par la succession seule des générations, comme nous l'avons prouvé dans notre ouvrage, tous ceux qui dérangent l'ordre naturel des sociétés touchent à l'arrangement de Dieu même ; et tous ceux qui y touchent sans une mission visible de Dieu encourent la damnation éternelle : *Qui resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt.*

S'il est démontré que l'autorité souveraine est l'*autorité paternelle* du père souverain, dès lors, adieu toutes les révolutions, les séditions et les insurrections. Si je suis *ce père souverain*, mon autorité paternelle est à moi et à moi seul; c'est *ma propriété personnelle ;* je suis bien sûr que qui que ce soit au monde ne peut me la ravir malgré moi, ni de la part des peuples, ni de la part de Dieu même, sans une autorisation spéciale, manifestée par un prophète; et il n'y en a pas. La preuve de cette autorité paternelle fait tout, répond à tout, et remédie à tout. Ainsi, elle vaut bien la peine qu'on s'en occupe. Or, nous avons démontré, dans notre ouvrage, que *l'autorité souveraine* n'est pas autre chose que *l'autorité paternelle* du père souverain de chaque peuple, autorité essentiellement distinguée *de l'autorité divine.*

Le père souverain de chaque peuple, voilà, dans l'ordre naturel, *la pierre angulaire* que nos édificateurs modernes ont jetée dédaigneusement au rebut, et sans laquelle ils ne pourront jamais terminer leur frêle édifice; *pierre angulaire* posée par la main de Dieu même, qui brisera

toujours leurs frivoles échafaudages, en tombant dessus, et sur laquelle ils se briseront en y tombant eux-mêmes; *la pièce essentielle* qui nous manque depuis plusieurs siècles, dans nos ruineuses constitutions; *le premier anneau* de la chaîne sociale, qu'il faut replacer dans la main du grand ordonnateur sans lequel il sera toujours impossible de faire venir de Dieu l'arrangement matériel des puissances. Et il ne faut pas de révélation pour savoir que *ce père souverain* existe.

Il n'est pas un seul peuple sur la terre qui n'ait eu, dans l'origine, *deux pères souverains*, inséparables l'un de l'autre, et sans lesquels il n'existerait pas : l'un *céleste*, et l'autre *terrestre*; l'un qui l'a *créé*; et l'autre qui l'a *engendré*; l'un qui est *la première majesté*, et l'autre *la seconde*; l'un qui est le *créateur* de la souveraineté, l'autre *le ministre*; l'un qui pouvait lui seul placer *l'autorité universelle et souveraine* dans le père souverain, l'autre qui peut lui seul la transmettre à ses successeurs : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis notris*; l'un qu'il faut adorer comme *l'ordonnateur suprême* des sociétés : *Un seul dieu tu adoreras*; l'autre qu'il faut honorer comme *le Père universel* de tous nos pères : *Père et mère honoreras*. Voilà, dans l'ordre de la nature, le véritable envoyé de Dieu devant lequel disparaissent toutes les missions fausses; celui que les peuples primitifs regardaient comme *une seconde divinité* sur la terre; celui que nous devons recommander perpétuellement à la vénération des peuples, en leur expliquant les commandemens; celui que nous devrons nous hâter de rétablir, comme le point le plus important de la morale chrétienne, et celui dont malheureusement nous ne parlons plus depuis des siècles, ni dans nos instructions, ni dans nos écrits.

Nous dira-t-on, comme on nous l'a déjà dit, que nous voulons *donner des leçons à l'univers !...* Pas plus que les

les apôtres quand ils travaillaient à instruire les peuples.

Nous le demanderons ici de bonne foi, quel crime y a-t-il pour un ecclésiastique qui a été vingt-six ans en exil, d'avoir employé tout son temps à remonter *à l'origine* des deux autorités; d'avoir étudié la manière différente dont chacune d'elles vient de Dieu; d'avoir exposé cette distinction importante avec des peines incroyables; d'en avoir recueilli les preuves, d'en avoir démontré l'existence, par la tradition, par la croyance de tous les peuples primitifs, par toutes les histoires, tous les monumens et tous les genres de preuves possibles?... Quel crime y a-t-il, après en avoir recueilli toutes les preuves, d'en avoir composé un ouvrage utile, reconnu tel par les lecteurs de tous les pays, et par les adversaires eux-mêmes; un ouvrage qui, depuis trois éditions, n'a encore été attaqué par qui que ce soit, et que personne ne pouvait faire, parce qu'on n'en avait pas le temps. Quel crime y a-t-il encore maintenant pour cet ecclésiatique âgé, de *quatre-vingts ans*, et qui ne peut plus travailler dans le ministère, d'avoir fourni à ceux qui travaillent des instructions propres à rétablir l'esprit public? Et cela, *sans le plus petit intérêt personnel*, puisque, comme nous l'avons déjà observé, nous avons légué d'avance tous nos fonds au profit de l'instruction des peuples; *sans la plus petite ambition*, puisque nous ne demandons ni places, ni emplois; *sans la plus petite vanité*, puisque c'est la doctrine de Dieu que nous enseignons, et non pas la nôtre; que nous convenons franchement qu'avant la révolution nous étions nous-même dans l'erreur.

Cet ouvrage contrarie *les opinions actuelles!...* Cela est très-vrai. Mais si jusqu'ici elles ont été fausses, il faut avoir le courage de les sacrifier, pour nous réunir à *la doctrine de Dieu*, à qui seul appartient le droit incontestable *de donner des leçons* à l'univers; *doctrine de Dieu*, dont l'oubli a fait le malheur du monde, et dont le rétablisse-

ment seul peut lui rendre la paix; *doctrine de Dieu*, la seule qui soit aimable, parce que c'est la seule qui soit vraie d'après ce vers célèbre :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Doctrine de Dieu, la seule qui soit délicieuse, parce que *la vérité* elle seule satisfait l'esprit et le cœur; *doctrine de Dieu*, la seule qui soit courte, parce qu'elle conduit *à la vérité* sans détour.

On ne conçoit pas comment, dans seize courtes questions, nous avons trouvé le moyen de réfuter l'Encyclopédie tout entière, et de traiter tous les grands sujets qui intéressent la morale, la religion et les sociétés. Le moyen est fort simple : c'est que, lorsqu'on veut se débarasser d'un mauvais arbre, le plus court n'est pas d'en élaguer successivement les branches, mais de le couper par la racine, et c'est ce que nous avons fait. *Si c'est Dieu qui a donné un premier souverain à chaque peuple par la génération seule*, tous les systèmes révolutionnaires tombent d'eux-mêmes; et cette vérité est complétement prouvée dans notre ouvrage.

La doctrine de Dieu est si simple en elle-même, que, sur cet article, on peut la mettre à portée de tous les enfans eux-mêmes; dans trois questions bien claires, que tout le monde peut saisir sans révélation, ainsi à peu près qu'il suit :

1°. *Qui a donné des pères à chacun de nous ?...* C'est Dieu, par la parternité seule.

2°. *Qui a donné un père souverain à tous ces pères subalternes ?* C'est Dieu, par la paternité seule.

3°. *Qui a placé l'autorité universelle et souveraine dans ce père souverain ?* C'est Dieu par la paternité souveraine elle seule. De là le raisonnement suivant.

Qu'on parcoure l'univers entier; il est imposible d'y trouver un seul peuple qui n'ait eu *deux pères souverains* très-distingués, sans lesquels il n'existerait pas : un qui *l'a créé*, et l'autre qui *l'a engendré*. L'existence du der-

nier est aussi incontestable que celle de Dieu même. Donc, la distinction des deux autorités, divine et humaine, naturelle et surnaturelle, est l'ouvrage de Dieu même.

Mais parce que *ce père souverain* a acquis de Dieu *la souveraineté* par la génération seule, s'ensuit-il qu'il ait pu la transmettre *par voie de génération*, de père en fils ? C'est ce que nous examinerons dans l'article suivant.

Par l'auteur de l'ouvrage intitulé :
De l'Origine des Sociétés.

DE LA PENSÉE EN POLITIQUE.

On peut dire, en politique comme en littérature, point de salut sans la pensée. En littérature, si l'on n'a qu'une fausse chaleur, si en politique on agit sans principes fixes, dans l'un et l'autre cas on n'a point de pensées, mais on déclame.

Charlemagne voulait conquérir la civilisation au milieu de la barbarie du moyen âge. Louis IX était animé d'un amour ardent de la religion et de la justice : c'est avec ces deux auxiliaires qu'il travaillait à élever la nation française au-dessus des autres nations. Louis XII, François Ier, étaient doués de cette poésie de l'âme, qui fait les grandes choses davantage par inspiration que par calcul : ils communiquèrent aux Français leur enthousiasme ; et sous des princes héroïques, les Français furent des héros. Henri IV faisait les plus grandes choses avec cette simplicité, cette bonhommie même, qui n'appartiennent qu'au génie : il fut le Lafontaine de la politiqne. Tous ces grands hommes avaient ainsi fait les apprêts de la civilisation : Louis XIV s'en saisit ; et son règne fut une fête.

Tous ces princes remarquables eurent une pensée politique : cette pensée n'était autre chose que l'observation profonde qu'ils avaient faite de leur siècle et de la nation qu'ils gouvernaient, pour connaître quels étaient les be-

soins de l'un et de l'autre. Les princes sont d'autant plus grands qu'ils sont plus habiles dans la science de satisfaire les besoins moraux des peuples : car, malgré la plus extrême corruption, l'instinct moral ne s'éteint jamais entièrement chez les nations : c'est le feu sacré des vestales ; si sa flamme disparaît un moment, on peut toujours la rallumer aux rayons du soleil.

Le dix-huitième siècle a manqué d'une pensée politique : c'est peut-être ce qui en a fait une époque de désordre. Bonaparte, qui survint après la tempête, eut une pensée politique : il vit le trône, il le convoita. Sa pensée fut la fille de son ambition : cette pensée était forte, parce qu'elle cherchait à ranimer, quoique avec hypocrisie, tout ce qui restait de la moralité politique d'un grand peuple : il se servait de cette moralité, non pour le bien public, mais pour sa fortune. Plus d'une fois il invoqua le nom d'Henri IV ; et on le vit sans cesse, au sein de toutes ses usurpations, cherchant à réconcilier les Français avec leur histoire.

Je ne disconviens pas que l'époque qui a suivi celle dont je viens de parler n'ait présenté à l'homme d'état des difficultés immenses : il a fallu rechercher l'enthousiasme, perdu, disséminé dans des élémens contradictoires. Le caractère national était devenu une pièce de marqueterie, qu'il fallait ramener à son premier type ; il fallait faire surgir une *pensée politique* du sein de plusieurs opinions diverses, irréconciliables. Nous ne saurions dire qu'on y ait réussi : pourrait-on assurer, sans être contredit, qu'on ait tenté de le faire ?

Il est échappé à Bonaparte, pendant son séjour à Sainte-Hélène, une pensée qui me paraît bien vraie, et qui tombe peut-être comme une mordante épigramme sur notre politique actuelle. C'est M. de Las-Cases qui la rapporte (et l'on sait que M. de Las-Cases est le plus fidèle de tous les historiens connus, puisqu'il va jusqu'à nous apprendre que

le grand homme, dans la chaleur de la conversation, l'appelait *mon cher* : M. de Las-Cases est un peintre à genoux). « Les hommes qui ont changé l'univers, disait « Bonaparte, n'y sont jamais parvenus en gagnant des « chefs, mais toujours en remuant des masses : le premier « moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène que des « résultats secondaires ; le second est la marche du génie, « et change la face du monde. »

Bonaparte a exécuté quelquefois le précepte qu'il donnait. Sait-on pourquoi il n'avait que rarement recours à l'intrigue? c'est qu'il mettait au-dessous de lui ceux qui intriguaient. L'intrigue est une arme secondaire ; afin de pouvoir s'en passer, il faut en avoir une autre dans les mains : c'est le génie.

Bonaparte, qui connaissait la puissance des mots, parce qu'il connaissait celle des choses, n'aurait pas dit à son armée : *Je vous ordonne de prendre Cadix*. J'ai entendu répéter cette phrase dans Paris : je ne sais d'où elle peut venir ; mais, à coup sûr, si elle vient de France, elle n'est pas française. Il ne faut qu'un mot comme celui-là pour glacer le sang dans les veines du soldat. Mettez à côté cette belle réponse du duc d'Angoulême aux soldats qui lui demandaient s'il était content d'eux : « Mes amis, j'allais vous demander si vous étiez contens de moi. » La première de ces citations appartient au genre ridicule, la seconde au genre sublime.

Si donc il arrivait, par hasard, que notre armée fût pleine d'ardeur et d'enthousiasme, et que les états-majors fussent pleins d'intrigues ; si, d'un côté, le petit-fils d'Henri IV disait à son armée : « Suivez mon panache blanc » ; et que, d'un autre côté, une autre puissance s'écriât : « Suivez mes écus », il ne pourrait, dans cet état de choses, exister cette unité qui est à la fois le complément et la base d'une pensée politique. Si, au lieu d'être mu par l'honneur, chacun cherchait seulement dans cette affaire *à tirer*, comme on dit, *son épingle du jeu*, le but

moral de cette expédition pourrait être en partie perdu : ce serait comme un livre dont le titre serait magnifique, et dans lequel on trouverait ensuite d'ignobles détails.

C. Desmarais.

LITTÉRATURE.

LE PHÉDON, ou LA MORT DE SOCRATE.

Par M. Alphonse de la Martine. (1)

On a trop dit que les Français, absorbés maintenant par les idées politiques, regardaient la poésie d'un œil de dédain. Certaines productions ont obtenu, ce me semble, de notre temps un succès tel qu'elles n'auraient pu, à aucune autre époque, compter sur plus de vogue. De ce nombre sont les poésies de M. de la Martine et celles de M. Casimir Delavigne, tous deux hommes de talent, tous deux versificateurs habiles, mais au-dessous peut-être de l'immense réputation qu'on leur a faite. Je sais à combien d'attaques je m'expose en m'exprimant avec autant de franchise sur le compte de deux hommes dont leurs partisans ont fait des idoles; mais comme mes paroles sont ici l'expression d'un sentiment intime, je ne vois pas de raisons pour hésiter à les prononcer.

Habent sua fata libelli, disait Ovide; et cet adage peut encore recevoir chaque jour une juste application. Tel ouvrage do premier ordre a passé presque inaperçu, lorsque d'agréables bagatelles excitaient des transports d'enthousiasme. Je n'en voudrais pour exemple que *le Génie de l'Homme*, de M. de Chênedollé : ce poëme était, suivant moi, de beaucoup supérieur aux *Messéniennes* et aux *Méditations*. Cependant on en a peu parlé, et déjà l'on n'en parle plus. Mais revenons à M. de la Martine; et, avant de juger ce qu'il vient de faire, disons quelques mots de ce qu'il n'a pas fait.

La louange est un poison bien perfide, et il est bien difficile de

---

(1) A Paris, chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

s'en garantir. J'ai peur que les éloges sans nombre prodigués à l'auteur des *Méditations* n'aient donné trop de confiance à l'auteur de *la Mort de Socrate*. Nous voyons souvent des artistes dramatiques abuser de la faveur du public, et se permettre au théâtre toutes les bizarreries que leur suggère leur imagination. Ne pourrait-on pas leur comparer le poëte qui compterait assez sur l'indulgence des lecteurs pour leur offrir un ouvrage non terminé, pour publier un poëme avant d'en avoir composé tous les vers. C'est là cependant ce que vient de se permettre M. de la Martine : les lignes de points sont pour lui de faciles transitions; il va même, le croirait-on, jusqu'à laisser un vers à la moitié. Je ne crains pas de dire qu'il y a dans cette paresse ou dans cette prétention (car on peut supposer l'une ou l'autre) une assez forte dose d'inconvenance. Il faut surtout remarquer qu'il s'agit ici d'une composition du genre le plus sévère, et dans laquelle on ne peut supporter des négligences qui auraient peut-être quelque charme dans un badinage : le négligé ne sied pas à toutes les figures.

Pour compléter sur-le-champ la part de la critique, je me hâte de citer certains vers qui sont peu dignes de leurs voisins, et dont, avec quelque soin, on aurait pu faire disparaître les défauts :

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis *fit signe* de *s'asseoir* :
A *ce signe* muet soudain ils obéirent,
Et *sur* les bords du lit en *silence* ils *s'assirent*.
Symmias abaissait son manteau *sur ses* yeux.
. . . .
Mais Phédon. . . . .
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il *adore*.

Les répétitions des mots *signe* et *s'asseoir* ne sont-elles pas d'un mauvais effet dans les quatre premiers vers? Y a-t-il assez d'*s* dans le quatrième et le cinquième? Quant au dernier, il contient très-certainement une faute de français; et, pour satisfaire aux règles de la langue, la phrase devrait être ainsi conçue :

Mais Phédon, etc.
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adorait.

D'ailleurs Socrate est déjà mort lorsque la scène se raconte, et Phédon ne peut plus l'adorer. Les deux vers suivans sont-ils bien intelligibles ?

— N'entends-tu pas des cris, des gémissemens ? — Non :
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom.

Est-ce une rime admissible que celle-ci :

Un faux rayon de vie, errant par inter*valle*,
D'une pourpre mourante éclairait son front *pâle*.

Enfin, une oreille tant soit peu délicate peut-elle s'accommoder de ce vers :

Et laissant sur ses traits son doux sou*rire errer*.

Je borne là des citations que je pourrais multiplier beaucoup si je n'étais pressé de reconnaître les nombreuses beautés dont fourmille la nouvelle composition de M. de la Martine. L'auteur a choisi un beau sujet, et en a tiré un grand parti. C'est surtout une bien heureuse idée que d'avoir fait deviner la naissance du christianisme par Socrate, si digne d'une semblable prescience.

Il me faudrait un long espace pour faire connaître à mes lecteurs tous les passages remarquables du *Phédon*. Je choisis les traits les plus saillans :

La vie est un combat, la mort est la victoire.
. . . .
Amis, vers l'Orient tournez votre paupière :
La vérité viendra d'où nous vient la lumière.

Cébès interrogeait Socrate :

Dors-tu ? lui disait-il ; la mort, est-ce un sommeil ?
Il recueillit sa force, et dit : C'est un réveil !
— De ce monde imparfait, qu'attends-tu pour sortir ?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir !
. . . .
Aux dieux libérateurs, dit-il (Socrate), qu'on sacrifie !
Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès. — De la vie !
. . . .
On n'entendait autour ni plaintes ni soupir :
C'est ainsi qu'il mourut !... si c'était là mourir !

C'est sans doute un poëte très-distingué que celui qui a écrit de pareils vers; et l'on aurait bien mal compris les réflexions qui commencent cet article, si l'on supposait que j'ai cherché à déprécier le mérite de M. de la Martine. Je trouve en lui un beau talent, mais qui peut devenir plus pur; et bientôt je le trouverai meilleur si ses amis veulent bien ne pas le trouver parfait.

LE CAFÉ VALOIS ET LE CAFÉ LIBÉRAL.

Permettez-moi, M. le Rédacteur, de vous raconter un rêve bien singulier que je fis l'autre jour. Je venais de lire le *Journal de Commerce*, et tout à coup je m'endormis du sommeil le plus profond, pendant lequel je vis et entendis tout ce que vous allez voir.

Ma fantaisie s'était plue à personnifier le café Valois et un autre dont le nom s'est absolument effacé de ma mémoire : je me souviens seulement qu'il commençait par une *L*; mais, de peur de commettre une erreur, je me contenterai de le désigner par l'épithète qui convient à la doctrine qu'il professait. Ces deux messieurs se rencontrèrent au bureau du *Journal des Débats*, où ils allaient renouveler leur abonnement. Comme ils se trouvaient en pays neutre, ils ne firent aucune difficulté pour s'aborder et se parler. Voici l'entretien qu'ils eurent ensemble :

Le Café Libéral.

Bonjour, voltigeur.

Le Café Valois.

Bonjour, sans-culotte.

Le Café Libéral.

Vous avez la mine bien riante, aujourd'hui.

Le Café Valois.

Et vous, vous faites une grimace effroyable : vous ne

pouvez pas digérer la prise du Trocadero, n'est-ce pas ?

Le Café Libéral.

Vous voilà bien fier; mais à quoi cela vous avance-t-il? Lisez nos journaux, et ils vous démontreront mathématiquement que cette position n'est d'aucune importance.

Le Café Valois.

Et si elle n'est d'aucune importance, pourquoi les constitutionnels l'avaient-ils hérissée de fortifications ?

Le Café Libéral.

Cela ne prouve rien.

Le Café Valois.

Et pourquoi êtes-vous si tristes, messieurs les *descamisados* ? Avant la prise du Trocadero, vous disiez qu'il était inexpugnable : à présent qu'il est pris, vous prétendez que cela ne sert à rien. Voilà votre tactique ordinaire. Vous en direz autant lorsque nous serons à Cadix.

Le Café Libéral.

Par exemple, c'est une autre affaire : vous n'y êtes pas encore, et vous avez le temps de vous morfondre avant de le tenir.

Le Café Valois.

Nous le tiendrons quand nos braves le voudront. Souvenez-vous que le Trocadero ne leur a coûté qu'une demi-heure.

Le Café Libéral.

A qui persuaderez-vous cela?

Le Cafe Valois.

A tous les bons Français.

Le Café Libéral.

Eh bien ! puisque vous me poussez à bout, je vous signifie, dussiez-vous en crever de dépit, que vous n'aurez

jamais Cadix. Avec quelle admirable logique nos journaux immortels prouvent cette vérité ! quelle sagesse dans leurs discours ! quelle profondeur dans leurs raisonnemens ! comme ils connaissent la topographie du pays ! comme ils sont instruits dans les lois de l'Espagne ! comme ils possèdent la langue de Cervantes !

Le Café Valois.

Apprenez, pauvre descamisado que vous êtes, que tout ce que vos journaux possèdent, c'est un grand fond de perfidie et une ignorance absolue de toutes les choses que vous venez de dire là.

Le Café Libéral.

Comment ! la topographie.....

Le Café Valois.

Ils ne s'en doutent pas. Suivez-les, par exemple, dans la baie de Cadix, depuis que cette ville est menacée par les armes de la fidélité, et vous verrez s'ils en ont laissé un seul lieu à sa place. L'un (1) prétend que le fort de Puntalès est à côté et non en face du Trocadero, et emporte le fort de Matagorda, situé à côté du Trocadero, pour lui faire passer l'eau et l'asseoir sur le terrain de Puntalès, qui, comme je viens de le dire, est allé par dispositiou *constitutionnelle* tenir compagnie au Trocadero. Un autre (2) assure que la Carraca (l'arsenal) se trouve en avant du Trocadero, entre Puntalès et Cadix, tandis qu'elle est située derrière l'île de Léon et du côté du continent. La Cortadura est une coupure que les Espagnols firent, lors de l'invasion de Bonaparte, dans l'isthme qui joint Cadix à l'île de Léon, afin de défendre la ville par terre : eh bien ! il y a peu de jours, vous lisiez dans ces bénévoles

(1) *Le Journal du Commerce.*
(2) *Le Pilote.*

journaux (1) que cette Cortadura servait de communication entre le continent et l'île de Léon. Ces savans ne se doutaient pas qu'ils confondaient le pont de Zuazo avec la Cortadura : c'est en effet ce pont qui établit ladite communication. Ecoutez une autre feuille jacobine, elle vous dira qu'il est inutile de penser à bombarder Cadix par mer, parce que les rochers, les bancs de sable, et je ne sais combien d'autres obstacles insurmontables empêchent les chaloupes canonnières de s'approcher à la distance convenable. Il faut demander à ce journal si les Anglais, qui ont déjà bombardé Cadix deux ou trois fois, avaient levé ces rochers et ces bancs pour avoir la facilité de s'approcher, ou si la nature s'était chargée de ce soin, afin de favoriser leur entreprise.

Le Café Libéral.

Au moins vous conviendrez que les lois leur sont....

Le Café Valois.

Tout aussi familières que la topographie. On disait, il y a quelque temps, que Ferdinand VII, à son retour à Madrid, convoquerait les anciennes cortès légitimes; mais, comme les susdites feuilles ont en horreur la légitimité, sous quelque forme qu'elle se présente, elles (2) se mirent aussitôt à broyer leurs poisons, pour prouver qu'il est impossible de réunir les anciennes cortès de l'Espagne, parce que chacun des royaumes dans lesquels était partagée la péninsule avait les siennes, dont l'organisation, les réglemens et les attributions étaient en tout différens et souvent opposés. Ces doctes papiers ignorent qu'après la mort des rois catholiques, toutes les couronnes d'Espagne étant désormais destinées à se réunir sur une seule tête, on forma

---

(1) *Le Courrier* et *le Pilote.*

(2) *Le Constitutionnel* surtout.

des cortès particulières de chaque royaume, les *cortès générales* (*las cortes generales de los reynos*). Ces cortès sont les seules qui existent à présent, et les seules que l'on puisse légalement convoquer.

Ce sont ces mêmes cortès que les jacobins de Cadix voulurent singer en 1812, et renouveler en 1820; ce sont encore ces mêmes cortès que les rois d'Espagne sont dans l'usage de convoquer, pour leur faire prêter serment de fidélité au prince des Asturies, comme légitime héritier du trône, et non pour leur demander la permission de se nommer un successeur, ainsi que le prétendaient dernièrement *le Constitutionnel* et *le Courrier*. L'une de ces feuilles citait Philippe II comme s'étant soumis à cette formalité. Il faut être bien maladroit pour aller chercher, entre tous les rois d'Espagne, celui précisément qui aurait secoué ce joug, si jamais il eût été imposé aux monarques espagnols.

Le Café Libéral.

Oh! c'était un fameux *re netto*, celui-là!

Le Café Valois.

Encore une bévue de vos profonds journaux. Voyons : que veut dire *rey neto*, et non *re netto*, comme vous l'écrivez?

Le Café Libéral.

Le Constitutionnel l'écrit comme ça.

Le Café Valois.

Le Constitutionnel écrit tantôt *il re netto* et tantôt *il rey neto*, et il écrit toujours une sottise. Mais, répondez, que veut dire *rey neto*?

Le Café Libéral.

Un roi absolu, comme vous les aimez.

Le Café Valois.

Voilà comme vos journaux possèdent la langue de Cervantes ! *Il* et *re* sont deux mots italiens ; *neto* est un adjectif qui veut dire, *net*, *propre*, *pur*, *clair*, suivant son acception propre ou figurée. Ce cri fut entendu, pour la première fois, à Madrid, après la funeste journée du 21 mars 1820. Le peuple de cette ville, qui, comme tous les Espagnols, a toujours adoré ses Rois, indigné d'entendre dire aux factieux, *le Roi constitutionnel*, épithète qui outrageait la majesté royale, imagina d'exprimer son amour et sa fidélité par le cri éminemment espagnol de *Viva el rey neto !* c'est-à-dire *vive le Roi*, sans épithète, sans qualification. Le mot *neto*, ils l'appliquaient et l'appliquent toujours à la matérialité et non au sens de l'acclamation. D'ailleurs, s'ils avaient voulu dire *vive le Roi absolu*, ils n'avaient pas besoin d'aller chercher un mot aussi éloigné de cette signification que le soleil l'est de la terre, puisque leur belle langue leur offre l'adjectif *absoluto*, qui aurait complétement rendu leur pensée.

Voyez maintenant comme vos journaux connaissent la topographie, les lois et la langue de l'Espagne. Adieu, *citoyen ;* tâchez de vous consoler de la prise du Trocadero, et préparez-vous tout doucement à celle de Cadix.

Le Café Libéral.

Plutôt mourir.

Le Café Valois.

A votre aise.

Alors je m'éveillai, et je me mis tout de suite à écrire le dialogue que je viens de vous communiquer.

J. A.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre de l'Académie royale de Musique. — Une musique pleine de charme a fait réussir le pâle ouvrage de *Lasthénie*, et lui assure un assez grand nombre de représentations. On s'occupe toujours, dit-on, avec une grande activité, de la mise en scène d'*Aline*, et l'on dit d'avance le plus grand bien de ce ballet. Le talent de l'auteur est un sûr garant que cet éloge anticipé sera confirmé par les suffrages du public.

Théatre-Français. — MM. les Comédiens du Roi nous avaient promis *Turnus*, exhumé de leurs cartons après je ne sais combien d'années d'attente. On ignore encore quels sont les motifs qui les ont déterminés à replonger dans l'oubli cet ouvrage, où les personnes qui en ont entendu la lecture ont remarqué une foule de beautés du premier ordre. N'est-il pas désespérant pour un jeune auteur de se voir ainsi mourir avant que d'être né, et ne devrait-on pas exiger de bons et sévères règlemens, qui empêchassent le talent d'être le jouet du caprice, de la fantaisie, souvent même de l'impertinence de tel ou tel juge tragique ou comique, qui se croit compétent parce qu'il reçoit tous les soirs une trentaine de claques salariées dans le parterre. Dans l'état d'absolue médiocrité où se trouve le Théâtre-Français, sous le rapport des acteurs, MM. les Comédiens devraient combler d'égards les hommes de lettres qui daignent confier des rôles à leur nullité : mais loin de là ; ils forment une cotterie, moitié littéraire, moitié politique, qui se permet de passer les auteurs au creuset de leur bon plaisir, et d'établir sur le Parnasse dramatique une espèce de juridiction inquisitoriale, à laquelle aucun écrivain n'échappe. Il en résulte que les pièces des Gosse, des J***, des A***, des D***, sont reçues à l'unanimité, jouées et rejouées jusqu'à satiété, tandis que l'espoir et l'élite de notre jeune littérature, les Soumet, les Ancelot, les Pichat, et autres, éprouvent tous les genres de contrariétés et d'humiliations. Sortirons-nous enfin d'un tel arbitraire ! C'est le seul contre lequel no

journaux radicaux n'aient jamais réclamé : puis ils viennent nous répéter chaque jour qu'ils abhorrent tous les *pouvoirs absolus !*

Opéra-Comique. — A la triste et lamentable *Marie Stuart* vient de succéder le *Valet de Chambre*, vieille connaissance que nous avons vue au Vaudeville, sous le titre de *Frontin Mari Garçon*. Rhabillé à neuf, au moyen d'une musique où l'on rencontre de la verve, du chant, de la grâce et des réminiscences, ce valet a trouvé dans le public une assez bonne condition ; et d'Arboville, qui le représente, lui fait assez bien gagner ses gages. La livrée de M. Scribe se reconnaît toujours ; elle est galonée d'esprit sur toutes les coutures ; mais nous lui conseillons de ne pas retourner ainsi les habits de ses gens, il est assez riche pour leur en donner qui n'aient pas encore servi.

Puisque nous parlons de l'Opéra-Comique, et d'une pièce intitulée le *Valet de Chambre*, il est naturel de parler aussi d'un acteur de ce théâtre, de Batiste, qui, pendant vingt ans, y a rempli avec beaucoup de distinction l'emploi des valets. Il est question de la représentation à son bénéfice, qui doit avoir lieu du 15 au 20 du mois prochain. On assure qu'elle sera des plus brillantes, et que l'élite des premiers sujets des théâtres royaux contribuera à lui donner un grand éclat. Nous regrettons que ce soit la dernière occasion que le public de Paris aura d'applaudir cet estimable acteur, et nous regrettons bien plus encore que ce soit l'étranger qui nous l'enlève.

Vaudeville. — Une chute ne tire jamais à conséquence avec un directeur aussi habile que M. Bérard. A peine a-t-il eu entendu les sifflets qui ont accueilli l'imbroglio de *A qui est-il* ? qu'il les a étouffés en nous offrant de suite le charmant vaudeville de *la Chasse au Renard* et la remise de *la Belle au Bois dormant*. *La Chasse au Renard* est une nouveauté où l'on rencontre bien des choses qui ne sont pas entièrement neuves, mais où l'on trouve à chaque instant des situations amusantes, des saillies spirituelles et des couplets piquans. Le succès de cet ouvrage va croissant tous les jours, et chaque soir *la Chasse au Renard* a lieu dans la salle de la rue de Chartres, devant une foule d'amateurs qui prou-

vent à l'auteur et au directeur qu'ils n'ont pas tiré leur poudre aux moineaux.

Gymnase Dramatique. — Ce théâtre n'a pas à se plaindre de la roue de fortune : elle tourne toujours avec assez de succès pour lui; et *le Bureau de Loterie*, qu'il vient d'ajouter à ses chances de prospérité, n'est pas de nature à les interrompre : c'est un tableau plein de la plus franche gaieté et des détails les plus heureux; la morale y trouve aussi sa part, ce qui se rencontre trop rarement dans les pièces de ce genre. Le succès n'en a pas été un seul instant douteux ; il est de ceux qu'on peut avouer ouvertement : aussi reprocherons-nous au très-spirituel collaborateur de M. Romieu de lui avoir laissé le poids de leur double couronne; et, tout en respectant l'anonyme sous lequel il se cache, nous nous vengerons de sa modestie en le signalant comme l'un des auteurs de *la Loge du Portier*.

L'ÉTABLI LIBÉRAL,

OU LA MANUTENTION DU JOURNAL DU DIMANCHE.

(Extrait d'une parade inédite.)

(Le théâtre représente un bureau, avec une table au milieu.)

Le Rédacteur principal.

Messieurs, avant de commencer notre travail, je dois vous prévenir qu'à compter du 15 de ce mois nos bureaux seront transférés rue Montmartre. Là nous avons fait établir une presse à vapeur : par ce moyen nous économiserons beaucoup d'argent et nous aurons la facilité de renvoyer un bon nombre d'imprimeurs.

Je dois aussi vous rappeler que nous allons faire aujourd'hui le journal qui doit paraître demain dimanche; que par conséquent nous allons écrire pour les marchands, les artisans, les ouvriers, qui, ce jour-là, fréquentent les cafés, estaminets et lieux publics.

Il faut courir au-devant du reproche, et faire un petit article où il sera prouvé que les libéraux seuls sont amis de la classe ouvrière; qu'ils s'occupent seuls de son bien-être, des moyens d'assurer sa subsistance, et qu'ils sont prêts à lui tout sacrifier. Du reste, point de longs articles, qui sont bons dans la semaine, mais qui, les jours de fête, ne sont point compris. Messieurs, proposez ce que vous avez préparé.

Un Rédacteur (le sabreur de la troupe).

Je crois qu'il est convenable de mettre quelque chose sur la prise du Trocadero. Ce fait d'armes est extrêmement brillant : il faut atténuer, s'il est possible, l'effet qu'il doit produire. Je démontre dans mon article que, si on a pris ce fort, c'est par pure maladresse; que, du reste, son occupation est peu importante....

Tous.

Mais, il y a 8 jours, vous avez dit le contraire ?

Le Sabreur.

Qu'est-ce que cela fait : nous savons pour qui nous écrivons. D'ailleurs, Messieurs, je ne vous cacherai pas que je suis extrêmement vexé. Voilà les soldats de la nouvelle armée qui se battent aussi bien que ceux de l'ancienne, car nous avons toujours eu soin d'en faire la différence, et vous ne sauriez vous imaginer quel tort cela peut nous faire. Je ne citerai qu'un exemple et qui m'est personnel. Jusqu'à ce jour, lorsque j'entrais dans mon estaminet (car il est bon de vous dire que je fume), je voyais l'épicier, le cordonnier, le boucher, etc., regarder ma moustache avec un saint respect; on ne m'appelait jamais que mon capitaine, mon commandant, mon brave. Un jour un bon homme, un bonnetier, voyant un régiment de la garde, me frappa sur l'épaule en me disant : « C'est propre ça, mais ça n'a pas encore « mangé de la poudre à canon, n'est-ce pas, mon ancien? » Eh bien, Messieurs, dans ces mêmes lieux, témoins des égards dont j'étais l'objets, j'ai entendu ces propres paroles : « Eh ! mais ces « ces jeunes soldats ne sont pas aussi clampins qu'on voulait « nous le faire croire; ils se battent comme des enragés. » Il faut, Messieurs, combattre cette funeste opinion, qui s'accrédite même parmi de bons et anciens militaires qui prennent aujourd'hui parti pour l'armée.

TOUS.

Approuvé! approuvé! Bravo! bravo!

M. ZUIGOT.

J'apporte une dissertation sur les intérêts de la révolution, combattus par les empiètemens de l'aristocratie; cela ne fera que trois colonnes.

TOUS.

Non, non, pas de métaphysique.... c'est demain dimanche : il faut du positif.

M. TREMBLIN.

Voici des esquisses. C'est peut-être un peu pâle : mettons-les à lundi.

Le RÉDACTEUR principal.

Messieurs, une ordonnance vient d'être rendue par M. le préfet de police pour la taxation du pain : où placerons-nous cela?

TOUS

Est-il augmenté? Dans ce cas en tête du journal.

Le RÉDACTEUR principal.

Non, c'est une diminution : alors nous en placerons l'avis à la fin du journal, parmi les annonces de librairie.

TOUS.

Approuvé.

Un GARÇON *entre avec une lettre.*

Vous vous donnez bien de la peine en pure perte. Notre journal se trouve fait par le gouvernement. Je vous annonce un démenti à toutes nos nouvelles d'hier sur l'armée et la marine : il faut l'insérer. Il ne faut plus que cinq ou six lignes pour achever le journal.

Un RÉDACTEUR.

Les voici : « La guerre a fait cesser le travail de nos manu-
» factures; les ouvriers sans ouvrage ne se livrent plus à leurs
» plaisirs habituels; les bals sont déserts et les établissemens
» publics de la banlieue ne peuvent supporter plus long-temps
« les pertes qu'ils éprouvent. »

Le Redacteur principal.

Cela est bien, mais je préférerais ces lignes qu'on a jetées dans dans notre boîte (où l'on jette bien des choses, même des pièces diplomatiques) ; je trouve que ce petit article est bien dans notre style *constitutionnel* :

« Le peuple, fatigué, pendant toute la semaine, de la vue « de ses tyrans, se réfugie, le dimanche, dans les environs de la « capitale : Paris est désert ; et le peuple est obligé d'aller cher- « cher dans les guinguettes un dédommagement à la perte de ses « libertés. »

S'il y a indécision sur le choix, nous allons mettre les deux articles dans un chapeau.

Tous.

Mettez.

Le Redacteur principal *prend un des billets et l'ouvre.*

Messieurs, les *tyrans* l'emportent !

Tous, *avec acclamation.*

Bravo ! Le mot est joli, charmant, charmant : il restera.

Le Redacteur.

Encore quelque chose ! On se plaint, avec raison, que notre journal n'a point de devise ; si nous prenions celle que *le Courrier* a rejetée depuis long-temps : *Vérité et impartialité* ?

Tous.

Approuvé !

(La populace se retire).

ÉCLATS.

Les libéraux en sont encore pour leurs frais de mensonges, de calomnie, d'infamie et de fausses alarmes : Pampelune, après un bombardement bien nourri, a capitulé, et la garnison s'est rendue prisonnière de guerre.

Les tacticiens du *Pilote*, du *Courrier*, du *Journal du Commerce* et du *Constitutionnel*, avec leur habileté et leur franchise ordinaires, vont chercher à pallier cet échec; et sans doute qu'aujourd'hui même ils nieront l'importance de ce fait d'armes, ou

tâcheront d'en ternir l'éclat, en présentant Pampelune comme une place démantelée, sans fortifications, et gardée seulement comme le château de Notre-Dame-de-la-Garde.

Quo usque tandem abutére patientá nostrá?

Nous connaissons des libéraux qui s'écrient tous les soirs en se couchant : « O être suprême! puisque tu n'as pas permis que, pour le moment, nous triomphassions dans Mina, fais au moins que nous triomphions dans *Milans* (mille ans). » Et nous, nous répondons : *Ainsi soit-il.*

Plusieurs fripiers libéraux sont partis de Paris pour acheter la défroque des membres des cortès. Le nègre T..... en a retenu une bonne partie, afin de pouvoir pleurer sur les guenilles de la liberté espagnole.

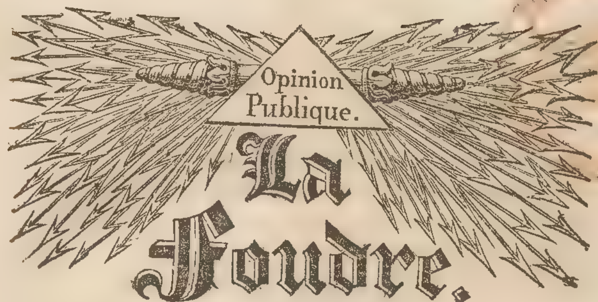
Il est bien certain que jusqu'à présent la *fièvre jaune* n'est point dans Barcelonne ; mais *le Pilote* va, dit-on, sous quelques jours, y transporter ses ateliers, et nous ne répondons plus de l'état sanitaire de cette ville.

Profitant de la décision royale qui porte que tous les dommages occasionés par l'armée française seront payés aux *Espagnols*, *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *le Pilote* et leurs sectaires se proposent d'attaquer le ministère en indemnités, pour tous les chocs, tribulations, secousses, démentis et déboires que les triomphes de nos soldats leur ont fait éprouver depuis le commencement de la campagne.

Les cortès sont tellement aux abois, qu'ils spéculent sur les quarts-d'heure et les minutes; mais comme leur montre s'est trouvée en retard, Mgr le duc d'Angoulême a décidé que nos canons leur serviraient de méridien.

En se sauvant au plus vîte de Malaga, Riégo n'a eu le temps que d'emporter Zayas, en le faisant mettre à fond de cale. On demande ce que deviendront nos deux héros, si, pour assainir son bâtiment, le patron du navire fait jeter toutes les ordures à la mer.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



N° 24. — 30 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

De la Religion politique. — Le siége de Cadix : les soldats de Buonaparte et les soldats de la légitimité. — Mme de Stael et les romantiques. — Riégo, ou le héros apprenti dans la boutique d'un maréchal. — Les petites affiches de la Foudre. —*Lithographie : le duc de Bordeaux écoutant le récit de la guerre d'Espagne. — Le nouvel Eden, ou le paradis des cortès.*

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 septembre sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

DE LA RELIGION POLITIQUE.

La religion ! que ce mot est grand! La religion est pour l'intelligence humaine le premier essai de l'infini : aussi,

dans toutes les choses où notre esprit trouve un vaste développement, toutes les fois que notre âme se précipite vers un immortel avenir, qu'est-ce qui agit en nous ? La religion.

En politique, la religion doit agir davantage pour déterminer le cercle que la conscience et la bonne foi ne peuvent outre-passer, que pour développer le génie de la pensée : car il faut remarquer que, losque le sentiment religieux exerce son influence sur les intérêts matériels, c'est pour leur imposer de justes limites ; quand, au contraire, il agit sur des espérances d'un ordre plus relevé, c'est pour les affranchir de toutes bornes.

La religion politique n'est donc autre chose que la justice, appliquée d'une manière rigoureuse aux intérêts les plus essentiels de la société humaine ; et sa pratique n'appartient pas à une âme commune, car des obstacles innombrables surgissent de toutes parts : la dignité nationale, l'indépendance du territoire, le bonheur du peuple, se trouvent souvent dans un état de contradiction apparente avec la religion politique. La religion est comme un flambeau qu'une flamme céleste alimente, qui éclaire le chemin d'une autre vie, et qui ne jette, sur lesvoies obscures de la terre, qu'un pâle reflet.

La religion politique des hommes d'État agit d'une manière directe sur la moralité des peuples ; et, à son tour, cette moralité réagit sur ceux qui exercent le pouvoir. Mais elle ne peut pas être offerte, dans toute sa stoïque âpreté, à une nation corrompue, de même que des alimens trop forts ne conviennent pas à un convalescent.

Ce serait un examen intéressant et curieux à la fois, de rechercher à quelles époques de notre histoire le sentiment de la religion politique a été davantage respecté, et si ce respect n'a pas toujours tourné au profit de la dignité nationale.

La modération n'est pas la même chose que la religion politique : on confond aujourd'hui souvent la modération avec le système de *bascule*. Vous vous croyez un Archimède, parce que vous avez dit que la sagesse consistait à maintenir deux poids égaux ; mais ce n'est pas là la question. Il faut savoir de quoi se compose chacun de ces poids : car si dans l'un des fléaux vous jetez tous les principes qui corrompent, et les hommes corrompus ; et que, dans l'autre, se trouvent la Justice et la Religion en deuil, et les victimes en larmes, votre égalité prétendue n'est plus qu'une horrible oppression.

Je ne vois, me direz-vous, que des passions politiques dans la société actuelle. Cela est possible ; mais cherchez encore : les principes doivent être quelque part. Si je reconnaissais avec vous que les passions politiques sont partout, je vous forcerais, au moins, à reconnaître avec moi qu'il y a des passions qui sont dans le voisinage des principes ; tandis que les autres errent dans le vide, ne pouvant jamais recevoir d'autres conseils que d'elles-mêmes.

De tous les ministres qui, depuis la restauration, ont passé rapidement à travers la Charte et le trône, pour retomber, pour la plupart, dans la caisse des pensions, en citerait-on plusieurs qui aient eu une religion politique ! Il ne faut pas s'en étonner : l'homme qui avait assassiné le duc d'Enghien, et qui passa son poignard à Louvel, avait tout corrompu ; et la corruption est bien plus profonde quand elle vient par la richesse que par la pauvreté.

Mais l'avenir nous promet de meilleures destinées. Le temps des grandes iniquités est passé ; nous avons enfin trouvé un peu de calme pour examiner notre situation : nous avons besoin de régler nos comptes avec notre histoire. Le sentiment de la vraie grandeur renaît parmi

nous, depuis qu'un trône que les siècles avaient respecté, et qu'une usurpation de quelques jours avait outragé, s'élève dans l'opinion des peuples. Ce trône s'agrandit lui-même par les gages nouveaux de sa durée, que lui apportent, comme un tribut, les années qui se succèdent.

Qu'il croisse protégé par notre amour, cet espoir du trône, le plus sacré de tous, cet enfant sur lequel reposent les destinés d'une nation si grande et par sa gloire et par ses infortunes! Il naquit près d'une tombe; et le premier bruit que ses oreilles entendirent était le murmure sourd d'une tempête. Comme tous les rois, comme tous les hommes, il est né parmi les larmes; il n'a jamais vu celui qui lui donna le jour, mais il a entendu le nom de Berry répété mille fois autour de son berceau, comme un bruit solennel. Son premier regard semblait chercher le sourire de son père : hélas! il ne l'a pas rencontré. Mais une mère inconsolable a senti adoucir ses regrets, en voyant le nouveau venu des rois : elle retrouvait l'image de celui qu'elle pleurait encore, de celui que nous pleurerons toujours avec elle : et ses yeux, en contemplant ce jeune lis, sur lequel s'appuie un long avenir, versèrent des larmes moins amères.

Oui, comme ses illustres aïeux, il aura une religion politique, celui qui ne pourra regarder son berceau sans se rappeler un miracle. Elle sera dans son cœur, cette religion qui a soutenu, à travers les révolutions et les siècles, le trône pour lequel il est né. S'il contemple le passé, il trouve dans sa race des héros et des saints. Louis IX, le martyr de la religion; Louis XVI, le martyr de l'amour du peuple; Berry, le martyr de la légitimité, lui montrent du haut des cieux le chemin de la justice et de la gloire. Mais déjà son jeune cœur s'anime au récit des vieux faits d'armes; il écoute avec l'impatiente ardeur du courage l'histoire de ces guerriers qui dans ce moment

triomphent du dernier effort des révolutions : on dirait qu'il regrette de ne pas partager leurs périls et leurs lauriers. Il sera grand, car déjà il a compris la gloire !

C. DESMARAIS.

LE SIÉGE DE CADIX

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE, EN 1810, 1811, 1812,

Dédié à M. le général Foy;

Par Eugène de Monclave. (1)

Au moment où le drapeau français parcourt triomphant toutes les provinces de l'Espagne; où Cadix, ce dernier refuge de la félonie armée, ne peut plus tenir que quelques jours, pourquoi publier la relation du siége que firent de cette même Cadix, et sans aucun succès, les troupes de Bonaparte ? L'historien veut donc comparer les époques, et peindre tour à tour la noble énergie d'un peuple qui se lève tout entier contre un conquérant usurpateur, et la joie d'une nation que ses amis viennent sauver de l'anarchie ? Non : M. Eugène de Monclave assure qu'en écrivant le siége de Cadix pendant les années 1810, 1811 et 1812, il n'a voulu établir aucun parallèle entre les événemens de cette époque et ceux de 1823. Son ouvrage est donc tout bonnement le récit d'une opération militaire, et, qui plus est, d'une opération fort malheurense. Si, gardienne fidèle des succès et des revers, l'histoire doit retracer les uns et les autres avec une égale impartialité, il me semble que celui qui veut écrire seulement une page des fastes de sa patrie pourrait choisir un triomphe au lieu d'une défaite. Si l'on avait tant soit peu de méchan-

---

(1) A Paris, chez Ponthieu, au Palais-Royal.

cheté, on supposerait, avec quelque vraisemblance, que la brochure nouvelle est une de ces ridicules prédictions dont nous régalent depuis long-temps les feuilles libérales, et dont le sens est celui-ci : Bonaparte, le grand Bonaparte, l'homme du Destin, a échoué devant Cadix; jugez si vous, pauvres soldats de la légitimité, vous pouvez espérer un meilleur sort! De pareils augures sont heureusement démentis par le canon et les baïonnettes de l'armée royale.

Quoi qu'il en soit des intentions de M. de Monclave, je me bornerai à faire sur son écrit quelques observations de détails. Et d'abord il faut relever une contradiction choquante.

Aux pages 6 et 7, il est question d'un capucin, commandant de place, « qui, au moment d'une action, parcourait les rues, le sabre d'une main, et de l'autre l'image d'un Dieu de paix. Ce religieux (dit M. de Monclave) eût mieux fait sans doute de ne pas quitter son couvent, et de laisser à un chef plus habile le soin de diriger l'élan d'un peuple *qui ne demandait qu'à combattre pour son indépendance.* »

Et bientôt, à la page 9, je lis : « La conquête de l'Andalousie ne fut, pour ainsi dire, qu'une promenade militaire : presque partout *l'ennemi prit la fuite* à notre aspect, sans vouloir tenter le sort des combats; *de nombreux détachemens venaient chaque jour déposer leurs armes, et la cavalerie ne cessait de ramener les fuyards.* »

Sont-ce donc les mêmes hommes qui ne *demandaient qu'à combattre pour leur indépendance*, et qui *venaient* en foule déposer *leurs armes*? Non, sans doute : les vrais Espagnols, les sujets fidèles, opposaient à l'ambition du *Corse* une résistance invincible; et je parierais que ceux qui, en 1812, venaient déposer les armes sont les mêmes qui ont montré depuis de si beaux poumons dans les as-

semblées populaires, et de si bonnes jambes dans les batailles.

L'auteur du *Siége de Cadix* a véritablement du malheur. Je suis sûr que l'esprit de parti ne l'a pas influencé le moins du monde : eh bien! on serait tenté de croire le contraire. Ainsi, à propos de l'origine de Cadix, on trouve la petite plaisanterie de rigueur sur les choses saintes. Et puis nous avions plusieurs maréchaux en Espagne dans la guerre de 1811 et de 1812 : M. de Monclave parle d'eux; et il se trouve que le duc de Bellune, aujourd'hui ministre du Roi, que le duc de Raguse, aujourd'hui major-général de la garde royale, font sans cesse des fautes, des bévues, tandis que le maréchal Soult est un héros qui soumet et pacifie toutes les provinces qu'il parcourt. Voyez ce que c'est que l'aveuglement des ultras! si j'étais Roi de France, moi, je choisirais justement pour commander mes armées ceux dont M. de Monclave relève si souvent la prétendue impéritie. L'auteur nous engage, au reste, à *reposer nos regards* sur la belle conduite du général *Foy*.

A propos du général Foy, c'est à lui que *le Siége de Cadix* est dédié; et j'ai gardé, comme on dit, pour la bonne bouche, l'examen de cette dédicace, qui n'est pas le morceau le moins curieux de l'ouvrage.

« Qu'est-ce qu'une épître dédicatoire, demande M. de Monclave? — Je vous dirai cela quand j'aurai lu la vôtre. — C'est, répond lui-même l'auteur, presque toujours un traité conclu entre un écrivain qui cherche à s'avilir, et un grand seigneur qui croit s'immortaliser en soudoyant la bassesse. » Bien! Alors, pour ne pas être supposé bas et vil, je dédierai mon premier ouvrage à mon cordonnier; et j'ai du mérite à suivre votre conseil, M. l'auteur, car vous ne prêchez pas d'exemple. Je vous déclare que le général Foy est un grand seigneur, et que, parce que vous l'appelez mon général, cela n'empêche pas les autres de l'appeler M. le comte.

« A qui doit s'adresser naturellement la dédicace d'un épisode de la guerre d'Espagne ? N'est-ce pas à l'un de ces braves qui parcoururent tant de fois cette péninsule en triomphateurs ? »

Permettez : je ne vois pas, quand on choisit pour sujet de son livre le récit d'une défaite, pourquoi on le dédierait à un triomphateur. Mais, en tous cas, vous aviez là le maréchal Soult, qui joue le premier rôle dans votre ouvrage, tandis que le général Foy n'y est nommé qu'une seule fois.

Enfin, après avoir dit au général que *l'estime publique l'environne*, que *son épée fut long-temps le soutien de la patrie*, que *sa voix éloquente défend aujourd'hui les droits de sa patrie*, que *les partisans de l'esclavage frémissent à son aspect*, que *son nom ira glorieux à la postérité*, M. de Monclave s'écrie : « Je m'aperçois que, *sans m'en douter*, je fais votre éloge, etc. »

Sans m'en douter est assez drôle ; mais je ne vois pas de raisons pour s'excuser d'un éloge sincère et indépendant. Nous n'en sommes pas encore venus au point de composer une dédicace en ces termes : « Citoyen, je te dédie mon livre. »

Plaisanterie à part, je désire que la dédicace du *Siége de Cadix* porte bonheur à cet ouvrage. S'il n'est pas d'un grand intérêt, on peut cependant y trouver des documens utiles. Le style en est d'ailleurs correct et sans prétentions.

LITTÉRATURE.

DE Mme DE STAEL

Et du genre romantique.

La métaphysique française doit beaucoup à madame de Stael, bien que cette femme célèbre n'ait traité à fond dans ses ouvrages aucune des questions qui se rattachent à cette science. Mais, dominée à la fois par son goût pour les idées abstraites et par une imagination riche et féconde, elle jetait, comme en passant, sur tous les sujets, quelques-unes de ces pensées neuves qui en suggèrent mille autres dans l'âme du lecteur attentif. Jusque là on s'était beaucoup occupé en France de la philosophie scholastique, qui n'apprend rien, et d'une sorte de philosophie antireligieuse qui fait tout oublier. Mais la philosophie de l'âme, celle qui enseigne bien des choses, parce qu'elle prend son point de départ en nous-mêmes et dans notre sensibilité, pour rechercher ensuite le rapport entre celle-ci et le monde intellectuel et physique; cette philosophie n'avait point été cultivée. Rousseau le premier l'avait présentée dans ses pages éloquentes; mais, soit que le malheur l'eût trop irrité, il y avait dans l'âme de Rousseau plus de chagrin que d'amour; il n'avait pas connu ce secret de mélancolie où il n'y a que des regrets et des espérances, mais où ne se rencontre nulle haine, nul ressentiment; qui tend, par son développement naturel, à prolonger l'existence intellectuelle, et qui découvre ce qu'il y a de plus caché et de plus mystérieux dens la vie, par le besoin sublime d'ennoblir la vie elle-même.

Dans son ouvrage intitulé *Delphine*, madame de Stael a fait plus ou moins qu'un roman; parce que, d'un cô-

té, elle a négligé des qualités essentielles au genre; parce que, de l'autre, elle a dépassé les limites de ce genre lui-même. Mais il faut dire qu'il est difficile de bien écrire un roman si l'on ne peut peindre des sentimens qu'on a éprouvés soi-même : madame de Stael était, par la force de ses pensées et par ce qu'il y avait de contradictoire entre l'énergie de ces mêmes pensées et les sentimens naturels à son sexe, une espèce de phénomène intellectuel. Elle écrivait comme elle sentait; et, par cela, elle était portée à attribuer aux femmes une exaltation purement idéale qui ne leur est pas ordinaire; à donner aux hommes un tourment d'ambition, un matérialisme d'existence, au delà desquels les hommes même vulgaires transportent presque toujours leur existence.

De même que moralement madame de Stael semblait n'appartenir à aucun sexe, ses ouvrages semblent n'appartenir à aucun genre déterminé; son génie échappe à toutes les règles, parce que les hautes pensées qui la dominent cherchent de toute part à se faire jour, soit que l'auteur écrive un dithyrambe ou qu'elle trace une page descriptive.

Mais ce penchant à secouer tout frein littéraire n'était pas particulier à l'auteur de *Corinne* : il commençait à se répandre comme un nouveau dogme dans tout l'empire littéraire. La révolution, qui avait bouleversé tous les anciens erremens politiques, semblait avoir imprimé en même temps un certain esprit de désordre au génie des lettres. Il fallait quelque chose de neuf en tout genre au monde vieilli : et comment parvenir à ouvrir la mine de l'inconnu, si l'esprit, par un abandon trop voisin du délire, ne mettait pas en œuvre toutes ses forces pour se porter en avant? D'ailleurs, notre littérature allait puisant de toute part dans les trésors de toutes les littératures de l'Europe. Ces littératures, qui étaient restées bien loin de la pureté classique de la littérature française, impri-

maient le sceau de leur irrégularité à leurs imitateurs, comme une punition du larcin. De là est venu ce qu'on est convenu d'appeler le genre romantique, sans trop en assigner le motif, seulement et par opposition au genre classique. Mais le vague de ces dénominations, l'impossibilité même de réunir en seul faisceau les différentes idées qu'elles expriment, n'ont pas permis encore le développement d'aucune discussion approfondie sur ce sujet. Ce qu'il faut dire, c'est qu'avant tout le besoin d'une littérature quelconque est d'émouvoir : mais la source des émotions est comme un secret mystérieux dont le charme cesse aussitôt qu'il est découvert. L'homme veut être ému en allant du positif à l'inconnu. Il faut donc, d'après ces principes, que les littératures se renouvellent sans cesse, en recherchant de nouvelles combinaisons dans les trésors de la sensibilité. La littérature suit et accompagne le développement de la sensibilité nationale : elle l'exprime quand cette sensibilité est devenue plus active par son perfectionnement même, lorsque tous les objets du monde visible et du monde intellectuel lui fournissent des émotions et des pensées. La littérature doit être à ce période pleine d'émotions et de pensées : je ne sais pas si alors la littérature est classique ou romantique : ce que je sais, c'est qu'elle est moins régulière, mais plus touchante et plus vive. Toutefois, des défauts nombreux ressortent de ce qu'il y a de trop impétueux dans ce nouvel essor des facultés intellectuelles. A toutes les époques, les mots, même dans les langues les plus riches, manquent à l'expression de la sensibilité ; mais cette pauvreté des langues se fait bien autrement sentir au temps où, la sensibilité prenant tout son développement, il faut exprimer par des mots anciens des émotions nouvelles, et peindre des mouvemens inattendus avec des expressions ordinaires qui n'ont rien d'inusité. Alors on voit le génie se tourmenter vainement ; et comme il ne lui est pas permis d'inventer

des mots, il invente des alliances de mots que le goût, législateur non passionné, n'approuve pas toujours.

Cyprien D.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR RIÉGO.

Ce héros a vu le jour dans un village de l'Estramadure, pays fertile en chênes, et qui fournit des jambons exquis à toute l'Espagne. Riégo a sans doute la protubérance du *civisme*, car il a toujours montré une prédilection extrême pour les arbres de sa patrie. Jeune, il se nourrissait de leurs fruits (1); homme fait, il se pare de leurs feuilles. L'instinct de la gloire se développa de très-bonne heure chez Riégo : car, de tous les métiers que son père lui proposa d'apprendre, il choisit fièrement, et sans hésiter un instant, celui de maréchal.....

Ferrant un jour le cheval d'un voyageur, celui-ci laissa tomber de sa poche, et sans s'en apercevoir, un livre que le héros futur ramassa : c'était un *Abrégé des Mœurs de la Grèce*. Riégo y lut que le vol était en honneur à Lacédémone : cette découverte le charma, et détermina son penchant pour le gouvernement républicain. Décidé à vivre en Spartiate, il débarrassa son maître de quelques superfluités, et quitta le pays par modestie, voulant se dérober aux *honneurs* que son premier essai aurait pu lui attirer, et dont il ne se croyait pas encore digne. Le nouveau républicain était alors âgé de quinze ans; il savait passablement lire dans un livre. Mais son caractère indépendant et fier n'avait jamais pu se prêter à l'humiliation d'apprendre à écrire.

Le jeune Riégo prit ensuite le parti de s'engager dans

(1) Les paysans de l'Estramadure, de la Galice et des Asturies, mangent le gland du chêne.

un régiment d'infanterie : il y donna l'exemple de la subordination, et vécut d'une manière fort *retirée*, car il passait les mois entiers au cachot.

C'était à l'époque de l'invasion de Bonaparte. Les circonstances difficiles et l'absence du gouvernement légitime produisirent l'anarchie : Riégo crut que c'était le moment de voir récompensés ses services militaires : fort de sa conscience, et voulant éviter des longueurs, il se promut lui-même au grade de capitaine, avec lequel il se présenta, en 1808, à la junte de Séville.

Le sort voulut que, pendant toute la guerre de l'indépendance, le régiment de Riégo se trouvât toujours faire partie d'un corps d'observation : en sorte que la défense de la patrie resta confiée à des charlatans qui avaient la faiblesse d'aller se faire tuer sur le champ de bataille, au lieu de se conserver pour elle. Mais notre héros prit sa revanche et signala son courage lorsqu'il fut question d'exciter les soldats de l'expédition d'Amérique à se révolter contre leur souverain, et à rétablir les cortès jacobines de 1812. Il sortit de l'île de Léon avec une colonne de dix-huit cents hommes ; et telle était la confiance qu'il inspirait et l'adresse avec laquelle il manœuvrait, que les villes lui fermaient leurs portes, et que le nombre de ses soldats fut réduit à six cents. Son illustre compagnon Quiroga, qui ne s'attendait pas précisément à ce résultat, crut lui devoir marquer son étonnement en lui appliquant deux vigoureux coups, vulgairement dits *de pied*, sur le revers de sa personne, en ajoutant, avec un accent vraiment touchant, cette phrase que nous ne traduirons pas, dans la crainte d'en affaiblir l'énergie : « *Seo c..... usted no sirve para nada ni aun siquiera para limpiarme el c.....* » Depuis cet instant fatal, la *patrie* gémit sur l'inimitié qui règne entre ces deux braves.

Cependant Riégo est plus éminemment républicain que Quiroga : le premier est au second ce que Roberspierre

était à Brissot. Riégo a fondé les fameuses sociétés populaires de *Lorencini* et de la *Fontana de Oro*, ce qui lui a valu le titre glorieux de *père des bonnets rouges*. C'est aussi ce grand homme qui a renouvelé en Espagne ces banquets fraternels de 93 en France. Il est l'auteur du chant héroïque *Tragala perro*, tant célébré, et à si juste titre, par nos journaux libéraux. C'est Riégo qui, à la tribune des cortès dont il a été membre, a proclamé les *descamisados* de tous les pays comme les seuls et véritables souverains de la terre. Les *descamisados* l'ont salué, par une juste reconnaissance, du titre de *vertueux*. Riégo, enfin, a eu l'incomparable honneur de présider le *congrès national ;* et comme il a dédaigné d'apprendre à écrire, et qu'il fallait signer l'expédition des décrets, etc., il se fit faire une griffe à cet effet; mais il l'apposait toujours à rebours, ce qui était bien digne du président d'un peuple souverain.

J. A.

LES PETITES AFFICHES DE *LA FOUDRE*.

Transcriptions hypothécaires.

Contrat passé par-devant Me Friponneau et son confrère, contenant vente, par M. *J'ai-vos-dents*, d'une superbe maison imposée à 3,000 fr., à M. Benjamin, moyennant la somme de 1,500 fr.

Les parties contractantes se sont réservé la faculté de résilier ce contrat après les élections de 1825.

Biens de ville.

A vendre. Un joli petit jardin tout parsemé de fleurs de Sainte-Hélène. Parmi ces fleurs on distingue celles surnommées l'*impériale* et la *libérale*, greffées sur la même tige.

Il est expressément défendu d'y déposer aucune ordure : on ne pourra y entrer qu'avec des billets. S'adresser, pour s'en procurer, place de la Chambre des Députés, à gauche.

Vente de chevaux et de voitures.

Une vieille rosse blanche empaillée, avec une notice historique sur l'animal défunt. Cet objet d'histoire naturelle est très-précieux, et c'est par un grand besoin d'argent qu'on est forcé de s'en défaire.

S'adresser place de la Bastille, et demander un monsieur Blond, ayant de gros favoris noirs.

Avis. — MM. les agens de change qui parient contre les royalistes trouveront toujours d'excellentes chaises de poste au marché des Jacobins, tout près de la Bourse.

Dissolution de société.

Le Comité directeur de Paris fait savoir à tous ses honorables correspondans que l'acte de société formé entre lui et les cortès d'Espagne est nul par l'effet des victoires remportées par les tyrans du monde.

M. T..... est chargé de nouer des relations avec d'autres peuplades libres. On est prié de lui adresser des projets dans ce but philanthropique.

Les constitutions non affranchies seront refusées.

Demandes diverses.

On demande un homme assez patient pour écrire sous la dictée d'un ancien ministre. Les appointemens seront proportionnés au zèle du commis.

S'adresser au bureau du *Journal de Paris*.

— On désirerait acquérir, pour le service d'un établissement

public, une grande quantité de vieux papiers et des collections du *Miroir*, du *Pilote* et du *Courrier*.

Faire parvenir ses propositions au magasin des Lunettes, derrière le Théâtre-Français.

— Etienne, ancien valet, désire une place : il donnera ses anciens maîtres pour répondans de sa soumission.

— Mlle X...., professeur bréveté pour l'enseignement mutuel, prévient les personnes qui veulent lui confier leurs enfans, que, pour une faible rétribution, elle les instruit et les nourrit.

Pour plus amples renseignemens, demander la marchande de lait d'ânesse, rue du Foin, n° 1.

— A céder. Un superbe buste fait de mémoire, et représentant Mme la princesse de Lamballe, par M. T....

Décès et enterremens.

M. ...., *joueur d'orgue*, boulevart du Temple, au théâtre de l'Ambigu-Comique.

— Mlle *Pandore*, morte d'inanition le 26 septembre dernier.

— *Le Corsaire* et *le Diable boiteux* se sont tués en combat singulier.

— M. Socrate, en pension chez M. Ladvocat.

LITHOGRAPHIE.

Un vieux soldat, couvert de plus d'un glorieux chevron, veillait à la porte de cet enfant sur qui repose tout l'avenir de la France. Il rêvait aux lauriers que ses compagnons cueillent en Espagne, et il regrettait de ne pou-



Lith.e de Villain

Le Duc de Bordeaux et le vieux Grenadier.

voir partager leurs dangers, afin de partager leur gloire. Tout à coup la porte s'ouvre; le duc de Bordeaux paraît dans son costume de général des dragons de la garde: il tient un journal à la main. Sans doute son auguste mère venait de lire au jeune prince le récit de quelqu'un de ces faits d'armes qui ne coûtent au prince généralissime qu'une heure de combat, et qui vivront éternellement dans l'histoire. Le grenadier présente respectueusement les armes. — Grenadier, dit le duc de Bordeaux, veux-tu me lire le bulletin? — Excusez, mon prince, mais ma consigne... — Ne crains rien, je demanderai ta grâce. — Le grenadier prend le journal en hésitant. Mais bientôt la bonté du prince l'encourage; et, d'une voix assurée, il lit: *Le fort de Santi-Petri est pris.* A ces mots le regard du jeune duc s'anime, son cœur bat plus vite, son front exprime quelque chose de plus martial; on dirait que l'impatience du courage se peint sur ses traits si doux, et que ce nouveau Crillon de trois ans est fâché qu'on ait vaincu sans lui.

ÉCLATS.

Dans le dernier Numéro de *la Foudre* nous avons répété des *on dit* qui circulaient dans le public : l'écho en a retenti jusqu'au sein de l'Université, et l'*on dit* qu'il a provoqué des explications de nature à prouver que le public pourrait avoir eu tort dans son empressement à croire une mauvaise nouvelle. Nous nous applaudissons d'avoir donné lieu à ces investigations, car *la Foudre* sera toujours consacrée à faire jaillir *l'éclair* des vérités utiles. Toutefois, ce que nous ne sommes pas les seuls à avoir remarqué, c'est que la lettre insérée dans *la Quotidienne* et dans le

Journal des Débats viendrait, malgré l'intention de son auteur, à l'appui de notre première assertion. Mais nous aimons à croire que le caissier qui l'a signée s'est égaré dans l'indiscrète ardeur de son zèle. Caution bénévole et ensuite désavouée, il a cru, dit-on, que ses fonctions de caissier général adjoint s'étendaient jusqu'à se porter garant de toutes les probités universitaires ? ou peut-être a-t-il pensé que les membres d'une administration quelconque étaient tous moralement responsables les uns pour les autres *in infinitum* (1). Mais comme le caissier général, dont il est ici question, apprend au public qu'il est en même temps *administrateur de la Charité*, nous nous permettrons de lui demander si c'est dans sa *caisse* ou dans *la Charité* (dont il est l'administrateur) qu'il a trouvé le démenti qu'il donne au bruit public. Au reste, nous faisons cette observation parce qu'il nous paraît que le rectificateur des *on dit* est tombé dans le défaut que nous reprochons au système administratif actuel, et qui consiste à vouloir toujours chercher la probité et la politique au fond des *caisses*.

---

(1) Au reste, cet usage de répondre les uns pour les autres n'est pas nouveau : on le connaissait avant Pascal, qui en parle dans les *Lettres Provinciales*. Cette responsabilité réciproque était une des maximes établies par Fillucius, l'un des vingt-quatre auteurs jésuitiques. En voici le texte : « S'il arrivait qu'à la mort l'ennemi eût quelques prétentions sur vous, et qu'il y eût du trouble dans la petite république de vos pensées, vous n'avez qu'à dire que Marie répond de vous. — Mais qui vous a assuré que la Vierge en répond ? — Le père Barry en répond pour elle, et se rend caution pour la bonne mère. — Mais qui répond pour le père Barry ? — Comme le père Barry est de notre société, toute la société répond des promesses du père Barry. »

Les libéraux qui se trouvaient dimanche au Vaudeville ont témoigné, d'une manière très-scandaleuse, de la *répugnance* à entendre chanter des couplets en l'honneur du duc de Bordeaux. Un vieux militaire qui se trouvait là a interpellé les provocateurs du désordre, en leur disant : *S'il y a parmi vous quelqu'un qui ait du cœur, je l'attends au foyer.* Comme apparemment il n'y *avait pas quelqu'un qui eût du cœur*, il se fit un grand silence ; et MM. les libéraux débusquèrent sans bruit. On jouait ce jour-là *la Chasse aux Renards*.

Un émissaire des cortès, s'étant transporté dans une province que les dilapiditions constitutionnelles avaient déjà ruinée, fit une proclamation pour consoler les malheureux Espagnols. On y lisait, entre autre choses, que *les cortès avaient le projet de faire de l'Espagne un paradis terrestre.* « La chose est faite, dit un alcade, en lisant ces mots : car les habitaus sont déjà, dans ce pays, tous nus comme nos premiers parens dans le jardin d'Eden. »

On demandait à quelqu'un quelle différence il y avait entre *la Foudre* et défunt *Mir...* ; il répondit : C'est que l'une fait des *éclats*, tandis que l'autre ne faisait que des *éclaboussures*. (1)

(1) Eclaboussures, taches de boue. *Dict. de l'Académie.*

Depuis que les libéraux espagnols se sont donnés pour associée la peste qu'ils invoquent à leur secours, on ne les nomme plus la libérale faction, mais la putréfaction.

Question. Pourquoi les libéraux sont-ils si unis dans le mauvais succès ?

Réponse. Il est démontré, par l'expérience, que deux hommes qui se noient ensemble ne se lâchent jamais.

Encore une colonne de *descamisados* faite prisonnière en Catalogne. Nous serions curieux de savoir si, lorqu'ils la verront défiler, les *libéraux* chanteront leur refrain favori :

Et l'on est fier d'être Français
Quand on regarde la *colonne!*

Le libéralisme est une ombre qui grandit lorsque le soleil de la royauté se couche.

On espère que, dans le traité qui aura lieu à la suite de

le guerre d'Espagne, le ministère français obtiendra enfin du ministère britannique que tous les individus de cette nation qui passeront le détroit seront tenus de savoir la langue française, car il y a long-temps que *les Anglais écorchent le Français*. (1)

Théâtre constitutionnel des Cortès. Le spectacle commencera par *Une Folie;* cette pièce sera suivie du *Déserteur;* le spectacle finira par *les Frères féroces*.

Couplets chantés à la Société des Amis du Berceau, le 29 septembre 1823.

TRALALA.

RONDE POPULAIRE.

Air connu.

C'est aujourd'hui le vingt-neuf :
Le quantième n'est pas neuf;
Mais convenez que ce jour
Mérite un joli bonjour.

(*On danse ou on trinque.*)

Tralala, tralala, tralala, (*Bis.*)

---

(2) Il y a beaucoup d'Anglais qui appellent cette formalité un certificat du *bon parlement*.

Au monde notre Henri vint
Pendant l'an dix-huit cent vingt :
Dans sept ans aux médisans
Il dira : « J'ai mes dix ans !!! »

(*Même jeu.*)

Tralala, etc.

De l'honneur sans parchemins
Il saura tous les chemins :
Nos soldats, par maint haut fait,
L'auront bientôt mis au fait.

(*Même jeu.*)

Tralala, etc.

Il verra ce Lauriston,
Qui, pour montrer son bâton,
Court en Espagne, et d'un saut
Prend Pampelune d'assaut.

(*Même jeu.*)

Tralala, etc.

Pour danser le *bolero*
Aux champs du Trocadero,
Malgré tout le bacchanal,
Ils ont franchi le canal.

(*Même jeu.*)

Tralala, etc.

Saint-Sébastien est pris
(Tant de nous on est épris !)
Et là, comme à Santona,
Le *Te Deum* s'entonna.

(*Même jeu.*)

Tralala, etc.

Don Gobès, d'orgueil pétri,
Défendait *Santi-Pétri*;
Mais don Gobès n'est pas fort,
Et nous avons pris le fort.

(Même jeu.)

Tralala, etc.

Effroi de nos libéraux,
Le modèle des héros,
Louis rend les Andalous
De notre bonheur jaloux.

(Même jeu.)

Tralala, etc.

En Espagne, sans nul frein,
On chantait un vil refrain;
Maintenant, en grand gala,
On chante pour *Tragala*.

(Même jeu.)

Tralala, etc.

Henri, toujours grandissant.
Et son sabre brandissant,
Calmant les partis aigris,
Nous dira : *Ventre-saint-gris !*

(Même jeu.)

Tralala, etc.

E. Th.

ANNONCES.

Il vient de paraître chez N. Marc, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4, un ouvrage sur le droit des gens, de M. Smalz, professeur de droit public à l'université de Berlin, traduit par M. le comte Léopold de Bohm (1). Dans un moment où tant d'événemens politiques se succèdent avec rapidité, ce manuel, écrit dans un style clair et simple, ne peut manquer d'être recherché, non-seulement par ceux qui se consacrent aux affaires publiques, mais aussi par les personnes du monde qui ne veulent acquérir que des notions générales sur cette science.

— *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie*, par le comte Théobold Walsh. A Paris, chez C. J. Trouvé, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17. 1823.

Nous rendrons compte incessamment de cet intéressant ouvrage.

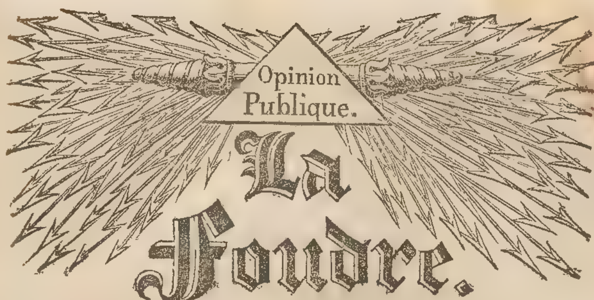
— Parmi les produits de l'industrie on remarque particulièrement deux petits chefs-d'œuvre de mécanisme dus à M. Lilloy, joaillier, rue Bourg-l'Abbé, n° 18, représentant un vaisseau avec tous ses agrès, et un régiment de lanciers. Ces objets ont été offerts par le Roi à notre duc de Bordeaux. M. Pilloy a aussi exposé des parures en perles fines, imitées de l'anglais, d'un travail remarquable. Honneur aux artistes qui affranchissent nos arts du joug de l'étranger!

— On annonce, comme devant paraître au 1er octobre prochain, un *Essai critique sur le gaz hydrogène*, par M. Ch. Nodier et A. Pichot.

---

(1) Un vol. in-8°. Prix, 5 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315, VIS-A-VIS SAINT-ROCH.



Nº 1er. — 5 Octobre 1823.

ÉCLAIRS.

De la transmission des pouvoirs, ou la souveraineté du peuple détrônée par la nature. — La civilisation libérale marchant à quatre pates. — Séjour et voyage de Son Altesse Royale la dnchesse d'Angoulême. — Conversation amicale entre la Foudre et le Gaz hydrogène. — Pétition d'un honnête Espagnol à la Régence : les marmitons révoltés. — Parade exècutée à Cadix, ou la Pièce sifflée.

DE LA TRANSMISSION DES POUVOIRS.

Avant de commencer, on peut être bien sûr, maintenant, que tous ses grands mots *autorité*, *pouvoirs*, *souveraineté*, *paternité souveraine*, dont on cherche la signification avec tant d'embarras, sont des mots différens, qui signifient une seule et même chose; savoir : *les droits des souve-*

rains, quels qu'ils soient, simples ou composés. D'après cela, examinons la manière dont ils se transmettent.

Parce que *le père souverain* de chaque peuple acquit de Dieu *la souveraineté* par la génération, il en est qui imaginent qu'elle dut passer, *par voie de génération*, de père en fils. C'est une erreur détestable, qui renverserait, d'un seul coup, toutes les constitutions humaines, et qui rendrait inexplicable la transmision de tous les droits.

L'*autorité souveraine* est le premier de tous les droits, sans doute; mais c'est *un droit* qui se transmet, comme tous les autres, *par la volonté du propriétaire.* Dès que le premier souverain de chaque peuple l'eut acquise *par la génération*, il put la léguer d'une manière bien simple, par sa parole ou sa bénédiction, verbalement ou par écrit, comme il voulut, et à qui il voulut, à son aîné ou à ses cadets, à la naissance ou à l'élection, à un ou à plusieurs; à son choix ou à celui de ses enfans. Le dernier de ses successeurs put en faire autant, *au droit du premier propriétaire.* De là la validité de toutes les constitutions, *monarchiques*, *mixtes*, *électives ou républicaines*, qui deviennent *très-légitimes*, dès que le dernier propriétaire ne s'y oppose pas.

Et voilà déjà, en deux mots, bien des difficultés résolues. Dès que la souveraineté est *un droit*, elle n'est point du tout *innée* avec la personne. C'est un pouvoir moral, que *le père souverain* a acquis de Dieu sur ses descendans, en se soumettant volontairement à toutes les charges que la souveraineté exige; *pouvoir moral* qui n'existait pas avant la génération, qui subsistera essentiellement dans tous ceux à qui il confiera le gouvernement de ses descendans; *pouvoir moral* qu'il a acquis par ses volontés, et qui ne saurait plus passer à d'autres que par l'expression de ses volontés et celle de ses successeurs. Et il en est de même *de tous les autres droits*. Certes, le droit de domaine que

j'ai acquis sur ma terre, par mon travail, est bien à moi, sans doute; il m'appartient aussi essentiellement que le travail et les bras avec lesquels je l'ai aquis. Cependant, *ce pouvoir moral* n'est pas *inné* avec ma personne; je peux le transmettre à d'autres avec ma terre, par l'effet seul de mes volontés. *La volonté légale du propriétaire* est la seule puissance qui puisse transporter *des droits*. Jamais il n'y en aura d'autre, et c'est *sur cette volonté*, elle seule, que Dieu a fondé la stabilité des empires.

Il est bien vrai que les premières constitutions furent presque toutes *héréditaires*; mais c'était librement, et parce que les souverains le voulaient ainsi. Dans cette hérédité même, il y en avait qui préféraient les cadets, d'autres qui admettaient les femmes à partage, et d'autres qui les excluaient. *L'autorité souveraine* étant *leur propriété individuelle*, pourvu qu'ils ne touchassent pas aux droits personnels de leurs sujets, ils en étaient parfaitement les maîtres.

Il est bien vrai que chez les Francs, *le père* voulut que *sa souveraineté* passât au mâle le plus proche, dans l'ordre du sang. C'est ce qu'on appela *la loi salique*, qui fut observée très-religieusement; et c'est sans contredit la meilleure de toutes les constitutions. Aussi est-ce elle que les Francs suivirent régulièrement, dès l'origine, soit dans leurs réunions, soit dans leurs partages. Lorsque, pour tenir contre les Romains, leurs chefs prirent le sage parti de se réunir, ils choisirent *Pharamond*. Il faut bien se garder de croire, comme on l'a prétendu de nos jours, que ce fut une élection arbitraire; ce fut, nous dit l'histoire, parce que *Marcomir*, son père, étant le principal chef, il était conséquemment le plus proche du sang, *selon la loi salique*. Après l'extinction de la première dynastie, pourquoi les grands proclamèrent-ils *Pépin*? Ce fut, très-probablement, parce qu'étant le principal d'entre eux, il était le *chef de la seconde*; et après l'extinction de la seconde,

pourquoi proclamèrent-ils *Hugues Capet*? Ce fut aussi, très-probablement, parce que c'était son tour, *d'après la loi salique*. Et ayant déclaré que la couronne serait indivisible, l'hérédité fut irrévocablement fixée *au plus proche du sang* dans sa famille. Pour les dynasties, comme pour les individus, un *passe-droit* dans la succession au trône eût fait verser des fleuves de sang pendant des siècles; de sorte que *nos Bourbons*, qu'on a eu la témérité de traiter, de nos jours, comme *de misérables commis des peuples*, étaient, très-probablement, dès la Germanie, *la troisième dynastie des Francs* par leurs pères. Dans l'histoire, tout est pour cette vraisemblance, et rien ne lui est contraire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'*autorité* d'un père étant la plus intime de toutes ses propriétés, *le père souverain* des Francs, dès qu'il l'eut acquise de Dieu par la génération, put la transmettre *au plus proche du sang*, par l'expression seule de ses volontés; comme il eût pu la léguer aux femmes, aux cadets, ou à ceux que ses enfans lui auraient présentés. Il en était absolument le maître.

En vain objectera-t-on que ce *père souverain des Francs* était mort plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Cela peut-être. Mais ses descendans ne sont pas morts avec lui, puisqu'il en existe encore; et, tant qu'il en existera, *sa souveraineté* sera indestructible. Car pourquoi *le père souverain* des Francs eût-il *le pouvoir universel* de gouverner ses descendans? C'est parce qu'il en fut l'*auteur universel*, et que, selon l'expression de l'Écriture, il seront tous, sans aucune exception, une émanation de sa substance: *populi egredientur de lumbis tuis*. Tant qu'il y aura des Francs sur la terre, le *pouvoir universel* de ce père souverain résidera dans ses successeurs *légitimes*, et ses successeurs seront *légitimes* dès qu'ils auront reçu des pouvoirs de leurs prédécesseurs. Et ce que nous disons *du père souverain des Francs* s'entend de

celui de tous les peuples, comme ce que nous disons *du droit de souveraineté* s'entend de tous les autres droits. Il y a des siècles que ceux qui ont défriché nos terres et bâti nos châteaux sont morts; et cependant leurs droits ne sont pas morts avec eux. Le premier propriétaire les a passés avec ses terres à ses successeurs, qui les transmettront à d'autres, volontairement, jusqu'à la consommation des siècles.

Et comment savoir si le souverain actuel réunit les pouvoirs *des pères souverains?* Rien de plus facile. Certes, le peuple Français se trouve composé de bien des petits peuples aborigènes, *Celtes, Gaulois, Bretons, Normands, Bourguinons, etc., etc.* Tous se trouvent réunis aujourd'hui sous le gouvernement de Louis XVIII; et chacun d'eux est descendu d'*un duc*, qui a laissé son duché a des successeurs. Est-il un seul héritier de ces anciens ducs qui réclame contre Louis XVIII? Non: il n'en est pas un seul. Donc Louis XVIII réunit dans sa personne les pouvoirs de tous ces petits ducs, et peut, à son tour, les diviser à des chambres ou les transmettre, tout entiers, à qui il jugera à propos: il en est le maître, et Dieu l'en a laissé absolument le maître, au droit de ses prédécesseurs.

En vain objectera-t-on que, *la souveraineté* étant indivisible en France, *Louis XVIII* n'a pas le droit de la diviser: c'est une autre méprise. Il n'en a pas le droit, si sa dynastie s'y oppose; mais il en a le droit, si elle ne s'y oppose pas. Et il en de même de tous les droits en général. « C'est un principe certain, dit *Grotius*, que le dernier propriétaire d'un bien n'est censé faire qu'une seule personne avec le défunt, et qu'il peut faire tout ce qu'eût pu faire le défunt en pareille circonstance: *cum defuncto eamdem censeri personam certi est juris.* Le dernier souverain ne peut pas, plus que ses prédécesseurs, disposer des privilèges de ses sujets; il ne peut pas même, malgré ses héritiers, disposer *des droits souverains*; mais

il le peut, tant qu'ils ne s'y opposent pas. Et si les sujets sont les maîtres de sacrifier une partie de *leur droits* dans de nouvelles constitutions, les souverains, de concert avec leurs héritiers, sont également les maîtres de céder, quand ils le veulent bien, une partie de leurs pouvoirs : *Volenti non fit injuria*. Mais eux seuls peuvent le faire.

Louis XVIII a donc dit une grande vérité lorsqu'il a affirmé dans sa Charte que c'est lui qui *l'a octroyée* à ses peuples; et il était le seul qui pût le faire, puisqu'il était le seul qui fût *le propriétaire* des pouvoirs souverains, par la volonté légale de ses prédécesseurs. Il a dit également une grande vérité lorsqu'il a affirmé qu'en Espagne *Ferdinand VII* était le seul qui pût donner des pouvoirs aux cortès, puisque, dans quelque gouvernement que ce soit, les pouvoirs souverains ne pourront jamais venir de Dieu que par le canal des souverains.

Lorsqu'on croit que, dans les républiques, c'est le peuple qui donne des pouvoirs, c'est se laisser tromper par les apparences. Partout le peuple peut nommer des députés, comme autrefois il nommait des évêques; mais leur donner le pouvoir de gouverner, c'est une chose impossible. Entre *la nomination* et *la collation*, la distance est immense. Si les peuples pouvaient donner des pouvoirs souverains dans les républiques, ils le pourraient dans les monarchies; ils l'eussent pu dans les pactes sociaux; ils le pourraient encore de nos jours : ce qui nous replongerait dans l'abîme *de la souveraineté des peuples*, qui fut une absurdité impraticable dans tous les temps.

De qui donc les députés du peuple reçoivent-ils les pouvoirs souverains dans les républiques ? c'est du dernier souverain qui les a reconnus. *A Rome*, ce fut des Tarquins; *en Hollande*, des rois d'Espagne; *en Suisse*, des empereurs de Vienne; *en Amérique*, du gouvernement anglais, d'où ils passseront de session en session, jusqu'à la dernière, qui les transmettra à d'autres, lorsqu'elle con-

sentira à de nouvelles constitutions, toujours *de souverains en souverains*; de sorte que ceux qui gouvernent, dans les républiques, comme partout ailleurs, sont essentiellement *souverains*, pour le temps qu'ils gouvernent, et les seuls qui puissent transmettre *des pouvoirs souverains* à leurs successeurs.

On sait très-bien qu'un souverain, quelque puissant qu'il soit, n'a pas le droit de toucher *aux propriétés* de ses sujets; mais où a-t-on pris que les pouvoirs souverains sont *la propriété* des peuples?... C'est un délire qui était réservé à notre siècle de ténèbres. Au peuple *les droits de représentation;* au souverain *le pouvoir de législation;* à l'Eglise *l'autorité divine;* aux souverains *une autorité paternelle*?.. Voilà la distinction des droits, telle que Dieu l'a établie. On ne sortira des révolutions que lorsqu'on cessera de les confondre.

Par l'auteur de l'ouvrage intitulé :
De l'Origine des Sociétés.

LITTÉRATURE.

INFLUENCE DES REVOLUTIONS SUR LA CIVILISATION DES PEUPLES.

Il faut entendre par révolution, non-seulement ces momens pendant lesquels s'opèrent les secousses politiques, mais encore ces longues années de convalescence, marquées souvent par des rechutes; ces jours d'expérience douloureuse, pendant lesquels on essaie de tous les principes, de tous les systèmes, sans trouver le véritable remède du mal. Alors les innovations se succèdent : et, par l'effet d'une vaste erreur, on les attribue à la fécondité du génie national, quand elles n'ont d'autre cause qu'un malaise universel.

Les révolutions produisent un déplacement général des choses et des hommes ; mais quand le bouleversement a duré quelque temps, il devient lui-même une habitude : de telle sorte que la société est agitée ensuite par deux principes opposés : par l'habitude du mal, qui tend à conserver son influence usurpée, et par l'habitude du bien, qui agit par des lois éternelles, et dont rien ne peut anéantir l'action.

Alors tous les genres d'usurpations, les usurpations de pouvoir, les usurpations des partis, les usurpations du sophisme, les usurpations de la cupidité, s'opposent ensemble au retour à l'ordre. En proie à des élémens si contraires, chacun cherche une place qu'il ne trouve pas, un repos qui le fuit, des honneurs qui lui échappent. La vie s'écoule rapidement à travers des vœux trompés : c'est un sillon aride, où l'espérance vaine a été semée, sans produire aucun fruit.

Et parce que la rapidité du mouvement social a jeté quelques hommes au sommet de la fortune et des richesses, chacun, comparant le point d'où ces hommes sont partis avec le point qu'il occupe lui-même, se croit des droits à la même destinée, ou plutôt au même hasard. Ainsi voilà le hasard qui, dans les lois de la nature, couronne à peine une chance sur cent mille, chargé de faire le bonheur de cent mille individus : or, qu'est-ce qu'une société où, sur cent mille individus, deux ou trois seulement arrivent au sort qu'ils avaient désiré !

Il me semble que dans cet état de la civilisation, on pourrait comparer les voies de la fortune à la forme d'un triangle : la base, qui est fort large, peut admettre une foule immense; mais son diamètre se rétrécit à mesure qu'on avance vers le sommet, et à peine deux ou trois hommes peuvent y passer.

Pour démontrer à l'homme combien il était avancé dans les voies de la civilisation, on a proclamé devant lui la

doctrine de l'égalité ; mais ce n'était qu'un mensonge, avec lequel on voulait réveiller l'esprit de licence; car l'égalité devant la loi veut dire que tous obéissent également, mais non pas que tous commandent.

Tout ce que l'orgueil invente, afin d'affranchir l'homme des lois de la nature, ne fait que le rapetisser davantage; et il trouve la barbarie là où il espérait rencontrer la civilisation. Car il y a plusieurs espèces de barbaries : il y a une barbarie qui ignore les arts, une barbarie qui ignore les secrets de l'intelligence, une barbarie qui dédaigne les secrets de la vie à venir. Il y a des peuples que nous nommons barbares, qui ignorent les arts; mais ils n'ignorent pas la Providence ; ils ne font pas de lois, mais ils prient; et la prière n'est-ell pas la première civilisation de l'homme!

C. Desmarais.

CORRESPONDANCE.

Au Rédacteur de la Foudre.

Nantes, le 23 septembre 1823.

On ne parle encore que de *Madame :* son passage trop rapide a laissé des souvenirs qui vivront toujours. Tous nos souvenirs sont des regrets : chacun a quelque trait de bonté à révéler, quelque mot obligeant à redire. Ah! puisse celle qui a tant souffert, qui a entendu la révolution rugir autour d'elle, puisse-t-elle aujourd'hui être consolée par la voix du peuple! Cette voix ne redit que des paroles d'amour. Une des dames de la halle disait, en sortant d'auprès de S. A. R. : « Ah! à présent, que le bon Dieu nous envoie autant de misère qu'il voudra, nous avons eu tant de bonheur aujourd'hui, que nous ne nous plaindrons pas. »

Une autre s'écriait, en parlant de *Madame :* « C'est-il franc, ça! On voit bien que c'est de la famille : ça n'est point fier; et comme ça vous écoute le pauvre monde! »

Sur le passage de la princesse, une femme du peuple a fait en-

tendre ce cri remarquable : « Vive la fille de Louis-Seize! vive la royale famille des martyrisés! »

Dans la foule, les mots que l'on répétait le plus étaient : « Pauvre princesse! que le bon Dieu la rende enfin heureuse! elle a tant souffert! ».

Dans un faubourg, sur un modeste arc de triomphe, on lisait cette touchante inscription :

« Ah! trois jours, c'est bien peu! »

Sur une autre :

« Bonheur! à vous qui le donnez! »

Une marchande sortait de chez elle pour courir au-devant de la princesse. Sa voisine lui fit remarquer qu'elle n'avait pas fermé sa boutique; elle lui répondit : « Je n'ai que faire de rien fermer aujourd'hui; les mauvais ne sont plus en ville : tout ce qui n'aime pas *Madame* est à courir les champs. »

Sur la route de Nantes à la Roche-Bernard, il y avait plus de cinquante mille personnes rassemblées pour voir *Madame*. Toute la hauteur du sillon de Bretagne était couverte de feux de joie : on a vu des femmes et des vieillards se jeter à genoux quand la voiture de la fille de Louis-Seize passait devant eux.

A Saint-Florent il y avait quinze mille Vendéens; à la montagne des Allouettes, douze mille. C'est là que *Madame* dit à un paysan qui tenait une fourche : « Mon ami, c'est avec cela que vous avez pris Marie-Jeanne. »

En l'entendant parler avec tant de bonté aux soldats de Bonchamp et de Charette, un officier disait : « Si *Madame* est comme une Reine à Paris, ici elle est bien Vendéenne. »

Madame eût accepté ce titre : n'est-elle pas déjà héroïne?

Quelle journée, mon cher ami, que celle du 22 septembre à Saint-Florent! et quel lieu plus fertile en beautés magnifiques, en tableaux pittoresques, et surtout en héroïques et douloureux souvenirs!

Là mourut Bonchamp, dont les dernières paroles donnèrent la vie à cinq mille républicains. Là, ses vieux soldats et tous ceux de l'armée vendéenne d'Anjou couvraient dès le point du jour le superbe plateau qui couronne la ville de Saint-Florent. A l'entrée

de ce plateau est l'ancienne église de l'Abbaye, maintenant l'église paroissiale ; et à l'extrémité opposée est un tertre offrant le plus magnifique panorama dont notre superbe Loire et ses îles forment le plus bel ornement ; sur ce tertre s'élevait un obélisque dont la base, en face, portait *Bonchamp*, et sur les autres côtés les noms des autres héros morts aux champs d'honneur de la Vendée. Tel était hier Saint-Florent.

La division de l'armée à laquelle j'appartiens eut le bonheur d'être placée d'abord sur le rivage, au lieu du débarquement. Nous y trouvâmes une foule de dames vendéennes attendant *Madame*, et ambitieuses d'accompagner ses pas sur la terre des braves. Elles entouraient une femme couverte de crêpes funèbres : c'était la veuve de Bonchamp. Je remarquai aussi deux jeunes femmes charmantes, vêtues de noir : un mélange de tristesse et de joie était répandu sur leur physionomie ; elles semblaient vouloir sourire : le purent-elles?... C'étaient les veuves des braves Dureau et de Cambour, tués à Roche-Servière!

L'impatience était à son comble, et cependant *Madame* n'était point en retard : elle avait fixé son arrivée à onze heures, et au moment même sa barque, partie de la Meilleraie, volait autour de l'île qui divise ici la Loire. Décrive qui pourra cette scène d'ivresse et de bonheur, cette montagne couverte d'une foule immense ; *Madame* débarquant, refusant voiture et chevaux, gravissant cette rue d'une ville dévorée en entier par les torches révolutionnaires, et sortant à peine de ses ruines ; *Madame* arrivant à l'église, y priant pour les braves qui ne sont plus, et en sortant pour voir d'autres braves prêts à mourir pour elle.

Les rangs s'étendaient de l'église au tertre. *Madame* s'arrête à chaque pas, et parle à nombre de ces vétérans de la fidélité. Elle arrive au sommet du tertre : le nom de Bonchamp est sous ses yeux, sa veuve à ses côtés. Quel moment! quel site! quel spectacle! Non, le monde entier ne peut en offrir de semblable!

Après la revue, *Madame* se rend chez le maire, recevant en chemin quelques placets, cherchant des yeux ceux qu'on n'osait pas lui présenter. C'est ce qui est arrivé à la veuve Etourneau, de ma commune : cette pauvre femme fut saisie au point de ne pouvoir étendre la main ni faire un pas ; *Madame* en fait quatre, et lui arrache le papier de la main, qu'elle n'avait pas la force d'ouvrir.

Après le déjeûner, que *Madame* accepta, des couplets adressés à Son Altesse Royale furent chantés. Les spectateurs n'eurent pas le loisir d'examiner s'ils étaient bons ou mauvais. Que leur importait ? ils contemplaient un auguste visage ; ils ont vu couler des larmes d'attendrissement ; ils étaient heureux.

Madame nous est enlevée, « trop tôt, dit-elle ; mais il faut partir. » La foule se reporte sur le rivage et les côteaux. J'étais sur une terrasse couverte de dames. La barque retournait à la Meilleraie : les cris de *Vive Madame!* remplissaient de nouveau les airs. Nos dames agitaient leurs mouchoirs, quand tout à coup un mouchoir blanc se déploie dans la barque, et ne cesse de répondre à nos adieux. La barque était loin, et disparaissait derrière l'île ; le mouchoir s'agitait encore dans la main royale.

Agréez, etc.

WALSH.

DIALOGUE

Entre LA FOUDRE *et* LE GAZ HYDROGÈNE.

La Foudre.

Bonjour, monsieur *du Gaz hydrogène*.

Le Gaz.

Madame *de la Foudre* est bien haute, aujourd'hui : elle plaisante.... Je ne m'appelle pas *du Gaz* : je suis le citoyen *Gaz*.

La Foudre.

Ah! monsieur le citoyen Gaz! monsieur est libéral!... Mais, mon cher, vous pouvez être parfaitement tranquille auprès de moi, quoique je sois royaliste : je puis même vous assurer que vous n'aurez pas besoin de paratonnerre pendant notre conversation.

Le Gaz.

Oh ! je n'ai pas peur, quoique je sois plus jeune que vous ; d'eilleurs, j'ai des amis qui me soutiendront.

La Foudre.

Votre libéralisme est un très-mauvais *conducteur :* aussi je n'ai jamais voulu m'associer avec lui. Tenez, mon cher, entre nous (et vous savez que je suis discréte), vos libéraux ont une prédilection marquée pour le *carbone :* un beau jour ils vous planteront là pour se *carbonariser*, et je vous engage à vous défier de toutes leurs fausses démonstrations d'amitié.

Le Gaz.

Je vous avouerai (d'ailleurs nous sommes seuls, et il n'est pas besoin que vous me parliez au tuyau de l'oreille) que je suis passablement mécontent de ces messieurs. Quoi ! je m'humilie jusqu'à me laisser enfermer dans des cachots sous terre, jusqu'à me laisser manipuler dans la rue du Faubourg Poissonnière ; enfin, je consens à ne pas bouger de la journée, et le soir je me contente d'une promenade souterraine, depuis huit heures jusqu'à minuit inclusivement ! Et pourquoi toutes ces complaisances ? pour me voir condamné par le conseil d'état, poursuivi d'épigrammes, et chassé presque de Paris à coups de pied dans le derrière.... (mais je me trompe, car j'oubliais que je n'ai pas de derrière), sans que les libéraux disent un mot seulement pour me défendre. Je crois qu'ils me prennent pour un enfant : aussi....

La Foudre.

Aussi monsieur se fâche... monsieur fait du bruit au Palais-Royal, casse les vitres dans une maison, brise les glaces dans une autre, menace de faire sauter Paris.... Moi, je suis franche : je vais toujours droit mon chemin ;

et je dis que c'est mal d'agir ainsi à la sourdine : car il ne faut pas faire peur au monde.

Le Gaz.

Pour ce qui est arrivé au Palais-Royal, je vous jure, foi de Gaz, que je ne l'ai pas fait par méchanceté ; mais, vous savez, on a des momens d'ennui ; et puis, vous avouerez que ce n'est pas fort gai de passer sa vie à entrer dans un tuyau et à ressortir par un bec.

La Foudre.

Ah ! je vois : et pour vous désennuyer de voyager sous le plafond, vous avez voulu sauter sur la table pour lire *le Courrier Français.*

Le Gaz.

Le Courrier ! Oh non ! je ne le trouve pas assez *gazé.*

La Foudre.

Je crois que c'est par jalousie que vous faites tant de fracas, et par dépit de ce qu'on ne parle pas assez de vous, et de ce qu'on parle trop de moi. Vous voudriez l'égalité entre nous... A propos, vous êtes peut-être pour la *souveraineté du peuple ?*

Le Gaz.

J'avoue que j'avais eu quelque penchant pour ce système, lorsque les actions de la compagnie Pauwels montaient. D'ailleurs, nous avons tous notre côté faible, et ce côté-là est bientôt gagné avec la flatterie. Vous savez comme on me gâtait : on me disait que j'étais le flambeau du libéralisme, qu'on voyait en moi la preuve mathématique de leurs progrès ; enfin je brillais le soir sur le devant des boutiques de la rue Saint-Honoré ; je jetais mon reflet vainqueur sur les jambons, les schalls, même sur les chandelles, qui fondaient de dépit sans être allumées.... Vous conviendrez que cela flatte.

La Foudre.

Cela flatte un jeune homme comme vous, qui fait son entrée dans le monde par un bec de cuivre, un *bec-jaune*, ou, si l'on veut un *blanc-bec*, et qui ne sait pas ce que c'est que de vivre... D'ailleurs, MM. Thénard, Fourcroy, ou autres, ont manqué votre éducation; et il aurait beaucoup mieux valu vous laisser faire comme auparavant de *l'eau claire*(1), que de vous persuader que vous étiez de la famille de *la Foudre* ou de celle *du Soleil* : car je puis vous dire en confidence que, moi qui ai vu les registres de l'état civil...

Le Gaz.

Au reste, je ne risque pas grand'chose... quand on a un *chez soi* et quelques amis. Si l'entreprise ne réussit pas, je me retire; et je défie les libéraux de me mettre *sur le pavé*... Ils font tout ce qu'ils peuvent pour m'*enfoncer*, et ils y réussissent.

La Foudre.

Et moi, si j'avais voulu accepter toutes les offres qui m'ont été faites, je serais plus riche que Masséna! Dans le temps (je croyais que notre voisin Carbone vous en avait parlé), on m'avait engagé à tomber sur les églises, les presbytères, les châteaux : je résistai à tout. J'avais mes principes, et je suis, comme on sait, un peu entêtée. En 1815, je reçus une députation de la chambre des représentans, qui m'engageait à foudroyer tous les royalistes de Waterloo.... Je répondis que je ne recevais de conseils de personne. Alors la députation m'engagea de mettre avec elle pied à terre. J'y consentis; mais je descendis avec une sorte de dignité un peu brusque; en sorte que ces messieurs en furent épouvantés, et que l'idée ne leur vint plus de me faire une pareille proposition. Les rois ne devraient jamais descendre autrement.

---

(1) On sait que l'eau est formée principalement d'hydrugène.

Le Gaz.

C'est là où je vous prends. Vous me reprochiez tout à l'heure de faire des *éclats*, et voilà que vous-même...

La Foudre.

Dame! écoutez, on me connaît; on sait, avec moi, à quoi s'en tenir; on n'a qu'à se procurer des paratonnerres, du taffetas, etc. Tout le monde sait, d'ailleurs, que je ne touche pas aux lauriers; ce qui fait qu'en France je ne sais pas où tomber.

Le Gaz.

Pourquoi êtes-vous donc tombée si souvent durant les cent jours?

La Foudre.

Oh! les cent jours, ce n'est pas *français*.... Mais vous, vous, monsieur le gaz hydrogène, vous à qui on avait fait promettre que vous seriez si sage, que l'on ne pensait pas que jamais vous oseriez casser seulement un verre à *quinquet*; vous, qui aviez obtenu vos entrées dans tous les théâtres de Paris; vous, dont tout le côté gauche avait répondu; vous, enfin, à qui MM. de Cases et Anglès avaient délivré une carte de sûreté pour circuler librement dans la capitale! il y a de la mauvaise foi dans votre fait, et décidément vous êtes libéral.

Le Gaz.

Chut! chut! ne faites pas tant de bruit, et surtout ne parlez pas de tout cela au papa *Soleil*, qui est là haut, et qui pourrait me prendre à grippe.... Mais je vous quitte pour passer chez le rédacteur du *Journal du Commerce*, et l'engager à faire un article, s'il en a la force, contre la brochure de MM. Nodier et Pichot.

La Foudre.

Si vous êtes sage, je vous enverrai un abonnement *gratis* de mon journal: je joindrai à l'envoi un paratonnerre, le tout *franco*, par la poste. Adieu.

Cyprien D.

Demande d'adoption d'un bon et honnête Espagnol dans une famille bien réglée.

(Cette pétition a été adressée par le réclamant, réfugié à Paris, à l'ambassadeur Français en Espagne, afin d'être, par ce dernier, mise sous les yeux de la régence.)

Je suis accoutumé à vivre en famille; il m'en a beaucoup coûté pour quitter la mienne; mais afin qu'on n'imagine pas que ce soit légèreté de ma part, si je m'en éloigne, je vais faire un court exposé de ce qui s'y est passé dernièrement. La maison était nombreuse : enfans, neveux, serviteurs, valets, servantes, tout s'y trouvait assez bien. Nous aimions notre père commun; nous sentions ses défauts, et nous trouvions plus commode de les supporter, pour être plus tranquilles; le cœur était bon : c'est l'essentiel. Tout va bien lorsqu'on est en train d'aimer; enfin, nous ne célébrions pas une des fêtes annuelles de notre religion sans crier, au dernier coup de vin : *Vive notre père !* Ce cri était unanime, et faisait écho à la cuisine et à toutes nos fermes. Tout en jouissant doucement de la vie, à quelques injustices près, nous nous endettions. Comme nous avions laissé au bonhomme la jouissance du bien de notre mère, nous voulûmes compter avec lui. Il vola au-devant de nos désirs. Sa bonté, sa justice, furent célébrées d'une voix unanime. On devait aux serviteurs de longs arrérages; on les appela à consulter avec nous sur les moyens de nous tirer d'affaire. Depuis ce temps-là tout a changé. Les serviteurs, flattés par quelques-uns de mes frères, ont pris le dessus; mon pauvre père n'a pas gardé l'ombre d'autorité. Au lieu de cela, on le garde à vue, dans une chambre qui n'est pas celle qu'il aimait. Un de mes cousins, un grand flandrin, porteur d'une figure

à boire dans une ornière, s'est déclaré des premiers contre la règle, en disant que tenir tête à son père est le premier des devoirs d'un enfant bien élevé. Il s'est associé au faiseur d'almanach, qui nous servait de secrétaire. Il se dit un héros, appelle l'autre un sage; et, sous ces belles dénominations, ils sont les maîtres partout. Ils font asseoir les marmitons à table, les enivrent, leur persuadent qu'il est plus beau de crier *Vive la maison!* que *Vive notre père!* Ce n'est rien que de crier bêtement *Vive la maison!* et de manger le rôti avec celui qui l'a tourné; mais encore faut-il dîner. Il nous est arrivé souvent de n'en rien faire. Il ne décidaient rien à la cuisine, à moins qu'on ne fût aux voix. Deux ou trois bavards se disputaient un temps infini sur la préférence qu'on devait donner au gigot ou à l'éclanche. On recueillait les suffrages. Notre père avait le mince droit de suspendre pendant deux heures l'effet de la délibération. Vous jugez qu'il n'en usait pas souvent. Une seule fois il refusa son consentement à une espèce de pot-pourri, où toutes les viandes et les légumes se trouvaient confondus de la manière la plus étrange. Il avait encore la bonté de craindre la colique pour tout le monde. Cette résistance, qui ne dura pas dix minutes, coûta la vie à son chat et à son chien, qui furent pendus à sa fenêtre. A-t-on vu, disait-on, des bêtes plus serviles! L'un ne saute que pour son maître; l'autre ne prend de souris que dans sa chambre. On prétend aussi qu'on dépeça une partie de ces innocentes victimes, pour les mettre dans le pot-pourri. Ce fut au milieu des tranchées et des contorsions qu'occasionait ce détestable ragoût, que l'orateur le plus célèbre parmi ces enragés s'écria d'un ton emphatique : Voyez-vous, mes amis, comme le vaisseau de la marmitte s'élance à pleines voiles vers le port de la bonne cuisine. Toutes ces folies barbares pouvaient avoir une fin : on les a en quelque sorte perpétuées par une grande injustice. Notre aumônier, qui nous était pa-

rent, s'était fait, par ses économies, une fortune indépendante, dont il offrait une partie à notre père dans les grandes occasions, et avec laquelle il secourait les pauvres. J'étais, d'ailleurs, assez gourmand; mais, enfin, les truffes qui se cachent sous la terre, et le café dont se couronnent les hauteurs de l'Arabie, ne sont pas faites seulement pour les taupes, les cochons et les oiseaux. On s'empara du bien de cet honnête ecclésiastique pour payer la dette de famille; on le couvrit, lui personnellement, de calomnies, pour rendre ce dépouillement plus facile, et la petite pension qu'on lui laissa ne doit lui être dévolue que lorsqu'il aura juré que le pot-pourri est un excellent mets. Jugez quel supplice pour un homme qui s'y connaît. J'ai quitté mon père lorsque j'ai vu que je ne pouvais lui être bon à rien. Je demande une famille où le chef soit obéi et respecté, où l'on mange la soupe chaude, la salade froide, où l'on ne confonde pas l'aile de perdrix avec les tripes de mouton, où l'on mette le vin à la cave et le blé au grenier. Celle où l'on a assez peu de philosophie psur se conduire ainsi est tout ce qui me convient. Je demeure rue Coquillère, entre une magnifique porte cochère et une méchante boutique, non loin de la Halle aux Blés, monument de l'ancienne tyrannie, fort à portée du Palais-Royal, que l'on dit être le berceau de la liberté, mais dont on m'avertit de me défier, parce qu'on ne jouit guère de cette liberté que dans les poches.

FRAGMENS D'UNE PARADE EXÉCUTÉE DANS CADIX.

Si une seule goutte de sang français et royaliste ne payait pas bien cher l'avantage immense d'abattre en Espagne le monstre révolutionnaire, il n'y aurait pas de parade plus risible que le

spectacle donné à l'univers par tous ces pantins, paillasses et polichinelles du libéralisme, qui se sont affublés du nom pompeux de cortès.

De toutes les représentations comiques qu'ils nous offrent depuis deux ans, la plus bouffonne est sans contredit celle dont ils viennent de nous régaler à l'occasion de leur séance de clôture de session. Le seul motif qui nous empêcherait d'en rire aux éclats c'est de voir en scène une chose aussi vénérable que la monarchie; mais, dans les temps de barbarie de l'art dramatique, on a bien joué *Dieu*, la *Vierge* et les *saints*. Figurons-nous donc ici que nos batteleurs de Cadix ont fait une reprise de *la Passion*, ou de tout autre drame du temps de Jodelet. Prenons nos places sur les banquettes, et livrons-nous à l'hilarité qu'inspire de pareilles farces : aussi-bien celle-ci tire à sa fin, et le dénoûment en est prévu. La Monarchie sort glorieuse et triomphante de l'ignoble combat où la *Révolte* l'a engagée; la Révolution et son acolyte le Libéralisme, pressés de toutes parts, et ne pouvant plus s'enfuir à pied sec, font un plongeon dans la rade de Cadix; la toile tombe, et tous les spectateurs, en claquant des mains, s'écrient : *Nec plus ultrà !*

Silence, silence,
V'là la pièce qui commence.

Le Président des Cortès. (C'est lui qui fait les demandes et les réponses : il figure à lui tout seul *la Victime* et *les Bourreaux*, et leur prête le langage qui lui paraît le plus commode.)

Nota. Tout ce monologue est extrait du *Constitutionnel* du 23 de ce mois.

La Victime.

Mes chers amis et bourreaux,

Dans ce jour solennel, mon cœur est nécessarement affecté par des sensations différentes. D'un côté, le mal que vous m'avez fait à moi, à ma famille et à mes enfans; de l'autre, l'acharnement que vous mettez à prolonger mon agonie, produisent dans mon esprit les effets naturels qui doivent résulter de causes si opposées. Et si l'horrible abus que vous avez fait de mon nom royal m'afflige profondément, j'éprouve la plus vive satisfaction en voyant la persévérance héroïque avec laquelle vous ne vous lassez pas de me persécuter.

Les Bourreaux. (Il ne faut pas oublier que c'est toujours le président qui parle et qui fournit au dialogue.)

Auguste victime,

En terminant notre session, nous aurions désiré pouvoir vous féliciter de la jouissance tranquille des droits que nous nous sommes arrogés sur vous; mais une aggression perfide nous accable de tous les maux de la guerre. Le fanatisme, les vices et l'ignorance combattent obstinément pour vous soustraire aux doux effets de nos vertus, de notre honneur et de nos lumières.

La Victime.

Il est vrai, il est bien vrai que vous m'avez quelque peu rudoyé, que je suis votre jouet, que vous m'avez entraîné captif, que vous avez tout bouleversé chez nous; mais tous ces petits griefs ne sont pas des raisons pour qu'on vienne vous chanter pouille, ni tourmenter dans leurs projets de braves gens comme vous, d'autant plus que tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour votre plus plus grande prospérité, et pour une plus grande gloire *constitutionnelle*.

Les Bourreaux.

Quels vains prétextes a-t-on choisis pour ces hostilités? Le respect dû à la religion et la sureté des trônes! Comme si ces deux bagatelles accessoires dans le bonheur des peuples devaient jamais autoriser une intervention armée contre d'honnêtes patriotes qui n'ont commis d'autres excès que d'égorger quelques obstinés incapables d'apprécier la félicité que nous leur préparions, et de vous mettre les fers aux pieds et aux mains; action *énergique* que vous avez admiré tout le premier, et dont, nous en sommes bien sûrs, vous êtes trop juste pour vous plaindre.

La Victime.

Le sort des armes ne nous a pas favorisés jusqu'à présent contre nos ennemis, mes *libérateurs;* ce n'est pas votre faute et vous n'y pouviez rien, puisque la masse de mes sujets *rebelles* leur a ouvert spontanément les portes.

Les Bourreaux.

Il est vrai, comme vous le dites très-bien, que nous avons été rudement frottés, et, comme vous le dites très-bien aussi, que

la population entière s'est rangée contre nous; mais, loin d'humilier notre courage, nous nous sommes sauvés à toutes jambes, et puisant dans nos courses une nouvelle vigueur, nous attendons *tranquillement* que *notre cause triomphe*, ce qui peut traîner un peu en longueur.

LA VICTIME.

Il me suffit que vous soyez restés ce que vous étiez dans les jours mémorables des 9 et 11 janvier dernier. La confiance universelle qu'inspire votre patriotisme, et la haine générale dont vous êtes l'objet, sont autant de preuves que vous avez bien mérité de la patrie, et que j'avais tort de me plaindre de vous. Permettez-moi donc de vous manifester toute ma reconnaissance pour les services importans que vous m'avez rendus en me traitant de la sorte, et pour le soin que vous avez eu de l'honneur de ma famille.

LES BOURREAUX

Votre auguste personne et sa famille étant maintenant renfermées dans cette enceinte impénétrable, rien ne pourra les soustraire à nos griffes nationales, et vous pouvez compter, dans votre sollicitude pour nous, que nous saurions, au besoin, nous faire un rempart de votre corps; car vous savez qu'avant tout il est de rigueur que nous vivions, nous autres patriotes.

LA VICTIME.

Je vous approuve fort, et vous aurez parfaitement raison de vous servir de moi comme d'un bouclier. Je vous avoue donc de toutes les souffrances, de toutes les tortures, de toutes les humiliations dont vous avez eu la bonté de m'abreuver; je bénis le ciel de tout le bien que vous avez versé à pleines mains sur l'Espagne; allez, vous êtes les plus dignes sujets du monde; *reposez-vous, pour le moment, de vos louables travaux;* prenez bien garde de vous enrhumer, et couvrez-vous la poitrine. Je vous baise les mains.

LES BOURREAUX.

Vous êtes bien bon, assurément, et nous n'y manquerons pas, pour vous obliger. Si vous aviez besoin de quelque nouvelle humiliation, ne vous en privez pas; convoquez-nous de nouveau, vous nous trouverez prêts à vous obéir. »

Ici commença le vaudeville final. Une forte détonation, produit sans doute par l'attaque du Trocadero, empêcha d'entendre

le couplet au public ; mais nous avons su que, pour prouver tout l'intérêt qu'ils portent au commerce, même au milieu des événemens les plus graves, MM. des cortès avaient sanctionné, avant de se séparer, différentes propositions relatives à l'*exportation des écorces de chêne et de liége*. Qu'on dise que ces gens-là ne pensent pas à tout.

ÉCLATS.

Un bon et *même bien bon libéral* s'écriait il y a quelques jours, en lisant un de nos numéros : « Comment « voulez-vous que les Anglais puissent nous estimer, lors-« que le ministère permet sans cesse à *la Foudre* de les « traiter *d'insulaires !* »

Le respectable cardinal Fesch doit bien regretter la mauvaise fortune de son audacieux neveu, feu l'empereur des Français, M. Napoléon; le général M....s, avec vingt ou trente mille baïonnettes, aurait facilement persuadé au conclave qu'il ne *pouvait* pas faire un meilleur choix.

Le PILOTE est à vendre; il pourra trouver des acquéreurs, mais il ne sera jamais *à louer*.

Tandis que les habitans de la Catalogne faisaient célébrer un service funèbre en l'honneur de nos braves tués en Espagne, nos journaux radicaux insultaient à leur mémoire. Remercions nos journaux radicaux de cette attention délicate; ils ont senti que leurs éloges troubleraient la cendre des morts.

Dans le conclave formé pour l'élection du pape, le cardinal Fesch, oncle de feu Buonaparte, a obtenu une voix... C'était la sienne.

Une pétition vient d'être adressée à la régence de Madrid, pour obtenir la grâce de Riego. Nous ne doutons pas de son succès, puisqu'elle est apostillée par les rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Pilote*.

On assure que l'un des charriots couverts sortis de Pampelune est arrivé sain et sauf dans la cour du *Pilote*..

La saison devenant froide, le *Diable boîteux* se fait prêter, chaque matin, une robe au *Constitutionnel*, son parrain. *Le Constitutionnel* ne sera pas, sans doute, embarrassé de prêter un bonnet à son filleul. On dit que ce filleul ne pouvant pas, d'ailleurs, se passer de *béquilles*, plusieurs R. se sont fait un devoir de lui en donner; mais on ajoute que ce n'est pas dans la main qu'il a reçu les cadeaux.

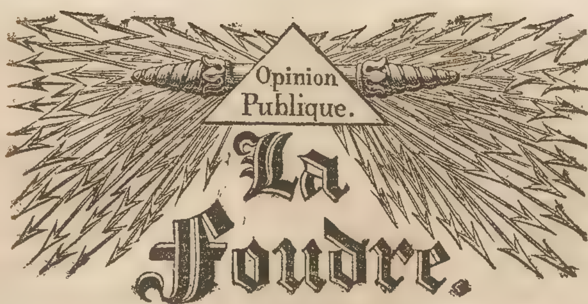
Extrait des contrôles et registres de la garnison de Pampelune.

Espagnols.	880
Réfugiés Français et étrangers.	
Voleurs de grands chemins.	50
Assasins et autres.	50
Forçats libérés.	20
Total.	120

y compris le valet du bourreau de Perpignan.

ANNONCE.

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315, VIS-A-VIS SAINT-ROCH.



N° 2. — 10 Octobre 1823.

ÉCLAIRS.

La monarchie espagnole sauvée!!! — S. A. Royale devant Cadix! — Voyage en Suisse. — Mémoires de madame Sapinaud. — Portraits à faire. — Les censeurs impériaux. — Réunion d'un cortès *dans la salle des assemblées générales. — Monsieur l'Evêque et madame son épouse. — C'est un malheur. — C'est une horreur.*

POLITIQUE.

FERDINAND VII EST LIBRE !!!...

Honneur à l'armée qui a si vaillamment soutenu la gloire du nom français !

Honneur à l'auguste libérateur de la monarchie espagnole, qui a si noblement accompli sa noble mission !

La valeur de son Altesse Royale, la rare intrépidité de nos soldats, la prudente fermeté du gouvernement français, ne laissaient aucun doute sur l'issue d'une guerre qui mettait encore une fois la monarchie aux prises avec la révolte, et qui armait les passions les plus viles contre les droits les plus saints et les devoirs les plus sacrés!....

Que sont devenues vos insultantes prophéties, insensés qui prédisiez des triomphes à la félonie! misérables qui prépariez en secret des chaînes à la royauté, et tressiez des couronnes à la trahison!

Ferdinand est libre!... et la nouvelle de sa délivrance retentit d'un pôle à l'autre!... Sa liberté va raffermir les trônes de l'Europe! Que cette victoire remportée sur le génie des révolutions est miraculeuse! que d'efforts réunis! que de complots entassés pour arrêter dans leur course les légions de la légitimité!... Elles ont tout détruit, tout renversé, comme en se jouant, et les vaines clameurs du libéralisme ont été soudain étouffées par les cris de la victoire!... Qu'il soit bientôt rendu à nos vœux, le prince illustre qui a guidé nos soldats vers un si beau triomphe! Né pour le trône, il appartenait à notre amour : déjà il appartient à l'histoire!

Il n'y a plus de Pyrénées! Une amitié éternelle va régner entre deux nations sur lesquelles avaient pesé les mêmes infortunes, et qui sortent du même abîme. Le peuple français a sauvé le peuple espagnol; l'étendard du fils de Saint-Louis, le drapeau sans tache, qui a flotté vainqueur sur tant de champs de bataille, se déploie aujourd'hui sur les tours de Cadix, comme on voit un signe de salut arboré sur un mât brisé après la tempête!

L'Espagne est ivre de joie! La France répond à son allégresse, et le *canon des Invalides* achève ce que le *canon de la Bidassoa* avait si glorieusement commencé.

LITTÉRATURE.

Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie ; par le comte Théobald Walsh. Paris, chez C. J. Trouvé, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17.

Je ne connais pas d'auteur moins franc que M. le comte Théobald Walsh ; mais cette fois, ce qui est si rare, le défaut de franchise ne provient que d'un excès de modestie. Lisez la préface des *Notes sur la Suisse*, vous y trouverez que « l'auteur n'a pas la prétention d'offrir un livre « au public ; qu'il est totalement étranger à la géologie, à « la botanique, à l'économie politique et à la minéralogie ; « qu'il n'est ni un homme de lettres ni un artiste. » J'ai lu l'ouvrage de M. Walsh, et je puis certifier que toutes ces propositions avancées par l'auteur sont de la plus grande fausseté.

M. le comte Théobald Walsh explique ensuite à son lecteur le motif qui l'a déterminé à faire imprimer ses *Notes* après les deux ouvrages publiés par MM. Simond et Raoul-Rochette, sur la Suisse. J'avoue que je ne suis pas fort content de cette explication : car, après quelques circonlocutions, l'auteur nous dit qu'il a senti naître en lui le désir d'être imprimé « à mesure qu'il voyait disparaître les feuil- « lets blancs de ses tablettes ; et qu'alors il a pensé qu'il « pouvait, ainsi que tant d'autres, aspirer à l'honneur de « se voir *relié en veau.* »

Tout en me félicitant que des motifs aussi légers eussent produit un résultat aussi important, je me disais que l'esprit de l'auteur était tombé un instant dans une sorte de fluctuation : cette fluctuation, tolérable souvent en littérature, ne vaut rien en politique ; et nous savons de très-bonne part que M. Théobald Walsh n'en est pas susceptible. Ceci me rappelle un mot de circonstance, et je prie

l'auteur des *Notes sur la Suisse* de me pardonner cette digression en faveur du titre de ce journal. On disait que la fluctuation d'esprit ne produisait qu'un *je ne sais quoi.* Quelqu'un qui avait entendu ce propos, et à qui l'on demanda le lendemain ce qu'il pensait du ministère de M. Decazes, répondit que c'était un *je ne sais quoi.* Je ne connais pas de définition plus claire.

Je reviens à M. Théobald Walsh, pour lui dire que la lecture de son ouvrage m'a autant fait de plaisir que le ministère de M. de C.... m'avait fait de peine. Ses *Notes* pourront former comme le complément de ce qui a été dit sur la Suisse et sur l'Italie : on pourrait encore les considérer comme un commentaire, dont la piquante variété ferait souvent oublier le texte. Les anecdotes que l'auteur a choisies sont toutes ou instructives ou amusantes ; et si par hasard elles n'avaient pas toutes ces qualités, l'auteur sait toujours trouver dans la grâce et la finesse de son esprit le trait qui manquerait au tableau. Pour preuve de ce que j'avance, je voudrais pouvoir en faire connaître quelques-unes ; mais je crains que l'exigeante politique ne me force à employer la phrase banale des journalistes, à l'aide de laquelle *ils aiment toujours mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.* Toutefois, je ne puis m'empêcher de citer ce trait, dans lequel M. Théobald Walsh fait connaître la manière un peu singulière dont un certain commandant de Huningue était parvenu à se procurer des vivres. « Durant la dernière guerre, dit l'auteur, le bour-
« guemestre avait réuni à souper quelques amis dans sa
« maison, située sur les remparts. Voilà qu'une bombe,
« lancée au hasard des batteries de *Huningue*, enfonce le
« toît, traverse l'étage supérieur, et tombe avec fracas sur
« la table. Ce plat, qui n'était pas porté sur le *menu*, fit
« perdre l'appétit aux convives, qui se dispersèrent ef-
« frayés. On commença dès lors à faire de sérieuses ré-
« flexions sur les inconvéniens d'un si importun voisinage,

« qui rendait, en cas de guerre, la clause de la neutralité « tout-à-fait illusoire à l'égard de Bâle. Le commandant de « Huningue, manquant de vivres, n'avait, en effet, qu'à « en faire demander à la ville, en appuyant sa requête « d'une demi-douzaine de bombes, et il était sûr de recevoir aussitôt par le Rhin ce qu'il lui fallait. Il fut donc « résolu qu'on insisterait fortement auprès des puissances « alliées pour être débarrassé de cette fâcheuse sujétion, « qui portait une atteinte aussi évidente au libre arbitre « des Bâlons. »

M. Théobald Walsh n'est pas seulement habile dans l'art de manier la plaisanterie fine et délicate, il sait prendre tous les tons, et son pinceau emploie toutes les couleurs; je pourrais même prouver à l'auteur, malgré qu'il en ait, qu'il aborde quelquefois le *romantique;* je dis malgré *qu'il en ait,* car il s'en est formellement défendu dans sa préface. Il est vrai que, pour ne pas trop effaroucher le lecteur, il a toujours soin de placer un trait de gaîté après une description sombre : on dirait qu'il ne peint jamais une tempête sans montrer un petit morceau d'arc-en-ciel.

Je ne puis en finir avec M. Théobald Walsh sans lui emprunter encore une citation qui contient, selon moi, la critique fine d'un ridicule dont les voyageurs européens ne savent jamais s'abtenir. On a la manie en France, et surtout en Angleterre, de ne jamais visiter un lieu célèbre sans y laisser quelque trace de son passage : « Je ne me « suis vu nulle part, dit l'auteur (c'était sur le sommet du « Rigi en Suisse) plus à même d'apprécier l'utilité dont « peuvent être, en cas de pluie, ces volumineux registres « condamnés à subir les admirations ridicules des voyageurs sensibles. Tout en parcourant ces pâges insipides, « j'en tirais des inductions peu favorables à cette classe « d'oisifs qui consacrent leur argent et leur temps à promener en Suisse le fardeau de leur triste nullité. Ici,

« c'est M. un *tel* qui croit devoir consigner, pour l'instruc« tion des générations futures, qu'il a passé sur le *Rigi* la « nuit du 8 au 9; plus loin, c'est un Anglais qui a trouvé « à l'hôtel du *Cheval-Blanc* les *accommodations very* « *good* et *les charges very moderate;* ailleurs un étu« diant, tout frais rémoulu de l'université, apostrophe « d'une citation grecque ou latine la nature qui n'en peut « mais; enfin, à la page suivante, un bel-esprit de Neuf« châtel s'échauffe à froid dans des vers français irrépro« chables.... sur l'article de la mesure. Ceux-là, à mon « avis, se montrent les plus prudens et les plus spirituels, « qui écrivent simplement leur nom ou n'écrivent rien du « tout. »

Quoique l'ouvrage des *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie* contienne quelquefois, peut-être, des anecdoctes déjà trop connues des amateurs, cependant elles se trouvent reproduites avec un nouveau coloris; mais le plus souvent ces *Notes* sont savantes et curieuses. L'ouvrage est au-dessus de son titre, à la différence de la plupart de ceux qui paraissent chaque jour. Je ne peux donc qu'engager M. Théobald Walsh, dans l'intérêt du public, à faire *disparaître souvent tous les feuillets blancs de ses tablettes,* pour me servir d'une expression employée par lui-même dans sa préface.

C. D.

Mémoires de madame Sapinaud sur la Vendée, suivis de Notices sur les généraux vendéens, et d'un Voyage dans la Vendée, par M. de Bois-Huguet, chevalier de Saint-Louis, auteur de la traduction en vers des *Psaumes*.

Ce boulevart de l'honneur et de la fidélité; cette patrie

d'hommes simples et braves, dans le cœur desquels la religion et la royauté avaient jeté de si profondes racines; cette terre classique du dévouement, où chaque paroisse offrait une armée, où chaque chaumière renfermait un héros, la Vendée royaliste, en un mot, n'est pas encore entièrement connue. Les Mémoires si vrais et si touchans de madame de la Rochejaquelin, la narration exacte et fidèle de madame de Bonchamp, veuve du *premier capitaine* de la Vendée, ne retracent souvent que des scènes partielles de ce grand drame politique. L'histoire de M. Alphonse de Beauchamp, quoique présentant un ensemble plus complet, laisse cependant encore à désirer sous quelques rapports importans. Son auteur, peu versé sans doute dans la connaissance des lieux qui ont été le théâtre de cette guerre célèbre, et des hommes qui s'y sont si honorablement distingués, offre sans cesse les mêmes noms à l'admiration exclusive de ses lecteurs, et garde le silence sur une foule de guerriers vendéens qui, après s'être illustrés par un courage au-dessus de tous les éloges, heureux du triomphe de la monarchie, et récompensés de tous leurs sacrifices par le seul retour des Bourbons, vivent ignorés sous les débris du toit qui les vit naître, et pour ainsi dire inconnus hors du pays qu'ils ont immortalisé.

Ce serait un ouvrage éminemment français que celui qui consacrerait tous les noms célèbres de la Vendée. Jamais contrée ne fut plus féconde en grands courages et en pieuses résignations. La gloire et le malheur y enfantèrent des prodiges; le dévouement et la persécution y rendirent égaux ceux que la fortune et la naissance destinaient à vivre séparés. Le chaume eut ses illustrations, le château ses martyrs; mais toujours, parmi les défenseurs armés du trône et de l'autel, le talent seul obtint le premier rang. Qui pourrait avoir oublié que, tandis qu'infidèle à son prince, reniant l'éclat de son nom, trahissant la voix de sa conscience et les véritables intérêts de sa pa-

trie, le duc de Biron s'abaissait au commandement d'une armée républicaine, les Sapinaud, les Charette, les Larochefoucauld, les d'Elbée, élevaient à l'honneur de les guider au combat, un simple tisserand, Cathelineau, « homme d'une bravoure supérieure, qui, sous la bure d'un paysan, cachait le cœur d'un héros et la piété d'un saint. »

Mère et sœur d'illustres Vendéens, il appartenait à madame de Sapinaud de retracer les scènes déchirantes et les combats glorieux dont elle a été la victime et le témoin. Ses Mémoires sont plus particulièrement destinés à nous faire connaître les opérations de l'armée de Charette. Ils sont empreints de cette naïve simplicité que garantit à la fois la vérité des faits et la franchise de l'écrivain. Cet ouvrage, qui ne peut manquer d'obtenir un succès égal à celui des Mémoires de Larochejaquelin et de Bonchamp, nous fournira la matière d'un prochain article; mais, avant de présenter à nos abonnés l'analyse de cette intéressante production, nous nous hâtons de féliciter madame de Sapinaud de la justice qu'elle a rendue à plusieurs chefs vendéens trop souvent oubliés dans les récits imprimés depuis quelques temps, et notamment à M. de Pyron, dont le talent militaire et l'admirable valeur on jeté tant d'éclat sur les batailles de Saumur, de Coron et de Cholet!

X.

CORRESPONDANCE.

Au Rédacteur de LA FOUDRE.

Paris, le 8 octobre 1823.

Monsieur,

Je suis un vieux soldat français, dans toute l'acception

du terme. Les hauts faits de l'armée d'Espagne ont rempli mon âme d'admiration, et j'ai tressailli de joie à la nouvelle des succès de mes braves compagnons d'armes : on les retrouve toujours là où il y a des périls à braver et de la gloire à recueillir.

Or vous saurez, Monsieur le Rédacteur, que, depuis long-temps, je me suis fait un plaisir de meubler ma modeste habitation des portraits de nos vieux généraux; j'y ai joint ceux de ces braves guerriers qui ont eu sur nous l'heureux avantage de se battre pour le Roi de leurs pères et le Dieu de tous les temps.

Il restait encore quelques places vacantes dans mon petit muséum militaire : je guettais l'occasion de les remplir; et lorsqu'on m'eut appris l'arrivée de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême à l'armée d'Espagne, je vis bien que cela ne pouvait pas tarder. En conséquence, j'apprêtai mes cadres au passage de la *Bidassoa*, décidé à les garnir aussitôt la prise du *Trocadero*. A peine cette heureuse nouvelle nous fut-elle parvenue, que je tirai de ma bourse de cuir la petite monnaie destinée aux menus plaisirs, et que je m'acheminai vers la boutique d'un marchand d'estampes, mon voisin.

Sa porte était tapissée de gravures de toute espèce et de portraits de toutes les couleurs : on y voyait accrochés *sir Robert Wilson* et *M. Manuel*, en face desquels on avait pendu *M. Benjamin Constant* et *Riégo*, ce qui faisait un fort joli effet. Je laissai la foule se réjouir de ce coup d'œil, et j'entrai dans la boutique : j'y demandai les portraits des généraux français qui font si glorieusement la guerre d'Espagne. « Je n'en ai aucun, me répondit le marchand. » Et comme je relevai ma moustache, en signe de mécontentement, il s'empressa d'ajouter : « Et je ne crois pas que vous puissiez les trouver nulle part. » Je ne vous répéterai pas ce que je lui répliquai, parce que je n'ai pas encore pris l'habitude de jurer en écrivant; mais le mot qui m'é-

chappa lui fit dresser les oreilles et baisser le ton. « Comment, Monsieur, lui dis-je ensuite, et le plus poliment qu'il me fut possible, vous n'avez pas un seul général français ?... Vous aurez au moins les portraits de quelques généraux espagnols, de *Morillo*, de *Ballesteros*. — Monsieur, me répondit-il, je ne les tiens plus depuis qu'ils ont passé de l'autre côté : ces hommes-là ne se vendraient pas aujourd'hui. — Quoi ! vous n'avez pas même celui de *l'Abisbal*, qui a fait un demi-tour à droite au bon moment ?... — Je l'ai eu, et j'en ai été fort embarrassé : car je ne savais où le placer ; il ne tenait nulle part. Heureusement quelqu'un s'en est accommodé tel qu'il était, et l'a pris pour ce qu'il valait : cela m'a fait d'autant plus de plaisir qu'on l'avait si souvent marchandé, et qu'il était passé en tant de mains, qu'il m'était revenu tout déchiré de droite et de gauche, et ne conservait plus rien de la noblesse de son ancien caractère.

Je sortis de fort mauvaise humeur, comme vous pouvez le penser, et je m'en allai chez un autre détaillant de figures humaines.... Le devant du magasin de celui-ci était garni d'acteurs des différens théâtres de la capitale, tous plus beaux les uns que les autres, comme de raison ; mais pour des acteurs de la guerrre d'Espagne, *néant*.

Un troisième ne comprit pas ce que je lui demandai, et m'offrit, en revanche, une collection de figures pâles et blêmes : c'était un reste de pacotille qui avait gardé la *chambre quatre ou cinq ans*, et que j'aurais eu à bon marché, parce que la mode en passe tous les jours ; mais vous sentez bien que je n'en voulus point, attendu qu'il n'y avait pas dans tout cela un véritable général *français*.

Je continuai mes recherches, et partout elles furent infructueuses, à l'exception d'une seule boutique où je trouvai le portrait du maréchal *Moncey*. Je m'empressai d'en faire l'acquisition, et je fus étonné du prix auquel

on me le laissa. J'étais convaincu qu'il avait doublé de valeur depuis qu'il commandait une armée royale.

Furieux contre les artistes qui lithographient le scandale, au lieu de tailler leur crayon à la gloire de la France, j'ai résolu de former une nouvelle galerie de portraits militaires, et d'ouvrir une souscription à cet effet. Déjà quelques-uns de mes anciens camarades d'Austerlitz, tout fiers de se voir renaître dans nos jeunes soldats, sont venus déposer entre mes mains l'offrande du cœur. Comme ils jouissaient de nos nouveaux triomphes! avec quelle ivresse ils se racontaient les traits de valeur, de sagesse et d'humanité d'un prince sous lequel ils regrettent de ne pouvoir servir!.. « Jugez de mon désespoir, me disait, la larme à l'œil, une vieille moustache du 52e : n'avoir que quarante-cinq ans, et, faute d'un bras, ne pouvoir brûler une cartouche en l'honneur des Bourbons! » Et tout en déplorant son malheur, il m'a remis cinq jours de sa pension de retraite pour avoir le portrait de l'illustre général sous les ordres duquel son fils a du moins le bonheur de faire ses premières armes.

J'ai pensé, Monsieur le Rédacteur, que ce projet ne pouvait manquer de vous plaire, et qu'en parlant honneur et gloire à des Français, on était sûr d'en être écouté! J'ai pris la plume, et je vous adresse ma lettre, afin que vous lui donniez une petite place dans votre journal, qui s'est toujours montré l'ami du Roi, le soutien de la monarchie et le protecteur des braves qui les défendent.

J'ai l'honneur, etc.

VICTOR, dit *la Valeur*,

Ancien sergent au 46e de ligne.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

Le fait suivant prouve à quel prix on obtenait la tranquillité publique en Espagne lors de la première invasion en 1807. Murat, arrivé à Madrid avec l'armée française, rendit le décret suivant :

Art. 1er. Chaque Espagnol qui sera rencontré dans les rues avec un couteau en forme de poignard sera condamné à mort.

Art. 2. Chaque Espagnol devra ouvrir son manteau toutes les fois qu'il rencontrera un Français.

Art. 3. Tout rassemblement au-dessus de sept personnes sera dispersé à *coups de fusil.*

REVUE DES THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — En annonçant, dans un de nos numéros, la prochaine représentation du ballet d'*Aline*, nous en avions prédit le succès. Nous ne nous ferons pas un grand mérite aujourd'hui d'avoir été prophètes, puisque nous savions d'avance que cet ouvrage était de M. Aumer; cependant, nous avouerons qu'au milieu des plus favorables présomptions, nous étions embarrassés de savoir comment le chorégraphe s'y prendrait pour ajouter de nouveaux charmes à tous ceux dont Boufflers, Vial et Berton ont si richement doté la *reine de Golconde*. La tâche était plus difficile qu'on ne pense : car bien que la couleur générale du sujet semble merveilleusement disposée pour la variété des danses, il est toujours très-chanceux de reproduire d'une manière quelconque,

sur la scène, une fable devenue populaire par le talent de ceux qui l'ont déjà traitée. La comparaison rend le public plus exigeant. Félicitons donc d'abord M. Aumer d'avoir surmonté ce désavantage. Le moyen le plus adroit pour l'éluder était le plus simple : c'était de conserver à l'action sa marche naturelle et primitive, sans s'occuper de créer des épisodes qui l'auraient certainement altérée. C'est aussi ce qu'a fait l'auteur du ballet. Il ne faut pas croire pour cela que son imagination soit demeurée stérile; mais, d'accord avec le bon sens, elle a su ne se montrer qu'à propos, c'est-à-dire qu'elle ne s'est déployée que pour adapter au sujet les danses les plus variées, les tableaux les plus brillans. L'intérêt de l'action, la pompe des détails, le luxe des accessoires et la parfaite exécution de l'ouvrage, lui assurent une vogue complète. La musique ne lui fera ni bien ni mal.

La scène qui obtient le plus d'appaudissemens à chaque représentation est celle où Saint-Phar, à la tête de ses braves soldats français, combat et défait les révoltés. Elle est de circonstance, et l'accueil qu'elle reçoit prouve aux partisans du *plus saint des devoirs* que, même au théâtre, on aime à voir l'*insurrection* anéantie.

Théatre-Français. — Rien de nouveau, ni en pièces, ni en acteurs. Le répertoire roule dans un cercle de sept ou huit ouvrages toujours les mêmes. On nous avait promis la prochaine représentation d'une tragédie; nous n'aurons qu'une petite comédie en un acte et en prose. Il est vrai qu'elle est attribuée à un de nos plus spirituels auteurs (cette fois ce n'est pas M. Scribe), et l'on ajoute que M[lle] Mars y jouera un rôle *entièrement neuf*. Ainsi soit-il.

Opéra-Comique. « *On traitera de vous, chez vous, et sans vous.* » Voilà ce que l'autorité a cru devoir dire, dans eurs intérêts, à messieurs de l'aréopage de Feydeau. Il

paraît qu'il était temps de leur tenir ce langage, et de se mettre, malgré eux, à la tête de leurs affaires, qui, assure-t-on, étaient aussi délabrées que la voix de tels et tels d'entre eux. Les ennemis de toute *intervention étrangère* ne vont pas manquer de crier, selon leur coutume, à l'oppression, à l'arbitraire, au despotisme; mais nous leur répéterons ici, comme à l'occasion de questions beaucoup plus graves, qu'il vaut mieux être sauvé par une force extérieure, que de périr faute de secours, par les dissensions intestines. On fonde de grandes espérances sur les lumières du nouveau comité.

A propos de *lumières*, nous venons d'en apprendre encore de belles sur *messire le Gaz*. L'imprudent! au moment où son existence est mise en question, s'aviser de manquer simultanément à son service! C'était dimanche dernier; la salle de l'*Opéra-Comique* était pleine, par extraordinaire; le spectacle allait finir : tout à coup le *soleil* s'obscurcit, ses rayons pâlissent, la lumière s'éteint, et les plus épaisses ténèbres enveloppent l'assemblée, qui se heurte, se foule, se presse dans les corridors, dans les escaliers, sous le vestibule. On ne dit pas qu'il soit résulté de grands accidens de cette éclipse totale; mais on asssure que tous les pères et mères de famille, tous les maris, tous les tuteurs qu'elle a frappés d'effroi, ont ajouté leurs plaintes à celle des habitans du faubourg Poissonnière. Pauvre *Gaz*, que de griefs!!

Second Théâtre-Français. — *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. Telle est toujours la devise de ce théâtre. Le nouveau drame du *Frère et de la Sœur* ne paraît pas destiné à la changer. Le sujet de cet ouvrage, en quatre actes, et en prose, est l'aventure racontée par Beaumarchais dans son quatrième mémoire de l'affaire Goësman. Déjà Goëthe, Marsolier et M. Dorat-Cubière, s'en étaient emparés. En arrivant après les autres, M. Merville sem -

blait s'être engagé à mieux faire. Nous ne savons pas s'il y a réussi; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que sa pièce, où l'on rencontre quelques scènes à effet, et fort bien jouée d'ailleurs par Mlle Wenzel et Perrier, s'est un peu relevée de l'échec de la première représentation et attiré deux spectateurs de plus à chaque soirée au théâtre de l'Odéon.

VAUDEVILLE. — *La Maison de plaisance* a entièrement réussi avant-hier devant une assemblée très-nombreuse, car le Vaudeville aussi compte souvent maintenant des chambrées complètes. Une fort jolie scène, des mots heureux et d'agréables couplets ont justifié le succès de la nouvelle pièce, dont l'idée principale est empruntée au conte de Lafontaine intitulé *le Mari, l'Amant et le Voleur*. Les auteurs ont supprimé le mari, ce qui prouve que ce n'est pas toujours un personnage indispensable pour qu'on s'amuse. Ils ont été unanimement demandés; et le public, qu'ils ont invité, dans le couplet final, à revenir souvent à leur *Maison de plaisance*, nous a paru disposé à ne pas se faire prier.

MODES.

La fin des beaux jours a ramené dans la capitale le plus grand nombre de nos élégantes. La froide température commence à s'y faire sentir, et cependant on n'y parle pas encore des étoffes qui doivent succéder aux légers barréges, aux moelleux cachemires actuellement adoptés poar les robes habillées. Le génie de nos couturières attend, sans doute, les premiers bals pour nous faire connaître le fruit de ses méditations. Tout porte à croire qu'une révolution menace les garnitures, et que le *Comité directeur* va proscrire, comme surannés, ces *éternels remplis* qui

semblaient devoir braver l'inconstance de la mobile déesse.

Les robes d'automne, même *habillées*, ont été jusqu'à présent faits en *blouses*. Les *formes* des chapeaux sont toutes nouvelles : tantôt elles imitent le *casque*; tantôt, de l'intervalle des double et triple côtes qui les divisent, s'échappent le *baguenaudier*, la *rose d'Amérique*, etc., etc. On assure, mais cette nouvelle demande confirmation, que, sous peu, les *toques*, les *turbans* et les *bonnets à l'Espagnole*, feront FUREUR.

La richesse et la variété des produits envoyés à l'exposition offrent aux arbitres de la mode un vaste champ à moissonner : on ne peut que féliciter nos fabricans sur la perfection et le goût qui règnent dans leurs étoffes; mais leur zèle était excité par un si doux motif! ils travaillaient pour la beauté!

VARIÉTÉS.

Monsieur de T........, après avoir été l'esclave de tous les pouvoirs, est devenu le prince de tous les partis, et successivement le protecteur de toutes les opinions. Dernièrement cet illustre personnage prêtait l'appui de son éloquence à la révolte d'Espagne, et prétendait qu'elle finirait par marcher mieux que lui. Dans un de ses accès d'enthousiasme, Monsieur de T........ s'écria : « Eh! comment l'Espagne ne triompherait-elle pas, *les cortès sont riches en courage !* — Voilà, dit madame la comtesse de L...., un *pauvre orateur* qui fait l'éloge *de pauvres gens.* »

— On se rappelle qu'à l'une des séances de la dernière session, un député du côté gauche, qui n'avait probablement plus rien à dire, annonça qu'il laissait la parole aux

événemens. Les événemens ont effectivement parlé plus haut et mieux que lui, mais non pas en faveur des doctrines qu'il professe. Dans cette même séance, un général, qui s'est fait prophète de malheur, renouvela, avec quelques variantes à l'usage de la France, la prophétie dont il avait, l'année précédente, fait usage à l'égard de l'Autriche. Il est assez curieux de rapprocher la paraphrase de cet *augure*, des événemens qui ont pris à tâche de le démentir.

Je vous accorde, disait le prophète libéral, *que vous entrerez à Madrid* (nous sommes à cent dix lieues au delà); *mais vous m'accorderez que les troupes qui ont juré avec tant d'ardeur la constitution ne l'abandonneront pas.* (Voir la défection des armées de Morillo, de Ballesteros.) *Les places ne se rendront point.* (Voir les capitulations de la Corogne, de Saint-Sébastien, de Tarragone, de Santona, etc.) *Cadix est hors de notre portée.* (Nos boulets y ont mis le feu.) *Outre la révolution d'Espagne, vous aurez à combattre et à vaincre trois millions de Portugais.* (Comme la peur grossit les objets!) *Ils sont plus près de Madrid que nous.* (Nous y sommes, et ils n'y sont pas.) *Ils ont une armée fortement constituée.* (C'est pour cela qu'elle a renversé la puissance des cortés.) *Si vous répandez vos troupes dans le pays....* (elles occupent une surface de plus de trois cents lieues), *vous serez sans cesse harcelés; vos communications seront interceptées.* (On met en effet huit jours à recevoir des nouvelles de Cadix.) *Vous essaierez de traiter avec l'ennemi.* (Voir les parlementaires qu'il nous a envoyés.) *L'ennemi recevra avec dédain vos offres, vos négociations.* (Voir les humbles messages des cortès.) *Une retraite douloureuse et nécessaire couronnera dignement cette folle et criminelle entreprise!!!*

Le célèbre orateur qui a si généreusement improvisé

cette prophétie mensongère peut être un *grand général*, mais à coup sûr il n'est pas un *grand sorcier*.

— Pendant les premiers jours de la semaine, les journaux révolutionnaires ont fait grand bruit d'une pétition qui devait, disaient-ils, être présentée à Sa Majesté, pour la supplier d'abolir la censure, qui met des entraves à l'entière liberté de la presse, et par conséquent s'oppose à la propagation des doctrines libérales. Il résulte des renseignemens que nous nous sommes procurés, que cette pétition existe en effet; mais que, jusqu'à présent, elle n'est revêtue que des signatures suivantes : E. J..., rédacteur du Courrier Français, *ex-censeur* du Publiciste; Et....., rédacteur du Constitutionnel, *ex-censeur* du Journal de l'Empire; D....., rédacteur du Miroir, *ex-censeur* du Journal Général; T....., rédacteur du Pilote, *ex-censeur* de la Gazette de France; A. J., rédacteur du Constitutionnel, *ex-censeur* du Journal de Paris; A....., rédacteur du Miroir, *ex-censeur* de l'Aristarque. Personne ne pouvait mieux exposer les inconvéniens de la censure, que des gens qui l'ont si long-temps exercée sous le régime impérial.

— Deux abonnés du *Pilote* se rencontrent sur le boulevard Coblentz; il s'établit entre eux le dialogue suivant :

Le Premier.

Savez-vous, mon cher, que ces constitutionnels espagnols sont d'une énergie admirable!.... Ils viennent de tuer deux prêtres et de fusiller cinquante royalistes, sans autre forme de procès.

Le Second.

C'est un malheur.



Le Premier.

Sans doute ; mais, ce qu'il y a d'épouvantable, c'est qu'on assure que ces énergiques Espagnols ont été pris, et vont être traduits devant les tribunaux pour y être jugés conformément aux lois du royaume.

Le Second.

C'est une horreur !

ÉCLATS.

Le Roi d'Espagne est *libre*, disait hier un radical : c'est sans doute un grand malheur ; mais au moins nos pauvres *descamisados* ne seront plus frottés comme ils l'étaient par ces damnés de Français ! Il y a presque compensation.

Une boîte de mitraille manque de tuer le duc d'Angoulême : le petit-fils d'Henri IV s'écrie : « *Je serais mort en bonne compagnie.* » Ce mot de S. A. R. est la plus grande preuve qu'il ne compte pas de *libéraux* dans son armée.

M. M***, l'un des rédacteurs de *la Pandore*, préfère les comédies de M. *Gosse* à celles de *Molière;* de son côté M. G*** préfère les chansons de M. *Montigny* à celles de *Désaugiers*.

Asinus asinum fricat.

Nous avons su qu'en se sauvant de Malaga, don Riégo avait fait jeter don Zayas à fond de cale; nous avons bien eu depuis des nouvelles de don Riégo, mais nous n'avons plus entendu parler de don Zayas. Lui serait-il arrivé quelque autre malheur?

DIALOGUE ENTRE UN EX-ÉVÊQUE ET SA FEMME.

Sa Femme.

« De quoi vous plaignez-vous, Monsieur? vous êtes sur un *excellent pied* dans le monde politique; votre discours sur l'Espagne.... »

L'ex-Évêque.

«De quoi je me plains, Madame?.... Je me plains d'être votre époux. Si je ne m'étais pas marié, je serais peut-être *pape*. »

Un journal *dit national* a paru clandestinement pendant près de deux mois sous les auspices de MM. LAMI et GUINARD. Traduits devant le tribunal, ces Messieurs, *dont les bons sentimens sont connus*, ont été COND...., non, ont été ACQUITTÉS. On assure que M. T...t, *homme de tête,* et *dont les principes sont immuables depuis* 1793, était le père nourricier de ce nouveau-né du *Pilote*.

Plusieurs versions ont circulé sur les motifs qui portaient

le propriétaire du *Pilote* à vendre son fonds; nous nous arrêtons à la seule probable : c'est que *le Pilote* juge que la campagne est finie, et que sa modestie ne lui permet pas d'attendre tous les *remercîmens* qui vont lui *pleuvoir* de la part de l'armée.

Depuis plusieurs jours les journaux de la révolution s'attachent à prouver que les républicains ont constamment usé de *modération* et de clémence envers les émigrés français pris les armes à la main. Nous nous empressons de rappeler à ce sujet l'*humanité* du fameux général républicain, aujourd'hui comte Vand***, qui, après le siége de Valenciennes, se faisait amener tous les jours, après son dîner, un chevalier de Saint-Louis, et lui tirait un coup de pistolet à bout portant. Il appelait cela *se régaler d'un émigré pour son dessert.*

Les cris de *Vive le Roi!* ont retenti à la Bourse quand on est venu annoncer la délivrance de Ferdinand. Que de gens cependant ont cru, jusqu'à ce jour, que, pour trouver le *libéralisme*, il fallait le chercher au fond de la *Bourse!*

Si l'Ange *gardien du Vaudeville* est un véritable *Cerbère* pour les auteurs, en revanche le Cerbère du Gymnase est un *Ange* pour eux.... : les auteurs trouvent avec lui politesse au passage et bénéfice à la caisse.

La France *royaliste* va bientôt sortir glorieuse de la

lutte dans laquelle elle est engagée contre l'Espagne *révolutionnaire*, que les vœux paternels du *Constitutionnel* et du *Pilote* ne cessent d'accompagner, malgré sa mauvaise fortune : une pareille conduite nous prouve bien que c'est dans le malheur que l'on peut compter *ses vrais amis !*

A l'avant-dernière séance des cortès à Cadix, il ne s'est trouvé que *cinq* membres présens. Une heure après, nouvelle convocation; mais, cettte fois, le président s'est assemblé *tout seul*. Alors, ôtant son bonnet, et se tournant vers les États-Unis, il a dit : « Source ineffable des républiques, la régénération espagnole est accomplie : car, afin qu'elle imitât la révolution française son aînée, je l'ai fait passer, il y a une heure, par le directoire; je la finis en ce moment par le consulat. Je me proclame consul de la république, à l'unanimité. La séance est levée. »

Parmi les couplets de M. Th. Anne, chantés hier soir au Vaudeville, le suivant a été redemandé trois fois.

Le voyez-vous, ce héros magnanime :
Il se présente aux dangers en tout lieu;
Il donne à tous cette ardeur qui l'anime,
Mais sur sa tête on dirige le feu (*Bis*).
Craignant pour lui, chaque soldat lui crie :
« Si vous étiez atteint.... — Soyez sans peur,
« Ah! je mourrais en bonne compagnie :
« C'est pour le Roi, la patrie et l'honneur. »

LE LIBÉRAL AUX ABOIS,

OU ÇA VA MAL.

Air : *Mesd'moisell's, voulez-vous danser ?*

Ça va mal, foi de libéral !
En France
Plus d'espérance :
Au physique ainsi qu'au moral,
Tout va mal en général.

Il faut, et cela sans réplique,
Renoncer à la république :
N'espérons plus de désarroi ;
La France chérit trop son Roi.

Ça va mal, foi de libéral, etc.

Ah ! notre patrie est flétrie !
Me disais-je ; plus d'industrie !
Mais au Louvre il faut enrager,
Nous l'emportons sur l'étranger !

Ça va mal, etc.

Quels monumens sous Robespierre,
En planche, en plâtre, ou bien en pierre !...
On jette en bronze de nos jours,
Pour que cela dure toujours.

Ça va mal, etc.

Les Français, dans une campagne,
Ne pourront entrer en Espagne :
J'allais gager cent contre dix,
Quand j'apprends qu'ils sont à Cadix !

Ça va mal, etc.

Nous espérions, l'âme charmée,
La défection de l'armée;
Mais, ô Destin par nous haï!
Pas un seul Français n'a trahi!

Ça va mal, etc.

Il nous restait quelques refuges
Dans nos chers amis les transfuges;
Mais à peine ont-ils dit leur nom,
Qu'on tire sur eux le canon!

Ça va mal, etc.

Notre PÉPÉ, des plus ingambes,
A su du moins jouer des jambes;
Mais cet invincible RIÉGO
Est *empoigné* comme un nigaud!

Ça va mal, etc.

Nous comptions, je ne puis le taire,
Sur la libérale Angleterre.....
Hélas! les Anglais sont usés,
Puisqu'ils restent les bras croisés!

Ça va mal, etc.

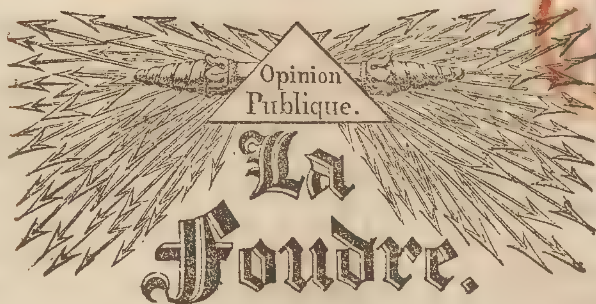
Voyez notre pauvre *Pilote*,
Comme partout on le balotte!
Bientôt cet excellent journal
Ne paraîtra qu'au tribunal!

Ça va mal, etc.

Ah! désormais plus de harangue!
Amis, retenons notre langue:
Car nos soldats, à leur retour,
Nous joûraient quelque vilain tour!

Ça va mal, etc.

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315, VIS-A-VIS SAINT-ROCH.



N° 3. — 15 Octobre 1823.

ÉCLAIRS.

Cadix, berceau et tombeau de la révolution espagnole. — De l'instruction élémentaire. — M. Valery. — L'île de Léon imprenable. — Errata. — *Bonaparte historien. — Le Duelliste. — Le marquis de Carabas de la littérature.*

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 octobre sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

POLITIQUE.

La guerre, a-t-on dit souvent, est un des plus grands fléaux qui assiégent l'humanité : mais il n'en est pas ainsi

de la guerre qui préserve un peuple de l'abîme et sauve la société de la corruption.

On était parvenu, par de spécieux sophismes, à électriser les peuples en les séduisant par l'appât dangereux d'une liberté qui a toujours été le prélude de l'asservissement. La véritable liberté est peut-être un des avantages de la société qui s'acquiert avec le moins de violence; et dans les grands mouvemens politiques, il y a un point fixe de sagesse et de modération où les passions ne peuvent s'arrêter lorsqu'elles ont été toutes déchaînées.

Les coups les plus terribles ont été portés aux trônes, appuis naturels des peuples : la lutte s'est bientôt engagée. Elle était décisive; il fallait vaincre ou succomber : car les révolutions sont sans pitié; elles s'élèvent par le sang, et se consolident au milieu des ruines. Celle de Cadix a péri là où elle est née : elle a fermé tous les abîmes; et c'est à la France qu'était réservé l'honneur de délivrer la Péninsule de l'horrible fléau qui avait si long-temps dévasté la patrie des Bourbons, des Condé, des Montmorency.

Avant cette expédition si glorieuse, la France était dans un état continuel de fermentation : la Discorde y soufflait partout ses poisons; sa résurrection subite avait peut-être aussi excité des jalousies dans l'Europe. Une politique hardie l'engagea à tenter de nouveau la puissance de ses armes : on lui montra la révolution d'Espagne comme un adversaire digne de sa colère; on lui promit la coopération des cabinets de l'Europe et des armées auxiliaires... Mais, quelle que fût la sincérité de ces offres, le gouvernement les repoussa toutes : il déclara, à la face des puissances, que la France ne reconnaissait plus aucune influence étrangère, et qu'à l'avenir elle marcherait seule et d'un pas assuré, bravant comme naguère les événemens et les dangers.

L'armée s'élança de nouveau dans l'arène des combats :

à sa tête marchait un prince héritier d'une lignée de héros. Les Pyrénées furent franchies, le canon de la victoire et de la fidélité retentit, et bientôt on vit se dérouler cette admirable succession de hauts faits qui ajoutent encore à l'illustration du nom français.

Le prince qui vient de régénérer notre gloire s'est montré grand et généreux comme son illustre aïeul. Jamais capitaine ne fut moins enivré de ses succès : pour la première fois depuis long-temps, le peuple conquis conservera le souvenir de ses vainqueurs, et le nom français aura regagné la considération européenne que la tyrannie lui avait enlevée.

Dans les combats, les Français n'ont qu'une pensée, celle de vaincre leur ennemi. Tous ceux qui se sont rencontrés dans le danger n'ont donc plus qu'une opinion politique : en rentrant sur le sol français ils y apporteront l'exemple d'une réconciliation générale.

Il existe cependant des esprits ombrageux ou des âmes perfides qui cherchent encore à perpétuer des alarmes. C'est aujourd'hui l'influence des cabinets qu'ils font craindre et redouter : le départ subit de *Pozzo di Borgo*, disent les diplomates ou les coryphées révolutionnaires, ne peut avoir qu'un but, celui de dicter des conditions aux vainqueurs et aux vaincus. De pareils bruits n'auront d'autre effet que d'avilir ceux qui les répandent. Nous venons de conquérir l'Espagne, et vous prétendez que les autres puissances veulent nous imposer des lois !... Vos entrailles ne sont donc pas françaises ? Ferdinand n'a plus de geôliers ; son peuple sera bientôt libre ; et le gouvernement qui a refusé de marcher à la suite des autres puissances, lorsque la victoire était incertaine, ne se mettra point sous leur domination au moment de ses triomphes et de sa prospérité.

La France a fait pour l'Espagne ce qu'aucune puissance de l'Europe n'avait entrepris pour la France au temps de

ses malheurs. Quand l'infortuné Louis XVI gémissait captif au fond de son palais, une armée prussienne s'avança sur notre territoire ; mais le génie infernal des révolutionnaires arrêta sa marche, et bientôt les généreux guerriers qui venaient au secours de l'infortuné souverain se retirèrent comme honteux d'en avoir conçu la pensée ! Cette retraite perdit le trône, le monarque, et la France et l'Europe. Ce n'est point ainsi qu'en a agi l'illustre petit-fils du grand Henri !... Rien n'a arrêté sa marche victorieuse, ni les menaces des révoltés, ni les négociations de leurs ambassadeurs. S. A. R. a combattu la révolution corps à corps : il l'a poursuivie partout et sans relâche ; il l'a terrassée, vaincue.... Une retraite perdit la France ; dix combats ont sauvé l'Espagne.

C.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

On a tout dit, à peu de choses près, sur l'importance d'une éducation morale et religieuse, et il serait difficile, en traitant ce sujet, de s'élever à des considérations nouvelles. Les faits, d'ailleurs, ont une puissance de conviction qui manquera toujours aux paroles les mieux dites et aux pages les plus éloquentes. Le spectacle d'une génération sans principes et sans mœurs est fait pour inspirer plus de réflexions salutaires aux pères de famille, que les meilleurs traités d'éducation : et certes, depuis trente ans, nous avons été à même d'acquérir à cet égard une pleine et entière expérience. Aussi ce fut un bienfait vivement senti par toute la France, que la nomination d'un de nos prélats les plus vénérables et les plus éclairés à la place de chef suprême de l'instruction publique. Nos vieux révolutionnaires, qui fondaient leurs dernières espérances sur la corruption de la jeunesse, en furent consternés.

Sept années d'aveuglement et d'incurie ministérielle leur avaient permis jusque là de recruter librement dans nos écoles : avec un zèle sans pitié, ils s'étaient hâtés de pervertir, se flattant que, lorsque l'autorité sortirait de sa léthargie, le venin ayant gagné toutes les parties du corps social, le mal serait sans remède ; et voilà tout à coup qu'ils sont arrêtés au milieu de leur œuvre de ténèbres ; nos jeunes Français passent sous une direction pleine de douceur et de fermeté, pour devenir autant de sujets dévoués au Roi et à l'Etat. Les maux du passé se réparent peu à peu, et la révolution n'a plus d'avenir.

En rappelant ici tout ce que l'instruction publique doit déjà à la bonne administration du grand-maître de l'université, je ne crains point de donner à la vérité les apparences de la flatterie : la haine et les injures du parti libéral m'ont absous d'avance. Mais récemment il s'est élevé entre des hommes recommandables, que l'amour du bien public devrait toujours réunir, une dissention fâcheuse qui mérite de l'attention. Quoique la question soit infiniment délicate, il n'est peut-être pas inutile de l'aborder avec franchise, en conservant toutefois les égards qui sont dus au talent et au caractère de chacun. Personne n'a oublié qu'une voix solennelle, une voix que depuis quelques années la France et l'Europe écoutent avec respect et avec admiration, dénonça d'horribles impiétés comme ayant été commises au sein même de l'université. Dans le premier moment, cette subite révélation causa un mouvement d'effroi, semblable à celui qui s'emparait des esprits à Rome, lorsque le feu de Vesta venait à s'éteindre. On hésita quelque temps entre l'énorme gravité de l'accusation, et celle non moins importante des paroles et du caractère sacré de son auteur. Mais bientôt, en y réfléchissant on est resté généralement convaincu et de la bonne foi de l'illustre écrivain, et de l'inexactitude des faits odieux qu'il a signalés : on a mieux aimé supposer que,

vivant hors des affaires de ce monde, il avait été mal instruit et trop confiant, que d'admettre que de tels sacriléges s'étaient commis sous la gestion et à l'insçu d'un évêque animé d'un zèle aussi pur et aussi éclairé. Assurément les nombreux abus qui se sont invétérés dans la vaste administration de l'université ne sont pas tous réparés : M. le grand-maître le sait mieux qu'un autre. Mais qui oserait prétendre qu'en si peu de temps ils auraient dû l'être tous ? Les mauvaises herbes d'un champ négligé durant de longues années ne s'arrachent point en un jour; et d'ailleurs, pour parler sans détours et sans aucune feinte, le fond de la discussion n'était peut-être pas de savoir s'il existe d'énormes abus dans l'université, mais bien si l'existence de l'université n'est pas elle-même un abus. C'est ainsi que nous arrivons à la question épineuse des corporations enseignantes : car l'on ne saurait nier que c'est toute en leur faveur que s'est faite l'attaque récente contre l'université. Pour moi, si j'examine tour à tour et avec impartialité ces deux genres d'institutions rivales, je trouve à chacune d'elles de grands avantages, et je ne sens pas la nécessité si pressante de s'écrier d'un côté ou d'un autre : *Delenda est Carthago.* J'explique toute ma pensée. D'abord, le dernier siècle a légué au nôtre de fortes préventions, presque toutes injustes, contre les corporations enseignantes : cela s'appelle de la philosophie. Cependant, s'il fallait juger toutes choses d'après l'abus qu'en ont fait les passions des hommes, qu'on me dise celle qui mériterait véritablement d'échapper à notre censure. Soyons moins sévères et plus équitables : les corporations religieuses ont été, de siècle en siècle, ce qu'elles devaient être. Les importans services qu'elles ont rendus à la société leur ont valu beaucoup de crédit et de grands biens : elles en ont usé long-temps avec modération, et en ne les considérant que comme de nouveaux moyens d'être utiles. Plus tard, l'accroissement successif de leurs richesses et

de leur puissance finit par amener le relâchement de leur discipline, leur décadence, et enfin leur disparition. Plus on relit leur histoire, et moins on y découvre ce qui les distingue des autres associations d'hommes, si ce n'est pourtant le bien qu'elles ont fait en passant sur la terre. En convenant que ces corporations peuvent devenir quelquefois très-dangereuses si elles envahissent le conseil des rois et s'emparent du timon des affaires, beaucoup d'esprits sérieux et méditatifs pensent, malgré les préjugés régnans, qu'elles seules ont bien compris le grand art d'élever la jeunesse. Il est facile de concevoir, en effet, que des hommes qui n'ont ni les embarras d'une famille, ni les inquiétudes des affaires, et qui vivent loin des dissipations du monde, sont plus propres que d'autres à former le cœur et l'esprit des jeunes gens. Puisque aujourd'hui, contre toute attente, ces utiles corporations semblent vouloir renaître, pourquoi le gouvernement ne leur accorderait-il pas son secours et sa protection? Outre la haine du parti révolutionnaire, elles ont déja en leur faveur l'estime d'un grand nombre de familles respectables qui leur ont confié l'éducation de leurs enfans. L'accroissement que plusieurs de ces saints établissemens ont pris en peu de temps prouve assez tout le prix qu'on attache maintenant en France à une éducation religieuse. Néanmoins il y a plusieurs observations à présenter aux partisans exclusifs des corporations enseignantes. D'abord il me semble que c'est aller contre le but qu'on se propose que d'attaquer aussi vivement, je dirai même aussi injustement l'université. Pour servir leurs intérêts, ne vaudrait-il pas mieux rappeler éloquemment les importans services qu'elles ont rendus sous l'ancienne monarchie, que d'aller réveiller les idées d'ambition et d'envahissement qu'on n'est déjà que trop enclin à leur reprocher? Les maux se réparent trop lentement, dit-on : assurément on ne peut qu'applaudir aux nobles motifs de cette vertueuse impatience; mais

qu'il est difficile de conserver la modération dans le bien même! a dit le chancelier d'Aguesseau. Loin du centre des affaires est-on placé favorablement pour mesurer d'un œil sûr les obstacles qui se rencontrent à chaque pas? Est-ce voir juste que d'envisager seulement le but, sans tenir compte des embarras de la route? Quoi! la présence d'un prélat vénérable à la tête de l'instruction publique ne rassure pas! Quoi! les améliorations sensibles apportées dans les diverses parties de l'enseignement et dans l'organisation des écoles du royaume ne sont point un gage d'espérance et de salut! Que faut-il donc pour satisfaire les esprits? Si c'est la ruine de l'université que l'on veut, les pères de famille qui ont conservé des préventions contre les corporations religieuses seront donc forcés de leur abandonner l'éducation de leurs enfans: que deviendront alors les foudres lancées contre le système oppressif d'éducation en vigueur sous le régime impérial? que deviendra l'autorité paternelle vengée précédemment par des discours et des écrits pleins d'éloquence et de vérité? Mais arrêtons-nous ici, et, sans combattre plus long-temps des dangers imaginaires, résumons-nous en quelques mots. Que le gouvernement protége également et les corporations religieuses et l'université; qu'il s'établisse entre elles une heureuse émulation; que les parens surtout soient entièrement libres dans leur choix, et notre France pourra se glorifier d'une sage et brillante jeunesse, qui sera plus heureuse que celles qui l'ont précédée.

S. V.

LITTÉRATURE.

Études morales, politiques et littéraires, ou *Recherche des Vérités par les Faits*; par M. Valery, conservateur des bibliothéques particulières du Roi.

Dans ce siècle d'une fécondité littéraire si déplorable,

on peut regarder presque comme un événement l'apparition d'un livre aussi bien pensé qu'élégamment écrit. Nous avons tant de fois été dupes de tels écrivains de nos jours, qui font de la littérature un métier, et de leurs livres une spéculation, qu'à la publication à son de trompe de la mise en vente de certains ouvrages, nous ressemblons à ces bonnes gens qui, revenus enfin de leur crédulité, secouent la tête d'un air de doute aux paroles fastueuses de l'empirique du boulevart. L'infatiguable activité de la plupart de nos hommes de lettres ne nous étonne plus guère : nous commençons à rire de l'universalité de leurs talens. Et le même écrivain peut éclairer *Rossini* sur son art, donner à *Girodet* des leçons de peinture, ou des conseils à nos fabricans de cachemires ; permis même à lui de s'élever ensuite aux abstractions philosophiques, et à la même plume qui trace en se jouant un article sur l'*impossibilité* de réduire Cadix, et de jeter sur le papier une scène de tragédie ou un acte de mélodrame : tout cela est sans conséquence ; nous ne lisons plus.

Mais s'il n'est pas défendu à ces messieurs de se taire, il doit être aussi permis de parler à l'écrivain d'un bon esprit et d'un jugement sûr, qui, étranger aux systèmes et aux passions du moment, offre au public le fruit de ses longues et solitaires études ; qui, toujours plein de respect pour le passé, ne refuse point son approbation aux choses nouvelles vraiment bonnes, démontre l'excellence du christianisme en signalant sans aigreur les erreurs d'une fausse philosophie, et joint à l'amour le moins équivoque pour la liberté le plus profond mépris des doctrines révolutionnaires : voilà, en quelques mots, dans quel esprit a été composé l'ouvrage de M. Valery ; ouvrage qui, abstraction faite du talent d'exécution, révèle un honnête homme, un royaliste, ou, enfin, si vous l'aimez mieux, un libéral, dans l'acception pure et honorable du mot.

Religion, morale, politique, belles-lettres, ces grandes questions, qui intéressent la société tout entière, sont tour à tour examinées sous toutes leurs faces par ce judicieux écrivain. Ce ne sont point des systèmes ou de vaines théories que M. Valery veut établir : toutes ces assertions sont fondées sur les faits, et dans son livre l'expérience historique sert de base à tous les principes. La justesse et la lucidité des idées se réfléchit naturellement dans le style ; on sent que l'auteur écrit avec une conviction profonde ; il s'exprime bien parce qu'il pense bien : et s'il est vrai que la touche et le coloris des maîtres se reproduit dans les copies de leurs imitateurs, Labruyère, que M. Valery semble avoir pris pour modèle, est celui de nos écrivains avec lequel il a le plus de traits de ressemblance.

Quelques citations justifieront nos éloges : dans un grand nombre d'articles détachés nous n'avons que l'embarras du choix.

« Il est, dit l'auteur, un faux patriotisme qui, selon les divers états, est à l'usage de la servilité, ou de la faction. M. Turgot définissait l'enthousiasme de certains écrivains de son temps, du patriotisme d'antichambre ; le patriotisme, dit aussi le docteur Johnson, est le dernier refuge d'un coquin, sentiment commode, qui, aux yeux de ces prétendus patriotes, les dispense de morale, d'honneur, de vertus domestiques et autres devoirs vulgaires.

« Malgré l'opinion révolutionnaire, il est des époques où l'émigration est naturelle, et devient même un devoir : Cicéron fuyait la tribune aux harangues, lorsqu'elle était souillée par Antoine. L'émigration n'est coupable qu'au moment du danger ; alors elle est de la désertion; l'action du jeune Scipion, arrêtant l'émigration de la noblesse romaine, qui, après la bataille de Cannes, voulait aban-

donner l'Italie, annonçait le vainqueur d'Annibal et l'un des plus grands hommes de Rome. »

Parmi quelques considérations sur la noblesse nous avons remarqué ce passage :

« C'est une fausse opinion d'un homme respectable, que celle qui assimile la noblesse vénale à la noblesse de race. Si la noblesse s'achète, avait dit un autre écrivain, avec sa raison ordinaire, elle est au-dessous de l'argent : cette espèce de noblesse unit d'ordinaire la vanité du nom à l'insolence de la richesse. Le dédain pour la noblesse vénale paraît avoir été l'opinion du siècle de Louis XIV, non moins grand maître d'honneur et de bon sens que de génie. En France, une pareille noblesse sera toujours bien loin de celle qui, commençant aussi *dans les bois*, comme les libertés modernes, et remontant à un sauvage, s'illustre par des chevaliers, et finit par des martyrs. »

Un livre qui, dans un cadre fort étroit, embrasse l'ensemble de toutes les hautes questions agitées par les philosophes des deux derniers siècles, n'est point susceptible d'analyse; quelques citations, accompagnées de réflexions générales, n'en peuvent donner une idée même imparfaite. Pour apprécier la vaste érudition de l'auteur, comprendre l'étendue des recherches qu'il lui a fallu faire, il faut donner à la lecture de ce livre toute l'attention qu'elle mérite. On en retirera deux avantages qui s'offrent rarement ensemble, l'instruction et le plaisir : car, si des vérités présentées dans un nouveau jour donnent aux *Etudes morales et politiques* l'importance d'un livre de philosophie, les anecdotes et les faits curieux qu'elles renferment ont tout l'attrait du roman. La diversité des sujets traités répand sur une matière sérieuse une variété agréable, et le rapprochement de plusieurs titres de chapitres peut même faire sourire la malignité : *la charité* et *la philanthropie*, *la révolution* et *la liberté*, *la poésie* et *l'académie*, etc. ;

sont des alliances bizarres que la réflexion n'admet pas toujours.

B.

VARIÉTÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Le roi d'Espogne est enfin rendu à l'amour de ses sujets, à la dignité de son trône. Ferdinand VII était prisonnier dans Cadix, comme son père le fut à Bayonne. Toute la différence, c'est que le geôlier de l'un était le conquérant du monde, tandis que les geôliers de l'autre étaient ses propres sujets révoltés.

Ces deux grandes catastrophes, produites dans l'espace de quelques années, par des causes si étonnantes et si diverses, ce double miracle qui relève deux fois le trône des Espagnes, proclament une grande leçon. Le pouvoir usurpé des cortès s'est rapidement échappé de leurs mains, comme la couronne placée par Buonaparte sur la tête de Joseph tomba après un régne de quelques jours. Qu'est-il resté du trône occupé par le frère de Napoleon ? un souvenir de violence. Que reste-t-il des cortès ? un souvenir de désordre et de cruauté.

La captivité de Charles IV ne fut qu'un crime; la captivité de Ferdinand fut une révolution. La première ne compromit que la dignité du trône espagnol; la seconde préparait la ruine de tout un peuple. L'une n'était qu'une perfidie sanglante, une de ces criminelles folies par lesquelles un roi d'hier cherche à se prouver à lui-même son pouvoir en jouant avec des trônes; la seconde est une de ces atrocités politiques dont l'histoire n'offre peut-être point d'autre exemple. Le monde n'avait peut-être pas encore vu un monarque que l'on dépouille de son manteau royal, à qui l'on ôte sa couronne, dont on massacre les

gardes, et que l'on force ensuite à s'écrier, sous peine de mort : *Je suis libre.*

Mais ce n'était point assez de menacer et d'avilir la royauté, de la traîner enchaînée au milieu des villes désolées de l'Espagne, n'ayant d'autre escorte que ses bourreaux : les cortès perfectionnèrent encore le supplice de la pensée, ils forcèrent la royauté de se parjurer, en prêtant son nom aux forfaits qu'ils méditaient contre elle !

La facile victoire remportée sur la révolution espagnole est un arrêt de mort prononcé contre l'esprit de révolte et les systèmes d'insurrection ; le temps des grandes erreurs est accompli, le génie révolutionnaire a péri d'inanition et d'épouvante aux rives de l'île de Léon, comme le génie de l'usurpation expira sur le roc désert de Sainte-Hélène.

C. D.

ERRATA.

Les erreurs qui abondent dans la brochure de M. Eugène de Monglave, sur le *Siége de Cadiz par l'armée française en* 1810, 1811 *et* 1812, viennent d'être signalées par un ancien officier de cette armée, qui a sur son adversaire le grand avantage de raconter ce qu'il sait et de parler de ce qu'il a vu. (1)

Les réfutations de M. le baron de Beaumont sont claires et precises. « Je n'ai pas, dit-il, l'honneur de connaître M. de Monglave, et j'ignore s'il a coopéré à l'une des invasions de la Péninsule ; mais on peut conclure des formes de son récit, que l'historien du premier *Siége de Cadiz* a été

---

(1) **Errata** *de l'écrit intitulé :* Siége de Cadix par l'armée française en 1810, 1811 et 1812, par Eugène de Monglave. Par le baron de Beaumont, ancien aide-de-camp de S. Exc. M. le maréchal de Bellune.

aussi étranger à cette entreprise que l'honorable général auquel il a dédié son livre. Dans son épître dédicatoire à M. le comte Foy, l'auteur assure que « le boulevart « des cortès n'eût point arrêté le courageux élan de cet « officier général, si le peuple qui combat pour son indé- « pendance n'était pas toujours invincible. » Il fallait ajouter : et si l'honorable comte eût été chargé d'essayer, sur les assiégés, le double pouvoir de son éloquence et de son glaive. Quant à moi, j'ai quelques soupçons que, grossies d'un homme de mérite, nos colonnes n'eussent point agi avec plus d'efficacité sur le patriotisme de la place : ce qui nous a manqué, ce sont les moyens de persuasion, employés si victorieusement par l'amiral Desrotours, devant le fort Santi-Petri : c'est, en un mot, l'éloquence du *Centaure*. »

Après avoir suivi pas à pas l'écrivain qu'il combat, après avoir démontré l'inexactitude de la relation qu'il examine, M. de Beaumont termine ainsi sa piquante brochure :

« Les pourvoyeurs de notre historien ne se sont pas bornés à lui fournir des erreurs matérielles ; ils ont calomnié jusqu'à la pensée de nos braves. Aucune insinuation malveillante n'a été omise ; et, dans l'impossibilité de nier des succès éclatans et des trophées palpables, on a voulu se procurer la satanique jouissance de ternir les uns et de flétrir les autres.

« Il se pourrait, au reste, que la mauvaise foi n'eût point eu de part à cette entreprise : pour des yeux jaloux, la victoire est effectivement sans charmes, et le laurier n'a pas toujours la couleur de l'espérance.

« Des passions d'un autre ordre essaieront aussi de voiler l'étoile qui brille en ce moment sur les bords du Santi-Pétri; mais le génie de la France paralysera ces ténébreux efforts : la gloire du noble fils de Louis XIV est au-dessus des atteintes, et les palmes qui croissent sur les

pas de ses guerriers seront aussi indestructibles que celles plantées naguère aux mêmes lieux par le duc de Bellune et ses vieilles cohortes. »

Le Duelliste, poëme élégiaque, couronné à l'académie d'Arras le 26 août 1823. Par N. Chatillon (1).

Quel est donc cet invincible fléau, contre lequel la nature est sans force et les lois sans pouvoir; ce mal occulte dont l'origine, chez nous, se cache dans la nuit des siècles, qu'aucun remède n'a pu extirper encore, et dont la durée ne saurait être calculée?

Que n'a-t-on pas dit déjà contre le *duel*? Vains efforts! Le législateur y a perdu sa science, le philosophe épuisé sa raison, l'écrivain son éloquence; le vertige subsiste toujours dans toute sa violence; ce n'est pourtant pas un motif pour renoncer à le combattre : chaque tentative faite contre lui est une bonne action et mérite d'être encouragée; peut-être, à force d'être attaqué, rencontrera-t-il enfin son vainqueur.

Félicitons donc l'académie d'Arras de n'avoir pas désespéré de la victoire, en faisant entrer en lice contre ce monstre, d'autant plus redoutable au milieu des Français qu'il y prend le masque du courage et de l'honneur, la poésie, cette fille du ciel, si féconde en miracles, si touchante, si persuasive quand elle parle le langage de notre sainte religion.

De toutes les pièces envoyées au concours sur cet intéressant sujet, nous n'avons lu que le petit poëme que nous annonçons ici. Il n'eut pas obtenu la palme, qu'il serait

---

(1) Chez Leroux, éditeur, Palais-Royal, galerie de bois, n° 202.

digne, par son mérite, d'une mention particulière dans notre journal, essentiellement consacré à publier les bonnes doctrines, comme les bons ouvrages.

M. Chatillon ne s'est pas attaché à décrire la fureur *du duel* dans ce qu'elle a de hideux et de révoltant; une idée beaucoup plus touchante et plus morale a servi de base à sa composition. Il peint les affreux remords du *duelliste*, les tourmens de sa conscience, et sa vie entière empoisonnée par le crime dont le souvenir le poursuit sans cesse.

En vain, depuis deux ans, la terre dévorante
Recèle dans son sein ma victime innocente;
En vain ma honte et mes dangers
M'ont fait errer long-temps sur des bords étrangers.
Quand je revois ces lieux tout remplis de mon crime,
Je sens renaître ma terreur :
Le poids du Ciel et me presse et m'opprime;
Et, malgré moi, je retrouve mon cœur.

C'est ainsi que le *duelliste* commence le récit des chagrins qui s'attachent à son existence; puis il s'écrie :

Horrible préjugé! voilà donc tes bienfaits!
Verrons-nous chaque jour ton audace impunie
Eriger en vertus les plus hideux forfaits,
Et sur l'orgueil ta puissance affermie,
Propager ces combats, indignes des grands cœurs,
Où les vaincus et les vainqueurs
N'ont que le choix de l'infamie?
. . . .
. . . .
Vous, dont les armes protectrices
Ont su défendre et le prince et l'Etat,
Montrez vos nobles cicatrices :
C'est la parure du soldat;
Mais cachez-nous cette indigne blessure,
Triste et coupable fruit d'un meurtre médité :

Sur le corps d'un guerrier ce n'est qu'une souillure ;
Sur le corps d'un chrétien c'est une flétrissure....

. . . .

. . . .

Un Français sous tes coups a terminé son sort :
Hélas ! il n'opposait à mon bouillant transport
Que la candeur d'une âme pure.
Mais de mes attentats j'ai comblé la mesure :
J'ai forcé son courage à recevoir la mort.

Consumé de regrets, d'amertume et d'ennui, le *duelliste* ne sait en quel lieu porter son infortune : il se dirige vers un cimetière. Arrivé à la porte de l'asile de la mort, un jeune enfant, couvert de la livrée de la misère, s'approche de lui et lui demande l'aumône :

Tiens, dis-je à cet enfant, renais à l'espérance :
Si je ne peux tarir les pleurs de l'indigence,
Au moins j'en suspendrai le cours;
Prends, et va de ta mère apaiser la souffrance....

L'enfant court vers elle; ils entrent dans le champ du repos; le *duelliste* les suit, les voit s'agenouiller devant une tombe, les entend prier pour celui qu'elle recèle, et s'écrier:

De la paix éternelle il savoure les charmes :
Puisse son meurtrier jouir d'un pareil sort!

Au nom de meurtrier qui frappe mon oreille,
Le remords, engourdi dans mon cœur, se réveille :
Je me sens tout à coup saisi d'un froid mortel;
Et de ma main tremblante, écartant la charmille,
Je lis ces mots gravés : *Ici repose....* O ciel !
C'est lui ! voilà sa tombe !... et voilà sa famille !

Ces citations indiquent la marche et l'action du poëme, en

même temps qu'elles attestent le talent poëtique de l'auteur, il est impossible de lire la dernière sans la plus vive émotion. Puisse l'ouvrage de M. Chatillon tomber entre les mains de tous ceux qui ne rougissent pas de placer l'honneur dans le meurtre de leurs semblables! S'ils ne sont pas convertis, ils seront peut-être touchés, et nous le répétons, c'est rendre un service à la société que de ne pas renoncer à lutter contre un préjugé féroce qui la blesse dans ce qu'elle a de plus sacré. Cette honorale tentative ne nous étonne pas de la part de M. Chatillon. M. Chatillon est un excellent royaliste.

LITHOGRAPHIE.

Les vœux du vieux grenadier ont été entendus des royalistes, et ses désirs vont être exaucés. Nous allons successivement offrir à nos abonnés les traits des guerriers célèbres qui se sont couverts de gloire en Espagne. Le prince qui a si dignement soutenu l'honneur du nom français commence aujourd'hui cette intéressante collection : il est représenté au moment où, se trouvant au milieu des soldats, après la prise du Trocadero, il leur dit, avec cette haute vertu qui distingue si éminemment les Bourbons : « Eh bien, mes amis, êtes-vous contens de moi ? » L'Europe entière s'est chargée de la réponse.

REVUE DES THÉÂTRES.

Opéra-Comique. — Ce théâtre, dont l'administration a subi de grands changemens, vient d'obtenir un succès qui paraît devoir se prolonger. *La Neige* est une imitation

libre et un peu froide d'un drame allemand. C'est l'aventure tant de fois citée d'Eginhard et d'Emma, déguisée sous des noms moins imposans, et transportée hors de la cour de Charlemagne. Il y a peu d'action et de gaîté, mais beaucoup d'invraisemblance et d'esprit dans cette nouvelle production du plus fécond de nos auteurs modernes. La musique en est fort agréable; elle ne peut manquer d'accroître la réputation de M. Aubert, auquel ce théâtre devait déjà les jolis opéras d'*Emma* et de *la Bergère châtelaine*. Son talent a merveilleusement secondé les efforts de l'auteur des paroles. La musique a été applaudie avec transport, le poëme écouté avec bienveillance. M. Scribe ne pouvait pas mieux choisir son musicien et son public.

Gymnase. — On annonçait depuis quelques jours à ce théâtre une pièce intitulée *le Déjeûner d'huîtres;* quelques personnes avaient pensé que ce titre cachait une critique ingénieuse de ces réunions d'amis, où l'invitation obligeante de venir expédier une douzaine d'huîtres arrosées de Chablis est quelquefois suivie d'une partie d'écarté, où l'un perd sa bourse, l'autre sa montre, celui-ci son cheval, un autre son cabriolet, et se termine assez ordinairement par un rendez-vous au bois de Boulogne. Ce petit tableau de mœurs avait son côté piquant et moral, et sous la plume spirituelle des deux personnes qu'on désignait à l'avance comme les auteurs de la pièce nouvelle, il pouvait fournir quelques scènes agréables, et prêter à des développemens comiques. Au lieu de la pièce qu'ils attendaient, les spectateurs n'ont eu qu'un canevas dont l'idée, puisée dans les mélanges de Dufreny et les contes de Mme de Genlis, avait déjà été mise en œuvre par d'autres chansonniers.

Il s'agit, dans cet ouvrage, de gens qui trouvent la vérité au fond d'une bouteille de Champagne, et ne la di-

sent que quand ils sont gris, ce qui fait qu'ils ne s'en servent pas toujours à propos. C'est une paraphrase de *la Treille de sincérité* de M. Désaugiers, l'une des jolies chansons de son auteur. Quoi qu'il en soit, *le Déjeuner d'huîtres*, auquel, depuis la première représentation, on a donné pour second titre : *La Vérité dans le vin*, poursuit à petit bruit le cours de ses représentations. Si les auteurs eussent essayé sur les membres du comité de lecture le pouvoir que, dans leur ouvrage, ils attribuent à la liqueur champenoise, leurs juges, tout en reconnaissant que ce petit acte commence assez gaiment, qu'il renferme une jolie scène et plusieurs mots très-spirituels, n'auraient pas manqué de leur faire observer que la fin de l'ouvrage est froide, l'action nulle, les scènes décousues, et que, malgré le talent des acteurs, il ne pouvait avoir qu'une existence de quelques semaines. Il est vrai que ce sont des années pour un vaudeville.

ÉCLATS.

Le Constitutionnel avouait, l'autre jour, que *les partis ne sont pas difficiles en fait d'alliance*. Il y a long-temps qu'on fait ce reproche à l'opinion que ce journal représente, et qu'on a accusé les libéraux de s'allier avec tout ce que la révolution a produit de plus vil et l'empire de plus bas.

Bonaparte a eu des momens lucides, et le temps a confirmé quelques-uns des jugemens qu'il a portés sur les hommes qui l'entouraient. Veut-on connaître sa façon de

penser sur certains personnages qui ont fait parler d'eux de diverses manières ? Qu'on se donne la peine (*car c'en est une*) de parcourir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, et l'on trouvera, parmi les portraits tracés par l'usurpateur....,

CAMB......, l'homme des abus, avec un goût décidé pour.... l'ancien régime.

MONCEY, honnête homme.

CARN.., *comte républicain*, qui s'opposa à la seconde abdication, et fondit en larmes à la chute de l'empire.

MACDONALD, d'une grande loyauté.

DE PR..., brouillon politique. « Pendant qu'il me débitait un long verbiage rempli d'ineptie et d'impertinences, disait Bonaparte, je griffonnai sur le bout de la cheminée le congé de l'ambassadeur de Varsovie, et l'ordre d'expédier l'archevêque de Malines pour la capitale. »

OUDINOT, plein de bravoure.

GRÉG....., propre à faire un pape d'Haïti.

LA FAY...., niais politique.

CHARETTE, le héros de la Vendée; guerrier d'un grand caractère, d'une énergie et d'une audace peu communes; homme d'honneur, de tête et de génie.

Un mauvais plaisant voulait parier, l'autre jour, au foyer de Feydeau, que l'hiver serait très-rigoureux ; et le motif qu'il en donnait, c'est que *la Neige* a tombé en automne.

Les libéraux ont déserté le *café d'Apollon* : ils se réunissent maintenant au *café des Aveugles.*

Le lieutenant-général Molitor, que Sa Majesté vient d'élever à la dignité de maréchal de France, homme d'un caractère loyal et d'une bravoure éprouvée, est un des plus anciens généraux de l'armée, qui, sous le gouvernement impérial, n'avait pas toujours été compris dans les récompenses. L'ordonnance royale du 9 octobre *a soldé tous les services* : avec les Bourbons, la *la gloire n'a pas d'arriéré.*

L'INNOCENT *Journal de Paris*, qui se prétend bien informé au sujet de la pétition que MM. les auteurs doivent présenter à Sa Majesté pour provoquer l'abolition de la censure, affirme que l'humble adresse est revêtue de deux cents signatures d'hommes de lettres qui gardent l'incognito ; mais en revanche il assure qu'aucun des ex-censeurs impériaux n'a réclamé contre l'existence de la censure... Est-ce que ces messieurs auraient l'espoir d'y revenir ?

Un provincial, arrêté devant les affiches de comédie placardées au coin du boulevard des Italiens, demandait à une personne placée à côté de lui : De qui est la petite comédie qu'on donne demain au premier Théâtre-Français? — De M. S..... — Et le vaudeville qu'on va jouer à la rue

de Chartres ? — De M. S...... — Ce grand opéra comique qu'on annonce à Feydeau ? — De M. S...... — Et cette petite pièce qu'on répète aux Variétés ? — De M. S..... — Enfin, ces quatre ouvrages qui composent le spectacle du Gymnase ? — De M. S..... — Oh ! oh ! dit le provincial, il paraît que votre M.S..... *est le marquis de Carabas de la littérature* ?

Ballesteros avait tourné le dos devant le maréchal Molitor ; le roi d'Espagne tourne le dos à Ballesteros : Ballesteros est donc un homme que personne ne peut voir en face ?

Le comite directeur de Paris vient de prendre un arrêté qui interdit à l'*équinoxe* le droit de se décorer du nom de *libéral*. L'équinoxe, pour se justifier, a répondu qu'il avait fait pourtant de son mieux ; mais le comité a répliqué que *souffler* n'est pas jouer.

L'arc de triomphe commencé par *Napoléon* va être terminé par les ordres du Roi. Il marquera dans les siècles la belle campagne que l'armée française vient de terminer si glorieusement. Ne pourrait-on pas y placer cette inscription :

L'homme propose, et Dieu dispose.

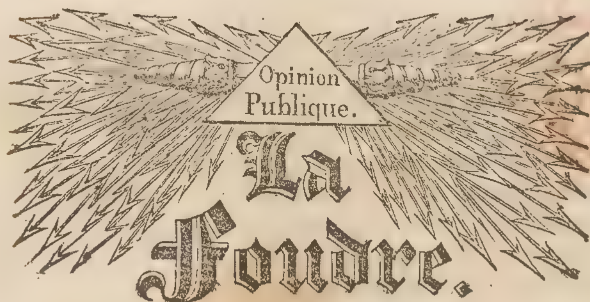
Le Constitutionnel assurait, il a deux jours, que M. de La Fayette était une de *ces figures antiques qui se dessinait sur les siècles*. On voit que *le Constitutionnel* connaît l'effet du clair-obscur aux *ombres chinoises*, et qu'il a vu sur le papier huilé de Séraphin la grande entrée de Don Quichote à cheval.

Qelqu'un qui était dimanche dernier à Notre-Dame assure que M. de T** n'y a pas chanté le *Te Deum*, mais qu'il y a récité son *meâ culpâ*.

Un patriote français s'arrachait hier les cheveux en apprenant que la peste n'était plus au Port-du-Passage; un bon radical, voulant le consoler de ce malheur, lui dit : « La peste n'y est plus : eh bien j'irai, moi; et nous verrons !....... »

La vaisseau qui porte les cortès on ne sait où a, dit-on, été attaqué par un *corsaire*. Ces messieurs se sont fait reconnaître; on s'est donné une poignée de main, et l'on s'est quitté les meilleurs amis du monde.

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315, VIS-A-VIS SAINT-ROCH.



N° 4. — 20 Octobre 1823.

ÉCLAIRS.

La révolution aux abois. — Situation politique de l'Europe. — M. de Lamartine. — Le droit des gens. — L'huile et le Gaz. — Déménagement des cortès. — Correspondance économique de M. et madame Courier.

POLITIQUE.

Aperçu politique de la situation de l'Europe.

Si les révolutions sont à redouter, si les princes, pour les repousser, doivent épuiser toute leur puissance, il faut convenir cependant que les révolutions, en apportant tous les genres de désastres, apportent aussi tous les genres

d'instructions. On ne connaît donc plus ni la politique du cabinet des Tuileries, ni celle du cabinet de Vienne : toutes les nuances ont disparu. En un mot, et pour parler avec précision, il n'y a plus dans le monde civilisé qu'une seule politique : c'est la *politique européenne*. Pour ministres, elle a des rois et des empereurs, et pour base de ses traités et de ses décisions, la morale et la religion. La Sainte-Alliance a donc tout régénéré, c'est-à-dire qu'en purifiant la civilisation elle l'a rajeunie. Il résulte enfin de cette réunion imposante de souverains, que la révolution ne peut plus se perpétuer aujourd'hui nulle part. Il est vrai que, comme toutes les coalitions, l'action de la Sainte-Alliance est quelquefois lente ; il est vrai encore que, parmi toutes les puissances prépondérantes, une seule se tient à l'écart : mais, si des circonstances particulières lui imposent cette réserve, elle laisse du moins opérer le bien qu'elle ne peut faire elle-même. Ainsi, pour avoir manqué quelquefois de rapidité, les résultats obtenus par la Sainte-Alliance n'en sont pas moins importans. Nous avons vu successivement la constitution des cortès détruite en Piémont; et pour cela il n'a fallu aventurer que quelques soldats. Parlerai-je de Naples, où le bruit seul d'un tambour autrichien a mis en fuite les compagnons de Pépé, et où la constitution est morte sans avoir eu l'honneur de faire brûler une amorce ni tirer un coup de canon! tant les choses se sont passées tranquillement dans cette mémorable campagne, où les défenseurs des idées nouvelles ont si bien couru, s'ils ont si mal combattu. Un dernier asile restait à la révolution : l'Espagne. Tous ses partisans soutenaient que là elle était invincible, et que l'Europe entière devait échouer dans ses efforts. A l'appui des prédictions et des raisonnemens, on en appelait à une époque récente. Mais en Espagne, comme partout ailleurs, les événemens ont prouvé que, loin d'être menaçantes, les doctrines nouvelles ne sont pas assez fortes

pour résister aux efforts même d'une seule puissance. Disons-le donc hautement, la *révolution*, loin d'être populaire, n'est plus qu'une maladie d'exception : c'est une frénésie qui attaque quelques hommes, et contre lesquels la société n'aura désormais à prendre que certaines mesures de précaution.

De ces hautes considérations, passons maintenant aux détails, et examinons successivement la position de chaque état. L'Espagne doit attirer d'abord nos regards. Que fera le souverain de cette contrée ? Sans doute il appellera autour de lui les hommes qui, depuis trois années, ont sacrifié leur sang et leur fortune pour soutenir sa cause ; il donnera les emplois, et surtout les emplois de confiance, à des serviteurs éprouvés ; les places qui exigent de hautes connaissances, il les réservera aux membres les plus marquans du parti royaliste : car, l'influence qu'ils possèdent, ils la doivent à leurs talens, qui seuls les ont placés aux rangs où ils se trouvent aujourd'hui. Quant aux grands coupables, il est des sacrifices que commandent l'ordre et la conscience publique. Mais, ce devoir pénible rempli, le roi d'Espagne sentira qu'il n'y a pas de force sans mesure ; il comprendra, dans une amnistie, la masse des hommes qui ont été trompés ; il fera plus, il choisira dans toutes les idées généreuses ce qu'elles peuvent avoir d'applicable à la position actuelle des peuples qu'il régit. Une conduite aussi noble et aussi sage rendra à l'Espagne sa vieille suprématie. Mais, en dépit des doucereuses insinuations du *Constitutionnel* et du *Courrier*, il est bien entendu que le pardon ne s'étendra pas à tous indistinctement : *Qui oublie les grands crimes n'a pas de mémoire pour récompenser les grands services.*

Mais qu'est-ce donc pour les libéraux qu'un pareil échec ? Ne leur reste-t-il pas l'Allemagne ; par exemple, le Wurtemberg, dont le roi vient de chasser successivement quatre ministres, pour s'être montrés trop forts en

indépendance ? — Soit. Mais la Bavière ne se rattache-t-elle pas aux idées nouvelles par certaine alliance ? — Je vous entends : seulement d'un cas accidentel vous faites faussement sortir des intérêts et des doctrines. L'alliance *de cœur* pour la Bavière est celle qu'elle a récemment contractée avec la maison d'Autriche : c'est de cette alliance que sortiront désormais les doctrines et les intérêts de la Bavière ; par cette alliance, enfin, elle s'est identifiée avec l'Autriche, pays où les souvenirs sont tels, où les diverses aristocraties sont si puissantes, que la révolution n'oserait pas même s'y montrer déguisée.

Attendez, tout n'est pas perdu pour nous. La Prusse va être envahie par une révolution militaire et par une révolution d'idées : là, tous les symptômes sont menaçans. Effectivement l'armée vient d'être réunie pour les grandes manœuvres d'automne ; le moment était favorable : eh bien, jamais elle n'a fait preuve de plus de dévouement et de discipline. Quant à la révolution d'idées qui devait éclater dans cette monarchie, l'espoir, le doux espoir vous en est ravi : le roi a maintenant donné des institutions qui suffisent à toutes les ambitions légitimes.

— Vous nous accorderez au moins que l'Angleterre et la Suisse nous restent. — Je conviens qu'en Angleterre, où toutes les supériorités sociales se meuvent, pleines de force, on permet aux libéraux de parler et d'écrire ; mais, quand au pays de la liberté les radicaux *délibèrent trop haut*, *en plaine*, la *yomandri* monte à cheval, et leur montre que *l'insurrection n'est pas encore devenue partout le plus saint des devoirs*. Quant à la Suisse, on en chasse jour et nuit tout étranger *à l'aspect libéral*, en lui permettant toutefois d'emporter sa plume et son écritoire : la civilité n'est pas défendue.

Dans ce rapide coup d'œil, qu'ai-je encore à embrasser ? le Portugal ? Mais la piété filiale ne l'a-t-elle pas héroï-

quement arraché aux désastres de la révolte ? Où courez-vous ? en Suède ? Partout elle vous est fermée : là, règne un homme habile au commandement, un vieux soldat de fortune ; et, vous le savez, ces parvenus des camps veulent être les maîtres chez eux. La Pologne, dites-vous, se meut encore, remplie des souvenirs de la gloire française, de cette gloire où elle a été mêlée ? Détrompez-vous : la Pologne, l'heureuse Pologne obéit avec joie au mouvement que lui imprime la Russie. Tenteriez-vous un débarquement en Danemarck ? Vous n'y songez pas : tous les impôts du pays ne suffiraient pas aux dépenses d'un grand dignitaire de l'empire, ni aux frais de toilette d'une douairière de la cour du grand empereur. De compte fait, il ne reste plus que Rome. Soyons justes ; la constitution des cortès ferait sensation dans la capitale du monde chrétien. Que de tendres ménagemens elle aurait surtout pour la Croix ! Avec quelle sainte ardeur elle prendrait sous sa protection les biens de l'Eglise ! et quelle touchante et respectueuse réponse le président des cortès adresserait au successeur de saint Pierre, ouvrant une session ! Heureusement que, dans ce genre d'éloquence, l'Europe n'a plus rien à apprendre de nouveau. Aussi Léon XII a-t-il choisi pour secrétaire d'état le plus zélé des cardinaux : c'est assez dire que les libéraux ne feront plus de voyage à Rome.

Je reviens avec joie à la France, et je trouve que maintenant pour elle tout est force, paix et sécurité. La guerre d'Espagne lui a reconquis sa véritable place, en la réinstallant à la tête de la civilisation.

En résumé, les révolutionnaires sont battus et conspués partout. Que deviendront-ils en 1824 ? Je ne sais ; mais leur nombre sera si petit, qu'on ne s'avouera plus *libéral* que les portes et les fenêtres bien fermées, et que cette épithète équivaudra à celle de *solitaire ;* je ne dis pas *ta-*

citurne : les temps sont passés, et ce mot n'est plus à la hauteur.

S. P.

LITTÉRATURE.

Nouvelles Méditations poétiques, par Alp. de la Martine, avec cette épigraphe :

Musæ Jovis omnia plena !

Déjà la littérature anglaise de notre époque avait offert depuis quelques années à notre admiration les productions originales de trois beaux génies poétiques, que la nôtre ne pouvait encore leur opposer que les chefs-d'œuvre d'un prosateur, et c'était assez : car, en littérature comme en politique, une seule main suffit quelquefois pour défendre et garder un sceptre. *Le Génie du Christianisme* et *les Martyrs* sont de ces ouvrages si rares et si précieux, qu'ils viennent revivifier une littérature vieillie. A leur apparition, ils essuyèrent de rudes attaques de la part de nos meilleurs critiques, qui ont l'air aujourd'hui de ne plus s'en souvenir. La critique étant, de sa nature, timide et routinière, dut naturellement en agir ainsi à l'égard de conceptions hardies et marquées d'un caractère d'innovation ; et d'ailleurs, n'y a-t-il pas toujours des gens prêts à se jeter devant le triomphateur lorsqu'il monte au Capitole ? Mais aussi qu'arrive-t-il ? *Il les renverse et passe.* Le temps et le public ont fait justice de ces faibles entraves, et insensiblement ces grands ouvrages ont exercé sur notre littérature une influence profonde et inaltérable qui se fait sentir de plus en plus. Gênée d'abord par un genre descriptif long-temps à la mode, la poésie fut lente à suivre cette impulsion nouvelle. Quelques poëmes

de Millevoie et de M. Alex. Soumet, couronnés par l'Académie française et l'Académie des Jeux Floraux, furent un brillant prélude à de hautes destinées ; et enfin, depuis quelques années, elle a repris décidément un rapide essor. La publication du premier volume des *Méditations poétiques* fut un événement littéraire qui servit à constater ces heureux développemens de notre poésie, et tous ceux que la France devait attendre encore : car il est rare que, dans un livre supérieur, il n'y ait pas beaucoup plus que ce livre même. Celui-ci nous dévoila en quelque sorte notre avenir littéraire, et une foule de jeunes poëtes, dignes de ce nom, sont venus, depuis, réaliser une partie de ses promesses. Cependant, M. Ch. Nodier est encore le seul parmi nos critiques distingués qui ait compris ce grand mouvement de notre littérature, et de loin en loin il en a expliqué les causes avec la justesse de raisonnement et le charme de locution qu'on retrouve dans chacun de ses écrits.

Les Méditations poétiques renfermaient tant de beautés neuves et originales, que la réputation de M. de la Martine, à peine née, grandit spontanément, et que son nom devint pour ainsi dire célèbre en un jour. De Paris à Londres, et de Londres à Saint-Pétersbourg, on lut ses poésies avec avidité, et partout les belles âmes éprouvèrent à cette lecture les douces et nobles émotions qui font la gloire du poëte ; les femmes surtout, dont l'instinct sûr et naïf n'attend point les décisions de l'Académie pour sentir et admirer ce qui est vraiment beau, applaudirent avec enthousiasme aux sons purs et touchans de cette lyre harmonieuse ; et même, si je me le rappelle bien, pas une voix n'osa mêler un murmure de désapprobation à ce concert de louanges. Après un triomphe aussi complet et aussi éclatant, M. de la Martine a dû naturellement s'attendre à un cruel retour, s'il sait comme vont les choses de ce monde. Les critiques sévères et souvent très-injustes

dont ses nouvelles *Méditations*, et principalement les fragmens de son poëme sur *la Mort de Socrate*, ont été l'objet, prouvent qu'aucune supériorité ne met à l'abri de ce flux et reflux des opinions humaines. La médiocrité, toujours envieuse, s'est réjouie de pouvoir relever, dans ce nouveau recueil, de singulières négligences, un grand nombre de bizarreries et d'obscurités, des fautes de langage et de goût, qu'avec un peu de travail et d'attention le poëte eût facilement évitées. Malheureusement, quoi qu'en ait dit Buffon, la patience n'est pas toujours la vertu du génie. Plus on admire le talent de M. de la Martine, plus on regrette qu'il ait fourni si bénévolement des armes contre lui à ces esprits mal faits, qui croient se créer un nom en attaquant les grandes réputations. Pour moi, qui n'oublie point que *la Foudre* respecte toujours les *lauriers*, je laisse de côté, pour ce qu'ils valent, la plupart de ces jugemens étroits ou malveillans, et j'arrive sans plus tarder aux éloges que méritent ces nouvelles *Méditations*. A travers beaucoup d'incorrections et un peu de désordre dans les compositions, on y retrouve les inspirations sublimes d'une Muse qui marche à la lueur des brillantes clartés de la religion, la profondeur de la pensée et une richesse d'images pleines d'éclat ou d'une grâce ravissante. Puisque d'autres se sont chargés du soin de démontrer que jamais ce jeune poète n'était tombé si bas, qu'il me soit permis, à mon tour, de prouver que jamais non plus il ne s'est élevé si haut. Peut-être toute la vérité est-elle renfermée dans ce double jugement.

Voilà, il me semble, des vers sur la liberté, qui, s'il ne satisfont pas les libéraux, doivent plaire à tous les amis de la belle poésie et aux partisans des idées généreuses :

Liberté ! nom sacré, profané par cet âge,
J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas,
T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas ;

Quand tes fils se lévant contre la tyrannie,
Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir;
Telle enfin que d'Ury, prenant ton vol sublime,
Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
Des rives du Léman, au rochers d'Apenzell,
Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
Tu rassembles tes fils errans sur les montagnes,
Et semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
Te purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs!

Alors...! mais aujourd'hui, pardonne à mon silence;
Quand ton nom, profané par l'infâme licence,
Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
Fait crouler dans le sang les trônes et les lois;
Détournant leurs regards de ce culte adultère,
Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
Voyant dans ces excès ton saint nom se flétrir,
Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe;
En pressant sur son cœur le poignard de Caton,
Alors il était beau de confesser ton nom.
La palme des martyrs couronnait tes victimes,
Et jusqu'à leurs sourpirs, tout leur était des crimes.
L'univers cependant, prosterné devant lui,
Adorait ou tremblait!... L'univers, aujourd'hui,
Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
Mais qu'entends-je? et quels cris on frappé mon oreille?
Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs;
Insultant sans péril la tyrannie absente,
Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
Et, de la vérité couvrant la faible voix,
Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

Les préludes et les chants d'amour sont pleins d'une har-

monie et d'une suavité qu'aucun poète n'a encore égalée jusqu'ici. Cette strophe ne rappelle-t-elle pas les plus heureuses de Tibulle et Properce :

Parle-moi ; que ta voix me touche ;
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux ;
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon âme résonne et s'éveille
Comme un temple à la voix des dieux.

Je le répète, quoiqu'on en ait dit, ce recueil est digne du premier ; mais il n'avait pas, comme lui, l'attrait de la nouveauté, toujours si puissant parmi nous. Que M. de la Martine se donne la peine de revoir attentivement sa seconde édition, et je ne doute pas qu'on ne finisse par lui accorder généralement le tribut d'admiration que ces belles poésies méritent.

S. V.

VARIÉTÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Depuis que la Sainte-Alliance a rapproché les souverains, on n'entend presque plus parler que de congrès ; et l'entrevue des deux empereurs à Czernowitz a déjà été le sujet d'innombrables conjectures, surtout depuis que le prince de Metternich et le comte de Nesselrode ont précédé ces deux monarques. Jusqu'à présent les journaux allemands, dont le seul mérite est la réserve, n'ont tiré que de faibles inductions de cette démarche solennelle ; ils ont aussi parlé de l'arrivée de lord Strangford à Czerno-

witz, mais d'une manière aussi vague que de l'objet même de l'entrevue.

Les journaux quotidiens du Nord *prétendent* que les négociations se continueront à Lambert, la ville la plus proche de Czernowitz, et l'on *suppose* qu'il y sera question des affaires de l'Orient.

S'il suffisait des documens les plus officiels pour fixer son opinion, la note d'un ministre du cabinet de Saint-Pétersbourg, en réponse à celle de lord Strangford, laisserait entrevoir les intentions pacifiques du gouvernement autocrate, et son désir sincère de renouer ses anciennes relations avec la Porte-Ottomane. En partant de cette hypothèse, la cause des Grecs, qui est la cause de l'humanité, aurait d'autant moins de chances de salut, que les cabinets de Vienne et de Pétersbourg paraissent agir de concert, et marcher ensemble, enveloppés du voile de la diplomatie, vers un but assez difficile à pénétrer.

En admettant qu'il s'agisse, dans cette entrevue, de l'affranchissement ou de l'oppression des Grecs, la France devrait prendre part à des négociations qui intéressent aussi essentiellement l'Europe. Mais cette démarche isolée laisse présumer qu'il ne s'agit que d'observations préliminaires au dénouement d'une longue lutte signalée par tant de forfaits.

La France, replacée sur la ligne des grandes nations, n'a plus à craindre ni les intrigues diplomatiques, ni la politique artificieuse de quelques cabinets. Il lui importe peu que Metternich et Nesselrode soient à Czernowitz ou à Lambert; Boutourlin et Pozzo di Borgo à Madrid, lord Strangford à Constantinople ou à Saint-Pétersbourg : le cabinet des Tuileries a repris son rang, sa force et sa suprématie, et ce ne sont ni les cris des révolutionnaires agonisans, ni les ignobles insinuations de leurs apôtres qui

affaibliront une influence qui a fait trembler l'Europe sous l'usurpateur, qui en avait si cruellement abusé.

C.

PETITE REVUE LITTÉRAIRE.

Le Droit des gens européen, traduit de l'allemand de de M. Schmaltz, conseiller intime de S. M. le roi de Prusse, et professeur de droit public à l'université de Berlin, par le comte Léopold de Bohm. (A Paris, chez Maze, libraire, rue Gît-le-Cœur, nº 4.)

Essai critique sur le Gaz hydrogène et sur les divers modes d'éclairage artificiel, par MM. Charles Nodier et Amédée Lichot. (A Paris, chez Charles Gosselin, rue de Seine, nº. 12.)

Voici deux titres d'ouvrages qui seront sans doute étonnés de se trouver dans la même page d'un journal. Cependant, en y réfléchissant bien, il m'a semblé que le *Droit des gens européen* et l'*Essai critique sur le Gaz hydrogène* avaient entre eux une certaine parenté d'esprit, et que si leurs auteurs, MM. Schmaltz et Bohm, d'un côté, MM. Nodier et Pichot, de l'autre, venaient à se rencontrer, ils aimeraient à s'entretenir ensemble sur le rapport qui peut exister entre les deux ouvrages dont il est ici question. Il n'y aurait qu'une petite difficulté; elle serait dans les préliminaires : car, si MM. Nodier et Pichot avaient autant de peine que moi à prononcer les noms de MM. Schmaltz et Bohm, je doute qu'une demi-heure leur suffît pour dire un bonjour bien franchement articulé à leurs confrères d'outre-Rhin.

La question importante traitée par MM. Nodier et Pichot ressort du droit naturel, puisque c'est par les principes de ce même droit que l'on doit combattre les dangers imminens auxquels l'usage du gaz, comme luminaire, expose des populations nombreuses.

Passer du droit naturel et civil au droit des gens européen, il n'y a qu'un pas, ou plutôt il n'est pas même besoin de changer de place, il suffit de se retourner. Le livre de M. Schmaltz est un savant résumé des principes fondamentaux de la science, établis précédemment par des publicistes célèbres : j'appellerais volontiers cet ouvrage le manuel des ambassadeurs.

Du moment où deux hommes se rencontrèrent sur la terre, leurs rapports donnèrent lieu à des conventions réciproques : le droit civil naquit. Le droit des gens commença lorsque deux peuples s'établirent dans le voisinage l'un de l'autre; des querelles surgirent; on les discuta les armes à la main; on les finit par des traités : voilà le droit des gens primitif. Le temps et les événemens multiplièrent le nombre de ces traités : les clauses générales qui s'y trouvèrent souvent reproduites formèrent le droit *des gens coutumier.*

M. Schmaltz traite principalement de cette seconde espèce de droit des gens : c'est de celui-ci qu'émane le droit des gens positif et pratique.

La traduction de cet ouvrage peut être parmi nous d'une grande utilité dans les circonstances actuelles : car l'étude du droit des gens est assez généralement négligée parmi nous. Cet oubli est, sous plus d'un rapport, l'effet d'un préjugé dont nous a entaché la révolution. A l'époque où le grand scandale que nous avons donné aux nations commença, Voltaire, Rousseau, et par supplément l'Encyclopédie, étaient considérés comme les grands conducteurs du genre humain. Comme ces graves précepteurs ne nous avaient pas recommandé l'étude du droit des

gens, nous ne crûmes pas devoir ouvrir les gros in-quarto des Grotius, des Puffendorf et des Leibnitz.

On ne fit pas assez attention que le droit des gens, à mesure qu'on l'observe ou qu'on le transgresse, est le signe le moins équivoque des progrès ou du retard de la civilisation : or, comme le dit l'auteur, « malgré les pompeux éloges que faisait la France de ses progrès vers un meilleur ordre de choses depuis la révolution de 1789, on ne saurait nier néanmoins que la dureté de ses formes, l'injustice de ses maximes envers les autres nations, ne fussent des preuves irrécusables d'une marche rétrograde dans la *culture* des facultés de l'âme. » M. Schmaltz indique ainsi un rapport nouveau sous lequel il serait intéressant d'envisager la question de l'état actuel de la civilisation. Peut-être deviendrait-il alors trop facile de prouver que, depuis 1789 jusqu'en 1814, nous avons plus d'une fois *frisé* la barbarie. C'est un dilemme que je propose aux *absolutistes* libéraux, ou, en d'autres termes, à ceux qui soutiennent que la civilisation n'a commencé pour la France qu'à l'époque de la révolution.

Je voudrais pouvoir m'étendre davantage sur l'utile ouvrage que j'annonce. Comme il est en quelque sorte élémentaire, il contient moins de réflexions qu'il n'en suggère.

On doit des remercîmens et des éloges au traducteur, M. le comte Léopold de Bohm. On lui demandera seulement en France ce qu'on ne lui demanderait pas en Allemagne, un peu plus d'élégance. Je ne sais trop s'il faut le louer ou le blâmer d'avoir (par respect pour le texte, sans doute) fait passer dans notre langue certaines tournures un peu trop germaniques : ainsi, il emploie constamment le mot *culture* pour exprimer les progrès intellectuels d'une nation ; en sorte que le lecteur peu appliqué ou médisant pourrait d'abord se demander si c'est de la culture de la pomme de terre ou de la navette qu'il s'agit.

A propos de *navette*, il m'est bien permis de revenir au gaz hydrogène, son antagoniste, pour recommander de nouveau l'excellent Essai de MM. Nodier et Pichot. Cet ouvrage, où les inconvéniens et les dangers du gaz sont démontrés par des preuves mathématiques et par l'éloquence des faits, est plus qu'une œuvre de talent : c'est un trait d'humanité. On peut dire qu'en introduisant l'usage du gaz dans nos établissemens et nos maisons, c'est comme si nous y placions des magasins à poudre. D'après le calcul incontestable fait par les auteurs, *un pied cube de gaz donnerait une force d'explosion égale à cinq onces de poudre* : or, un pied cube de gaz est bien facilement fourni dans un appartement par la négligence ou l'étourderie de ceux qui sont chargés de fermer le robinet. D'après l'évaluation de ce danger, et calculant sur la table générale des probabilités, on peut affirmer qu'un bec de gaz dans le salon ou la chambre d'une petite maîtresse est égal pour elle au péril perpétuel qui résulterait de la présence, dans les mêmes lieux, d'une pièce de 48 chargée à mitraille. Nos charmantes Parisiennes se seraient-elles douté qu'en leur vantant l'usage du gaz on voulût leur persuader de placer auprès de leur boudoir l'équivalent de ce meuble un peu bruyant ?

C. Desmarais.

DÉMÉNAGEMENT FORCÉ,

OU PROCÈS VERBAL D'INVENTAIRE.

Rien n'est plus désagréable qu'un déménagement, surtout quand il est furtif et forcé : le temps presse, la tête se perd, les embarras se compliquent, et l'on oublie presque toujours, dans le logement d'où l'on déguerpit, des

choses qu'on n'ose plus revenir y chercher. Voyez ces pauvres cortès ! à peine leur a-t-on laissé la faculté d'emporter leur corps, et quelques misérables millions, fruits de leurs sévères économies !

Ils n'avaient pas encore vidé les lieux, que déjà d'avides vainqueurs s'y étaient transportés, et dressaient procès verbal des objets, livres et papiers abandonnés, par les ex-locataires, dans les archives *constitutionnelles*. N'est-ce pas une horreur que de presser ainsi les gens ?

Voici un extrait certifié de l'inventaire; il nous vient d'une source respectable, et nous en garantissons l'authenticité à nos lecteurs :

Nous (ici sont les noms des commissaires), nous étant réunis dans le *ci-devant* local des *ci-devant* cortès, y avons saisi et mis sous le scellé, savoir :

Meubles, effets, objets divers.

Une table en airain, sur laquelle devait être sculptée la *constitution*, pour la faire passer à la postérité la plus reculée, *si on en avait eu le temps*.

Plusieurs fours de campagne et plusieurs marmites autoclaves, destinés, en cas de blocus, à éviter la famine en faisant cuire une grande quantité d'alimens, *lorsqu'il est possible de s'en procurer*.

Une trentaine de paires de *rouannettes*, ou instrumens propres à marcher sur l'eau sans se mouiller. (Cette chaussure devient indispensable dans les circonstances où, attaqués par les *Philistins*, dans un port de mer, de braves *patriotes* espérent se sauver en renouvelant le miracle de la mer Rouge.)

Plusieurs coupes, modelées sur celle de Socrate. Elles avaient été commandées exprès pour avaler la ciguë, si les moyens de défense venaient à manquer.

Un assortiment complet de poignards et stylets très-

commodes pour d'*héroïques citoyens* décidés à se donner la mort plutôt que de transiger avec les *tyrans*.

Un modèle de vaisseau à soupape, parfaitement disposé pour *ensevelir dans une baie* quelconque *une monarchie et une constitution*.

Enfin, un siége à bascule pour M. le président, la dignité nationale exigeant qu'il domine l'assemblée et qu'il soit *sur le tabouret*.

Livres.

Une collection complète et reliée en veau du *Constitunel*, 3 volumes.

L'Art de battre monnaie sur les places publiques; un volume.

Essai sur la manière de faire fondre les ornemens d'église, petite brochure in-douze, dorée sur tranche.

Théorie de la Levée des impôts extraordinaires.

Le Bonheur des peuples, poëme en 93 chants.

Rapport sur la liberté *constitutionnelle*.

Organisation des Prisons.

De la Peur appliquée à l'héroïsme, par un Napolitain.

Les papiers saisis sont :

Plusienrs lettres de félicitations et d'encouragemens, timbrées... de Paris et autres lieux;

Uue épître signée de l'initiale M**, et prêchant les avantages de l'*énergie nouvelle*;

Des contrôles d'enrôlemens et d'embauchages, dans divers pays, pour le service de la sainte cause;

Un projet d'acte additionnel approprié à la constitution;

Et une pièce de comptabilité, de reddition de comptes, ainsi conçue : (Les sommes sont en blanc.)

Pour une nouvelle cargaison *d'hommes libres*, expédiée de France et d'Italie. . . . . »

Pour achat de plusieurs aunes de drap tricolore employé à faire des drapeaux aux susdits . . . . »

Pour indemnité de chaussure à M. Pépé. . . . »

Pour un punch, beeftechs, rosbeeffs, et autres restaurans offerts, au nom de la nation, à sir Robert Wilson. . . . . »

Pour frais de la fluxion de poitrine de Mina . . . »

Pour prime d'encouragement accordée au bourreau de Perpignan, qui a eu la générosité de sacrifier son honorable emploi au désir de nous servir. »

Pour *dito* à l'assassin de la belle écaillère. . . . »

Pour une médaille frappée en l'honneur des trois membres de la régence de Cadix. . . . . »

Pour le fermier placé, de peur des bombes, dans les rues et sur les terrasses. . . . . »

Pour gratification au *Pilote*. . . . . »

TOTAL . . . »

Bon à payer par le peuple espagnol.

REVUE DES THÉATRES.

PREMIER THÉATRE FRANÇAIS.

Les succès de l'Odéon ne troublent plus le sommeil de MM. les comédiens de la rue de Richelieu : aussi, depuis la *Clytemnestre* de M. Soumet, ne nous ont-ils offert aucune nouveauté importante. La comédie en trois actes qu'ils viennent de jouer n'est point elle-même, à parler franchement, une véritable nouveauté. Si elle a le mérite d'être écrite en vers élégans, elle a le défaut de reproduire une foule de situations connues : c'est une vingtième imitation du *Connaisseur*, conte de Marmontel, si souvent transporté sur la scène, où, jusqu'à présent, il n'avait pas réussi à se fixer. Le poëte a mis à contribution *le Folliculaire*, de M. Delaville, *l'Homme dangereux*, de Palissot, et *les Prôneurs*, de Dorat. Je ne parle pas de *la Métromanie*, dont quelques scènes de *l'Auteur malgré lui* offrent la copie décolorée. Piron aurait usé son chapeau à cette représentation. Des emprunts aussi nombreux n'ont cependant pas empêché l'auteur, qui se cache sous le nom de Saint-Remi, de faire une guerre à outrance aux emprunteurs littéraires qui encombrent les avenues du Parnasse. Le morceau où M. de Saint-Remi s'élève sur cette manie de refaire les ouvrages des anciens maîtres de la scène, et de *déranger* les productions piquantes des Favart, Vadé, Florian, etc., est aussi bien pensé qu'élégamment écrit. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas senti que le reproche qu'il adressait aux *dérangeurs* modernes pouvait lui être retourné avec autant de justice,

et qu'il ait pris la plume pour nous offrir une seconde édition du chef-d'œuvre de Piron, *considérablement diminué, sous tous les rapports.*

Les acteurs ont doublé de zèle en raison de la faiblesse de l'ouvrage : ils peuvent s'attribuer une bonne part de son succès, qui, du reste, n'a été troublé par aucune marque d'improbation. Mlle Rose Dupuis, l'actrice qui approche le plus de l'*inimitable*, a été charmante dans le rôle d'Élise, personnage rempli d'esprit, de malice et de gaieté, qu'elle a joué avec une grâce exquise et un naturel parfait.

GYMNASE.

Personne n'était plus en fond que les auteurs de *Michel et Christine* pour donner une suite à leur joli ouvrage, et cependant ces messieurs sont restés beaucoup au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre de leur spirituelle association. L'hymen a enlevé toutes les grâces naïves de Christine, et quelques années de plus ont émoussé la sensibilité originale du grenadier Stanislas. Michel lui-même, qui s'enorgueillissait d'avoir été nommé *soldat sur le champ de bataille*, est devenu lâche et poltron : il se cache à la première scène, pour reparaître à la dernière, et assister au mariage de Stanislas avec *Lisa*, jeune sœur de Christine, qui vient la remplacer dans le cœur du soldat polonais. Ce nouveau personnage n'a jeté qu'une faible lueur d'intérêt sur l'intrigue nulle de la *Suite de Michel et Christine*. Stanislas, constant à ses premières amours, avait un charme qu'il a perdu en devenant infidèle : les femmes aiment beaucoup les amans malheureux.... au théâtre.

VARIÉTÉS.

Les faux Aveugles, parade longue et froide, a tombé vendredi, samedi et dimanche dernier à ce théâtre. Malgré ce triple échec, on pense que l'influence des auteurs de cette rapsodie lui procurera cinquante chutes de suite. Les véritables succès ne vont pas si loin à ce théâtre.

PORTE-SAINT-MARTIN.

On nous a adressé la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'avais *imaginé de prendre* toutes les situations de l'opéra-comique de *Ponce de Léon* pour en faire un vaudeville nouveau. J'apprends que les auteurs de *l'Amour et l'Appétit* ont eu la même *inspiration*. Comme leur ouvrage vient d'obtenir un succès qui est de bon augure pour le mien, je crois devoir vous adresser ma réclamation, et prendre date, afin d'éviter toute accusation de plagiat.

« J. D. L. S. »

GAIETÉ.

Cette semaine a été le triomphe des *arrangeurs* : il s'en est glissé jusqu'à ce théâtre, où *les Trois Cousines*, raccourcies et mutilées, ont reparu sous le titre des *Marieurs écossais*. Dancourt ne se doutait guère du voyage que lui ferait faire un jour M. Lavaquerie, qui du reste a tâché d'égayer la route par des couplets qui valent quelquefois la prose qu'ils ont remplacée.

ÉCLATS.

Lettre de M. Paul Louis Courier, insérée par économie dans le Constitutionnel *du 18 octobre.*

Envoie-moi, chère amie, six chemises et six paires de bas. Point de lettre dans le paquet, afin qu'il me puisse parvenir. Je sais que tu ne reçois pas les miennes, et que tu t'inquiètes fort. Sois tranquille : il y a dans le monde plus de justice que tu ne crois. Je ne suis ni mort, ni malade, ni en prison, pour le moment. Adieu.

TON MARI.

Réponse de Mme Paul Louis Courier.

Tiens, voilà quatre chemises,
Cinq mouchoirs, une paire de bas ;
Sois-moi toujours
Fidèle,
Constant,
Sincère ;
Je ne t'oublîrai jamais.

Je ne mets point d'adresse, afin que cela te parvienne plus sûrement.

Les Petites-Affiches de Manheim demandent un domestique qui ne parle pas mal de son maître; un secrétaire qui sache garder deux ou trois secrets; un cocher qui ne mange pas l'avoine de ses chevaux; et une voiture de voyages,

dans laquelle on puisse dormir sans *la Pandore* et *le Courrier français*. On voit que le mérite se fait rapidement une représentation européenne.

On avait proposé d'employer des *pierres de la constitution* à l'achèvement de l'arc de triomphe, mais les architectes experts ont répondu qu'elles n'étaient pas assez *solides*.

La perruque de *Sylla* est à la baisse : messieurs les comédiens du Roi nous l'ont encore montrée avant-hier; mais aucun des intéressés ne leur en a su gré. On dit qu'en apprenant cette marque d'ingratitude de la part de son public, M. J*** a senti ses *cheveux se dresser sur sa tête !*

Un marchand a eu l'idée de faire fabriquer une grande quantité de tabatières dites du *Trocadero*, parce qu'elles représentent ce lieu mémorable. Nous ne doutons pas que tous les Français ne s'empressent de prendre du tabac pour avoir sous les yeux un fort de si bonne *prise*.

En apprenant la triste aventure des cortès, les requins de la baie de Cadix ont pris le deuil....... Il est donc encore des âmes sensibles !!!.....

Le *Journal de la Librairie* prétend que c'est pour la *troisième fois* que M. Lombard de Langres, ancien ambassadeur en Hollande, ex-membre de la cour de cassa-

tion, et avocat du théâtre des Variétés, publie la *première* édition de ses *Mémoires anecdotiques, politiques....* Cela nous rappelle ces ventes à la criée, où l'huissier priseur, montrant à la foule assemblée l'objet dont il veut se défaire, s'égosille à leur dire : *Une fois.... deux fois.... trois fois.... personne n'en veut ?.... Adjugé.*

Depuis long-temps nous demandions des nouvelles de don Zayas : nous venons d'apprendre que ce *patriote*, qui voulait bien se soumettre à la régence, parce que les affaires de son parti allaient mal, avait été jeté à la mer ; mais qu'il ne s'était pas noyé, sachant *nager entre deux eaux.*

Beaucoup d'*honnêtes Français* sont sur le qui vive depuis qu'il est question des révélations de *Riégo* : c'est un malheur ; mais on ne rencontre pas toujours des amis aussi discrets que Louvel.

ANNONCE.

La seconde édition du roman de *Han d'Islande*, dont la première a obtenu un si grand succès, vient de paraître chez Lecointe et Durey, libraires. Nous consacrerons bientôt un article à cet ouvrage singulier, digne du beau talent de M. V. Hugo, son auteur.

Quatre volumes in-8°. Prix, 7 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315, VIS-A-VIS SAINT-ROCH.



N° 5. — 25 Octobre 1823.

ÉCLAIRS.

Bruits politiques. — L'Espagne à la mode de M. Rabbe. — Prophétie d'un autre siècle — Lamothe en pièces. — La Reine de Portugal. — Beaux caractères de M. Firmin Didot. — Pierre de Portugal. — MM. Arnault père en fils. — Spectacle demandé.

POLITIQUE.

Depuis la prise de Cadix, les fluctuations si mobiles et si contraires des passions dans le parti libéral ont offert un spectacle vraiment curieux. A quoi s'arrêteront définitivement les révolutionnaires? Est-ce à la crainte ou à

l'espoir, à la joie ou au découragement? D'abord, *à la bonne nouvelle*, le gros du troupeau, croyant qu'il était bien de montrer toute la tristesse qu'il ressentait, poussa de longs gémissemens, et s'écria ingénuement que tout était perdu. Vainement quelques chefs plus expérimentés essayèrent d'élever la voix et de se faire entendre : les coups de canon qui annonçaient la délivrance de Ferdinand parlèrent beaucoup plus haut qu'eux ; leur éloquence fut perdue. Mais aujourd'hui que le premier mouvement d'effroi commence à se dissiper, les esprits-forts tâchent de faire comprendre à la foule qu'il n'est ni décent ni philosophique d'avoir peur, surtout d'avoir peur des royalistes, bonnes gens dont on est venu si facilement à bout par toutes sortes de moyens depuis trente ans ! Un ex-maître des requêtes de la façon de M. le duc Decazes a même prouvé, dit-on, dernièrement, dans *le Constitutionnel*, et d'une manière très-satisfaisante, que, les fautes du parti victorieux devant ramener infailliblement le pouvoir au parti vaincu, il ne fallait point jeter ainsi *le manche après la cognée*, comme on dit vulgairement, et qu'au contraire le moment était arrivé de se réjouir et de se féliciter les uns les autres ; que pour lui, dans la ferveur de son zèle et de ses espérances, il était tout prêt à endosser d'avance l'habit de conseiller d'Etat. Ce discours a produit quelque effet, et depuis on a entendu cinq ou six libéraux se dire à l'oreille : Patience, la mer est mauvaise, le vaisseau sera mal gouverné, le naufrage devient inévitable ; attendons tranquillement que ses débris échouent à nos pieds sur le rivage. A merveille : les sauvagesdes îles du Sud ne parleraient pas mieux ; et, comme les extrêmes se touchent, on reconnaît bien là les progrès de notre heureuse civilisation.

Bien des gens avaient cru pourtant qu'entre autres avantages, un des résultats de cette brillante campagne serait de nous délivrer à jamais des faux prophètes ; mais il pa-

raît que rien ne peut guérir de cette odieuse manie de prédire de nouveaux malheurs à son pays. Toutefois, malgré les airs joyeux et menaçans que l'on affecte tour à tour, afin d'avoir une contenance, je doute fort que monsieur l'ex-maître des requêtes, et ses confrères en divination, parviennent jamais à convaincre la *gent* libérale que la terrible défaite qu'elle vient d'essuyer dans la péninsule soit pour elle l'aurore d'un prochain triomphe. Il arrive un point, dans les affaires, où l'extrême niaiserie elle-même y voit clair et se lasse d'être dupe. La mystification de l'emprunt ne suffirait-elle pas, à elle seule, pour décréditer les plus habiles charlatans du libéralisme ? L'Europe le sait, ce sont leurs perfides conseils, leurs assertions mensongères, cent fois répétées et cent fois démenties, qui ont entraîné un assez grand nombre de pères de famille à risquer leurs fonds dans cette entreprise si évidemment fausse et injuste. De gaîté de cœur ils les ont poussés dans l'abîme ; et, maintenant que nos armes ont donné un dernier démenti à leurs infâmes prédictions, ils osent accuser le ministère du mal qu'eux seuls ont causé ; ils soupirent d'impudentes élégies, et versent des larmes de crocodiles sur le désastre de leurs victimes ! Quel mélange d'astuce, d'égoïsme et d'audace ! En vérité, je crois que, dans cette circonstance, le génie révolutionnaire est parvenu à se surpasser lui-même.

Au reste, faire des dupes qui, par orgueil ou cupidité, deviennent plus tard des complices ; jeter les gouvernemens légitimes entre les intérêts créés à la hâte, au milieu de la confusion, et les vrais intérêts de la société, espérant que les ménagemens à garder vis-à-vis des uns ruineront les autres, telle est la marche invariable des novateurs modernes ; et il faut convenir qu'elle leur a souvent réussi. Cependant il n'en sera pas de même en Espagne, où la révolution n'a pas eu le temps de prendre racine. En révoquant l'emprunt des cortès, Ferdinand s'est montré

vraiment roi. Il n'a point sacrifié les hautes considérations sociales à des intérêts secondaires. Les vraies doctrines proclamées, nous ne doutons pas qu'un arrangement à l'amiable, réclamé par la France, ne vienne au secours des pauvres dupes libérales. Les sots, parfois, méritent quelque pitié: les royalistes, d'ailleurs, sont assez forts pour n'avoir plus à craindre qu'on abuse de leurs bienfaits; mais nous le répéterons, comme établissement de principe, Ferdinand a bien fait de révoquer l'emprunt. Un point de départ aussi hardi ne donnera que plus de prix et de solidité aux nouvelles institutions que ce prince accordera généreusement à son peuple.

Les jugemens haineux et précipités des feuilles libérales à l'égard des premiers actes de la restauration espagnole ne prouvent absolument rien contre l'avenir, puisque c'était un parti pris d'avance de les censurer vivement et de les interpréter à mal. Pour moi, il me semble qu'on ne saurait mettre trop de lenteur à blâmer un gouvernement qui se relève à peine, et avant d'établir un jugement sur ses intentions politiques, il me faut d'autres faits que le choix d'un confesseur. Mais ce qu'il faut se hâter de dire et de proclamer à haute voix, afin de donner un désaveu formel à l'opinion libérale, c'est que la gloire de cette campagne est tout-à-fait indépendante du système que doit suivre le cabinet de Madrid. Et en effet, quand le gouvernement d'Espagne ne comprendrait ni les leçons de l'expérience, ni les conseils d'une amitié désintéressée, la France libératrice n'en n'aura pas moins rempli noblement sa sainte mission; et les fautes de la royauté, si elle en commet, ne pourront nous enlever l'honneur d'avoir vaincu la révolution. Mais comment les ennemis de la France ne protesteraient-ils pas contre l'infaillible résultat de cette guerre chevaleresque, eux qui nous représentent chaque jour la révolution comme une victime *innocente, malheureuse et persécutée*. Tout récemment un pair de France,

historien de la Vendée, devenu libéral depuis qu'il a été chargé de défendre les intérêts de l'aristocratie dans la chambre haute, n'a-t-il pas écrit et imprimé cette assertion inconcevable, que la révolution d'Espagne *est pure d'excès et de violence*. Pure d'excès et de violence ! Et quoi ! les coups de marteau frappés dans la prison de Vinuesa n'ont-ils pas été entendus de toute l'Europe ? Demandez à la mère de Goiffieu ; et le 7 juillet; et ces proscrits jetés parmi nous ; et cette jeune reine mourante ; et ce roi captif traîné de ville en ville ! Quoi ! tout cela n'est qu'innocence et vertu. Ah ! monsieur le baron, en vérité, pour toutes les pairies des royaumes constitutionnels, je ne voudrais point avoir une pareille phrase sur la conscience. Mais le remède se trouve souvent près du poison ; et vous avez dit vous-même : *Le siècle possède la longue et triste expérience des menteries de secte, des impudences de parti, et le profond dégoût de tous ce qui ne persuade pas.*

Outre l'emprunt, deux choses occupent en ce moment l'esprit du public. Je veux parler de la retraite du duc de Bellune et de la quinquennalité. Les journaux ont donné, il me semble, baucoup trop d'importance à la première. Un royaliste remplace un royaliste; ce changement ne doit ni effrayer les honnêtes gens, ni réjouir le parti libéral. En Angleterre, ces mutations passent inaperçues, lorsqu'elles ne sont pas de nature à altérer le système. Nous n'en sommes pas encore arrivés là ! Quant à la quinquennalité, la question est trop difficile à résoudre pour n'être pas examinée longuement et sous toutes ses faces. Nous y reviendrons.

S. V.

LITTÉRATURE.

Résumé de l'histoire d'Espagne, depuis la conquête des Romains jusqu'à la révolution de l'île de Léon; par Alph. Rabbe. (1)

Aucune nation peut-être ne présente aux pinceaux de l'histoire des mœurs plus fortement caractérisées, des événemens plus éminemment dramatiques que cette Espagne qui, au milieu de ses malheurs, apparaît toujours si fière, si forte et si constante. Semblable à l'arène antique, cette terre a été, pour ainsi dire une lice sanglante sur laquelle les peuples les plus illustres ont passé pour y combattre et pour y mourir. Initiée à la civilisation et aux arts par les Phéniciens et les Grecs, elle est vaincue, mais non soumise par Carthage; et ce n'est qu'après une lutte opiniâtre de plus de deux siècles que le génie de tout ce que Rome a produit de plus grand lui ravit sa liberté. Le christianisme y pénètre avec les Goths : livrée alors à la dévastation de tous les barbares du nord qui débordent dans ses plaines, les convulsions intérieures la déchirent sans relâche, jusqu'au moment où les enfans de Mahomet, lui enlevant son indépendance et son culte, la condamnent à la servitude. Mais, si l'histoire conserve le souvenir de sa défaite, elle gardera aussi éternellement la mémoire de ce Pélage, qui, des cavernes sauvages des Asturies, méditait l'affranchissement de sa patrie; elle montrera ses successeurs, refoulant peu à peu vers le Midi d'orgueilleux

---

(1) Chez Lecointe et Durey, quai des Augustins, n°. 49. Un gros vol. in-18; prix, 4 fr.

conquérans, et après une lutte de sept siècles, soutenue avec une constante, un courage, que ne présentent les fastes d'aucun peuple, fondant une monarchie chrétienne et libre.

Tels sont les grands tableaux que présente au génie de l'historien cette contrée célèbre, avant l'époque où, recouvrant ses autels et le trône de ses rois, elle prend rang parmi les nations européennes. Délivrée alors d'ennemis intérieurs, sa puissance s'accroît avec son indépendance politique; et ce vaste corps, dont les forces prennent un développement rapide, menace à son tour l'indépendance de ses voisins. Charles-Quint réunit sous le même sceptre la plus puissante monarchie moderne, et touche au moment d'offrir le spectacle, présenté pour la troisième fois au monde, de la monarchie universelle.

M. Rabbe a tracé largement l'esquisse de tous ces grands événemens : son style nerveux et concis, qui semble rejeter les ornemens, sans cependant dédaigner l'élégance, s'élève à la dignité de l'histoire. Heureux de n'avoir à donner à M. Rabbe que des éloges comme écrivain, et surtout de rendre justice à un homme placé dans des rangs qui ne sont pas les nôtres, nous devons à notre conscience de signaler le danger de ses principes et l'inconséquence de ses doctrines. M. Rabbe paraît être un ennemi déclaré du *dogme* monarchique; et cependant ce principe qu'il attaque sans cesse fit dans tous les temps la force et la grandeur de cette Espagne dont il a tracé l'histoire : la royauté est, pour ainsi dire, l'esprit qui la constitue comme nation. C'est avec un sentiment non moins pénible que nous avons lu ces atteintes continuelles portées à la religion : l'attachement invincible de l'Espagnol à la foi de ses pères est une passion qui a fait des prodiges, et la religion et la patrie sont deux idoles qu'il a toujours confondues dans son amour.

Malheureusement cet esprit de dénigrement, dirigé con-

tre les objets les plus vénérés, perce à chaque page dans l'ouvrage de M. Rabbe. Et cependant, il est déjà loin de de nous, le temps où le sarcasme amer et l'épigramme impie étaient le seuls hommages qu'obtenaient des soi-disant philosophes les antiques traditions de la patrie. M. Rabbe fournit trop fréquemment des exemples de cette espèce d'abandon de la dignité nationale. « En parlant, dit-il, d'Alaric II, qui périt à la bataille de Vouillé, de la main de Clovis, les historiens espagnols traitent le prince français de féroce, et disent qu'il avait injustement provoqué la guerre. Il est vrai que notre roi Clovis n'était pas très-bon; mais il était catholique, et Alaric était un hérétique arien, comme son père : ce qui fait une grande différence, au dire de Grégoire de Tours. » Cette ridicule raison attribuée à Grégoire de Tours ne prouve rien, sinon qu'un saint est quelquefois plus patriote qu'un libéral.

Mais parmi les Français qui ont porté des couronnes, il en est un surtout que, comme roi, comme Bourbon, et comme grand homme, la révolution poursuit sans relâche de ses clameurs. Et vous aussi, M. Rabbe, vous ne craignez pas de joindre une voix insultante aux cris impuissans de la rage. Quelle que soit votre opinion particulière sur ce grand monarque, ne vous souvient-il plus que vous êtes Français ? « Les exploits militaires de Louis XIV perdent beaucoup de leur mérite, quand on songe à la situation de la monarchie qui en faisait les frais. Il était aussi facile que peu généreux d'accabler cette malheureuse Espagne. C'est pourtant ce que Louis XIV ne cessa de faire durant quinze années, etc. » Et plus loin : « Louis XIV s'acharnait sans pitié sur la malheureuse Espagne, etc... » Eh quoi! cette conquête de la Flandre, du Roussillon, de la Franche-Comté, que l'épée de Condé gagnait à la France, et que la politique de Louis ajouta pour jamais à notre empire, n'absout-elle pas à vos yeux ce monarque de ses victoires? La gloire de Louis XIV est la nôtre, et les

triomphes des Turenne et des Condé sont les triomphes mêmes de la France.

Mais, sans entrer ici dans la réfutation d'une foule d'assertions historiques plus que hasardées, dédaignant même d'indiquer cette tactique condamnable, qui consiste à porter la lumière sur les époques marquées par les crimes des rois et les malheurs des peuples, en couvrant d'un voile les règnes heureux et les temps prospères, nous accordons à M. Rabbe que la réforme qu'il aime tant *fut un invincible élan de la raison humaine*, que ne préparèrent nulle part la fausse politique, les intérêts et même la violence des princes; nous convenons même avec lui que, quant à la constitution de Cadix, *aucune institution humaine n'a jamais été l'objet d'une acceptation si unanime et si expressive; aucune loi n'a jamais été si solennellement jurée et reconnue*. Vérités évidentes, comme chacun sait, et qu'atteste ce cri élevé tout à coup dans la péninsule, cri si *unanime* et si *expressif*, que le retentissement en est venu jusqu'à nous. Et pour finir par un aveu que sans doute M. Rabbe ne récusera pas, nous reconnaissons qu'*à l'impartialité près*, il possède les qualités de l'historien, l'énergie, la rapidité et l'élégance du style.

Voici un portrait du duc d'Albe qui nous a semblé tracé avec énergie :

« Lorsque le duc d'Albe arriva pour remplacer Granvelle, la révolution avait éclaté; le noyau de l'union s'était déjà formé, et les héroïques princes de la maison d'Orange s'étaient déclarés pour la liberté. On sait que le sanguinaire duc d'Albe, le même qui avait saccagé Rome et assiégé le pape dans le château Saint-Ange, chargé de venger cette fois la cause de la sainte religion, passa de bien loin la mesure du dévouement et du zèle. Il aurait provoqué la

révolte si elle n'eût pas existé. Il affecta, en arrivant, d'établir l'*alcavala*, impôt de pratique espagnole, odieux sur toute chose aux Flamands. Cet homme, à qui l'opinion des soldats de son temps a reconnu quelques talens militaires, une prompte résolution, une grande activité, était un de ces êtres comme le despotisme est heureux d'en rencontrer. Il lui fallait des ordres et des victimes : tel serait un tigre qui aurait pris dans la vie domestique l'instinct obéissant et les habitudes serviles du chien, en conservant toute sa force et surtout sa férocité.

« Il commença par faire trancher la tête aux comtes d'Egmont et de Horn, qu'il avait fait arrêter avec perfidie dans son propre palais. Leur sang fût la compensation de quelques avantages que venait d'obtenir l'héroïque prince d'Orange, à la tête des confédérés; ensuite, favorisé par la superiorité des bandes espagnoles sur les troupes allemandes, dont l'indiscipline et l'opiniâtreté paralysaient les efforts des princes confédérés, il reprit plusieurs villes et vainquit dans plusieurs combats. Il n'y avait, en général, ni quartier ni capitulation possible avec cet homme; il fallait qu'il se baignât dans le sang; et le mot de victoire n'avait aucun prix pour lui quand il ne signifiait pas massacre. »

Puisse M. Rabbe, dans quelque nouvelle composition historique, revenu à des opinions meilleures, et surtout moins injustes, consacrer aussi aux portraits des Henri IV et des Louis XII le talent fort et remarquable avec lequel il a peint les Tibères et les Nérons de l'Espagne.

B.

VARIÉTÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Les grandes catastrophes occasionent ordinairement de grands maux dans les empires, et le corps social demeure dans un état de langueur ou de convalescence, jusqu'à ce que les désastres d'une révolution soient réparés : ce qui est d'autant plus long qu'on arrive facilement au mal, et qu'on ne revient au bien qu'avec de pénibles efforts.

La France n'a commencé à jouir des premiers effets d'une administration salutaire que sous le ministère qui a concouru à régénérer sa gloire : jusqu'alors elle était restée dans le même état de fermentation. Loin de calmer les passions, on cherchait encore à les envenimer ; les partis s'observaient avec une mutuelle défiance, toutes les voies de la réconciliation paraissaient fermées, et le calme apparent dont on jouissait n'était que le précurseur d'une explosion qui aurait englouti le monde sous les ruines des trônes, si des hommes habiles n'avaient prévenu les derniers coups dont ils auraient été inévitablement frappés.

La France royaliste goûte le bonheur à l'ombre de ses institutions propices : l'héritier des vertus de Henri IV a ranimé sa gloire ; son industrie cause l'admiration de l'Europe ; ses rapports avec les puissances ne tendent qu'à affermir une alliance qui est la plus sûre garantie des peuples ; son désintéressement repousse toutes idées ambitieuses ; et c'est avec des intentions paternelles que son gouvernement assurera la félicité des Français. D'ailleurs, un pays aussi fécond trouvera toujours dans son sein toutes les sources de sa prospérité.

Les lois d'un état doivent être adaptées aux mœurs, au climat, aux besoins et aux habitudes de son peuple, et le législateur ne pourrait prendre d'autres bases sans que son édifice ne s'écroulât ensuite avec un grand fracas. Quoique Bonaparte se fît passer en Egypte pour un prophète de Mahomet, il ne lui fallait pas moins cinquante mille hommes pour l'exécution de chacun de ses décrets ; et s'il n'a pu recueillir le fruit de ses envahissemens, c'est parce son droit, n'ayant d'autres causes que la terreur, devait s'éteindre avec une puissance dont l'ordre naturel des choses avait limité la durée.

En voulant imposer la Charte française aux Espagnols, on aurait prolongé la révolution dans la Péninsule ; et, en colportant ainsi le code de nos institutions, on ressemblerait assez à cet artiste qui, dans son délire, voulait habiller tous les hommes sur le même modèle.

Laissons aux esprits sages le soin de terminer une œuvre qui exige autant de méditations. Le roi est réintégré dans ses pouvoirs : laissons-le donner au peuple qui a écrasé l'hydre de la tyrannie impériale une constitution digne de lui et des lois dignes de son monarque. Les clameurs ne peuvent être d'aucun poids dans une circonstance aussi grave : la modération et l'expérience doivent seules présider à d'aussi augustes décisions.

L'Europe attend avec impatience peut-être d'aussi importans résultats : son intervention semble moins utile que ses conseils ; les cabinets, en se prévalant de leur influence, paraîtraient vouloir dicter des lois aux pays conquis, et empêcher Ferdinand VII d'user de ses prérogatives envers un peuple que la valeur française a si glorieusement sauvé de l'anarchie.

Le choix des hommes s'effectuera ensuite, et ainsi s'organiseront successivement les rouages de la grande machine politique, dont le principal mobile n'est autre chose qu'une bonne loi fondamentale.

La sagesse doit également présider à ces choix personnels, puisque c'est uniquement d'eux que dépend le succès de la régénération ou même de l'établissement d'un Etat. Aprés de grandes commotions, chacun ne manque pas de se prévaloir des services qu'il a rendus ; et il est une classe de gens trop bien connus qui, dans ces circonstances, courent s'emparer des débris d'un vaisseau après un malheureux naufrage.

C'est au monarque à s'entourer de ses véritables amis, et de cruelles adversités les lui ont fait suffisamment connaître.

P. B.

Il existe, depuis le douzième siècle, une prophétie qui est en crédit au delà des Alpes, et surtout parmi le peuple de Rome ; elle est attribuée à un prêtre nommé Malachie, et prédit en quelques mots le caractère ou l'événement principal du règne de chacun des papes qui doivent gouverner l'Eglise. Pie VI y est désigné sous le nom de *Peregrinus apostolicus*. En effet, ce pape est peut-être, de tous les successeurs de saint Pierre, celui à qui cette qualification convient le mieux : il voyagea tant en Italie qu'en Allemagne, et l'on se rappelle qu'il fut enlevé de Rome, et amené en France, où il termina ses jours.

Quand, au commencement de ce siècle, le cardinal Chiaramonte fut proclamé pape, on ne savait trop ce que voulaient dire les mots *Aquila rapax*, par lesquels Malachie marque son règne. Les Romains jetaient des regards inquiets sur *Vienne* ; mais c'était plus à l'Ouest que grandissait cette aigle qui allait enlever au malheureux Pie VII ses provinces, ses villes, jusqu'à son palais et son lit. Bien que l'aigle napoléonienne soit déjà loin dans le passé, les

Romains sont encore épouvantés de l'explication qu'ils ont reçue.

Le livre de Malachie a dû être consulté à l'avénement de Léon XII. Voici les paroles qui s'appliquent à son pontificat : *Canis et coluber* (fidélité et trahison). Le sens de la prédiction n'est pas équivoque : les salves du château Saint-Ange, à la nouvelle de la délivrance du Roi d'Espagne, ont appris aux habitans de Rome que la lutte qui agite l'Europe depuis trente ans allait cesser, et ils se disent que le fait le plus mémorable sous le pontificat de Léon XII sera le triomphe décisif de la *fidélité* sur la *trahison*.

REVUE DES THÉATRES.

PREMIER ET SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Pierre de Portugal, tragédie, par M. Lucien Arnault fils.

La Reine de Portugal, tragédie, par M. Firmin Didot.

Voltaire avait menacé Lamothe de mettre son *Inès* en vers : il est dommage que Voltaire n'ait pas accompli sa menace. Ce sujet, à la fois si simple, si touchant et si tragique, aurait fourni à l'auteur de *Zaïre* l'occasion de déployer avec éclat toutes les ressources de son beau talent, et la Melpomène française compterait un chef-d'œuvre de plus. L'ouvrage de Voltaire aurait encore eu ce grand avantage, qu'en épuisant toutes les sources d'intérêt et de pathétique qui découlent d'un pareil sujet, il aurait désespéré à l'avance les deux auteurs contemporains qui se sont crus appelés à refaire la tragédie de Lamothe, et qui

nous ont offert, l'un, un drame faible et froid, dénué de mouvement et d'intérêt, qui ne rachète point, par la rapidité du dialogue, les défauts de l'action ; l'autre un ouvrage romanesque où brillent quelques beautés, mais dont le style, chargé d'antithèses et bouffi de sentences, n'a que très-rarement les formes et l'éloquence qui conviennent à une œuvre dramatique.

En reproduisant sur la scène la tragique aventure de la malheureuse Inès, les deux auteurs modernes ont suivi une marche différente : l'un s'est traîné sur le plan de la tragédie de Lamothe, l'autre s'en est presque toujours écarté; M. Didot a conservé les personnages qu'avait employés son devancier; M. Arnault, au contraire, a supprimé Constance et la reine; mais il a remplacé cette mère ambitieuse, qui sacrifie Inès à l'élévation de sa fille, par un ministre qui poursuit froidement la mort de l'épouse de don Pèdre, sans autre *passion* que la raison d'état, sans autre *intérêt* que la stricte exécution d'un décret que l'on convertit en loi souveraine dans un entr'acte.

Ce premier changement ne me paraît point heureux : en se privant de ce personnage orgueilleux et passionné, si adroitement imaginé par Lamothe pour rendre le péril d'Inès plus imminent, M. Arnault s'est rapproché de l'histoire, mais il s'est éloigné de la tragédie.

En effet, dans sa pièce, Inès ne saurait courir un danger réel : personne, pas même le ministre Pacheico qui gouverne le Portugal sous le nom de son maître ; pas même l'ambassadeur de Castille, personnage insignifiant qui n'exerce aucune influence à la cour de Lisbonne; personne, dis-je, n'a un intérêt véritable à perdre l'épouse de l'infant. Alphonse, souverain agonisant, qui doit mourir avant la la pièce, ne peut vouloir marquer le dernier jour de son règne par une cruauté inutile. Pacheico, qui n'ignore pas que la vieillesse et les infirmités d'Alphonse précipitent la fin de sa carrière, n'a point d'intérêt à provoquer le ressen-

timent d'un prince qui demain sera son roi; l'ambassadeur castillan, témoin des triomphes de don Pèdre et de l'amour que le peuple lui porte, doit craindre, en poursuivant Inès, d'irriter un guerrier que ses exploits viennent de rendre célèbre, et qui, assis au trône de Portugal, deviendra un ennemi redoutable à la Castille. Eh! que dire d'ailleurs du moyen mis en usage par l'auteur pour arriver à la condamnation d'Inès? que dire de ce ressort dramatique qui se brise à la plus légère réflexion? de ce décret de mort qui était sans force au second acte, et qui est devenu une loi souveraine au troisième? qui, improvisé au moment où le roi, touché de l'innocence et de la vertu d'Inès, s'apprête à ratifier son hymen, arrive à point nommé pour lui enlever le droit de faire grâce? Que dire de ce tribunal qui réclame le droit de punir un crime commis dix ans avant l'existence de la loi qu'il vient de rendre, un crime qui d'ailleurs n'existe point? Car don Pèdre, ayant abusé de la crédulité d'Inès, et ne l'ayant point épousée sous son véritable nom, Inès a beau le dire, le crier, Inès n'est point la femme du prince : elle est l'épouse de Pierre, Portugais inconnu, sans parens, sans famille; son fils est le fils de Pierre, et non l'enfant de don Pèdre; elle n'a rien de commun avec l'héritier des rois de Lisbonne.

C'est, il faut en convenir, une invraisemblance bien grande que cette union clandestine qui existe depuis dix ans sans que l'épouse, séparée presque continuellement de l'objet de sa tendresse, ait conçu aucun soupçon sur les fréquentes absences de son époux. Inès vante à son fils la gloire de son père; mais sous quel nom l'époux d'Inès s'est-il rendu célèbre? Pierre ne peut s'approprier les exploits de dom Pèdre?.... Quel rang Pierre occupe-t-il donc à l'armée?...... Ici les questions pourraient se multiplier à l'infini sans que l'auteur y répondît autrement, sinon que tout cet échafaudage d'invraisemblances n'a pas ralenti un seul instant le bruit des applaudissemens qui ont accom-

pagné la représentation des cinq actes de *Pierre de Portugal.*

Moins heureux, moins habile, peut-être, et dans la distribution de son drame et dans la composition de son parterre, M. Didot n'a point eu à se réjouir d'un triomphe complet. Tandis qu'on trépignait de joie aux vers sentencieux, aux antithèses boursoufflées de son rival, des expressions communes, des vers qui se rapprochaient singulièrement de la prose, excitaient des murmures; et pis encore! une belle scène au deuxième acte, celle où le prince déclare à la cour assemblée pour l'hymen de Constance, qu'Inès est son épouse, avait fait naître des espérances qui n'ont pas tardé à s'évanouir. Le tableau du cadavre couronné d'Inès exposé au respect du peuple et aux hommages de la Cour a cependant produit beaucoup d'effet; cet effet eût été encore plus grand si l'auteur eût moins prolongé la scène et se fût hâté d'arriver à ce beau vers que don Pèdre adresse à la reine, et qui termine la pièce :

Le roi vous condamnait; mais Inès vous pardonne.

Le personnage d'Inès dans la tragédie de l'Odéon manque de charme, je dis plus, il n'intéresse pas : Inès ne parle que de sa mort. Au premier acte elle est décidée à mourir; au second, elle rappelle la prédiction qui lui a été faite d'une mort prochaine; au troisième, elle raconte en détail qu'elle a rêvé qu'elle était morte. Il résulte de cette disposition d'esprit une monotonie de situation et de sentimens que Mlle Dupont n'a point eu l'art de déguiser. Le rôle est mieux conçu chez M. Arnault : Inès n'a d'abord aucune idée de sa position, et ce n'est que successivement qu'elle est amenée à connaître les dangers qui la menacent.

Les deux rois sont nuls. Dans la pièce de M. Didot, Alphonse abdique, puis il reprend le sceptre; puis il abdique de nouveau, afin que don Pèdre puisse couronner sa femme. Rien ne prouve qu'après la cérémonie Alphonse ne viendra pas encore ressaisir son pouvoir. L'Alphonse de M. Arnault y va plus franchement : malade au premier acte, il meurt au cinquième; don Pèdre peut agir et se venger en toute sûreté sans craindre un nouveau caprice de la part de son père.

Le rôle de don Pèdre est celui qui fait le plus d'honneur aux deux auteurs : dans les deux ouvrages, il imprime à l'action un mouvement dramatique qui se ralentit toutes les fois qu'il abandonne la scène. Lafond et David y ont mérité des applaudissemens *de bon aloi.* Mais le premier seul a obtenu les honneurs de l'ovation: on sait aujourd'hui qu'un succès n'est point complet s'il n'est suivi de cette importante cérémonie à laquelle les cotteries littéraires appellent leurs affidés! Le même parterre qui s'était levé en masse aux Français pour redemander Lafont a fait un demi-tour à droite afin de saluer d'une triple bordée de claques MM. Arnault père et fils qui assistaient modestement à la représentation de *Pierre de Portugal.* Les applaudisseurs n'y ont pas regardé à deux fois pour découvrir ces deux célèbres litiérateurs : ils étaient cachés dans la même loge d'où ils avaient été témoins du triomphe de *Régulus.* C'est une habitude prise à laquelle on ne dérogera point à l'avenir.

MODES.

Nos modistes attendaient, dit-on, la conclusion des affaires d'Espagne pour donner à un de leurs jolis colifichets

le nom d'un de ces événemens mémorables dont la célébrité est définitivement assurée quand elle est associée à la vogue d'une capotte ou à la renommée d'un chiffon. Il faut que les méditations de ces dames soient bien profondes, et nous préparent des choses bien extraordinaires : car voici près d'un mois que les modes restent stationnaires, et qu'on en est réduit à citer comme un modèle de goût lady Harr... qui vit, depuis huit jours, sur sa toilette de chez la marquise de V. Une robe en barège *Lavalière*, d'autres disent manteau *de Socrate*, garnie de feuilles moitié satin, moitié barège; un chapeau formé d'un biais de satin plissé, recouvert à moitié par un large ruban d'or, et orné d'une seule grande plume nouée : telle était la parure élégante et simple d'une des plus jolies femmes de l'Angleterre. Toutes les dames se sont récriées sur l'excellent goût de lady Harr...; mais, jusqu'à présent, il en est fort peu qui aient essayé de l'imiter dans un costume dont ses attraits relevaient si bien la simplicité. On parle cependant, à voix basse, de manteaux en velours noir, doublés en soie écossaise; mais ce n'est encore qu'un projet dont les beaux jours de l'automne peuvent ajourner l'exécution.

ÉCLATS.

DIALOGUE ENTRE DEUX FRÈRES ET AMIS.

FRÈRE A.

Savez-vous la nouvelle?... Le duc de Bellune quitte le ministère.

Frère B., *se frottant les mains*.

Tant mieux !

Frère A.

C'est le baron de Damas qui le remplace.

Frère B., *se grattant l'oreille*.

Tant pis !

Les libéraux laissent échapper le sceptre du dessin et l'empire de la lithographie : le *brave peureux* de la garde nationale parisienne et l'*héroïque coureur* de l'armée révolutionnaire de la Catalogne avaient, il y a quelques mois, complété la pacotille des grands hommes à *un franc cinquante centimes la paire*, et depuis lors, les crayons libéraux sont restés sans ouvrage. En revanche, les royalistes ont taillé de la besogne aux véritables artistes français : ceux-ci multiplient l'image d'un prince adoré qui a conduit à la victoire l'armee *de la restauration*, et retracent les faits illustres de cette mémorable campagne qui a réuni tous les hommes et confondu toutes les gloires. Au nombre des compositions destinées à célébrer la miraculeuse délivrance de l'Espagne, nous citerons le joli dessin lithographié de M. le comte de Crécy Champmilon. L'idée en est ingénieuse et l'exécution soignée. Nous nous ferions un devoir d'en recommander l'acquisition à nos abonnés, si le suffrage auguste obtenu par M. de Champmilon n'était pas lui-même une recommandation plus puissante que toutes les nôtres.

Le Cercle de l'Europe, rue de Richelieu, nº 104, donnera un concert à l'occasion des heureux événemens arrivés en Espagne. Cet établissement a eu l'heureuse idée de fixer cette cérémonie au 4 novembre prochain, jour de la Saint-Charles, nom patronique de S. A. R. Mgr le comte d'Artois : *c'est un bouquet pour deux fêtes.*

On a remarqué que *le Constitutionnel* prenait beaucoup moins le parti des *hommes libres*, depuis que le roi d'Espagne n'est plus dans les fers.

Tandis que le roi d'Espagne récompensait la bravoure de nos guerriers, le roi de France honorait l'industrie de nos commerçans ; on distribuait des croix à Madrid et des médailles au Louvre... Ces Français, ils sauvent une monarchie et enrichissent leur propre pays!.. Jamais ils n'obtiendront les éloges des libéraux !

On s'extasiait devant un libéral de la marche de nos troupes en Espagne. — *Oh!* dit-il naïvement, *les troupes constitutionnelles couraient encore plus vite.*

Depuis que le *despotisme* est rétabli en Espagne, les autorités *constitutionnelles* éprouvent toutes sortes de

vexations. On a eu, par exemple, l'inhumanité de renvoyer de sa place le doux juge qui condamna, lors de l'affaire du 7 juillet, l'infant don Carlos *aux galères*. Une souscription vient d'être onverte au *Courrier Français* en faveur de ce magistrat *irréprochable*.

Le Pilote va se faire encore une mauvaise affaire. Ne voyant pas arriver les chalands, il s'est avisé de ne plus sortir qu'avec un bouchon de paille au cou ; mais on craint que l'inspecteur-général des marchés ne lui fasse signifier que le marché aux chevaux n'est point le marché *aux ânes*.

Un ami du général Foy lui a dédié dernièrement la *relation du siége de Cadix*, pendant lequel cette ville ne put être prise. Un militaire Français vient de dédier à notre jeune armée la relation de la prise du *Trocadero* et de *Santi-Petri*. On voit que les deux auteurs n'ont pas traité le même sujet.

Deux jeunes auteurs, dont la modestie passera en proverbe, ont pris la peine de refaire *les Ricochets*, qui cependant n'étaient pas déjà trop mal. Il n'a manqué à la nouvelle pièce de ces messieurs, pour obtenir la réussite de son modèle, que d'être conçue avec esprit et dialoguée avec gaîté! Les fournisseurs habituels du Gymnase vont s'empresser de réparer cet échec; ils ne laisseront pas long-temps *la place vacante* sur l'affiche.

Il y avait peu de monde avant-hier à *Pierre de Portugal*. Les Comédiens du Roi avaient oublié de mettre sur l'affiche que M. Arnault père embrasserait M. Arnault fils comme à la première représentation.

Vers sur le retour de Monseigneur le duc d'Angoulème, par Mme la baronne de Guyon.

Quel bruit retentissant s'élève dans les airs !
Forge-t-on pour le monde encor de nouveaux fers
Au séjour de l'antique et célèbre Lutèce ?
Les flots impétueux d'un peuple qui se presse
Annoncent un triomphe et plus pur et plus beau,
Pour la race des Rois dont elle est le berceau.
Les bruyantes clameurs de la publique joie,
Cette ivresse du cœur qui partout se déploie,
Le son grave et pressé du redoutable airain,
Ce soleil radieux et ce temps si serein ;
Ces pavois, ces faisceaux, ces phalanges guerrières ;
Ces chevaux secouant leurs poudreuses crinières,
Annoncent que jamais un jour plus glorieux
N'a comblé des Français et l'amour et les vœux.

. . . .

Sous un arc triomphal, pavoisé de drapeaux,
Paris entier salue un illustre Héros.
Les nobles compagnons de sa rare vaillance,
Les soldats d'Austerlitz, les enfans de Condé,
De leur zèle brûlant l'ont partout secondé ;
Et tous fiers de se voir sous la même bannière,
Ils ont au champ d'honneur formé des nœuds de frère :

. . . .

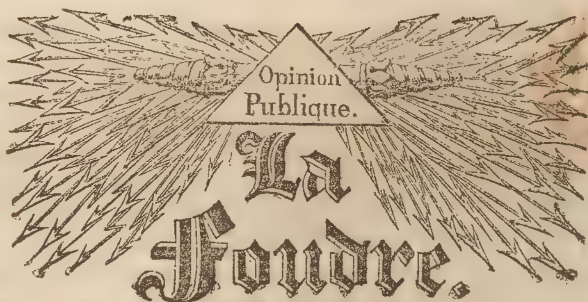
France, relève-toi, c'est ton plus noble fils :
Il t'a rendu ton rang, sa gloire en est le prix!

. . . .

Des champs de l'Ibérie aux rives de la Seine,
La victoire le suit, la gloire le ramène,
Il revient en héros, il revient en vainqueur;
Mais la postérité, le burin de l'histoire,
Inscrivant ce beau nom au temple de mémoire,
L'appelleront encor le pacificateur.
Oui, c'est lui qui revoit sa patrie enivrée!
Il a conquis la paix. L'Espagne, délivrée
Du joug de l'anarchie et de ses factions,
Voit tomber l'hydre affreux des révolutions.
Opposant aux erreurs une invincible digue,
Ecartant l'imposture, et déjouant la brigue,
Ferme dans ses desseins, juste, grand, généreux,
Tel fut ce noble Prince en tous temps, en tous lieux.
Porté par la grandeur d'une âme magnanime
A ne suivre jamais qu'une vertu sublime;
De la justice appui, des peuples et des lois,
Partout ce Prince auguste est l'exemple des Rois.
La France avec orgueil porte sur lui la vue;
Comme un libérateur l'Espagne le salue;
Saisi d'un saint respect, l'univers étonné
D'un suffrage éclatant l'a déjà couronné.

ANNONCE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



N° 6. — 30 Octobre 1823.

ÉCLAIRS.

Les deux ministres. — Le commis devenu Pair. — Mémoires du duc de Rovigo. — Le cri du remords. — Lithographie des Braves. — Le Maréchal Molitor. — Aux derniers les bons.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 octobre sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

POLITIQUE.

Le duc de Bellune ; le baron de Damas ; et, par contre-coup, M. de Barante.

Une chose qui parut toute simple lorsque M. de Latour-Maubonrg résigua son porteseuille est devenue aujour-

d'hui un événement d'une haute importance, et la retraite de M. le duc de Bellune a fait plus de bruit encore que son avénement au ministère n'avait produit de sensation. Tous les journaux se sont emparés de cet accident ministériel : *la Quotidienne* a tiré le canon d'alarme, et *le Drapeau Blanc* a pompeusement annoncé à ses abonnés qu'en sortant du ministère le maréchal Victor emportait la monarchie.

D'un autre côté, *le Constitutionnel* et *le Courrier* ont d'abord fait éclater leur joie : ce départ promettait un triomphe au parti ; mais le nom du nouveau ministre a fait cesser les chants d'allégresse. La faction s'est aperçue qu'elle ne gagnait rien à ce changement. Le prompt dépit qu'elle en a ressenti a été favorable à M. de Bellune : les écrivains libéraux qui avaient conspiré son éloge n'ont pas eu le temps d'accomplir cette perfidie. Furieux, ils ont de nouveau fait pleuvoir sur le maréchal ce déluge de traits satiriques, cet amas d'équivoques mordantes, d'allusions calomnieuses, que la faction libérale réserve à quiconque joint au tort d'aimer son Roi, le malheur de lui demeurer fidèle.

Un illustre pair dont la noblesse remonte à 1810 n'a pas craint de rappeler, en passant, au maréchal Victor l'obscurité de son origine. Il lui a, en quelque sorte, reproché d'avoir sonné la charge avant d'avoir commandé la victoire ; et, en rapprochant ainsi deux époques éloignées, il a feint d'oublier par quelle suite d'actions glorieuses le duc de Bellune avait comblé l'espace qui séparait le soldat du maréchal : cet oubli des convenances ne saurait être excusable dans un homme aussi savant, aussi répandu que le noble écrivain à qui sa mémoire rappellerait facilement des élévations plus rapides et moins méritées que celle d'un guerrier dont vingt champs de bataille attestent l'honneur et la vaillance. Le piquant journaliste devait peut-être aussi quelques égards à l'illustre capitaine qui a

au moins la gloire d'être le collègue de M. de Barante à la chambre des pairs.

Mais ce n'est pas seulement la fortune que M. le duc de Bellune a acquise à l'armée, c'est celle qu'il a faite dans les salons du faubourg Saint-Germain qui scandalise le noble pair : le maréchal Victor admis dans l'intimité de cette antique noblesse qu'on nous représente sans cesse comme esclave de ses titres et fière de ses préjugés !... Le soldat de la révolution, le général de l'empire traité avec une honorable distinction par ces familles héréditaires dont l'illustration touche au berceau de la monarchie, est un de ces spectacles admirables qui blessent les regards délicats du noble critique. En effet, ce spectacle prouve ce que les libéraux voudraient cacher à l'Europe entière, que le mérite, le courage et la fidélité sont en honneur dans les salons du faubourg Saint-Germain ; qu'on y entend mieux l'égalité politique que dans les comptoirs de nos financiers libéraux, et que nos duchesses de l'ancienne cour sont moins exigeantes en fait de naissance que les gentilshommes de l'usurpation.

Mais qui peut donc avoir mérité à M. de Bellune l'estime de cette portion élevée de la nation ? Ne seraient-ce pas les mêmes qualités qui lui attirent ici la haine et les sarcasmes du célèbre publiciste devenu *libéral* le jour qu'on le fit *pair* ? Ne serait-ce point le zèle ardent que ce digne militaire a déployé pour achever de recomposer une armée qui sous un autre administrateur avait été pendant quelque temps l'espoir effrayant du libéralisme, et qui sous les deux derniers ministres en était devenue la plus redoutable ennemie ? Ne serait-ce pas la religieuse fidélité avec laquelle le maréchal a rempli ses anciens devoirs et tenu ses nouveaux sermens ? car la fidélité à la monarchie est la seule que les libéraux n'ont point amnistiée. N'en doutons pas, et félicitons cet illustre soldat d'être à la fois

l'objet des injures libérales et des éloges royalistes : il n'est point homme à s'en lasser.

On connaît l'attachement passionné de messieurs les libéraux pour la Charte, attachement qui cessa momentanément le 20 mars 1815, pour reprendre le 8 juillet suivant, et qui depuis est invariable, jusqu'à nouvel ordre; on sait avec quelle adresse ils en ont torturé les expressions pour en faire sortir des conséquences favorables à leur parti; on se rappelle avec quel empressement ils inscrivirent sur leurs tablettes l'article qui ouvrait la carrière des emplois à tous les Français, sans distinction... : eh bien! qui croirait qu'aujourd'hui ces messieurs répudient cet article? A peine la nomination de M. le baron de Damas a-t-elle été annoncée, qu'ils ont crié à l'injustice, à la faveur : ils ont prétendu que le portefeuille de la guerre était un *privilége* acquis à *l'ancienne armée*, comme s'il y en avait deux maintenant! comme si *les braves de la Vendée et d'Austerlitz*, *les Français de Coblentz et de Montmirail* ne s'étaient pas confondus en combattant côte à côte sous *le drapeau de la restauration!*... comme si les champs de l'Estramadure n'avaient pas mis le sceau à toutes les gloires et consacré toutes les vaillantes renommées.

Le grand tort du nouveau ministre, aux yeux de ces hommes qui ont fait des vœux si ardens pour le malheur de la France et la prospérité des cortès, n'est point d'appartenir à la nouvelle armée, mais d'être ancien dans la cause royaliste. Par lui, les libéraux ont perdu la chance qui pouvait encore résulter pour eux du choix du successeur de M. le duc de Bellune. Aussi en sont-ils réduits à rappeler que M. le baron de Damas a, jeune encore, fait ses premières armes en Russie : « Il était, dit l'écrivain des *Tablettes Universelles*, à la Moscowa en 1812, à Montmartre en 1814. » Il aurait pu ajouter : En Espagne en 1823. C'est sans doute un crime aux yeux de l'illustre

pair ; mais tout le monde ne peut pas avoir comme lui le bonheur de ne s'être trouvé nulle part.

X.

Mémoires de M. le duc de Rovigo.

Vingt ans se sont écoulés depuis l'assassinat du dernier Condé, et le silence du duc de Rovigo, d'accord avec la clameur publique et les bruits de salon, l'accusait d'avoir participé à cet horrible meurtre, qui couvrit encore une fois de deuil la France chrétienne et royaliste.

Des hommes qui ont eu le malheur de paraître sur la scène politique à cette époque, avaient désigné le général Savary comme un des personnages qui prirent ou acceptèrent un rôle dans cet épouvantable guet-apens. Depuis vingt ans le poids de cette accusation terrible pesait sur la tête de M. le duc de Rovigo : plaignons-le d'avoir sans doute été forcé de se taire si long-temps, et d'avoir tant tardé à se justifier d'un crime dont l'idée seule devait faire frémir un Français, et dont le soupçon suffirait pour déshonorer la vie, et troubler à jamais le repos d'un honnête homme.

La justification de M. de Rovigo ne saurait être ni trop ni trop tôt répandue. Nous aurions craint de l'affaiblir en la morcelant, et de lui ôter l'intérêt puissant qu'elle renferme, en la réduisant à une analyse sèche et rapide. Nous avons préféré laisser parler M. de Rovigo ; et, dans le long extrait de ses Mémoires que nous publions, nous n'avons supprimé que les passages qui n'avaient point de rapport avec l'horrible attentat dont M. de Rovigo a entrepris de nous révéler les détails les plus secrets.

« L'époque du gouvernement consulaire fut féconde en complots de toute espèce : témoins la machine infernale, le projet d'assassiner le premier consul à l'Opéra, les conjurations du B...te à l'occasion du concordat, etc.

« De toutes ces conspirations, la plus célèbre et la plus dangereuse pour Bonaparte fut celle de Georges Cadoudal, parce qu'il comptait au nombre de ses complices deux généraux, dont l'un surtout pouvait exercer une grande influence sur l'armée. Cette

conjuration a été le principe et la cause du malheur du duc d'Enghien; c'est ce que je vais démontrer et soumettre au jugement du public.

« On instruisait le procès de Georges avec la plus grande solennité. On avait établi le juge instructeur au Temple pour lui faciliter les nombreuses confrontations qu'il avait à faire. Ce siége extraordinaire de la justice était ouvert au public; on en avait rendu l'accès très-facile.

« La police poursuivait ses recherches avec une ardeur extrême. On ne voyait dans Georges qu'un agent propre à exécuter, qu'un instrument mis en action par une main plus puissante que la sienne. On se demandait quel était le chef de l'entreprise, quelle tête élevée viendrait recevoir la couronne le jour où le premier consul aurait perdu la vie. Toutes les recherches étaient infructueuses.

Enfin, deux subordonnés de Georges déclarèrent que, tous les dix ou douze jours, leur maître recevait la visite d'un personnage dont ils ignoraient le nom, mais qui devait être d'une haute importance.

Il paraissait âgé de trente-six ans; ses cheveux étaient blonds, son front dégarni, sa taille et sa corpulence moyenne, sa mise soignée : on lui témoignait beaucoup d'égards; et, lorsqu'il entrait dans l'appartement, tout le monde se levait et ne s'asseyait plus, même MM. de Polignac et de Rivière. Il s'enfermait habituellement avec Georges, et l'un et l'autre étaient toujours seuls.

« Ces révélations excitèrent une attention particulière. Quel pouvait être ce personnage mystérieux ? Ce n'était pas un homme d'un rang ordinaire : tant d'égards ne pouvaient s'adresser qu'à quelqu'un d'une haute considération. L'imagination remplit alors son rôle. Georges était muni de sommes considérables, ainsi que tous ceux qui avaient été débarqués comme lui par le capitaine Wright. Cette circonstance démontrait assez que l'entreprise avait un point de départ très-élevé. On joignait à cela les dépositions de quelques subordonnés de Georges, qui rapportaient ce qu'on leur avait dit en leur remettant les poignards que l'on trouva sur eux. La révolution pouvait, à la vérité, profiter du coup porté par Georges; mais il était évident que ce n'était point au profit de la république que la conjuration avait été formée. On imagina donc que le personnage mystérieux de la recherche duquel on

s'occupait ne pouvait être qu'un de ceux qui étaient particulièrement intéressés à la réussite du projet. On disait au premier consul, et le premier consul se disait à lui-même, qu'il n'était pas probable qu'on se fût engagé dans une pareille entreprise sans avoir sur les lieux un Prince de la famille qui pût rallier tout à lui aussitôt que le coup serait porté. On fortifiait ce raisonnement de l'observation que c'était chez Georges seulement, et non chez le général Moreau, que s'était montré le personnage mystérieux.

« On fit alors l'appel des Princes de la maison de Bourbon : ce n'était pas Monsieur, comte d'Artois ; son âge s'y opposait : ce n'était pas M. le duc de Berri ; les gens de Georges le connaissaient personnellement, et ils affirmaient que ce n'était pas lui. On ne pouvait arrêter sa pensée sur M. le duc d'Angoulême : il était à Mittau, auprès du Roi. M. le duc de Bourbon était à Londres, et son signalement ne pouvait s'accorder avec celui du personnage inconnu. On s'arrêta donc naturellement à M. le duc d'Enghien.

« La mauvaise fortune sembla rassembler alors une masse de circonstances et de conjectures qui devaient l'accabler. Il était dans les Etats de Bade, près du Rhin. Les détails donnés sur l'étranger mystérieux s'appliquaient assez bien à sa personne : son courage et la résolution de son caractère le rendaient propre à une entreprise décisive et périlleuse.

« Il est bon de faire observer qu'à cette époque les ramifications de la police ne s'étendaient pas au delà des frontières : c'était uniquement par le *ministère des relations extérieures* que le gouvernement recevait toutes les informations qui lui venaient du dehors.

« On avait fait part au premier consul de la révélation des deux subordonnés de Georges. Le premier consul ordonna sur-le-champ d'envoyer quelqu'un sur les lieux pour s'informer de ce qu'avait fait le duc d'Enghien depuis six mois. Il chargea de ces informations le conseiller d'Etat Réal, qui se rendit lui-même chez le premier inspecteur-général de la gendarmerie, lui traça la marche qu'il avait à suivre, et lui déclara que le premier consul voulait que l'on partît sur-le-champ.

« Le général fait aussitôt choix d'un officier de ses bureaux, et le presse de se rendre sur les lieux. Cet homme n'était pas sans

capacité ; mais son imagination avait sur lui plus d'empire que la raison ; voilà tout à coup qu'il se laisse surprendre par l'idée que le duc d'Enghien est infailliblement la personnage que l'on cherche ; qu'il s'occupe beaucoup plus de l'importance de sa mission et de son rapport, que des recherches auxquelles il doit se livrer.

Il part en toute diligence ; il arrive à Strasbourg : là il a pu apprendre que le duc d'Enghien venait presque toutes les semaines au spectacle dans cette ville. C'est une particularité qui m'a été assurée par une personne qui lui était attachée à l'époque de son enlèvement. On ajoutait même qu'il était venu jusqu'à Paris sous le gouvernement du directoire, et lorsque Bernadotte était ministre de la guerre.

« Plein de ses premières idées, l'officier se rend de Strasbourg à Ettenheim, observe, questionne, et conclut de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, que la complicité du duc d'Enghien avec Georges est un fait démontré.

Le Prince vivait le plus simplement du monde : les émigrés réunis aux environs d'Offenbourg venaient lui offrir leurs hommages ; il les recevait à sa table, peut-être leur donnait-il quelques secours ; l'exercice de la chasse, une liaison de cœur avec une dame française qui partageait son exil, c'étaient là tous ses plaisirs. Allait-il à la chasse, il y passait plusieurs jours : ce qui est facile à concevoir quand on aime ce genre d'amusement, et que l'on connaît les montagnes de la Forêt-Noire.

« L'agent observateur voyait les choses d'une toute autre manière ; il n'était pas en état de comprendre que les absences du Prince, quand elles n'avaient pas la chasse pour but, étaient la conséquence de son respect pour l'objet de ses affections. Il se hâte de rédiger son rapport et de se rendre à Paris.

« Le duc d'Enghien menait, disait-il, une vie mystérieuse : il « recevait un grand nombre d'émigrés, qui d'Offenbourg se réu- « nissaient chez lui ; il faisait des absences fréquentes qui du- « raient huit, dix, douze jours, sans qu'on pût en pénétrer le se- « cret : c'était donc à Paris qu'il allait. »

« Le premier inspecteur de la gendarmerie reçoit ce rapport, et le porte lui-même au premier consul, au lieu de le remettre à M. Réal.

« Celui-ci arrive à la Malmaison : on lui demande comment il

est possible que la police ne sache pas un mot de ce qui se passe à Ettenheim. « J'attends, dit M. Réal, le retour d'un officier de « gendarmerie qui a été envoyé sur les lieux, et chargé de me « faire un rapport. — Ce rapport, le voici, réplique le premier « consul : c'est par lui et par le préfet de Strasbourg (alors « M. Shée, oncle du duc de Feltre) que je viens de savoir tout ce « qui concerne le duc d'Enghien ; mais cela ne durera pas : j'ai « donné ordre de l'enlever avec tous ses papiers ; ceci passe la « plaisanterie. Il serait par trop absurde qu'on vînt d'Ettenheim « organiser un assassinat contre moi ; et qu'on se crût en sûreté « parce qu'on est sur une terre étrangère. »

« Des conseillers officieux avaient fait au premier consul ce calcul : Soixante heures pour venir d'Ettenheim à Paris, en passant le bac de Rhinau; soixante heures pour retourner, voilà cinq jours; cinq jours pour rester à Paris, voilà les dix jours d'absence observés par l'officier de gendarmerie, et les dix ou douze jours de distance indiqués d'une visite à l'autre par les agens de Georges. Ce calcul pouvait être facilement réfuté : car il aurait fallu, pour l'admettre, que le duc d'Enghien repartît d'Ettenheim presqu'aussitôt qu'il y serait arrivé. Mais, quand on est prévenu, il est rare que l'on se soumette à une objection raisonnable. Il m'a été assuré depuis, qu'aussitôt et après le départ de l'officier de gendarmerie, le premier consul avait tenu un conseil privé, à la suite duquel le ministre de la guerre avait donné au colonel des grenadiers à cheval l'ordre de se rendre à New-Brisach, de s'y aboucher avec la gendarmerie qu'on mettait à sa disposition, de prendre dans la garnison le nombre d'hommes qu'il croirait nécessaire, de passer le Rhin, et de se porter rapidement sur Ettenheim, d'y enlever le duc d'Enghien, et de l'envoyer à Paris, avec tous ses papiers.

« On attachait un grand prix à ses papiers, parce que l'on se rappelait les rapports qui avaient eu lieu autrefois entre le prince de Condé, Pichegru et plusieurs officiers de son armée, et comme le général Moreau était impliqué dans cette affaire, on eut la pensée que les auteurs du projet auraient essayé de recommencer par Moreau ce qui autrefois avait été tenté par Pichegru. Or, il n'y avait pas dans cette partie des frontières moins de dix régimens de cuirassiers; et les deux de carabiniers qui avaient servi en dernier lieu sous Moreau s'y trouvaient aussi.

« Le colonel de grenadiers partit, et s'acquitta ponctuellement de ses ordres; mais il pouvait survenir un obstacle qu'il était bon de prévoir. On était prévenu de l'idée que le duc était chef de parti, et que les émigrés réunis autour d'Offenbourg étaient une troupe toute prête à servir sous ses ordres. Il pouvait donc arriver que le colonel éprouvât de la résistance, et qu'il restât lui-même prisonnier. Dans ce cas, la cour de Bade serait intervenue sans doute, et il aurait fallu nier l'entreprise, ce que le caractère de l'officier ne permettait pas, ou bien il fallait l'abandonner à son sort, et, dans tous les cas, manquer son but.

« Pour obvier à cet inconvénient, on avait remis à un aide-de-camp du premier consul une lettre pour le margrave de Bade, dans laquelle, en cas de besoin, on justifiait l'hostilité apparente que l'on venait de commettre; mais tout ayant réussi comme on le désirait, elle ne fut pas remise, et cet aide-de-camp resta à Strasbourg aux environs. Le margrave se plaignit au Tuileries par son ministre à Paris; en lui donnant satisfaction, on lui intima l'ordre d'éloigner sur-le-champ de son territoire cette réunion d'émigrés qui avaient reparu sur les bords du Rhin, n'importe à quel titre ils y fussent. La cour obéit, il ne fut plus question de l'enlèvement du duc d'Enghien.

« Le Prince fut amené à Strasbourg; le télégraphe annonça son départ de cette ville; il fut transféré à Paris. Le colonel des grenadiers et l'aide-de-camp du premier consul arrivèrent séparément, et non avec l'escorte, comme on l'a dit. Il n'entra point chez le duc d'Enghien; il cerna la maison avec les troupes qu'il avait amenées. C'est la gendarmerie qui procéda en dedans, et qui fit son procès verbal. Le colonel des grenadiers ne fit que la protéger.

« Je venais d'arriver d'une mission qui avait duré près de deux mois et pendant laquelle j'avais appris l'arrestation du général Moreau, de Georges et de Pichegru. J'étais chez M. Beugnot, alors préfet de Rouen, quand les feuilles publiques en rendirent compte, ainsi que le jour où l'on partit pour aller enlever M. le duc d'Enghien.

« Si mon voyage avait duré deux jours de plus, je n'aurais rien à dire aujourd'hui sur la mort du Prince; et il serait absurde de supposer qu'elle dépendît de mon retour.

« Jusque-là j'étais resté étranger à tout ce qui venait d'avoir

lieu, lorsque, étant de service à la Malmaison, je fus, à cinq heures du soir, appelé dans le cabinet du premier consul, qui me remit une lettre cachetée, avec ordre de la porter au général Murat, gouverneur de Paris.

«Je partis à cheval : j'arrivai chez lui vers les six heures du soir, et me croisai sous la porte avec le ministre des relations extérieures, qui en sortait.

« Comme je l'avais vu le matin à la Malmaison, et que je savais le général Murat malade au point de garder son appartement, je ne m'arrêtai pas à la réflexion que cette heure n'était pas l'heure ordinaire du ministre, et je mis cette visite sur le compte de la maladie.

« Le général prend la lettre, la lit, et me dit qu'on me fera part incessamment des ordres qui me concernent dans ceux que je viens de lui remettre.

« Je déclare ici, dans toute la sincérité de mon cœur, et sous la garantie de l'honneur militaire, que j'ignorais entièrement qu'il fût question de M. le duc d'Enghien ; que je n'avais nullement connaissance de son enlèvement au delà du Rhin, ni de son arrivée à Paris ; on ne m'en avait pas dit un mot à la Malmaison, si ce n'est vaguement, au moment de mon départ, et, je crois, parce que la dépêche télégraphique, qui annonçait son départ de Strasbourg, venait d'arriver, et que l'on en chuchotait dans le salon de service. J'étais, en partant du château, dans la ferme persuasion que je devais y retourner après avoir rempli ma mission. Le mot seul du général Murat me porta vers d'autres pensées.

« Je reçois l'ordre de prendre sous mon commandement une brigade d'infanterie qui occupait les extrémités du faubourg Saint-Antoine, et qui devait se réunir à Vincennes à dix heures du soir.

« Vers huit heures du soir je me rendis moi-même sur les lieux, pour y rassembler la brigade. J'étais occupé à disposer ce corps et la gendarmerie à toutes les issues de la place, lorsque je vis arriver les membres de la commission militaire. Jusqu'au moment où l'on m'apprit à Vincennes que le duc d'Enghien y était arrivé à quatre heures du soir, venant de Strasbourg, sous l'escorte de la gendarmerie, je croyais fermement qu'il avait été trouvé dans une cachette de Paris, comme les compagnons de

Georges, tant je m'étais peu arrêté à ce que l'on croyait savoir de la dépêche télégraphique. Il était impossible que ces circonstances n'excitassent pas en moi une vive curiosité. J'étais impatient de connaître les détails d'une affaire si extraordinaire. Cette commission ne savait pas un mot des révélations qu'avaient faites les gens de Georges sur le personnage mystérieux ; elle n'avait, pour toute pièce du procès, que le rapport de l'officier de gendarmerie envoyé à Ettenheim, et les documens envoyés par M. le préfet Shée. Les hommes qui la composaient étaient persuadés, comme tout le monde, que Georges n'opérait que sous la direction d'un prince intéressé au succès de l'entreprise, lequel devait ou être à Paris ou s'y rendre quand sa présence y serait nécessaire. On ne voyait que M. le duc d'Enghien qui, par sa position, pût jouer ce premier rôle. C'était sous ces couleurs qu'on le représentait.

« La commission s'assembla dans la grande salle de la partie habitée du château ; sa séance ne fut point mystérieuse, comme on l'a dit dans quelques pamphlets; elle avait été convoquée, non d'après un ordre du premier consul seulement, mais d'après un arrêté du gouvernement, contre-signé par le secrétaire d'Etat, et adressé au gouverneur de Paris, qui le remit au président.

« Chacun des membres qui la composaient avait reçu séparément sa nomination avant de se rendre à Vincennes, et cela sans avoir vu personne. Les portes de la salle étaient ouvertes et libres pour tous ceux qui pouvaient s'y rendre à cette heure ; il y avait même assez de monde pour qu'il m'ait été difficile, étant arrivé des derniers, de pénétrer derrière le siége du président, où je parvins à me placer, car il me tardait d'entendre les débats de ce procès.

« J'arrivai trop tard pour voir entrer le Prince. La discussion était déjà entamée, et d'une manière fort vive. Le duc d'Enghien repoussait avec indignation les imputations qu'on lui opposait de participation à un assassinat ; et, d'après ce que j'ai appris sur les lieux, il venait d'avouer qu'il ne devait rentrer en France que les armes à la main. A la chaleur avec laquelle il parlait à ses juges, il était aisé de voir qu'il ne se doutait nullement de l'issue que devait avoir ce procès.

« La commission le laissa parler autant qu'il le voulut, et, quand il eut fini, on lui fit observer ou qu'il ne connaissait pas sa situation, ou qu'il ne voulait pas répondre aux questions qu'on

lui adressait ; qu'il se renfermait dans sa naissance et la gloire de ses ancêtres ; qu'il ferait mieux d'adopter un autre système de défense. On ajouta qu'on ne voulait point abuser de sa situation ; mais qu'il n'était pas probable qu'il ignorât aussi complétement qu'il le disait ce qui se passait en France, lorsque non seulement le lieu qu'il habitait, mais la France et l'Europe entière en étaient occupés ; qu'il ne parviendrait jamais à faire croire qu'il fût indifférent à des événemens dont toutes les conséquences devaient être pour lui ; qu'il y avait en cela trop d'invraisemblance pour qu'on ne lui en fît pas l'observation ; qu'on l'engageait à y réfléchir, et que cela pouvait devenir sérieux.

« M. le duc d'Enghien, après un moment de silence, répondit d'un ton grave :

« Monsieur, je vous comprends très-bien ; mon intention n'é-
« tait pas d'y rester indifférent. J'avais demandé à l'Angleterre
« du service dans ses armées, et elle m'avait fait répondre
« qu'elle ne pouvait m'en donner ; mais que j'eusse à rester sur
« le Rhin, où j'aurais incessamment un rôle à jouer ; et j'atten-
« dais. Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire.»

Telle fut exactement la réponse du Prince. Je l'écrivis aussitôt : je la cite aujourd'hui de mémoire ; mais elle y était gravée si profondément, que je ne crois pas en avoir oublié une seule syllabe. D'ailleurs, elle doit se trouver parmi les pièces du procès ; et si elle n'y est pas, c'est assurément parce qu'on l'en a soustraite (1).

« Ces dernières paroles décidèrent du sort de M. le duc d'Enghien.

« La commission, se croyant suffisamment éclairée, ferma la discussion, et fit évacuer la salle, pour délibérer en secret. Je me retirai avec les officiers de mon corps, qui, comme moi, avaient assisté aux débats, et j'allai rejoindre les troupes qui étaient sur l'esplanade du château.

---

(1) J'ai su que, dans les premiers jours de la restauration, en 1814, l'un des secrétaires de M. de T.... n'a pas cessé de faire des recherches dans les archives, sous la galerie du Muséum. Je tiens ce fait de celui qui a reçu l'ordre de l'y laisser pénétrer. Il en a été fait de même, au dépôt de la guerre, pour les actes du procès de M. le duc d'Enghien, où il ne reste que la sentence.

« La commission délibéra fort long-temps : ce ne fut que deux heures après l'évacuation de la salle que l'on connut son jugement.

« L'officier qui commandait l'infanterie de ma légion vint me dire, avec une émotion profonde, qu'on lui demandait un piquet pour exécuter la sentence de la commission militaire. « Donnez-« le, répondis-je. — Mais où dois-je le placer ? — Là où vous ne « pourrez blesser personne » (car déjà les habitans des populeux environs de Paris étaient sur les routes pour se rendre aux divers marchés).

« Après avoir bien examiné les lieux, l'officier choisit le fossé, comme l'endroit le plus sûr pour ne blesser personne : il n'y eut pas d'autre motif de préférence. M. le duc d'Enghien y fut conduit par l'escalier de la tour d'entrée du côté du parc, y entendit sa sentence, qui fut exécutée (1).

« A quelles épreuves la fortune ne se plaît-elle pas quelquefois à nous réserver, soit que l'on commande, soit que l'on obéisse! Je viens de raconter tout ce qui s'est passé dans ce funeste événement ; je n'ai pas caché un seul mot de ce qui me regarde. Cent témoins peuvent attester ce que je viens de dire : après dix-neuf ans, la mort n'a pas tout moissonné. Que tous ceux qui vivent parlent, et qu'ils se lèvent pour m'accuser si je mérite de l'être; qu'ils déclarent si j'ai rien fait de plus que ce que je viens d'exposer. Et, cependant, on s'est plu à amasser sur ma tête les bruits les plus odieux ; on m'a désigné à la haine publique, que je n'ai jamais méritée ; on m'a imputé des actes que je n'aurais jamais pu commettre quand je l'aurais voulu, mais auxquels mon caractère, qu'on a cherché à calomnier, se serait invinciblement opposé. Il ne peut y avoir que des hommes capables de les commettre eux-mêmes qui soient assez vils pour les imputer aux autres. Examinons ces diffamations.

« On m'a accusé d'avoir attaché une lanterne sur la poitrine du duc d'Enghien ; des méchans ont répandu le bruit aussi absurde

(1) Entre la sentence et son exécution, on avait creusé une fosse : c'est ce qui a fait dire qu'on l'avait creusée avant le jugement.

qu'exécrable, que j'avais fait trophée de ses dépouilles, que je m'étais paré de sa montre, que je me plaisais à la faire voir.

« Je vais répondre à ces perfides imputations, et j'y répondrai en interrogeant mes propres accusateurs. A quelle époque, dans quel mois, à quel jour a eu lieu le jugement de M. le duc d'Enghien? En 1804, au mois de mars, le 21 de ce mois. A quelle heure a eu lieu l'exécution de ce fatal jugement? A six heures du matin; le fait est attesté par des pièces irrécusables. A quelle heure le soleil se lève-t-il dans cette saison? A six heures. Eh bien! fallait-il, à l'heure où se lève le soleil, en plein air, fallait-il une lanterne pour voir un homme à six pas (ce n'est pas que le soleil fût clair et serein; comme il était tombé toute la nuit une pluie fine, il restait encore un brouillard humide qui retardait son apparition)?

« Pouvais-je, quand le Prince a été frappé, prendre ma part de ses dépouilles, m'emparer de sa montre ou de tout autre objet? A-t-on jamais imputé une pareille indignité à un officier supérieur? La pensée pouvait-elle seulement m'en venir? Mais voici un fait qui répond à tout et que je dois citer plus encore pour l'honneur des gendarmes que pour le mien: on a exhumé le corps du duc d'Enghien, on en a dressé procès verbal, et ce procès verbal constate que l'on a retrouvé les débris de sa montre et les breloques de la chaîne; ainsi, loin que quelqu'un se soit souillé d'une mauvaise action, les gendarmes du piquet n'ont fait que leur devoir.

« Que répondre à de pareils faits? Mais voici de nouveaux détails. Arrivé à Vincennes, le duc d'Enghien fut confié à la garde d'un officier de gendarmerie d'élite nommé M. Noirot; ce militaire avait servi autrefois au régiment Royal-Navarre, cavalerie, dont le colonel était alors M. le comte de Crussol, chez lequel M. le duc d'Enghien était allé quelquefois. Dans la conversation, M. Noirot raconta au Prince quelques circonstances qui lui étaient particulières; il en résulta de la part du Prince une grande confiance en lui; il le pria de ne pas le quitter, et prêt à mourir, il le chargea de remettre à madame de R... R. des bagues et d'autres gages de tendresse. Cet officier vint le lendemain me consulter, et demanda ma permission: il était bien sûr de l'obtenir.

« M. Noirot vit encore, je crois: il jouit de l'estime et de la considération de tous ceux qui le connaissent; il peut dire si quel-

que main cruelle est venue attacher une lanterne sur la poitrine de M. le duc d'Enghien, si quelqu'un lui a enlevé sa montre ou quelqu'autre partie de ses dépouilles. Il ne l'aurait pas souffert, ni lui, ni les autres officiers présens à ce cruel moment.

« Que n'a-t-on pas imaginé pour rendre odieux cet événement! On a dit que le Prince avait sollicité, à ses derniers momens, les secours de la religion, qu'on les lui avait refusés; c'est une particularité dont je n'ai aucune connaissance. Qui que ce soit ne m'en a jamais parlé; mais si elle est vraie, ce n'est pas à moi que cette demande devait être adressée : je n'avais qualité ni pour accorder ni pour refuser.

« Je le répète, que chacun prenne la part qui lui revient : j'ai dit quelle était la mienne.

« J'ai commandé les troupes dont la présence avait été jugée nécessaire à Vincennes. C'est un piquet de ce corps qui a été chargé de l'exécution du jugement; voilà tout ce que l'on peut dire contre lui et contre moi. Que ceux qui veulent m'imputer cela à crime me disent de quels moyens je pouvais disposer pour sauver M. le duc d'Enghien; c'est-à-dire qu'en admettant que j'eusse eu cette pensée, il eût fallu faire révolter les troupes, et les tourner contre leur devoir, et, suivant toute probabilité, me faire fusiller moi-même sans avoir sauvé le duc d'Enghien. J'en appelle à tous les militaires de tous les pays.

Après l'exécution du jugement, je renvoyai les troupes dans leurs casernes et leurs cantonnemens respectifs. Moi-même je repris le chemin de Paris. J'approchais de la barrière, lorsque je rencontrai M. Réal qui se rendait à Vincennes, en costume de conseiller d'Etat.

« Je l'arrêtai pour lui demander où il allait. « A Vincennes, « me répondit-il; j'ai reçu hier au soir l'ordre de m'y transpor« ter pour interroger le duc d'Enghien. »

« Je lui racontai ce qui venait de se passer, et il me parut aussi étonné de ce que je lui disais, que je le paraissais de ce qu'il m'avait dit.

« Je commençai à rêver; la rencontre du ministre des relations extérieures chez le général Murat me revint à l'esprit : je commençai à douter que la mort du duc d'Enghien fût l'ouvrage du premier consul.

« M. Réal retourna à Paris, et moi j'allai à la Malmaison ren-

dre compte au premier consul de ce que j'avais vu : j'arrivai à onze heures.

« Le premier consul ne pouvait concevoir que l'on eût jugé avant l'arrivée du conseiller Réal ; il me fixait avec ses regards de lynx, et répétait :

« Il y a là quelque chose que je ne comprends point. Que la « commission ait prononcé sur l'aveu du duc d'Enghien, cela ne « me surprend pas ; mais enfin on n'a eu cet aveu qu'en commen-« çant le jugement, et il ne devait avoir lieu qu'après que M. « Réal l'aurait interrogé sur un point qu'il importait d'éclaircir. » Et il me répétait encore : « Il y a là quelque chose qui me passe ; « voilà un crime qui ne mène à rien, et qui ne tend qu'à me ren-« dre odieux. »

En effet, dès que la nouvelle de ce qui venait de se passer fut répandue à Paris, il n'y eut qu'un cri d'improbation. On qualifia ce jugement d'assassinat !

Le gouvernement se contenta de publier, dans *le Moniteur*, la sentence de la commission militaire. Il s'abstint de toute autre explication, soit qu'il le fît par fierté, soit que, prêt à faire la guerre, il craignît d'apprendre à l'Europe que tous les germes de discorde n'étaient pas encore étouffés en France, et qu'ils pouvaient encore fournir à des esprits actifs les moyens de tourmenter l'intérieur. J'ai lieu de croire que ce motif prévalut ; mais le silence était une faute, parce que la malveillance s'en fit un prétexte, et nuisit plus au gouvernement que toutes les conséquences de la publicité.

« Moi-même j'ai long-temps partagé l'opinion générale. Ce ne fut qu'en 1810 qu'étant ministre, je priai M. Réal de m'expliquer cette énigme dont je n'avais pu jusqu'alors découvrir le mot. Il me déroula tout le tissu de cette affaire, en m'expliquant comment, en suivant l'instruction de ce procès, on avait quitté la trace de Georges, pour courir sur celle du duc d'Enghien, qui n'était nommé par personne.

« Ce fut lui qui m'apprit ce que j'ai déjà raconté des dépositions des deux subordonnés de Georges. Ce fut lui qui me parla de l'inconnu qui se rendait mystérieusement chez Georges, du respect qu'on lui portait, des conjectures que l'on forma à ce sujet, et de la résolution qu'on prit d'enlever le duc d'Enghien. On

voulait le confronter avec les agens de Georges, et s'assurer qu'il était réellement le personnage qui se rendait chez ce chef de conjuration. Ce ne devait être que dans le cas où il aurait été reconnu qu'il devait être jugé. M Réal lui-même soupçonnait une intrigue et se montrait disposé à croire qu'on n'avait hâté la catastrophe que pour empêcher que la vérité ne fût connue.

« On ne songeait point, me dit-il, au général Pichegru, lorsque « l'on découvrit que le petit général boiteux qui avait accompa- « gné le général Moreau au rendez-vous du boulevart, était le « général Lajollais. On l'arrêta ; on le confronta avec un des do- « mestiques de Georges, qui le reconnut. Un mot qui lui échap- « pa sur la maison où il était descendu servit à faire connaître la « présence de Pichegru à Paris. On chercha aussitôt à se saisir « de sa personne : 100,000 francs promis à celui qui le livrerait « eurent bientôt fait d'un ami un traître. Vingt jours s'étaient « écoulés depuis son arrestation, lorsque le duc d'Enghien fut en- « levé ; il fallait quelque temps pour réunir des matériaux contre « le général Pichegru, dont il n'avait pas encore été question. Il « fut d'abord interrogé seul ; et comme il se renfermait dans « un système de dénégation absolue, on parla de le confronter « successivement avec tous les individus compromis dans la mê- « me affaire. Ce fut dans une de ces confrontations qu'il fut « reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez « Georges tous les dix ou douze jours, et devant lequel tout le « monde se tenait dans une attitude respectueuse. »

M. Réal, en apprenant ces particularités, fut frappé de stu- « peur ; il courut chez le premier consul pour lui en faire part ; « il devint rêveur ; et après quelques momens de silence il s'é- « cria : Ah ! malheureux T...., que m'as-tu fait faire ! »

Mais il était trop tard, le duc d'Enghien était mort victime de cette méprise. Néanmoins on ordonna le secret : il était difficile de faire autrement.

On a prétendu que le premier consul s'était obstiné dans ce crime, malgré les larmes de l'impératrice Joséphine (alors madame Bonaparte) ; on a dit qu'elle s'était jetée à ses genoux pour obtenir la grâce du duc d'Enghien : tout cela a été imaginé pour le rendre odieux. Madame Bonaparte ne connaissait nullement le résultat du jugement de la commission militaire : elle n'a pu l'apprendre qu'à mon retour à la Malmaison, et alors il n'y avait pas de grâce à demander.

Il est possible que madame Bonaparte, instruite du danger qui menaçait le duc d'Enghien, ait d'avance cherché à fléchir son époux, et cette conjecture s'accorde facilement avec la bonté connue de son cœur. Mais je crois pouvoir dire que telle était dans ces sortes d'occasions sa persévérance pour faire des bonnes actions, qu'elle n'eût pas cessé ses instances avant d'avoir obtenu ce qu'elle sollicitait.

Quant au premier consul, est-ce lui qui le premier a porté ses pensées au delà du Rhin, sur le malheureux duc d'Enghien? Non, il en connaissait à peine l'existence; il ignorait complètement le lieu de sa résidence.

Qui donc pouvait diriger ses vues de ce côté? Le ministre chargé des informations au dehors, celui des relations extérieures.

Si le premier consul eût été tourmenté de la pensée de se défaire du duc d'Enghien, avait-il besoin de l'enlever de sa résidence, de le faire venir à Paris, de préparer sa mort par l'appareil d'un jugement, de le livrer à une commission qui pouvait tromper son attente? Ne pouvait-il pas recourir à des moyens plus prompts et plus sûrs? Manque-t-on de scélérats pour frapper le cœur d'un ennemi?

« D'un autre côté, si l'on sépare le duc d'Enghien de la conspiration de Georges, de quelle importance sa vie était-elle pour le premier consul? Il n'était point l'héritier du trône, et dans aucun cas il ne pouvait y être appelé. Il fallait donc, pour fixer l'attention du premier consul, et le faire entrer dans les vues que l'on se proposait, le frapper par des considérations d'une autre nature : il fallait compromettre le duc d'Enghien en l'associant à la conspiration de Georges.

« J'ai dit, et je suis convaincu que le premier consul ne songeait nullement au duc d'Enghien, qu'il ignorait et sa filiation et le lieu de sa résidence (1), et que les premières notions à ce sujet

---

(1) Pendant le cours de mon administration, j'ai eu occasion d'entendre dire souvent qu'un baron d'Al.... n'avait pas été étranger à cette catastrophe, par les rapports officieux qu'il avait donnés alors au ministère des relations extérieures, qui probablement avait été sa dupe.

Ce M. d'Al...., étranger, né avec l'esprit remuant, trouvait

ne lui sont venues que par ces intrigans à qui rien ne coûte lorsque l'apparence du dévouement peut leur rapporter quelque chose : et à cette époque, c'était à qui trouverait plus vite le chef véritable de la conspiration de Georges. Si le premier consul eût voulu perdre le duc d'Enghien le jour même où il venait d'arriver, il n'aurait pas donné l'ordre à M. Réal d'aller l'interroger; et c'est un fait incontestable qu'il l'avait donné. Loin d'avoir intérêt à précipiter la catastrophe, le premier consul avait, au contraire, un intérêt immense à ce qu'il vécût au moins huit jours. S'il eût été reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez Georges, nul doute que sa perte n'eût été certaine. L'envoi du conseiller d'Etat Réal à Vincennes prouve invinciblement que c'était par la vérification de ce fait que l'instruction devait commencer.

« L'examen des papiers du Prince était encore au préalable indispensable; car il importait de savoir s'il y avait eu quelques rapports entre lui et les officiers des troupes restées sur le Rhin, et l'on pouvait avoir besoin à ce sujet des explications du Prince. Mais l'intrigue avait fait un autre calcul : on craignait que si M. le duc d'Enghien n'était pas reconnu pour le chef du parti, il n'échappât. Alors il aurait connu les circonstances et les auteurs de son enlèvement; les conséquences pouvaient en être fâcheuses; pour s'en garantir et jouir en sécurité des fruits d'un zèle odieux, l'intrigue le précipita dans la fosse. Voilà ce qu'ont toujours pensé ceux qui, comme moi, ont été les témoins de ce malheureux procès. On s'est constamment dit qu'il fallait nécessairement que quelqu'un de considérable se fût interposé entre le premier consul et le gouverneur de Paris, pour déterminer celui-ci à agir promptement, et lui persuader que le premier consul n'avait pas voulu donner l'ordre précis de faire disparaître le duc d'Enghien, mais qu'il en serait bien aise quand la chose serait faite. »

Pourquoi donc l'opinion a-t-elle dévié de cette route, pourquoi s'est-elle fixée sur des personnes étrangères, et par caractère et par

---

son pays trop petit pour lui, et cherchait à s'attacher à la fortune de la France ; le ministre se l'appropria en entier, et tellement qu'on fut obligé de le prendre au service de France pour qu'il retrouvât une patrie. Si l'empereur, qui en était fort mécontent en 1813, n'en a point fait un exemple, c'est parce qu'il s'est rappelé ses antécédens avec sa politique d'alors.

position à tous ces artifices de l'intrigue? Si le premier consul eût cru avoir besoin de moi dans cette affaire, s'il m'eût cru capable de seconder ses vues mieux qu'un autre, pourquoi ne me faisait-il pas nommer de la commission militaire? Je pouvais même la présider, puisque j'étais du même grade que l'officier supérieur chargé de cette fonction.

J'ai réfléchi mille fois aux circonstances de cette catastrophe, et je me suis confirmé de plus en plus que *le ministre des relations extérieures était le seul qui pût expliquer comment et pourquoi la commission avait jugé et fait exécuter son jugement avant que M. Réal eût pu remplir la mission qui lui était confiée.* Il est bon d'observer qu'aucun des juges ni le président lui-même ne se doutaient que M. Réal devait venir à Vincennes.

On m'a laissé calomnier à dessein dans des salons dont on formait le langage. Il est temps que chacun reste le père de ses œuvres. On a vu quelle a été ma part dans ce drame sanglant; je n'en veux pas d'autre, et je ne souffrirai pas que d'odieuses préventions pèsent sur ma tête, tandis que les vrais coupables se pavanent sous les hautes dignités dont ils sont revêtus.

Ici finit le récit que j'ai écrit à Malte en 1815, et je passe à l'examen des imputations qu'on pourrait déduire de la manière dont le *Mémorial de Sainte-Hélène* s'est énoncé au sujet de ce grand procès.

Le comte de Las-Cases n'a à se justifier de rien, et je ne suis pas aussi heureux que lui; mais, simple rapporteur, je cite et n'accuse pas; et si je n'étais persuadé que la personne désignée par MM. O'Meara et Warden a toutes sortes de moyens de se justifier, je ne répéterais même pas les assertions de ces deux auteurs, malgré l'autorité du témoignage qu'ils invoquent, et à laquelle M. de Las-Cases en ajoute une nouvelle, puisqu'il y renvoie.

Quoique le premier consul dût son élévation à la révolution; quoique dans l'origine de sa fortune guerrière, il en eût affecté le langage et quelquefois les principes, on savait néanmoins qu'il avait la démagogie en haine, qu'il détestait ces idées anarchiques de liberté et d'égalité, avec lesquelles il est impossible de constituer un état.

Les royalistes, toujours prêts à se flatter, se berçaient de l'espoir qu'un jour, peut-être, il s'arrangerait avec le Roi légitime, et que si ses intérêts l'exigeaient, il pourrait remettre en ses mains le sceptre qu'il avait perdu. Quoique ces idées fussent tout-à-fait chimériques, elles ne laissaient pas que d'inquiéter certaines personnes. Une foule d'hommes frémissaient à la seule pensée du retour de la maison de Bourbon. On consentait à élever le premier consul au trône, mais

on ne voulait pas qu'il pût jamais le céder à un autre; et pour lui en ôter la pensée, on voulait l'engager si avant dans la révolution, le compromettre si fortement avec la dynastie légitime, qu'il ne pût jamais y avoir de paix entre elle et lui. On ne voyait pas de moyens plus propre à cimenter cette alliance entre la révolution et lui, que le sang d'un Bourbon. Il fallut donc tourner ses regards vers le duc d'Enghien, le seul que l'on pût atteindre, le lui présenter comme un coupable, et le mettre sous sa main. Mais le premier consul, en consentant à toutes ces propositions, voulait que l'on observât des formes; que la culpabilité du duc d'Enghien fût démontrée; car si ce prince succombait dans cette malheureuse affaire, le premier consul pouvait au moins se justifier aux yeux de l'Europe; mais il pouvait arriver aussi que le prince se justifiât, et cette chance n'aurait pas satisfait ceux qui avaient noué *des intrigues mystérieuses*. Il fallait donc précipiter la catastrophe, et se mettre en garde contre ces principes de justice qui pouvaient sauver la victime. Il n'est guère d'autre moyen d'expliquer la phrase du premier consul. Ce qu'il me dit en apprenant les circonstances de la mort du duc d'Enghien, la surprise qu'il en témoigna à M. Réal, et cette parole mémorable : *malheureux T....., que m'as-tu fait faire!* tout cela me semble résoudre suffisamment l'énigme; et dans cette explication, il n'y a pas un mot qui puisse s'appliquer à moi.

J'ai délibéré long-temps avant que d'exposer au grand jour cette partie de mes Mémoires; je sentais que je ne pouvais me laver pleinement qu'en imprimant à d'autres les taches dont on a voulu me flétrir; et cette nécessité, toute légitime qu'elle est, répugnait à mon caractère. Il fallait une provocation décidée pour me faire rompre le silence, et cesser de me reposer dans le témoignage de ma conscience.

Mais enfin, puisque le *mémorial de Sainte-Hélène* n'a rien éclairci, puisque l'auteur de cet écrit a cru devoir couvrir la vérité d'un voile officieux et laisser les choses dans l'état où elles étaient précédemment puisqu'à l'occasion de ce *mémorial* on a rappelé publiquement les rumeurs mensongères dont on n'a cessé de m'assiéger, pourquoi aurais-je tardé encore à m'expliquer? Quels ménagemens, quels éga rd dois-je à ceux qui n'en ont jamais eu pour moi?

Puissant comme je le suis devenu depuis, j'aurais pu me venger; j'ai mieux aimé respecter mon caractère; et si aujourd'hui je lève sans ménagement le voile qui couvre cette scène d'horreur, c'est que, fatigué de me voir constamment accusé, il ne m'a plus été possible ni permis de me taire. »



Le Maréchal Molitor.

(extrait de la Foudre.)

Lith.e de V...

Voici
ralisme
d'injus
mencé
chal, l
d'un s
tentio
vienne
nous
le plu
dité
Le
cier é
d'adj
et se
l'occu
nomr
mier
l'Au
de 1
de l
l'ins
que
intr
l'im
par

I
qu
ra
ti

LITHOGRAPHIE.

Voici encore un démenti donné aux écrivains mensongers du libéralisme, aux apôtres de la calomnie qui accusent sans cesse l'autorité d'injustice et d'oubli. Le général Molitor, dont la révolution a commencé la célébrité, vient de recevoir de Sa Majesté le bâton de maréchal, la plus haute dignité d'un soldat, et la plus douce récompense d'un sujet qui a versé son sang pour le prince et la patrie. Notre intention étant d'offrir à nos abonnés les portraits des généraux qui viennent de s'immortaliser dans la dernière guerre de la péninsule, nous avons cru devoir commencer par un des hommes qui s'y sont le plus distingués et dont les talens ont contribué avec éclat à la rapidité de nos succès.

Le général Molitor a vieilli dans les rangs de l'armée. Simple officier en 1790, ses connaissances militaires l'élevèrent bientôt au grade d'adjudant général. Il fit les campagnes d'Italie, servit sous Masséna, et se distingua surtout contre les Russes et les Monténégrins, lors de l'occupation des bouches du Cattaro; c'est à cette époque qu'il fut nommé grand officier de la Légion-d'Honneur. Il fut un des premiers qui passèrent l'île de Lobau, dans la campagne de 1809 contre l'Autriche, et il commandait en Hollande lors de l'insurrection de 1814. Le Roi l'avait depuis long-temps nommé inspecteur-général de l'infanterie, et de nouveaux services devaient lui mériter encore l'insigne faveur de son souverain. Le maréchal Molitor est un homme que recommandent de grands talens militaires, une bravoure et une intrépidité vraiment françaises. Il a le coup-d'œil rapide et réunit l'impétuosité du soldat au sang-froid du capitaine. Les libéraux ne lui pardonneront jamais la gloire dont il vient de se couvrir en Espagne

ÉCLATS.

La garnison de *Lérida* a imité les cortès. Elle s'est rendue parce qu'on l'a menacée de la passer *au fil de l'épée*. On avait donc raison de dire qu'il suffisait d'*une pointe* pour vaincre la révolution d'Espagne.

M. C. Delavigne vient de terminer une ode sur nos triomphes

en Espagne. Ce jeune poëte a enfin compris que la cause du *libéralisme* n'est point celle de la liberté.

Un affreux incendie vient de consumer la ferme où M. E ..., député, était dans l'usage de traiter ses *honorables* amis. On assure qu'il y avait *quatre-vingts mille bottes de foin.*

Le public s'attendait à voir paraître dans *la Pandore*, ou dans tout autre journal de la *confrérie*, une lettre de M. Arnaud père, adressée à M. son fils, pour le complimenter sur son nouveau succès; mais il paraît que cette fois-ci on en restera à l'*accolade.*

Les journaux révolutionnaires répètent tous qu'il leur faut un *cinq septembre;* nous pensons qu'il y a ici erreur de date, et qu'un *deux septembre* leur conviendrait bien mieux encore.

L'imprimeur chargé de publier la brochure du *duc de Rovigo*, sur l'assassinat du duc d'Enghien, va faire paraître une seconde édition du discours de M. de T*** sur la guerre d'Espagne. Nous ne doutons pas du succès de cette spéculation.

Les fabricans de draps qui ont obtenu du Roi des médailles d'or et d'argent viennent de donner une grande marque de leur estime à leur confrère M. T****. Ils lui ont offert à l'unanimité une médaille, en cuivre, de *marchand d'habits.*

Le *Constitutionnel* affirme gravement que le ministère ne désire la septennalité que pour se débarrasser de M. Manuel. M. Manuel sait bien qu'il n'y a pas besoin de tant de cérémonie pour le renvoyer de la chambre.

« Voyez un peu quel fanatisme! s'écriait hier un rédacteur du *Pilote*, le premier usage que Ferdinand ait fait de sa liberté a été de prendre un confesseur. Encore s'il avait choisi l'abbé de Pradt!!! »

Mina consent volontiers à se rendre pourvu, qu'on lui fournisse un vaisseau pour sauver son corps et son or. On voit que ce *héros* ne déroge en rien à la formule des capitulations *constitutionnelles.*

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315



N° 7. — 5 Novembre 1823.

ÉCLAIRS.

Septennalité politique. — Sommeil des élections. — Voyage de Varennes. — Deux jours à Madrid. — Revue des Journaux. — Assaut d'inepties. — Les nouveaux Royalistes. — Mina et le duc de Rovigo. — Le crime et le repentir.

POLITIQUE.

SUR LA SEPTENNALITÉ.

Le besoin le plus impérieux qu'éprouve un peuple longtemps tourmenté par des révolutions, c'est le repos. On peut dire qu'il y a dans ce besoin une nécessité si instante, que devant elle tout le reste s'évanouit. Ainsi, des nations

ont été vues se soulevant au nom de la liberté : pour l'obtenir, nul sacrifice ne leur a coûté ; mais l'impulsion a été trop forte, et, au lieu de s'arrêter au point fixe où se trouve la liberté, elles sont tombées dans la démagogie. En proie à toutes les horreurs de l'anarchie, décimées par tous les excès, ces nations, oubliant leur point de départ, ont invoqué le pouvoir absolu, comme après une longue tourmente on salue avec des cris de joie la terre la plus aride et la plus désolée. Il faut convenir qu'il y a dans les révolutions une force destructive si puissante dans ses effets, que, pour arriver à la reconstruction de l'édifice social, le pouvoir est obligé d'imposer à toutes les passions, même les plus généreuses, un silence absolu : car la parole, en apparence la plus indifférente, réveille tous les souvenirs et déchaîne toutes les haines. Aussi l'histoire des républiques anciennes offre-t-elle sans cesse les alternatives d'une licence sans bornes et d'une oppression sans sans mesure : l'Europe moderne ne présenta à aucune époque ce spectacle désolant : il n'en pouvait être ainsi, parce qu'elle fut fondée par le christianisme, qui régla tout à la fois les devoirs et les droits du prince et du sujet ; du christianisme, qui domine et purifie les institutions sociales. Ainsi, à examiner la conduite de Louis XVIII, on reconnaît d'abord que nul n'a plus souffert des désastres révolutionnaires ; et cependant, à peine est-il remonté sur le trône de ses ancêtres, qu'il apprécie avec une admirable justesse d'esprit la position et les besoins des Français. Depuis trente ans ils ont été emportés par un mouvement irrésistible, mais dont l'accélération a été funeste à tous. Que fait le prince? il s'empare de ce mouvement, et donne une Charte qui le règle. Sans doute c'était beaucoup ; mais tout n'était pas encore accompli : il fallait que des lois organiques vinssent donner la vie aux dispositions de cette même Charte, et que des institutions fussent créées dans l'intérêt de la monarchie. En un mot, celle-ci devait

être pleine de vigueur et de force, parce qu'en France c'est elle qui est la source vivifiante de la liberté. Pour éviter toute espèce de récrimination, je me contenterai de dire que l'on se trompa, et que certains ministres firent tant pour une sorte de liberté, incompatible avec le pouvoir royal, que tout en fut ébranlé. Mais comme les intérêts positifs du pays tendaient à la monarchie, il y eut sans cesse froissement, et il fallut déserter un système qui n'apportait que ruine et déceptions. Une nouvelle loi des élections, monarchique dans toutes ses dispositions, amena des ministres aussi monarchiques; et, pour la première fois, on vit paraître dans nos chambres une majorité formidable, signe infaillible d'un pouvoir rentré dans la voie du salut. Enfin, le gouvernement que nous devons à la sagesse de Louis XVIII, remplissant maintenant ses conditions obligées, doit recevoir aussi tous les développemens qui le complètent, et tous les genres de perfection qu'il comporte. Entrant dans cette pensée, la raison publique débat et examine aujourd'hui une question tout à la fois grave et importante, la septennalité. Quant à moi, avant d'aborder cette haute question, j'ai cru que je devais en faire précéder la discussion de quelques considérations générales, de nature à répandre, si j'ose le dire, une sorte de lumière préparatoire. Maintenant je vais entrer franchement dans la controverse, en rappelant encore une fois à mes lecteurs qu'après une longue révolution on doit toujours tendre vers les institutions qui procurent en même temps le calme et la liberté : c'est là une vérité que proclame le simple bon sens. En partant de ce point, on conviendra avec moi que l'élection annuelle fatigue un pays, et un pays qui, il y a dix ans, était en révolution; on conviendra, dis-je, que l'élection annuelle réveille et passionne tous les souvenirs, attise toutes les ambitions, et porte tour à tour l'agitation et comme une sorte de fièvre dans chaque partie de la France. A l'appui de cette asser-

tion, veut-on des preuves? En voici une aussi éclatante qu'irrécusable : L'Angleterre possède long-temps avant nous le gouvernement représentatif : eh bien, elle a senti la nécessité de repousser l'élection annuelle, pour faire choix de la septennalité; et cependant il n'existe en Europe aucun pays où l'aristocratie soit aussi forte, aussi énergique, et surtout aussi habile à défendre ses droits. Ceci posé, j'entre dans les divers détails qui se rattachent à la question. On ne saurait nier qu'il peut arriver que certaines circonstances plus ou moins graves n'influent sur le renouvellement d'un ou de plusieurs cinquièmes, et ne fassent entrer dans la chambre des députés appartenans à des nuances différentes. Voilà déjà les ministres privés, de prime abord, d'une majorité imposante : au lieu de recevoir cette même majorité *de la loi électorale*, il faut qu'ils la conquèrent; mais à quelle condition? en réformant leur pensée primitive, en la modifiant sans cesse, et par conséquent en l'énervant. Il faut que dans chaque projet de loi ils glissent un article pour telle nuance, un article pour telle autre : de sorte que *l'ensemble est anéanti*. De plus, ne pouvant deviner, dans l'intervalle d'une session à l'autre, à quels hommes ils auront affaire, ils vivent dans une incertitude continuelle; et c'est à cet état de choses qu'il faut sans doute attribuer le retard qu'éprouvent certaines lois réclamées par la France depuis plusieurs années. Sortons pour un instant de la chambre : voyez dans quelle position se trouvent des ministres! Ils veulent que leurs subordonnés soient tous remplis de dévouement pour le prince et les institutions qu'il a données; mais ils sont entourés de députés appartenans à des nuances diverses. Il faut cependant, pour arriver à un résultat quelconque, obtenir *leur vote*. Ceux-ci s'accordent-ils? c'est à la condition que les opinions et les intérêts qu'ils représentent triompheront : ils exigent alors qu'une partie des emplois soient concédés à eux-mêmes ou à leurs

créatures. Il n'y a donc *pas plus d'ensemble dans l'administration* qu'il n'en peut exister *dans la législation*, ainsi que cela a été démontré plus haut.

Examinons maintenant ce qui advient lorsque l'élection *est générale*, et n'a lieu que tous les cinq ou tous les sept ans. D'abord, pendant ce long espace de temps, les opinions sont soumises à une discussion franche et sérieuse; le pour et le contre sont parfaitement débattus, et l'on revient de cette sorte de surprise où jette un sophisme habilement préparé : ainsi la raison publique a tout loisir pour se former, *on rentre enfin dans le vrai*. Si des opinions je passe *aux intérêts*, j'arrive à un résultat tout aussi satisfaisant. D'abord c'est le propre des *intérêts faux* de pousser des cris et de créer une opinion factice qui masque des intérêts privés. La chambre électorale étant renouvelée par des *cinquièmes successifs*, les intérêts de ce genre peuvent tromper ou alarmer ces mêmes cinquièmes, qui, à leur tour, dérangeront la majorité. Mais, si *les faux intérêts* dont je parle sont discutés pendant cinq ou sept ans avant de pouvoir *être représentés dans la chambre électorale*, ils sont appréciés à leur juste valeur.

Ainsi, en dernière analyse, avec la quinquennalité ou la septennalité, on acquiert la certitude que tout est vérité dans les intérêts ou les opinions dont les chambres deviennent alors l'expression sincère : de telle sorte que les ministres ont une boussole qui les guide. A leur tour aussi ils font pénétrer dans la législation, l'administration et le gouvernement, cet ensemble salutaire qui fortifie et conserve tout à la fois un Etat.

Il me semble qu'il est difficile de rétorquer les argumens que je viens de présenter; mais comme, dans une pareille discussion, la bonne foi doit tenir beaucoup de place, je vais exposer maintenant quels sont les inconvéniens momentanés ue les adversaires de la se tennalité fon r

sortir. Les ministres, disent-ils d'abord, ne voient dans cette mesure que l'assurance de se maintenir pendant sept ans dans leur poste ; ensuite, si l'élection générale venait à être mauvaise dans sa composition, que deviendrait la monarchie? et pourquoi l'aventurer ainsi? Les ministres ne peuvent-ils donc pas, avec la chambre actuelle, quoique toujours renouvelée par cinquième, opérer tout le bien désirable.

J'écarterai, pour l'aborder plus tard, ce qu'il y a de personnel aux ministres dans ces allégations, et je répondrai aux adversaires de la septennalité : Comment pouvez-vous penser qu'au moment où la guerre d'Espagne vient de donner un nouvel élan aux sentimens monarchiques en France, une élection générale puisse être mauvaise? En l'essayant, cette élection générale, le sort de la monarchie ne peut donc pas être aventuré. Mais on peut, avec la chambre actuelle, et quoique toujours renouvelée par cinquième, opérer tout le bien désirable, puisque du sein de cette chambre est sortie pour les ministres une majorité favorable.

Cet argument serait sans réplique si les ministres *ne devaient penser qu'à la vie présente de la monarchie* ; mais de longues destinées attendent encore cette auguste monarchie. C'est donc pour son avenir qu'il faut travailler dès aujourd'hui ; et, à cet égard, il me semble démontré que rien ne mène plus directement et plus sûrement à ce but que la septennalité.

Oui ; mais, pour arriver là, il y aura nécessairement violation d'un article de la Charte.

D'abord, les trois grands pouvoirs de la société étant d'accord, il est incontestable qu'ils peuvent modifier cette même Charte ; et ici il faut considérer que cet article de la Charte ne touche pas à l'essence même des choses, en un mot, à la racine de l'élection. A supposer que la septennalité soit accordée aux ministres, qu'y aura-t-il donc

de changé ? La forme qui détermine l'élection : à savoir, qu'au lieu d'avoir lieu tous les ans d'une manière partielle, elle n'aura lieu que tous les cinq ans ou tous les sept ans.

Je termine en revenant à ce qu'il y a de personnel pour les ministres dans cette discussion. Ils veulent, dit-on, s'éterniser au pouvoir ?

Je ne sais s'ils ont conçu cette pensée ; mais ce dont je me crois certain, et ce que j'oserai ici prédire, c'est qu'ils n'arriveront pas à un tel but par la septennalité ; et en voici la raison : c'est que l'élection générale donnera l'expression la plus pure des intérêts et des opinions véritables de la France. En présence de la majorité née de cette chambre, il faudra donc que les ministres gouvernent et administrent *sincèrement :* alors pourquoi, sortis de nos rangs, ne resteraient-ils pas au pouvoir ? Dans le cas contraire, et s'ils se laissent dominer par les coteries, s'ils agissent au profit des petites passions qu'elles renferment, alors les ministres tomberont bien plus vite qu'avec une chambre renouvelée par cinquième. Sous tous les rapports, il me semble donc que les royalistes doivent désirer la septennalité.

LITTÉRATURE.

Mémoire de M. le baron de Goguelat, lieutenant-général, sur les événemens relatifs au voyage de Louis XVI à Varennes ; suivi d'un Précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la Reine à sa captivité du Temple (1).

La publication des *Mémoires sur la révolution* se pour-

---

(1) Chez Baudouin frères, libraires, rue de Vaugirard, n° 36, et chez tous les libraires du Palais-Royal.

suit avec activité ; et quoique ces matériaux historiques ne fussent point nécessaires aux honnêtes gens pour tirer la véritable moralité de ce drame horrible, néanmoins ils seront très-utiles, puisque, rapprochés les uns des autres, ils contribueront à éclaircir un grand nombre de faits secondaires restés jusqu'ici ou douteux ou tout-à-fait obscurs. A cet égard, le Mémoire que vient de publier M. le baron de Goguelat, sur les événemens relatifs au voyage de Varennes, est digne d'une grande attention, et il doit servir à rectifier quelques erreurs graves commises par ses devanciers. La Relation de M. le marquis de Bouillé, insérée dans l'ouvrage de M. Bertrand de Molleville, a défiguré d'une manière étrange la noble conduite de M. le baron de Goguelat, qui, lors de l'évasion du Roi, montra autant d'intelligence que de dévouement. On y rendait, il est vrai, justice à ses opinions généreuses, à son caractère loyal, à son ardent amour pour la famille royale ; mais on le représentait en même temps comme responsable de plusieurs fautes qui ne sont pas les siennes. Jusqu'ici rassuré par les souvenirs de sa belle vie, le vieux serviteur de Marie-Antoinette avait cru devoir garder le silence ; mais les Mémoires de madame Campan, en reproduisant les mêmes inculpations avec un ton d'aigreur et d'animosité tout-à-fait offensant, le forcent aujourd'hui d'entrer en lice à son tour. « Quelle que soit la juste répugnance que l'on éprouve à se mettre en évidence, dit-il, il est des motifs auxquels on doit céder. L'un est le désir d'éclaircir, dans l'intérêt de l'histoire, des faits incertains ou désintéressés ; l'autre la nécessité d'opposer pour sa propre défense le langage de la vérité aux traits de la calomnie, qu'ils aient été dirigés par la malveillance et la haine, ou par une dangereuse légèreté. Telle est l'obligation qui m'est imposée aujourd'hui. »

Les explications de M. de Goguelat sont claires, précises, convaincantes, et il y règne continuellement une

impartialité et une modération bien rares en pareille circonstance.

Ce Mémoire est suivi d'un Précis plein d'intérêt sur les tentatives qui ont été faites par M. de *Jarjaye* pour délivrer la Reine. Quoique ses généreux efforts aient été infructueux, on aime à se rappeler qu'ils ont été tentés, et à connaître jusqu'aux moindres particularités de ces tristes événemens. L'époque de la révolution présenterait un tableau trop affreux, si çà et là quelques traits de vertu et d'héroïsme ne venaient consoler nos regards. Quelques lettres inédites de la Reine, écrites à M. de Jarjaye, et mêlées à ce touchant récit, lui donnent une valeur inestimable. Nous citerons ici celle dans laquelle cette admirable mère refuse sa délivrance, puisqu'elle ne peut emmener ses enfans.

« Nous avons fait un beau rêve, voilà tout; mais nous y avons beaucoup gagné, en trouvant dans cette occasion une nouvelle preuve de votre entier dévouement pour moi. Ma confiance en vous est sans bornes, vous trouverez toujours en moi du caractère et du courage; mais l'intérêt de mon fils est le seul qui me guide; et, quelque bonheur que j'eusse éprouvé à être hors d'ici, je ne puis consentir à me séparer de lui. Au reste, je reconnais bien votre attachement dans tout ce que vous m'avez dit hier. Comptez que je sens la bonté de vos raisons pour mes propres intérêts; mais je ne pourrais jouir de rien sans mes enfans, et cette idée ne me laisse aucun regret. »

On éprouve, en lisant cette lettre, ajoute l'historien, un sentiment inexprimable d'admiration, d'attendrissement et de douleur, en même temps qu'un redoublement d'indignation et d'horreur pour les monstres qui, non contens de s'abreuver du sang d'une Reine adorable, se sont encore efforcés de souiller sa cendre et de flétrir sa mémoire. Mais la vérité triomphe, les calomniateurs sont confondus, et quiconque ne partage pas leur délire convient

qu'on ne vit jamais tant de vertus éprouvées par tant de malheurs.

M. le baron de Goguelat nous a donné un bon livre : c'est une bonne action de plus. Ses éclaircissemens ne doivent plus laisser aucun doute sur le malheureux voyage de Varennes : la vérité est là tout entière. En dernier résultat, si des fautes ont été commises, il faut encore moins accuser les hommes que ce concours aveugle de circonstances, que personne ne pouvait prévoir ni empêcher. Mais malheur aux époques où un essieu brisé, une montagne gravie à pied, sont les causes apparentes et du meurtre d'un Roi et de la chute d'un État.

S.—V.

MOEURS.

Madrid, 15 octobre.

DEUX JOURS REMARQUABLES.

Notandi sunt.

Il faut en garder le souvenir.

HORACE.

Octobre a amené pour l'Espagne quelques jours remarquables : ils le sont en bonheur, grâces à Dieu; mais ces jours, qui tranchent sur l'uniformité de leurs voisins, sont d'un prix un peu élevé quand on pense à ceux qui les ont précédés et amenés. Riégo, prisonnier, est entré dans les cachots de Madrid... : c'est bien; mais n'eût-il pas mieux valu que les jours de son *héroïsme* fussent restés dans le néant? L'on a appris la nouvelle désirée de la liberté du roi... : c'est encore mieux; mais, pour le chanter libre, vous l'avez, hélas! pleuré prisonnier!

Jeudi 2 octobre, à six heures, j'étais sur la tour de l'ancien quartier des gardes du corps du roi d'Espagne : elle est élevée, cette tour; elle domine Madrid, et de là l'on aperçoit toutes les plaines qui l'environnent. C'était un beau spectacle que celui du soleil levant sur les montagnes de l'horizon! Malgré les sept lieues qui nous séparaient, l'on apercevait distinctement à leurs pieds les vieux bâtimens de l'Escurial; et les monumens de Madrid, à ma gauche, avaient cette belle teinte rougeâtre qui colore si bien leur blancheur au lever et au coucher du soleil!

J'avais devant moi, et plus loin que l'hôtel du duc d'Albe, un grand bâtiment qui semble n'avoir point été achevé : c'est le séminaire de la noblesse; et c'était là qu'on avait apprêté le logement des quatre prisonniers. Il est hors de la ville, car on voulait leur épargner le passage de Madrid... : ils ne seraient pas arrivés vivans dans leur prison.

Les portes de la ville étaient gardées depuis quatre heures, et cependant l'on voyait de loin courir dans les champs quelques curieux échappés à cette surveillance miraculeuse. Tous se dirigeaient vers la route qui serpente et disparaît derrière les murs et les massifs d'arbres qui entourent le monument religieux. La façade est tournée de notre côté, et la porte était gardée par une double haie de troupes espagnoles... : c'est par là qu'ils doivent entrer.

Nous vîmes briller de loin les sabres de la cavalerie et les baïonnettes des fantassins de l'escorte. La foule se pressa alors sur les élévations qui bordent le chemin; elle suivait sans doute le prisonnier depuis les villages voisins. Nous fîmes silence, et nous entendîmes de grands cris, des cris qui nous frappèrent par leur caractère de rage et de fureur.... L'on entendait : « Salut à l'infâme! salut au traître! qu'il soit maudit! meurent les ennemis du roi! Salut, salut, Riégo! »

Le voilà, le voilà : c'est une charrette couverte de toile, qui va doucement, conduite par des mules ; c'est là qu'il est avec ses compagnons. La voilà... elle disparaît derrière le mur... et elle reparaît... et l'on croit apercevoir... c'est un uniforme rouge qui est devant... et ces cris et toujours ces cris terribles... : « Salut au traître ! qu'il soit maudit ! Salut, salut, Riégo ! »

La voiture s'arrêta devant nous : toutes les troupes l'entourèrent... Nous ne vîmes plus rien. De grands cris s'élevèrent encore : ils étaient entrés dans leur prisou.

Quelques heures après, M. de la Torrialta, colonel des gardes espagnoles, chargé de la surveillance du prisonnier, m'introduisit auprès de lui. C'est un homme d'une taille ordinaire ; sa figure est basanée, ses yeux sont grands et noirs : c'est une physionomie qui n'a rien de remarquable. Le front n'indique aucune habitude de la réflexion : cette tête ne peut avoir servi d'asile à de grands plans ou à de nobles idées ; les yeux indiquent un esprit mobile et audacieux ; un caractère inquiet et emporté se lit dans ces rides venues avant l'âge.

Il était vêtu d'une redingotte bleue. Il semblait fatigué par le voyage. Il n'y avait point encore de lit dans la chambre où on l'avait renfermé ; il s'était couché par terre en arrivant.

Son calme n'a rien d'affecté. Il y a moins de naturel dans l'air digne et noble qu'il veut retenir. Il nous salua très-poliment. Il demanda de l'eau devant moi : on lui apporta assez brusquement un sceau qui en était plein, et le colonel eut beaucoup de mal à lui faire donner un verre par le soldat qui se trouvait là.

Nous causâmes. J'étais le premier Français à qui il parlait depuis sa mésaventure : il me dit que, depuis le 14 août, jour où il était allé visiter les fortifications de l'île de Léon et de Santi-Pétri, et observer l'esprit des troupes

qui s'y trouvaient, il désespérait de la cause constitutionnelle.

« C'est en revenant, continua-t-il, que j'appris aux cortès la défection de Ballesteros. Tous furent incrédules; et cependant ils ordonnèrent sur ce fait le plus profond silence.... » Il ajouta : « Comme ces gens-là me craignaient beaucoup et voulaient se défaire de moi (je ne change rien à ses expressions), ils me nommèrent, dans la séance du 16, général en chef de l'expédition de Malaga. Dans l'état où étaient les choses, cette tentative devait être infructueuse; je leur fis cette observation : tous se levèrent, en me déclarant, en cas de refus, traître à la constitution. Je voulus leur prouver que je n'étais pas aussi lâche qu'eux; et persuadé, que je l'étais, du mauvais succès de la tentative, je m'embarquai. »

Il nous parla ensuite de la proclamation qu'il lança en arrivant, et du peu d'effet qu'elle produisit sur les troupes. « La désertion était effrayante, dit-il; il me désertait des postes entiers avec leurs commandans. Je rassemblai les officiers de mon armée; je leur demandai s'ils se battraient : tous répondirent que non.... Que faire avec de pareils gens ?... Enfin, Monsieur, j'avais trente-six officiers d'état-major : dans la journée du 18 il m'en déserta vingt-sept. »

J'attribue cette défection au mauvais exemple donné par les troupes de Ballesteros. « C'est ce *misérable*, me dit-il, qui nous a perdus. » Il ajouta qu'il s'attendait bien à la défection de l'Abisbal et de Morillo; mais que le coup de foudre pour les cortès avait été le traité conclu par Ballesteros. C'est depuis ce temps-là, selon lui, qu'ils songeaient à traiter.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris sous les fenêtres : le prisonnier parut inquiet. « C'est le peuple fidèle qui se réjouit, dit l'officier espagnol : car le roi son seigneur est libre. On doit tirer à midi les cent coups de

canon qui annonceront cette heureuse nouvelle à Madrid. »

« Le roi est libre ! répéta vivement Riégo en se tournant de mon côté.... : est-ce une capitulation qui lui ouvre les portes de Cadix? » Nous ne répondîmes rien. Il se remit du trouble violent que cette nouvelle avait fait naître chez lui.

« Dans tous les cas, ajouta-t-il, en croisant les bras et en baissant la tête, si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain.... Ils ne veulent point se battre. »

Nous ne dîmes plus rien. Un soldat chanta dans la chambre voisine : c'était une chanson royaliste faite sur l'air de la *Tragala.* Ces sons tragiques réveillèrent chez lui des idées désagréables; des regrets, sans doute, et des remords, peut-être. Sa physionomie se rembrunit, et c'est alors que je vis qu'elle pouvait très-bien aller à un conspirateur. Je l'examinai : il fit un mouvement d'impatience; je le saluai et je sortis.... Me blâme qui voudra; mais, en passant, je conseillai au chanteur de s'exercer sur un autre air. Il ne me comprit pas, et continua, sans doute....

Le lendemain, on était inquiet à Madrid : la nouvelle de la délivrance du roi ne se confirmait pas. Le maréchal avait bien reçu l'annonce de la lettre que Sa Majesté avait écrite au prince généralissime; mais on ne savait pas si les cortès ne s'étaient pas opposés à l'exécution de ces promesses. On le craignait; et le soir, à quatre heures, le bruit se répandit, en effet, que le duc d'Angoulême, au lieu de voir arriver Sa Majesté, avait reçu la visite de M. Alava, chargé par les factieux de nouvelles propositions. L'allégresse, réveillée au bruit des cent coups de canon tirés la veille, s'évanouit promptement, et fit place à l'inquiétude. C'était la seconde fois que Madrid célébrait la délivrance de son roi, et c'était la seconde fois qu'elle la célébrait en vain. Le soir, la place *del Sol* était triste :

chacun se désespérait de ce nouveau désappointement, et se promettait bien de ne plus rien croire des nouvelles. L'on ne doutait point du succès de la nouvelle entreprise; mais on craignait des fureurs que ce nouvel effort pouvait déchaîner contre la famille royale : l'énergie du mal, c'est le crime, et les révolutionnaires n'ont point d'autre preuve à donner de leur courage.

Rentré chez moi, je réfléchissais tristement sur ces nouvelles du jour. Il était huit heures. Au bruit de deux ou trois chevaux arrivés au galop, succéda du côté de la poste une rumeur qui s'agrandit, qui courut, qui régna en cinq minutes sur tout Madrid. Les portes s'ouvraient, les cloches se mettaient en mouvement; l'on claquait des mains; à chaque instant de nouvelles et joyeuses clartés complétaient les lignes de feu qu'une illumination générale et spontanée traçait le long des rues.... La nouvelle, la nouvelle officielle de l'arrivée du roi libre au port Sainte-Marie était enfin reçue!

Nous courûmes à la place *del Sol* : dans les événemens extraordinaires c'est là qu'est le rendez-vous général. L'un des courriers se trouvait au milieu de la foule en délire.... C'était une répétition des scènes qui acccueillirent à Paris la convalescence de Louis XV. Voltaire, dans l'histoire de ce roi, en a fait un tableau charmant : je l'ai retrouvé là tout entier.

Ils disaient que le courrier avait en partant baisé la main du roi.... et tout le monde voulait le lui entendre dire, et c'était à qui s'approcherait, à qui toucherait son cheval. Jamais animal ne fut plus caressé. Des femmes folles de joie s'embrassaient. La foule augmentait devant lui. Il ne pouvait avancer. Son maître avait des dépêches à remettre à l'imprimerie royale... Elle était près de là fort heureusement. Dans un instant, il fut enlevé de la selle, et porté de mains en mains à la porte, où sa monture n'eût jamais pu parvenir.

Et déjà précédés d'une longue suite de flambeaux, de chanteurs et de danseuses, cinq ou six portraits de Ferdinand s'avançaient en triomphe dans les différens quartiers de Madrid ; la musique des gardes faisait entendre les airs royalistes, sous le balcon de la *Yuntamiento ;* des danseurs, parés de l'ancien costume castillan, exécutaient au son du haut-bois et des castagnettes les danses nationales; partout l'on était porté par la foule et assourdi par les pétards, les cris, le son des cloches et de la musique.

Je vis un homme, au milieu de la place, ouvrir une belle cage et donner la liberté à un petit captif qui, joyeux, s'élança aux cris de tous les spectateurs ravis de cette allusions. D'autres, précédés d'une grande lanterne de papier, s'en allaient réciter tristement, à quelque portes, les prières des morts... c'est toute la vengeance que le peuple, dans cette nuit d'ivresse, tira des libéraux.

Je n'entendis pas une seule fois prononcer le nom du prisonnier arrivé la veille : alors les cœurs n'avaient pas de place pour la haine. En rentrant à minuit, je vis de loin la prison de Riégo : les rues qui y conduisent, la place qui se trouve devant, étaient sombres et désertes ; mais de là l'on entendait tous ces cris d'amour, tout ces bruits d'allégresse.... Lui sans doute aussi les entendait.... Quelle nuit pour le coupable!

Le vieux Dragon.

PETITE CHRONIQUE.

Depuis la prise de Cadix et la délivrance du roi Ferdinand, les feuilles libérales étaient tombées tout à coup dans la plus grande stérilité ; il n'y avait plus un mot à dire : la valeur française avait démenti toutes les prophéties insultantes et ridicules; et le *Journal du Commerce*

lui-même était forcé de reconnaître qu'il avait à peu près volé à ses lecteurs les plus déterminés les six derniers mois de leur abonnement.

L'Espagne du *Constitutionnel* et du *Courrier français* avait disparu ; et il ne restait plus, en politique, que l'Espagne située entre le détroit de Gibraltar et la Méditerranée.

Tout à coup le libéralisme, semblable à un homme qui se réveille après un songe pénible, se frotte les yeux ; il regarde de côté et d'autre, comme pour s'assurer qu'il est bien éveillé ; il se palpe, il se touche, pour savoir si c'est bien lui ; et enfin, lorsqu'au moyen de ces précautions il s'est certifié à lui-même qu'il existe, il taille sa plume, il médite ce qu'il doit écrire ; et les premiers mots dont il a sali le papier sont : « Le passé est fini, n'en parlons plus ; mais l'avenir nous appartient. Ecrivons. »

Le Constitutionnel, qui passe pour la plus forte tête de son parti, et pour le journal le plus habile à profiter des événemens, vient néanmoins de faire un singulier *quiproquo*. Jusqu'ici on avait cru que les libéraux soutenaient la révolution espagnole de tous leurs vœux, de tous leurs efforts, même de leur sang et de leur argent. Il eût été absurde de nier cette proposition. Eh bien ! il n'en est rien : c'était tout bonnement pour rire que les libéraux disaient cela. Si vous ne voulez point croire ce que j'avance, lisez *le Constitutionnel* du 26 octobre ; il vous dit formellement, et en très-bons termes : « *Que pouvait* envier la France à la révolution des cortès ? La suppression de la dîme ? Il y a long-temps qu'elle est abolie. Des droits seigneuriaux ? Ils sont éteints depuis trente ans. La publicité en matière de justice et de législation ? Nous en jouissons par nos lois. L'abolition de l'inquisition ? La France ne la connut pas autrefois. » Ces citations suffisent pour démontrer qu'avec un peu de soin et de patience on vient à bout

de tout, et qu'il n'est pas plus impossible au *Constitutionnel* d'écrire en *français*, qu'au *Journal de Paris* de se faire royaliste, *si besoin est.*

Mais voici venir un autre scandale, ou plutôt un autre embarras pour les libéraux : on ne leur donne plus, comme on dit, le temps de se retourner. Le duc de Rovigo publie la partie de ses Mémoires relatifs à l'assassinat du malheureux duc d'Enghien ! Toute la France veut lire cet écrit ; et, dans cette circonstance, la curiosité publique est le vengeur du crime. Mais *le Courrier* n'est pas de cet avis, et il tance assez vertement le duc étourdi, qui a si mal choisi son sujet pour se faire lire. Du reste, *le Courrier* souhaite beaucoup de succès à M. Savary dans sa justification; il souhaite le même succès à tous ceux que M. le duc de Rovigo pourra inculper. Souhaiter qu'il n'y ait point de coupables d'un pareil attentat, c'est soutenir qu'il n'y a point eu de crime ; c'est outrager la raison publique ; c'est, en un mot, être rédacteur du *Courrier.*

La mauvaise humeur du *Journal de Paris* est beaucoup plus naïve et plus bénévole. Il ne voit pas trop pourquoi le duc de Rovigo, n'ayant point publié les autres parties de ses Mémoires, s'est plus particulièrement arrêté sur *une des affaires les plus déplorables dans lesquelles son nom ait été mêlé.* Dans tous les cas, *il ne voit pas non plus* très-clairement comment cette publication intempestive serait *conforme à la Charte*, qui, dans son article 11, commande *aux citoyens l'oubli du passé.* Nous sommes entièrement de l'avis du *Journal de Paris* sur ce point, et, de plus, nous ajoutons que l'histoire doit être abolie, comme étant contraire au même article 11 de la Charte. D'ailleurs, ajoute le journal *libéral quand même*, *quel est le but de tout cela? personne n'y peut trouver son profit...* Et la vérité ! messieurs de la rue de la Monnaie...

Mais il paraît que là où la vérité trouve son *profit*, le *Journal de Paris* n'y trouve pas le sien.

Le duc de Rovigo invoque souvent la fatalité dans son récit de l'assassinat du prince d'Enghien ; mais on sait que la fatalité est un témoin bénévole, qui, n'ayant pas peur d'aller en prison pour avoir fait une déposition fausse, dit tout ce qu'on veut. Quant au principal personnage, si gravement inculpé dans ces Mémoires, il ne faut pas croire qu'il sera embarrassé de se tirer d'affaire ; il a, depuis trente ans, une manière extrêmement simple de répondre à tout, c'est de ne jamais rien dire. Il pense comme Gaspard l'avisé, qui dit quelque part : « Qu'on aurait bien à faire s'il fallait répondre à tout le monde. »

Quant au style du Mémoire, quoiqu'il soit souvent énigmatique, il est parfois d'une clarté désespérante. Ainsi, quand le duc de Rovigo rappelle cette exclamation du premier consul : *Ah ! malheureux T..., que m'as-tu fait faire* ? il n'y a rien de plus clair que cela, et l'on pourrait appeler ce mot l'épitaphe d'une réputation.

Mais lorsque l'auteur du Mémoire rapporte dans une note (qui n'est pas une note secrète) que tous les papiers relatifs au procès du Prince furent enlevés par les soins d'un personnage très-connu, et qu'il ne reste que la sentence, on peut se demander quelle sentence. Est-ce la sentence de l'accusateur ou celle de la victime ? L'histoire répond : L'une et l'autre.

C. D***.

VARIÉTÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

L'expérience a trop prouvé ce que valaient les suffrages des partis dans un état, pour que la raison ne cherche

pas à les éviter. L'enthousiasme se crée ordinairement des idoles, auxquels *elle* rattache les passions, et qui ne laissent plus à leur chute que des traces du mépris qu'ils ont inspiré.

Un certain marquis, et l'homme aux répugnances, Hunt, et sir Burdett, ont subi le même sort dans l'opinion, si ce n'est que les triomphateurs français n'ont pas été couverts de boue, comme leurs confrères de la Grande-Bretagne.

Les journaux se disent vainement les organes de l'opinion publique, et les conséquences d'une telle prévention multiplient les alarmes toutes les fois qu'il plaît à quelques hommes de sonner le tocsin.

L'exagération dans ses fougueux élans ne reconnaît plus rien de sacré, et attaque indistinctement tout ce qui forme un obstacle à son ambition démesurée. Elle blâme aujourd'hui ce qu'elle avait applaudi la veille, critique amèrement ce qu'elle avait préconisé, détruit ce qu'elle avait édifié, et tous ses efforts ne tendent qu'à bouleverser les existences pour s'en créer d'autres à son profit.

Le Constitutionnel, spectateur immobile d'un engagement scandaleux, en attend patiemment les effets. Depuis que quelques journaux royalistes ont eu la maladresse de se placer à la tête d'une opposition fougueuse, il affecte une rare modération, il excite seulement le scandale, jusqu'à ce qu'il puisse s'en faire une arme redoutable contre les imprudens qui favorisent ainsi ses vues.

Les révolutionnaires ne s'alimentent plus aujourd'hui que de prédictions, et, suivant leur tactique habituelle, c'est toujours au dénouement qu'ils renvoient leurs dupes. A la vérité, Machiavel croyait aux prédictions, puisqu'il disait que les grands changemens qui arrivent dans un Etat sont toujours pronostiqués, et que le frère Jérôme Savonarde avait prédit l'arrivée de Charles VIII, roi de

France, en Italie. Nos prophètes modernes n'ont pas prédit aussi juste que le frère Jérôme; et comme ils ont trompé indignement la confiance, on se moque aujourd'hui indignement de leurs ridicules oracles. Il y a déjà long-temps que *l'homme aux mystères* est oublié. Les Autrichiens étant sortis des *Abbruzzes*, personne ne s'était refusé à croire que les Français ne sortiraient pas de l'Espagne. Depuis la prise du *Trocadero*, tout le monde a cru à la prise de Cadix; et depuis que le cordon sanitaire du port du Passage a été levé, personne ne craint plus la peste. C'est ainsi que des hommes d'une certaine habileté se sont placés sur la ligne des jongleurs que la multitude accuse ordinairement de l'avoir trompée.

P. B.

La *légitimité* n'étant que l'application de l'ordre et de la justice au bonheur des peuples, un des bienfaits les plus signalés de son rétablissemont parmi nous a été de rendre aux hommes et aux choses leur mérite réel, leur véritable valeur. Ainsi tel individu, tel fait qui, dans le dictionnaire de l'anarchie ou de l'usurpation, se trouvait qualifié de *vertueux* ou d'*honorable*, a repris, avec le retour de ce qui est éternellement *juste*, le nom qui lui est propre, le degré d'estime qui lui est dû. Le moment de la honte est arrivé, et rien ne prouve mieux ce triomphe de la morale publique sur la désorganisation sociale, que la nécessité où sont maintenant quelques hommes de publier des mémoires *justificatifs* sur des actions de leur vie qui, naguère encore, leur étaient des titres d'élévation et de fortune.

Qui jamais, par exemple, aurait eu l'audace, sous l'empire, de demander à M. le duc de Rovigo des explications sur la mort de Mgr le duc d'Enghien ? Et que lui serait-il arrivé à lui-même s'il avait eu l'imprudence d'en donner ? De deux choses l'une : ou le ministre de la police eût envoyé dans les cachots de Vincennes le téméraire questionneur, pour qu'il fût à même d'y satisfaire sa curiosité, ou l'indiscret ministre y eût expié ses confidences.

De nos jours il n'est pas besoin d'interroger M. le duc de Rovigo : il vient de lui-même, et par la seule force des choses, se confesser à nous. Cette différence dans les actions du même homme suffit pour peindre les deux époques : *dans l'une on s'élevait par le crime ; dans l'autre on se relève par le repentir.*

ÉCLATS.

La pétition suivante a été trouvée dans un vieux carton de la police (on ne dit pas de quel pays) ; elle est adressée à un prince souverain (il y a tout lieu de croire que ce n'est pas au roi de France) :

« Sire, des méchans m'ont noirci dans votre esprit. J'ai fait arrêter, emprisonner, torturer, tuer, fusiller les royalistes qui vous gardaient leur foi ; j'ai fait dresser l'échafaud pour les serviteurs fidèles qui défendaient votre cause : c'était une partie de mes attributions d'alors, et je tenais à gagner mon traitement. Mais la preuve que je n'étais pas aussi complétement dévoué qu'on a eu l'*infamie* de vous le laisser croire, c'est que je suis prêt à faire maintenant contre vos ennemis tout ce que j'ai eu le mal-

heur de faire autrefois contre vos amis, si vous voulez bien m'accorder votre confiance. »

Nous connaissons un bijoutier qui ne peut manquer de faire fortune. Il vient d'inventer des *breloques* dites à la *d'Enghien* : tous les royalistes en porteront; les révolutionnaires garderont la *chaîne*.

L'éditeur d'*Ali Baba* et du *Chien de Montargis*, le libraire des mélodrames du célèbre Pixérécourt, M. Barba, vient de décocher une épigramme sanglante contre les auteurs tragiques du dix-neuvième siècle. Dans une lettre que cet imprimeur a signée lui-même, et qu'il adresse aux critiques de M. Lucien Arnault fils, il déclare qu'à son *sens*, qui n'est peut-être pas le *bon sens*, la tragédie de *Pierre de Portugal* est la meilleure qui ait été jouée depuis trente-deux ans!... *La meilleure... il n'est pas possible de dire plus de mal de toutes les autres.*

Le jardinier du château de Vincennes vient de trouver, en fouillant la terre, un objet qui ressemble beaucoup à une *lanterne*. On croit généralement que c'est celle du *Pilote*. Il n'est pas présumable en effet qu'on en puisse trouver une autre en cet endroit.

La poésie a l'heureux privilége de tout embellir; elle revêt d'un charme inexprimable les pensées les plus communes. Par exemple, un de nos poëtes, qui a eu le malheur de perdre son chien, a cherché à immortaliser ses

regrets, et il a composé l'épitaphe de Sultan. Cette épitaphe commence ainsi :

Toi qui me fut toujours fidèle
Comme je le fus à mon Roi.

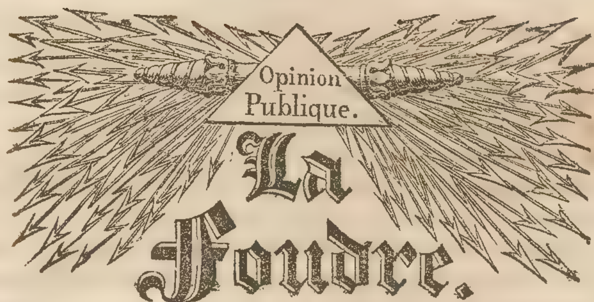
On voit tout de suite que la poésie seule pouvait rendre ce rapprochement ingénieux; et certes, le poëte qui a si bien su s'appliquer cette comparaison n'aurait pas souffert qu'on lui eût dit en vile prose : « M. .... a été fidèle au Roi comme un chien l'est à son maître!... »

On va reprendre aux Variétés la jolie pièce de *la Famille des Innocens*. MM. de T** de Caul** et de Ro** ont retenu des loges pour cette représentation.

M. Savary parle, dans son prétendu Mémoire justificatif, d'un certain baron d'Al...., étranger qui fournissait des rapports officieux au ministre des relations extérieures. Ces trois lettres ont mis tous les esprits à la torture ; tout le monde a voulu savoir quel était le nom de cet étranger si singulièrement officieux, et les conjectures ont été leur train. Ce qui prouve l'avantage d'une bonne renommée, c'est que parmi tous les noms que l'on a cités, personne ne s'est avisé de penser au baron d'Alberg : peut-est-ce parce qu'il est duc aujourd'hui ?

Deux grands événemens ont signalé la semaine qui vient de s'écouler. M. le duc de R** a écrit *qu'il était digne de servir les Bourbons*, et Mina a protesté de sa fidélité au roi d'Espagne.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



N° 8. — 10 Novembre 1823.

ÉCLAIRS.

Les deux oppositions. — M. Royer Collard. — Riégo et le duc Rovigo. — La justice ne s'exerce pas de même dans tous les pays. — Le Secrétaire du Général Hulin. — Fable. — Mémoires de Méhée de Latouche. — Les morts ne reviennent plus.

POLITIQUE.

LES DEUX OPPOSITIONS.

L'importante question de la quinquennalité prend de plus en plus consistance dans l'opinion publique, et les partis, qui commencent à être las de guerroyer, s'habituent insensiblement à l'idée de signer une trève de cinq

ans. Les adversaires que ce projet de loi a rencontrés chez certains royalistes ont suffisamment prouvé, par la franchise de leurs attaques, que c'était beaucoup moins au projet lui-même qu'ils en voulaient, qu'au système de sagesse et de modération suivi avec tant de force et de constance par le gouvernement. Il n'est pas difficile de voir qu'à cet égard leur conviction n'est pas très-profonde : car, après avoir combattu vivement le projet de loi comme *inconstitutionnel*, ils semblent, malgré cet amour spontané pour le texte de la Charte, se résigner déjà à la quinquennalité, espérant sans doute que le renouvellement intégral leur amènera quelques chances favorables. Je ne sais si ces vœux sont bien *constitutionnels;* mais, en tous cas, je doute fort qu'ils se réalisent. La part d'une opposition royaliste sous un ministère royaliste est bientôt faite : des vues d'ambition personnelle, de vieilles préventions que le temps efface chaque jour, et, chez quelques-uns, des abstractions fausses et stériles, qui ne sont nullement applicables aux besoins de la société : tout cela ne peut exercer aujourd'hui une grande influence en politique. Au reste, les exagérations ridicules, les prétentions puériles, la haine du gouvernement représentatif, le système théocratique, ne sont pas d'hier : dès long-temps les hommes *à doctrines du* DÉFENSEUR se sont prononcés contre *les opinions du* CONSERVATEUR ; et les hommes d'Etat, qui sont à la tête des affaires, s'attendaient à rencontrer ce genre d'obstacles. Qui sait mieux que M. de Châteaubriand qu'après une longue et effroyable révolution le parti le plus sain a aussi ses infirmités ! S'il est triste d'avoir pour opposans des hommes qu'on estime, d'anciens compagnons d'infortune et de gloire dont on partage les opinions à quelques égards, du moins il est consolant de penser que les intérêts de l'Etat n'auront point à souffrir de cette dissidence, et que de vieilles amitiés ne prévaudront pas sur le sentiment du devoir et une conviction po-

litique tout-à-fait inaltérable. Déjà le plus redoutable des athlètes de la théocratie a quitté l'arène. Quoique le même système d'opposition soit continué dans quelques feuilles, loin de s'en embarrasser, on s'en aperçoit à peine. En dernier résultat, malgré les articles d'un ou de deux journaux qui représentent l'opinion d'une faible clientelle; malgré les caquetages de cinq ou six salons de Paris, où l'on se dit tout bas avec humeur, sous le manteau de la cheminée, que MM. de Châteaubriand et de Villèle sont devenus libéraux, le ministère, si la chambre est dissoute, est sûr de retrouver une majorité imposante, à laquelle il pourra présenter hardiment le projet de loi sur la quinquennalité. C'est alors que commencera une ère de bonheur et de repos pour la France; c'est alors que les belles institutions que nous tenons de la sagesse royale achèveront de prendre sans bruit et sans secousses leurs développemens légitimes. Quant à l'opposition de droite, contraire à la nature du gouvernement représentatif, elle restera sans force, ou même disparaîtra sans retour.

Et la malheureuse opposition de gauche, que va-t-elle devenir? Depuis la prise de Cadix ses journaux répètent tristement chaque jour qu'elle a abdiqué; que c'en est fait, que les affaires du pays ne la regardent plus; une mélancolie touchante s'est emparée des âmes libérales; on pleure les cortès, on se pleure soi-même: c'est un découragement à faire pitié. Les pauvres gens! Les loups cerviers pris au piége ne poussent pas de plus lamentables gémissemens, et ils en seraient encore à ces accens plaintifs, si quelques incidens de la restauration espagnole ne leur avaient rendu les ressources de la calomnie. Après le désastre qu'ils ont essuyé, il faut en convenir, que leur importe la quinquennalité? C'est marcher sur un mort. Mais quoi! dans la chambre nouvelle les bancs du côté gauche vont donc rester vides, et il semblera que tous les amis de M. Manuel ont été mis à la porte par les gendarmes?

Et nous n'entendrons plus ces orateurs diserts qui discouraient si élégamment sur les douceurs de l'insurrection, et qui faisaient avec tant d'éloquence et d'effronterie une macédoine singulière de notre charte royale, de la souveraineté du peuple et des souvenirs de l'empire? Quel malheur cependant de ne pouvoir ramener à propos l'éloge du drapeau tricolor, qui a figuré dernièrement avec tant de gloire sur les rives de la Bidassoa!

Oui, la faction révolutionnaire a un sentiment très-juste de sa position critique; et ce n'est pas à tort qu'elle abandonne *le long espoir et les vastes pensées*. Une armée fidèle, les lauriers d'Austerlitz et les palmes vendéennes réunis en un même faisceau, le blanc panache reparu sur le chemin de la victoire, un des grands trônes d'Europe relevé par un Bourbon de France; un ministère habile, dévoué au Roi et au maintien des libertés publiques : en voilà plus qu'il n'en faut pour ruiner à jamais la cause du libéralisme. Une seule chance lui reste, le triomphe de l'opposition de droite : car entre des mains maladroites et passionnées, l'entreprise la mieux commencée échouerait infailliblement. Nous avons vu combien cette chance est peu probable. Si dans le temps l'opinion publique se prononça fortement contre le *modérantisme* immoral et funeste du ministère Decases, aujourd'hui, avec le même bon sens, elle sanctionne le caractère de sagesse et de force qui distingue le système actuel. *Soyez forts*, avait dit M. de Bonald. Ce grand publiciste doit être content : on a suivi ses conseils; on a osé ce qu'il fallait oser; on s'abstient de tout ce dont il est bon de s'abstenir. L'esprit de réserve est un des premiers attributs de la puissance.

Si la révolution, frappée au cœur en Espagne, doit perdre, par contre-coup, ses représentans dans notre seconde chambre, il ne faut pas croire cependant qu'il n'y restera plus d'élément démocratique, tel qu'il en faut un

dans tout gouvernement représentatif : au contraire, pour la première fois, nous aurons une opposition convenable. En cessant d'être hostile et séditieuse, l'opposition de gauche ne peut manquer d'acquérir plus d'importance et de considération : c'est le seul moyen qu'elle devienne utile à la chose publique et qu'elle se réhabilite dans l'opinion. On annonçait dernièrement que M. Royer-Collard avait le dessein de se retirer des affaires. Si la nouvelle est vraie, il faut convenir que c'est bien mal choisir son temps, et ne point comprendre sa position politique. Pourquoi l'honorable député, débarrassé d'alliés incommodes qui l'ont si souvent opprimé, d'alliés violens dont il n'a épousé certainement ni les haines ni les principes républicains, ne deviendrait-il pas enfin le chef d'une opposition décente et raisonnable ? Créer en France une opposition vraiment constitutionnelle est une belle tâche ; il y a là de la gloire à acquérir, et je m'étonne que depuis neuf ans il ne se soit pas encore rencontré un homme de tête qui se soit emparé de ce poste honorable et brillant. Attendons tout du temps. Quand de nouvelles institutions sont réellement l'expression des besoins de la société, tôt ou tard les hommes prennent leur véritable place, et les choses leur équilibre.

S.—V.

DE RIÉGO ET DU DUC ROVIGO.

Ce 9 novembre 1823.

A peine la délivrance de l'Espagne avait-elle illustré nos armées, qu'un changement de portefeuille a failli troubler les joies de Cadix, tant est grande la mobilité de notre esprit ! tant les partis saisissent avidement le plus léger pré-

texte pour faire ressouvenir de leur existence et tenter de nouveau l'essai de leurs forces !

Cet épisode ministériel a été d'un grand secours aux libéraux. Jusque là, chaque matin les feuilles révolutionnaires avaient été obligées de s'attendrir sur les funérailles de la constitution de Cadix, de s'appitoyer sur le sort de ces héroïques cortès, si fière dans leurs notes diplomatiques, et si humbles dans leurs capitulations; si énergiques à la tribune, et si découragées à la tête d'une armée qui ne voulait soutenir la constitution qu'en temps de paix. Chaque matin, les écrivains de la faction cachaient sous leurs doléances hypocrites le dépit qu'ils ressentaient de la lâcheté des héros de l'île de Léon qui, s'étant bornés au meurtre des citoyens, n'avaient pas osé se jeter plus avant dans la carrière de la régénération, ignorant que toute révolution qui s'arrête est vaincue.

La retraite de M. de Bellune était arrivée fort à propos pour permettre aux libéraux de s'occuper publiquement et décemment de toute autre chose que de la défaite qu'ils venaient d'essuyer en Espagne. Mais comme au fond rien n'était changé en France dans le système monarchique, et qu'un fidèle serviteur du Roi était remplacé par un serviteur non moins fidèle, les libéraux ont senti qu'il fallait promptement renoncer à cet échafaudage de calomnies qu'ils avaient élevé pour persuader à leurs lecteurs que les ministres étaient divisés, et pour leur faire pressentir de nouveaux changemens dans l'administration et parmi les membres du conseil : alors les révolutionnaires de Paris se sont ressouvenus de leurs complices de Cadix; et quoique les cortès fussent coupables à leurs yeux d'avoir préféré la fuite à la mort, et la honte de survivre à la constitution, à la gloire d'avoir immolé la royauté, ils se sont encore une fois résignés à voler à leur défense !.. Alors sont arrivés les discours à l'usage des libéraux quand ils succombent ; les orateurs du parti en ont appelé à la clémence, à la mo-

dération des vainqueurs!.. à toutes ces vertus pour lesquelles les révolutionnaires montrent un respect d'autant plus grand qu'ils ne les ont jamais exercées!

Mais, tandis que les libéraux exprimaient naïvement leur effroi du triomphe de la royauté, et qu'ils redoublaient d'éloquence pour détourner le glaive de la justice suspendu sur la tête des coupables, un des leurs, se jetant à travers leurs supplications, et réclamant sa part d'infamie dans l'assassinat d'un Bourbon, est venu, comme pour faire rentrer la pitié dans nos cœurs, retracer à notre souvenir le meurtre de l'infortuné duc d'Enghien, et nous rappeler comment, aux jours du combat, les révolutionnaires en usent à l'égard de leurs victimes.

L'annonce des Mémoires de M. Rovigo avait excité au plus haut point l'intérêt et la curiosité : il avait promis la vérité; et plus que personne il était à même de la dire. Dans cette attente, la pensée avait un instant quitté le théâtre de notre gloire nouvelle pour se reporter tout entière vers la déplorable catastrophe qui a imprimé une tache ineffaçable au consulat de Bonaparte. Mais, dès que l'écrit de M. Savary parut, l'illusion cessa : un sentiment pénible s'empara des lecteurs, indignement abusés par les promesses de l'ancien colonel de la gendarmerie d'élite. On se demanda dans quel intérêt M. Savary publiait une brochure qui semblait avoir été entreprise moins pour se défendre que pour accuser; et depuis son apparition les esprits furent également affligés des révélations de l'accusateur et du silence de l'accusé.

Il résulta cependant de la publication des Mémoires de M. Rovigo ce fait dont l'évidence est ici consignée pour la millième fois, que les révolutionnaires sont sans pitié pour le rang et les vertus; que les mêmes hommes qui excitaient au meurtre d'un Condé, qui s'agenouillaient devant les assassins du duc d'Enghien, sont aujourd'hui les avocats du crime vaincu, de la rébellion au désespoir; que

ces hommes, qui jugeaient, condamnaient, exécutaient *de nuit* un prince seulement coupable de sa naissance, se révoltent aujourd'hui à la seule idée que les fauteurs de l'horrible conspiration de l'île de Léon peuvent être traduits *de jour* devant les juges que la loi leur donne. Et cependant, quelle énorme distance sépare les actions d'un gouvernement légitime des manœuvres ténébreuses d'un pouvoir anarchique! Il s'est écoulé plus d'un mois depuis qu'un grand coupable, un des assassins de la monarchie espagnole, a été arrêté et livré aux tribunaux de son pays. L'authentique publicité de ses crimes aurait pu hâter l'heure de son jugement; il n'en a point été ainsi: son procès s'est instruit avec cette lenteur qui est aussi la sagesse et la justice.... Soit qu'il eût écouté la voix de sa conscience, ou qu'il eût cédé à la terreur du désespoir, le coupable n'a point voulu qu'un défenseur lui prêtât son appui; mais le tribunal a protégé l'accusé contre lui-même, et une voix s'est élevée qui a plaidé en sa faveur auprès de ses juges!... C'est au sein d'une capitale, et non dans un village obscur; dans la salle ordinaire des séances, et non dans une chambre souterraine; au milieu d'une population immense, attirée par la trop grande célébrité du criminel, et non devant une poignée de sbires commandés à l'avance pour sa mort; c'est en présence du soleil, et non de complicité avec les ténèbres, que les juges de Madrid ont prononcé la sentence de Riégo!

Avant que cette sentence fût connue, et lorsque la monarchie rentrait dans ses droits, si outrageusement avilis, lorsqu'aux acclamations d'une nation entière, Ferdinand remontait sur le trône du petit-fils de Louis XIV, les libéraux, irrités d'un succès dû aux soldats de leur pays, s'empressaient d'annoncer que le jour des vengeances était arrivé. Leur imagination troublée rouvrait les cachots, peuplait les exils et s'appitoyait à l'avance sur les malheurs nouveaux qui allaient affliger l'Espagne. Ils

dénonçaient l'avenir, et calomniaient ainsi la puissance royale, dont ils ne pouvaient comprendre la magnanimité. Tandis qu'on s'efforçait, à Paris, d'ensanglanter la restauration d'Espagne, un prince, l'honneur de la France et la gloire de l'Ibérie, apaisait la violence des partis; la sagesse de ses conseils, la force de son exemple, éloignait à jamais les représailles, qui ne sont que la justice des passions; la France si loyale, les Bourbons si généreux, rendaient au triomphe toute sa pureté, à la gloire tout son éclat; le monarque, en s'entourant de serviteurs dévoués, appuyait son trône sur la fidélité; et au moment où des déclamations insensées poursuivaient le ministère de Ferdinand, le prince lui-même, adoucissant la sévérité de ses premiers actes, montrait à l'Europe attentive que, pères de leurs sujets, indulgens pour l'erreur non moins que pour le repentir, *les Bourbons ne se sont pas encore lassés de pardonner.*

X.

VARIÉTÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Réflexions sur la question du renouvellement intégral de la chambre des députés; par le comte Ferrand, pair de France, ministre d'Etat.

Cet écrit n'est point, ainsi que sembleraient l'annoncer sa forme et son volume, une brochure ou un pamphlet: c'est un rapport grave et impartial sur l'état de la question si importante du renouvellement intégral de la chambre des députés.

Le noble pair examine successivement, et en très-peu

de mots, les avantages et les inconvéniens des deux systêmes, c'est-à-dire du renouvellement annuel et par cinquième, actuellement en vigueur, et du renouvellement intégral. En définitive, il trouve le renouvellement annuel très-bon, et le renouvellement intégral excellent, car l'auteur dit, à la page 13 : « En comparant ainsi, pour le *renouvellement annuel*, les avantages aux inconvéniens, il est évident que tout est en faveur des premiers. » Et à la page 22 : « Les inconvéniens que l'on croirait entrevoir dans le renouvellement intégral sont donc peu certains et très-éloignés.... et les avantages se feront sentir dès le premier moment. »

L'auteur, comme on le voit, a porté l'impartialité aussi loin qu'elle puisse aller ; mais cette impartialité même sera, de la part de quelques personnes, que la lecture de cet ouvrage aura laissées dans le doute sur la question dont il s'agit, le motif d'un reproche qu'elles adresseront à l'auteur.

Comme moi elles courront au dernier feuillet, dans l'espérance que l'auteur, après avoir dédaigné de nous montrer ce qu'il fallait croire, nous annoncera au moins ce qu'il croit. Vain espoir ! Voici comme le noble pair en finit avec ses lecteurs : « Je m'arrête ici, dit-il, sans exprimer mon opinion ; il me suffit d'avoir rempli ma tâche. » Au reste, qu'importe ? Quoique l'écrivain se plaise à laisser notre esprit dans la perplexité du doute, nous devons être parfaitement tranquilles sur le salut de l'Etat, puisqu'il démontre très-bien qu'avec le *renouvellement* annuel la monarchie est conservée, et qu'avec le renouvellement intégral la monarchie ne saurait périr.

En présentant les motifs divers, favorables à l'une ou à l'autre opinion, sans vouloir faire choix des uns ou des autres, l'auteur des *Réflexions* nous montre les deux fléaux de la balance ; mais sa main, cruellement discrète,

ne veut rien y jeter. Toutefois, c'est avoir beaucoup fait dans l'intérêt de la chose publique, que de mettre à découvert tous les matériaux qui doivent servir à construire un édifice, lorsque surtout les passions cherchent à en soustraire quelques-uns aux regards de l'architecte.

Il est certain que le public ignore encore quelle est la cause qui a si subitement, et d'une manière si imprévue, mis en discussion la grande question dont il s'agit. Tout le monde reconnaît que l'issue de la guerre d'Espagne a consolidé la monarchie, et sans doute le renouvellement intégral serait un moyen que le ministère emploierait pour couronner l'œuvre de cette nouvelle restauration; toute la difficulté semble donc, en définitive, se réduire à cette question préjudicielle : Le *renouvellement intégral* est-il le moyen le plus propre à étouffer les derniers germes de la faction libérale, qui vient de succomber si ignominieusement en Espagne.

Il est certain que le libéralisme fonde sans cesse de nouvelles espérances de bouleversement sur les époques des élections. Rester sept ans dans le repos est bien long pour des gens qui avaient contracté l'habitude de conspirer tous les jours; et il se pourrait que, sous ce rapport, l'ordonnance qui prononcerait la dissolution de la chambre fût pour les libéraux une *ordonnance d'opium*. Mais, d'un autre côté, les *si*, les *mais* se présentent en foule à mon esprit, et je finis, comme le comte Ferrand, en disant : Je m'arrête ici, *sans exprimer mon opinion*. Espérons toutefois que, sous peu de jours, pour dissiper nos doutes, l'auteur nous dira, dans une seconde brochure, ce qu'il pense de la première.

C. D***.

CORRESPONDANCE.

Au Rédacteur de LA FOUDRE.

Monsieur,

Placé sur les limites de deux grands Etats, je me suis accoutumé à voir beaucoup de choses et à faire de nombreuses remarques. Je lis, en outre, presque tous les journaux. J'ai trouvé dans le vôtre un air de franchise et de vérité qui m'a déterminé à vous faire part de quelques-unes de mes observations.

Tandis que l'on s'occupait du gaz hydrogène en France, on construisait des bateaux à vapeur en Allemagne. La foire de Francfort avait lieu en même temps que les produits industriels étaient exposés au Louvre. D'un côté, l'extrait des Mémoires du duc de Rovigo causait de vives impatiences; de l'autre, le malheureux artisan qui a obtenu sa grâce en Prusse était l'objet de tous les entretiens: à la vérité, il aurait peut-être sacrifié sa vie aux frais énormes du procès. Quant au général Savary, il n'était pas excité par l'ambition de se créer une réputation littéraire: car tout le monde sait que, dans la bonne compagnie, il a toujours eu besoin d'un interprète. Aurait-il voulu prouver qu'il n'a pris aucune part à un horrible attentat? L'imperturbable sang-froid qu'il a mis dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus donne seulement de la publicité à l'opprobre qui plane sur la tête de tous ceux qui ont pris part à un excès aussi épouvantable de la tyrannie.

Tandis que l'on s'occupe à Paris de la quinquennalité, deux empereurs réunis sur les frontières de la Pologne rétablissent des rapports entre Saint-Pétersbourg et Con-

stantinople : cette fois, au moins, la Sainte-Alliance n'a pas eu besoin de ses ministres plénipotentiaires.

Notre ministre de la guerre a quitté le portefeuille lorsque le prince de Metternich était à la veille d'une grosse maladie : il semble qu'un rapprochement entre ces deux hommes d'Etat était impossible, puisque le maréchal n'a pas voulu se rendre à Vienne.

Je trouve le *Journal de Paris* beaucoup mieux ; il se soigne, il s'étudie : c'est assez l'habitude quand on cherche une condition, ou plutôt qu'on a perdu la sienne. Il ne subsiste maintenant que de ses épargnes ; et, si la disgrâce de son bienfaiteur s'éternise, sa fin prochaine est inévitable : déjà quelques symptômes de faiblesse annoncent cette malheureuse issue.

Je ne vois plus *le Pilote :* n'aurait-il pas coulé à fond dans la baie de Cadix ? Je ne connais que deux personnes qui en seraient fâchées.

On dit que le cheval qui portait *le Courrier* a pris le mors aux dents : l'événement s'étant passé dans la banlieue, il est surprenant que le *Journal de Paris* n'en ait pas encore rendu compte.

J'ai beaucoup entendu parler des *Tablettes universelles ;* mais je ne sais pas encore où je pourrais me les procurer. Je lisais, il y a plusieurs jours, dans la *Gazette d'Augsbourg* du soir, qu'un riche Anglais en avait acheté la propriété, et que ce serait en langue britannique qu'elles paraîtraient désormais en France.

La délivrance du roi d'Espagne a produit dans ma contrée un mouvement spontané d'allégresse. Le peuple a fait éclater de toute part son enthousiasme et sa joie : des chants d'ivresse retentissaient au loin. La gloire française ranimée sous l'étendard des lis ; la conquête aussi rapide d'un pays hérissé d'obstacles et de dangers ; cent batailles gagnées ; des forteresses inaccessibles emportées d'assaut ;

l'ennemi poursuivi avec autant d'audace que de témérité, fuyant partout, ne trouvant de salut nulle part ; un prince vaillant et généreux faisant partout chérir les vainqueurs qu'il commande ; un peuple farouche et défiant, courant de toute part au devant d'une armée qui n'a laissé sur ses traces que d'heureux souvenirs : ce sont les causes qui ont produit partout de tels effets, et ces douces émotions qu'on ne peut reproduire que quand on les a bien senties.

Si vous jugez mes relations dignes de quelque intérêt, je les renouvellerai toutes les fois que je saurai qu'elles auront produit quelques agréables distractions.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. B.

POÉSIE.

L'INCENDIE DU POULAILLER.

Fable.

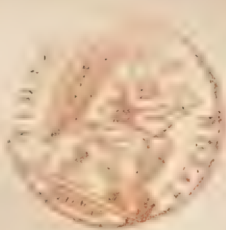
A certain poulailler, voisin d'une forêt,
Un jour on mit le feu. Qui le mit ? Il n'importe.
Un vent du midi qui soufflait
Pousse aussitôt la flamme, et sur les bois l'emporte.
Le lion se réveille, assemble ses vassaux :
« Verrons-nous donc, dit-il, presqu'en notre présence,
Périr d'innocens animaux
Sans leur prêter notre assistance ?
Secourons-les. » Chacun s'équipe en diligence :
Les sujets du lion se pressent sur ses pas.
Les seuls renards, étant malades,
Au moment du départ ne se trouvèrent pas.
Réglant ainsi les emplois et les grades,
Le lion ajouta : « Mon cousin le chameau
Nous fournira les étoupes et l'eau ;
L'ours tentera les escalades ;

Pour enfoncer la porte on prendra le bélier,
Et l'éléphant servira de pompier.
En avant marche ! » On se met en voyage.
Maître renard alors s'offre sur leur passage.
Il avait sur les bancs acquis certain renom :
Selon le cas, il parlait plusieurs langues ;
Il savait du barreau les plus belles harangues,
Et même un peu de Cicéron.
« Sire, dit-il, qu'allez-vous faire ?
Arrêtez, réprimez cette ardeur téméraire :
Le tombeau va s'ouvrir, la mort est sous vos pas.
Qui vous donne le droit d'envahir ce domaine ?
Puisque le coq ne vous appelle pas,
C'est une preuve bien certaine
Qu'à vivre dans la flamme il trouve des appas.
Et quand son vieux manoir, qui nous masque et nous gène,
Dès aujourd'hui volerait en éclats,
D'un seul coup d'œil, parcourant cette plaine,
Vous prendriez alors les lièvres par centaine,
Et pourriez plus à l'aise engrossir vos repas.
Ergo... — Trève à tant d'éloquence,
Répartit le lion avec impatience.
— Ergo... — Tais-toi, te dis-je, ou pendant quelques mois
Tu te feras encor condamner au silence.
Je songe à l'avenir, et connais tous mes droits.
Vois-tu la flamme qui nous gagne,
Et menace déjà d'embraser nos forêts ?
Laisse-moi du danger garantir mes sujets,
Et va bâtir ailleurs tes châteaux en Espagne.
Quant à nous, compagnons, partons sans plus tarder ! »
L'ordre est donné de tout escalader ;
Et déjà le succès couronne l'entreprise.
Mais, ô Ciel ! quelle fut la commune surprise
Lorsqu'à table jusqu'au menton
L'on aperçut les renards du canton
Ivres de sang et de carnage,
Croquant mainte poulette, étranglant maint chapon,
Et livrant le reste au pillage.
A cet aspect, du frère en mission
On sut apprécier la noble intention.
Le lion dit alors : « Venez, troupe fidèle,
Vous qui vouez à l'homme un tendre sentiment ;
Vous qui fûtes toujours l'exemple et le modèle
Du plus sincère attachement ;
Qui suivez votre maître en quelque endroit qu'il aille,
Et mourez près de lui sur le champ de bataille ;
Accourez tous, voici vos ennemis :
Ils ont quitté leur prince et trahi leur pays ;

Assommez-moi cette vile canaille!
Taïaut! taïaut!... » Voilà nos renards débusqués.
En vain lestement ils s'esquivent,
Les lévriers à la piste les suivent :
En peu de temps partout ils sont bloqués.
L'air déjà retentit des chants de la victoire :
Du général on célèbre la gloire.
D'un flambeau destructeur chacun est préservé;
L'incendie est éteint, et le coq est sauvé.
Le chef des renards, pris en gagnant les gouttières,
Devant le lion fut conduit.
« Hé quoi! dit-il, pour de telles misères
Fallait-il faire tant de bruit?
On a bien mal compris notre philosophie :
Si nous assassinons, c'est par philanthropie.
Quelques poulets dans la flamme tombés,
Et se sauvant presqu'à moitié flambés,
N'en pouvaient revenir : abréger leur supplice
C'était leur rendre un signalé service.
Quand il nous en coûte si peu,
Faut-il donc, de sang-froid, comme le Saint-Office,
Laisser les gens brûler à petit feu?
Et quant aux œufs que l'on regrette,
Est-ce un accident si fâcheux?
Nous nous étions mis en goguette;
Nous voulions faire une omelette,
On sait qu'on n'en fait pas sans casser quelques œufs. »
Ainsi parla ce chef plein d'impudence.
Les autres, cependant, sentant leur impuissance,
Montraient, en confessant leurs torts,
Un repentir de circonstance;
Parlaient d'oubli, d'union, d'indulgence....
On sait, quand ils sont les moins forts,
Qu'ils aiment beaucoup la clémence.
Mais on ne les crut pas cette fois, Dieu merci!
Ils furent tous pendus au-dessus de la porte;
Et, pour donner une leçon plus forte,
L'orateur du dehors, dit-on, le fut aussi.

Ceci doit nous prouver que, par de vains scrupules,
Un roi qui veut le bien n'est jamais arrêté,
Et que nous devons tous nous montrer incrédules
Alors que les méchans parlent d'humanité.

Ch.....



LE SECRÉTAIRE DE M. HULIN.

A M. le Rédacteur de LA FOUDRE.

Ce 9 novembre.

Monsieur,

J'ai lu la brochure nouvelle de M. Savary, où, pour constater son dévouement actuel aux Bourbons, il entreprend de laver Bonaparte d'un crime ancien, dont lui Bonaparte n'a jamais cherché à se justifier. J'ai lu la lettre de M. le baron de Marguerit, qui donne un démenti à la plupart des faits allégués par M. Rovigo; celle de M. Laporte Lalanne, qui achève si heureusement ce que M. Marguerit avait commencé; et enfin la brochure du sieur Méhée de Latouche, où se trouve, entre autres choses, cette phrase énergique et concise : « Je déclare qu'il n'est pas vrai que M. de Rovigo ait rencontré, le jour de l'assassinat, en habit de conseiller d'Etat, M. Réal, qui avait, dit-il, ordre de N....... d'aller interroger le duc d'Enghien. » Ce dernier démenti a quelque chose de plus affligeant que les autres pour M. le duc, puisqu'il part d'un homme qu'il a autrefois *honoré* de sa confiance, au point de lui avoir offert une de ces missions secrètes et décisives qu'on ne propose qu'aux gens dont on croit être sûr.

Ainsi, d'un côté, la brochure de M. Savary n'a rien appris de nouveau sur le meurtre du jeune rejeton de l'illustre branche des Condé, et de l'autre, tous les détails qu'il lui a plu de nous donner sur ce déplorable événement ont été démentis par des hommes qui, à l'exception de l'an-

cien ami de M. Savary, n'ont jamais exercé que des fonctions publiques et honorables ; mais, dans tout cela, je ne vois rien qui explique la présence de M. Savary au conseil de guerre qui a condamné le duc d'Enghien : M. Savary lui-même a omis de nous instruire des motifs qui l'ont forcé d'aller, en quelque sorte, s'emparer de la victime avant son jugement. Ne serait-il pas possible qu'il y eût encore là-dessous un mystère qu'on n'a pas jugé à propos de nous révéler? et ne parviendrions-nous pas à le découvrir en supposant les faits suivans? Si, par exemple, M. Hulin avait d'abord frémi de la proposition qui lui fut faite de présider le conseil; s'il avait témoigné le désir d'échapper à ce cruel emploi, et que son secrétaire Lab... eût eu assez d'empire sur son esprit pour le décider à accepter cette affreuse mission, en lui montrant tous les dangers que lui attirerait son refus; si M. Lab..., redoutant encore la faiblesse du général, s'était transporté chez le colonel de la gendarmerie d'élite, et lui avait fait part de ses craintes; si, par suite, le colonel avait instruit une autorité supérieure du danger *que courrait la mort* du prince, il en aurait sans doute reçu l'ordre de se transporter à Vincennes : une fois arrivé là, il n'aurait pas quitté le tribunal; et, pour contenir plus surement la pitié des juges, il se serait placé derrière le fauteuil du président!... Cette supposition n'a, comme on le voit, rien que de très-naturel : elle éclaircirait un point très-délicat de la *catastrophe* de Mgr le duc d'Enghien suivant l'expression si simple de de M. Rovigo.

J'ai l'honneur, etc.

M.

ÉCLATS.

L'exemple de M. Rovigo a trouvé des imitateurs : cela devait être. Combien d'hommes aussi irréprochables que lui ont été calomniés comme lui pour avoir assisté à des catastrophes plus ou moins tragiques! que d'honnêtes serviteurs se sont exposés à recevoir d'odieuses récompenses, à qui l'on n'a pas tenu compte de ce qu'il leur en avait coûté pour les obtenir! Aujourd'hui que l'honneur est en crédit et que le vent est à la justification, c'est à qui s'empressera de faire amende honorable dans des mémoires où l'on doit nécessairement trouver la vérité, car il faut bien enfin qu'elle se trouve quelque part.

En conséquence, les familiers de l'inquisition impériale, les Séides de la démagogie directoriale, les agens secrets de la république indivisible, ont ouvert leurs portefeuilles, et nous allons voir paraître incessamment les ouvrages dont les titres suivent :

Réflexions sur *l'aventure* du député *Féraud*; par un journaliste qui n'avait pas sa tête à lui ce jour-là.

Observations posthumes sur *l'accident* de Mgr le D.. de B...., par un honnête homme qui après l'avoir assassiné ne lui a pas volé sa montre.

Précis véridique sur *l'affaire* de madame la princesse de L......, par un libéral de la section des piques, qui depuis n'a pas fait usage de ses armes.

Relation exacte de la *rixe* du 10 *août*, par un citoyen qui se promenait avec sa section aux Tuileries, au mo-

ment où le malheur en voulait aux Suisses, et qui a eu la patience d'attendre que tout fût fini pour se retirer tranquillement dans son faubourg.

Nouvel Exposé, *sincère et véritable*, de la conduite ferme et délicate du sieur M.. de L..., lors de *l'expédition des 2 et 3 septembre*. Il avait paru déjà plusieurs méchans exposés de la vie de l'auteur, mais aucun n'était revêtu de sa signature. On pourra se convaincre de la véracité de celui-ci, en comparant la signature du sieur M. de L... avec celle du même citoyen qui se trouve apposée au bas des *bons à payer* de l'époque dont il s'est fait l'historien.

Relation fidèle de la *promenade civile et militaire* faite aux environs de Paris *les 5 et 6 octobre*; par M. le marquis de L..., qui en a fait bien d'autres depuis ce temps-là !

Tous ces mémoires vont bientôt paraître au grand jour : ils ne peuvent manquer d'obtenir un grand succès si leurs auteurs ont le courage de tout dire.

Le gaz vient de faire à Glascow une nouvelle équipée : non content de briser les fermetures, les portes et les fenêtres de la maison dans laquelle il se trouvait sans doute trop à l'étroit, il a encore jeté brusquement au dehors la plupart des meubles. D'après l'expérience de ce fait, et d'un grand nombre d'autres du même genre, les amateurs pensent qu'il vaudrait mieux, dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, se servir du gaz pour les déménagemens que pour les éclairages : on trouverait dans ce procédé, tout à la fois économie dans les frais et rapidité dans l'exécution.

Lorsque M. le duc d'Enghien mourut condamné par le conseil de guerre de Vincennes, un diplomate s'écria froidement que c'était *une faute*.

L'Anglais O'Meara et son imitateur Las Cases font dire à leur patron que ce fut *un coup d'Etat nécessaire*.

Le Courrier français nous a parlé *de l'affaire* du duc d'Enghien.

M. de Rovigo écrit sur *la catastrophe* du prince.

Après tant de façons diverses de s'exprimer sur le même fait, nous devons espérer que M. de C... sera d'avis que ce fut *un horrible forfait;* et nous ne doutons pas que M. de T..., dans ses Mémoires, ne l'appelle *un assassinat.* Quand les hommes sont à leur place, il faut bien que les choses reprennent leur nom.

Le *Journal de Paris* assure avec la finesse qui le caractérise que la paix ne peut pas se rétablir en Espagne et il en tire la preuve de ce que, dans une lettre venue de Gibraltar, les cortès sont traitées de *vile canaille*. Pour nous, nous y puisons un argument contraire et nous soutenons que l'ordre n'est jamais plus près de revenir dans un pays que lorsque chacun y est *qualifié* selon son mérite.

Une personne qui demeure à Vincennes nous écrit que M. le duc de Rovigo est venu s'y promener et qu'il n'a pas dirigé ses pas du côté où était le chêne sous lequel Saint-Louis rendait à chacun la justice qui lui était due.

Le Constitutionnel nous annonçait avant-hier que son ami *Arguelles* errait sur la côte de Tanger. Nous ne doutons pas que ce brave *patriote* ne s'y porte à merveille ; l'air de la *Barbarie* doit si bien lui convenir.

L'Empecinado a mis à feu et à sang la ville de Cacérès. Rassurez-vous, âmes sensibles, *le Pilote* est en pleine convalescence.

Un général beaucoup trop fameux vient d'être nommé *juré*, malgré lui, dans le département du Nord, il ne tiendrait qu'à lui de nous prouver qu'il est un *excellent juge* en se plaçant de lui-même sur la sellette.

Tous les libraires du Palais-Royal vendent depuis trois jours le portrait de M. de T**, et les *pièces historiques du procès du duc d'Enghien.*

LA SAINT-CHARLES.

Couplets à l'occasion de la fête de S. A. R. Monsieur.

Air : *La garde royale est là.*

Quand c'est Charles qu'on célèbre,
O Muse ! enflamme mes sens !

Du Rhin aux rives de l'Èbre
Que parviennent mes accens.
Lorsqu'un pauvre sot s'énerve
A chercher ce qu'il dira,
Pour mon prince ma Minerve
Jamais ne s'épuisera :
Me voilà,
Je suis là,
Et je serai toujours là.

Le seul honneur que j'envie,
C'est de chanter ses vertus,
De faire admirer la vie
De ce moderne Titus.
Pour charmer nos destinées,
Dieu nous le conservera :
Par delà les cent années
Parmi nous on le verra.
On dira :
Le voilà :
Notre prince est toujours là !

Que du pauvre l'héritage
Par le feu soit ravagé,
La misère est son partage :
Ah! sera-t-il soulagé?
Pour rétablir sa chaumière,
A son secours qui viendra?
Au bonheur, à la lumière,
A l'instant qui le rendra?
Le voilà,
Il est là :
Notre prince est toujours là!

Pour que, dans notre patrie,
Nous surpassions l'étranger
Par les arts et l'industrie,
Qui voit-on les protéger?

À l'artisan, qui dispense
Des secours pour ses essais,
Et noblement récompense
De l'artiste les succès ?
Le voilà,
Il est là :
Notre prince est toujours là !

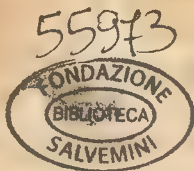
Quand je chante sur ma lire
Les vertus que je lui vois,
Pour seconder mon délire
Je voudrais avoir cent voix.
Echanson, quand tu débouches
Ce vieux flacon respecté,
Ah ! que n'ai-je encor cent bouches
Pour mieux boire à sa santé !
Me voilà,
Je suis là,
Et je serai toujours là !

P. Ledoux.

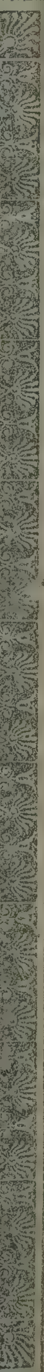
ANNONCE.

Le libraire Ambroise Tardieu, rue du Battoir, n° 12, vient de publier une nouvelle édition des romans de madame Sophie Gay. Tout le monde a lu et tout le monde voudra relire *Léonie de Montbreuse*, *Laure d'Estett*, et *Anatole*. De délicieux dessins de MM. Isabey et Horace Vernet ajoutent un nouvel attrait à cette seconde édition. Nous reviendrons sur ces charmans ouvrages d'un auteur qui, depuis la mort de madame de Stael, tient parmi les femmes le sceptre de la prose française.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.











Journal

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DU MONDE ET D'HOMMES DE LETTRES.

Le laurier seul préserve de la Foudre.

TROISIÈME ANNÉE.

5 Octobre 1823. (Ier No du t. X.)